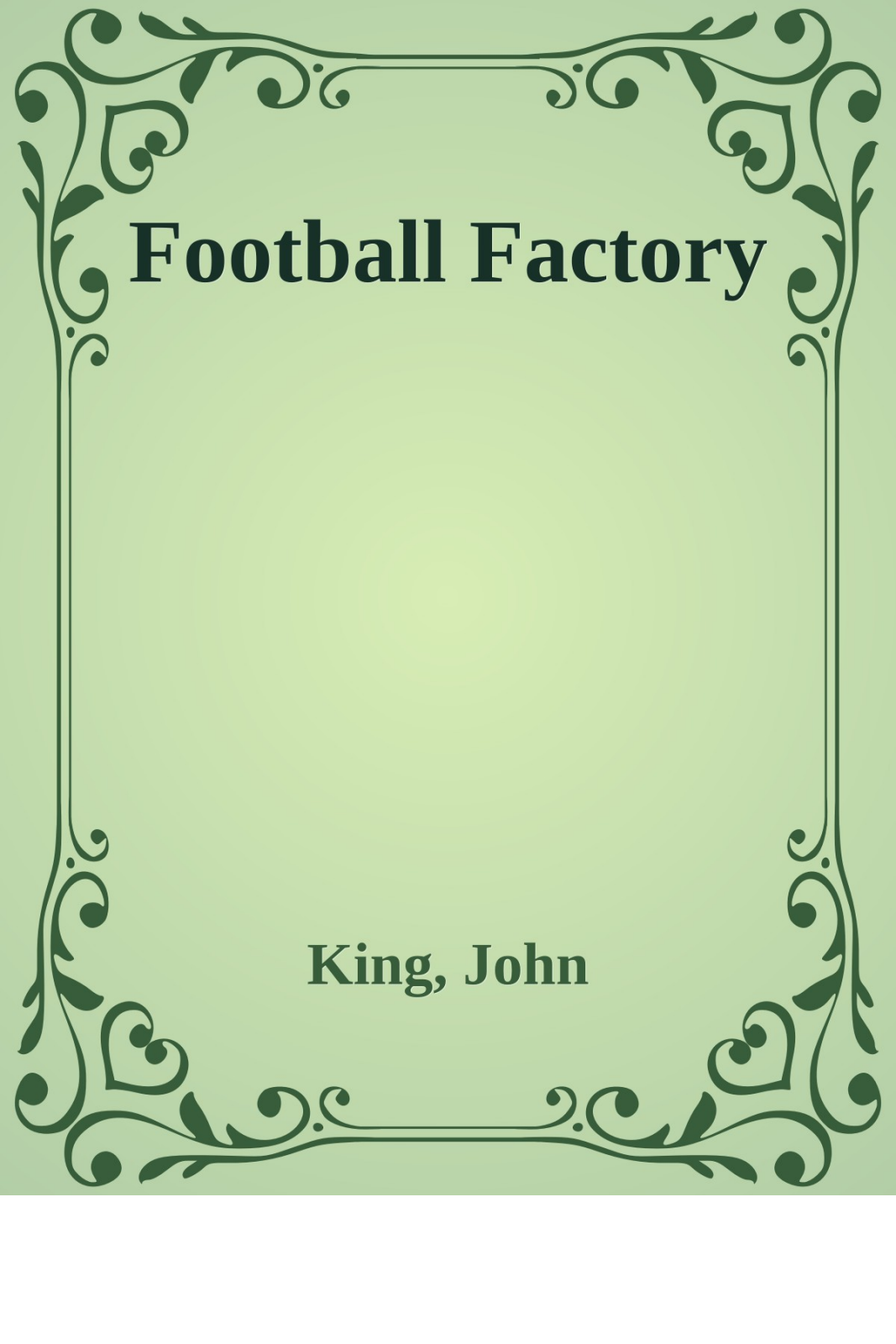


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Football Factory

King, John

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



John King

FOOTBALL *FACTORY*

Roman



JOHN KING

Football Factory

*traduit de l'anglais
par Alain Defossé*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage est parue
chez Jonathan Cape en 1996,
sous le titre : *The Football Factory*.

La première édition de cet ouvrage
en langue française
est parue chez Alpha Bleue en 1998.

ISBN 2.87929.464.9

© John King, 1996.

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil
pour l'édition en langue française, 2004.

Pour maman et papa

Coventry, à domicile

Coventry égale de la merde. Une équipe de merde, des supporters de merde. Hitler a eu bien raison de raser cette zone. La seule chose intéressante qui soit jamais sortie de Coventry, c'étaient les Specials, et il y a des années de cela. À présent, ce sont les FA, autant dire rien, et jamais nous n'avons pu avoir une baston correcte avec Coventry. La meilleure, c'était encore il y a deux ans, à Hammersmith, avec une bande de lutins des Midlands qui cherchaient un endroit où boire un verre dans la rue principale. Une quinzaine de petits connards avec des coupes de cheveux débiles et des bacchantes. Des cannes comme des moignons et des ventres à bière. On aurait dit des personnages d'Emmerdale Farm, qui baisent les chèvres pour survivre. Quand ils nous ont vus arriver, ils ont filé, et ça sentait la merde plus fort que les gaz d'échappement, ce qui, à Hammersmith, n'est pas peu dire.

C'était mal joué de leur part. Ils auraient dû entrer dans le premier pub venu et se faire tout petits. Nous, on ne les cherchait pas. On sait qu'il n'y a rien à attendre de Coventry. Nous allions sur King's Cross, pour cueillir Tottenham qui revenait de Leeds. C'était samedi soir, le soir où l'on dérouille les feux. Mais les nains se sont mis à courir sous notre nez, et quand tu vois quelque chose qui court, tu suis. Question d'instinct. Ils allaient aussi vite que leurs petites jambes pouvaient les porter. Avec leurs têtes toutes rouges qui se reflétaient dans les vitrines, au milieu du matériel hi-fi et des conserves en promo. Nous étions juste derrière eux quand le premier de la bande les a guidés dans le parking. Comme ces moutons qui mènent tout le troupeau à l'abattoir. Tu pourrais croire qu'ils vont sentir l'odeur du sang, entendre les lames qu'on affûte. Pas eux. Droit dans le parking, et les derniers passants du samedi soir se garaient pour nous laisser passer. On les a coincés là, et ils ont eu droit à une branlée, mais rapide, parce que quelqu'un pouvait prévenir les flics. Nous étions en nombre, ça a été un massacre.

Harris était là, il a ouvert la gueule d'un de ces connards avec son couteau de chasse. Plus tard, il a dit qu'il aurait dû signer de son nom, comme ça, si le gars réussissait un beau jour à tirer sa crampe, ses gosses sauraient que leur vieux avait visité Londres. Que ce n'était pas seulement un enculeur de chèvres. Il plaisantait, bien sûr. Ça, c'est typiquement l'humour de Harris. Ce n'est pas un de ces sadiques dont on parle dans les journaux, qui torturent les gosses et leur filent de la drogue pour leur détendre le cul. Le temps pressait, on est juste entrés et sortis, et on était dans le métro de Hammersmith avant qu'ils aient

eu le temps d'appeler maman. Ils sauraient pour la prochaine fois, les petits gars de Coventry. Il ne faut pas chercher la merde. Si on a envie de boire un coup après le match, très bien, mais pas dans les quartiers ouest, putain.

Là, il est une heure, et on prend la pinte d'avant-match. À l'entrepôt, la semaine a été pénible, et la bière me donne le coup d'envoi. Ranger des caisses pendant cinq jours d'affilée, ça te déconnecte. Le carton qui te brûle les mains, huit heures par jour, ça finit par émousser toutes les sensations. Tu passes en pilotage automatique, ton cerveau s'engourdit. Les pires, ce sont les gros containers de cocottes-minute. Quatre cents cartons de ces saloperies, que tu mets trois heures à empiler en suant comme un porc pour Steve, le supporter des Glasgow Rangers, qui conduit le chariot élévateur. Un grand connard maigre qui passe la journée à gueuler *Fuck the Pope* en rangeant les palettes sur les rayons. Un de ces partisans de Ian Paisley qui n'ont que la politique à la bouche, et regrettent de ne pas avoir participé à la bataille du Boyne. Il se prend pour Billy King. Il ne manque pas d'humour, et descend quelquefois à Chelsea, maintenant qu'il s'est fait jeter d'Ibrox. Il dit que Chelsea est une bonne équipe protestante. Il ne connaît pas un seul nom, mais il vient quand même. Pas avec moi, cela dit.

On est exclusivement entre nous, à la table, parce que depuis que les flics se sont mis à infiltrer, il y a intérêt à faire gaffe. Ce n'est plus comme avant. Comme quand j'étais gosse, et que je regardais les bagarres à la télé, avec Jimmy Hill ou un quelconque journaliste à la con qui nous faisait ses commentaires et repassait des extraits au ralenti. Aujourd'hui, il y a tout un matos de surveillance, il ne faut jamais oublier les caméras. Même si c'est une vaste plaisanterie, parce que le terrain envahi et la baston sous l'œil de la caméra, ça n'est rien, en comparaison du bordel qu'on met à l'extérieur, ailleurs, loin. Les vrais allumés font leur truc à des kilomètres du stade, dans une station de métro ou une ruelle, et pas juste derrière le goal, avec un téléobjectif pour les montrer en gros plan jusqu'au fond des narines. On ne peut pas empêcher ça. On ne change pas la nature humaine. Les hommes se foutront toujours sur la gueule avant d'aller enfiler une nana. C'est la vie. Mark, par exemple, faudra toujours qu'il tire sa crampe.

« La pétasse d'hier soir était vraiment crade, dit-il en se grattant les couilles pour appuyer ses dires. Je l'ai raccompagnée chez elle, à Wandsworth, elle m'a filé une Heineken et m'a dit de m'asseoir dans le salon. Bon, je m'installe devant la télé en tripotant vaguement la télécommande, et la voilà qui s'amène attifée d'un porte-jarretelles et d'une culotte ouverte. Elle s'était tout simplement rasée. Elle vient droit sur moi, se met à genoux et me sort le nœud. »

Il jette un regard à deux types qui viennent d'entrer. Jim Barnes, de Slough, et un autre que je ne reconnais pas, un grand avec une boucle d'oreille en argent, l'air complètement naze, l'œil droit amoché et des coupures plein les phalanges. Ça a dû être un fameux vendredi soir.

« Donc elle commence à me sucer, et pendant ce temps-là, à la télé, je vois le présentateur, le chauve, là, qui discute avec une sexologue. Une de ces pétasses coincées qui n'ont sans doute jamais pris un bon coup de queue de leur vie. Et le safe sex, et les pauvres pédés qu'on rend responsables du sida... »

Barnes va commander au bar. Il y a là quelques-uns de ses potes en train de se murger, et il ne coupe pas d'une tournée. Il boit à son rythme, tranquille. Slough, c'est bien le quartier du deal, mais ils sont pour Chelsea. C'est un quartier de merde, pas de doute, mais c'est de la merde de Chelsea. Comme Croydon, l'identité de Croydon, c'est Chelsea. À West Ham, ils ont Dagenham, et les Spurs ont Stevenage. C'est leur problème.

« Et je vois le présentateur qui hoche sa boule de billard en écoutant la bonne femme, et en même temps la tête de la nana qui va et vient pendant qu'elle me suce. Un crâne rasé et un con rasé, et moi je suis là, la canette posée sur son épaule. La nana à la télé doit se faire dans les deux mille livres, mais moi, j'ai juste droit à me faire brouter par une vieille pute des quartiers sud. »

Mark est une grande gueule, mais qui aimerait se faire sucer sous le regard d'une sexologue qui passe à la télé ? Ces spécialistes à la con qui passent dans les émissions sont vraiment moches, et si Rod nous a bien décrit celle qu'a embarquée Mark hier soir, ce n'était pas non plus la Joconde. Rod, lui, a dû se contenter d'une branlette et d'un gros donner, au camion qui vend des kebabs, à côté du manège d'Hammersmith. Juste après le Palais, là où traînent les camés et les nègres. Tous ces sales petits connards qui se la jouent dans ces pubs où le prix de la pinte ne se justifie que si tu cherches à tirer un coup vite fait ou à dérouiller des gamins. La nana de Mark n'a pas du tout impressionné Rod. Il l'a trouvée un peu louche. Un peu à côté de ses pompes, dit-il. Il a raccompagné sa copine jusqu'au coin de la rue.

« Mais elle était partante, non ? » Rod s'énerve. « On rentre chez elle, elle vit avec sa vieille, pas loin de l'échangeur. On s'installe, en attendant que maman aille se coucher, et quand elle se tire enfin, je me dis bon, ça y est, mais imagine-toi qu'elle avait ses ragougnasses, et elle m'a simplement branlé sur le divan. Elle n'était pas contente quand j'ai balancé la purée sur les jolis coussins, avec des faisans. Des coussins indiens, il paraît. Elle les a achetés au marché de Wembley. Je n'avais pas envie qu'elle m'emmerde avec ses histoires, et en plus elle puait le sang, alors je lui ai dit de laisser tomber et je me suis tiré. De toute façon, ça sert à quoi de traîner une fois que tu as déchargé ?

Je suis allé au camion, et j'ai failli me fritter avec des blacks de Shepherd's Bush. Blousons de cuir, chaînes, des dessins rasés sur la tête. Plutôt jeunes, mais je me suis dit, on se reverra, bande de radis noirs. Vous avez intérêt à faire gaffe. Cela dit, ils auraient pu avoir du matos sur eux, et à présent, je serais cané, et vous écouteriez Mark vous raconter qu'il s'est sorti un canon.

— Et c'était un canon, mon pote. Pourquoi perdre son temps avec une grognasse comme celle que tu t'es faite hier, quand tu peux avoir une femme qui s'habille pour toi et qui t'offre les capotes ? Elle avait un miroir dans la chambre, et tout un choix de préservatifs. D'habitude, je m'en fous, mais là tous les paquets étaient entamés, et le tube de gel à moitié vide. Une vie bien remplie, la nana. Si on avait eu un programme un peu plus excitant aujourd'hui, je serais parti après la pipe et j'aurais fait une bonne nuit de sommeil. Mais comme c'est Coventry, je me suis laissé aller. C'était une vraie salope. Elle a tout avalé, comme une pro, sans hésiter. Le seul truc, c'est qu'elle n'arrêtait pas de me mordre. J'ai des grosses marques de dents sur les bras et dans le dos. Ça faisait vachement mal. Il faut la mettre au régime, celle-là. »

Je vais commander une tournée au bar. Le service est toujours lent, et on pourrait croire qu'ils engageraient du personnel supplémentaire quand Chelsea joue à domicile, mais non, c'est pareil. Clientèle assurée, donc ils nous font attendre. La bière a un goût de flotte, et ils la servent dans des gobelets de plastique, pour que personne ne se fasse lacérer la gueule. Je suppose que c'est logique, mais le plastique donne une odeur de pisser à la bière. C'est un de ces pubs où l'on peut rigoler, il a été refait après une baston entre Chelsea et West Ham, il y a pas mal d'années de cela, à la grande époque des Headhunters, les vrais.

Onze heures du matin, et tout le monde envahissait les pubs de Chelsea. C'était l'âge d'or. West Ham hait Chelsea autant que nous haïssons Tottenham. D'après eux, on n'a que de la gueule. D'après eux, l'est de Londres, c'est Londres. Chelsea, ce ne sont que des combinards et des délinquants des quartiers neufs. Ils arrivent, on les reçoit de manière sympa, on se donne du mal pour les distraire. Ils se croient tous parents des Kray. Bill Gardner, avec vos cornflakes et le *Sun*. Ils reviennent d'ici quinze jours. Tottenham une semaine, West Ham la semaine suivante. Que demande le peuple ?

Dave Harris est au bar, en train de gémir sur un copain à lui qui vient d'écoper de six mois pour avoir fracturé la mâchoire d'un flic, à Camberwell. Il dit qu'il ne pouvait pas se douter que le gars était un bleu, parce qu'il n'était pas en service. C'était à la sortie d'un pub, et quand le flic a commencé à le chercher, son copain lui a envoyé un coup de boule, le prenant sans doute pour un Yosser Hughes cockney.

En tout cas, il lui a pété le nez, et les flics se sont donné la peine de le rechercher. Lui, il ne s'en faisait pas plus que ça, mais ils prennent soin des leurs, les gars. Six mois, ce n'est pas la peine de mort, mais ça fait quand même une paye. Harris dit que c'était un flic de Millwall. Il s'est parfaitement remis. On a une sorte de respect pour Millwall, même si ça nous fait mal aux seins, parce que quelques bons éléments sont venus à Chelsea, autrefois, mais quand on joue contre eux, c'est la guerre.

C'est drôle, comment ça fonctionne. C'est comme les blacks. Les gens disent qu'ils détestent les nègres, mais quand ils en connaissent un, celui-là est sympa. Ou, si c'est un gars qui bosse dur, ce sera un nègre de Chelsea. Ou quand l'Angleterre joue à l'extérieur, et que tous les Anglais se serrent les coudes, même s'il y a quelques petits incidents, entre Chelsea et West Ham par exemple, parce que certaines antipathies sont trop ancrées. Généralement, on se retrouve coincés, éparpillés au milieu du public, et non pas entre bandes, de sorte que ça se passe plutôt bien. Sauf avec Tottenham. Les feuj's. Quant aux gars de Liverpool, c'est une bande de sales petits cons, et malhonnêtes en plus. Parles-en à n'importe quel supporter de Manchester, et il te renseignera sur eux.

J'attends qu'on me serve. Harris se tourne vers moi. C'est un allumé, mais c'est un pote. Il a la tête sur les épaules, et l'on ne peut pas en dire autant de certains mecs qui traînent dans ce pub. Il a une cervelle, et il sait s'en servir. Il dirige une entreprise de couverture, ou quelque chose de ce genre. Il doit avoir dans les trente-cinq ans, et a pas mal roulé sa bosse.

« Pour Tottenham, rencard à onze heures et demie, à King's Cross, me dit-il. Ces connards de feuj's, comment ils ont fait une descente sur nos pubs, l'an dernier... Samedi prochain, ça promet d'être pire que d'habitude. On ne s'amène pas chez nous comme ça, ça ne se fait pas. Vous serez tous là, hein ? Et je loue un car pour Liverpool, aussi, alors dis-moi si tu veux des places. On s'arrêtera à Northampton, en rentrant. C'est un bon endroit pour se saouler la gueule, et on n'est qu'à une heure de Londres, par l'autoroute. Il y a des chiottes dans le car, et un magnétoscope. Le chauffeur est un skinhead, un vrai, des années soixante, il nous attendra jusqu'à la fermeture, à Northampton. Croisière de grand luxe, et en plus on aura des places tous ensemble. Tu me tiens au courant. C'est dix sacs pour le car, plus le billet, si ça t'intéresse. »

Le mec qui sert au bar est salement paresseux, les gars commencent à s'énervier et lui disent de se magner le train. Le pub n'est qu'à demi plein, parce que Coventry ne déplace jamais la grande foule, mais c'est pareil, ils prennent leur temps. Ils font attendre le cochon de client. Après tout, nous ne sommes que des supporters de foot, mais cela dit,

si l'on décidait tout à coup de dessouder leur pub, ils auraient vite fait de comprendre. Mais bon, on ne pisse pas dans son propre ascenseur. Ou alors doucement. Finalement, c'est une nana avec une queue-de-cheval qui me sert. Elle a des cheveux noirs. Elle regarde le verre qu'elle remplit, ou bien le mur derrière mon épaule, comme si je n'existais pas, alors je mate ses nibards, pour qu'elle sache que je bande encore. Elle devient toute rouge, la pauvre conne. Je prends mes trois pintes de blonde et retourne à la table, où Mark est lancé sur le match contre Liverpool.

Il a un cousin appelé Steve, qui vit à Manchester, et il paraît qu'on peut dormir chez lui après la rencontre. Manchester, c'est plus tentant que Northampton, si on a un point de chute là-bas, et on n'a pas à se soucier du retour à Londres. Nous sommes souvent allés à Old Trafford et à Maine Road, mais sans jamais visiter le centre-ville. C'est comme ça, avec le foot. À moins d'avoir tout planifié d'avance et d'être arrivé tôt, tout ce qu'on voit, c'est la gare, les flics qui nous escortent jusqu'au stade, et les quartiers les plus minables. Les gars du coin font leur possible pour essayer de nous coincer et, avec un peu de finesse, on arrive à échapper aux flics et on les trouve aussi. Généralement, ça se borne à ça. Tu arrives, tu regardes le match, avec un peu de chance il y a baston, et tu rentres.

Old Trafford, c'est un fameux stade, et quand tu lis quelque part que Man U est un grand club, tu es bien obligé de reconnaître que c'est vrai. Se déplacer à Old Trafford ou Anfield, c'est toujours un petit coup d'adrénaline en plus. Le foot, c'est entièrement une question d'ambiance, et si les stades étaient vides, s'il n'y avait pas tant de bruit, ce ne serait pas la peine d'y aller. Chelsea s'est payé quelques bonnes castagnes, à Manchester. On sortait en force de Maine Road, avant que les flics aient eu le temps de se retourner, et on se battait de l'autre côté du stade. L'an dernier, tandis qu'on revenait vers les cars, une bande de nègres de Moss Side a commencé à nous balancer des briques. Ça n'a pas traîné, on leur a filé le train. Ils ont couru, et ils ont recommencé plus loin dans la rue. Rebelote, on a foncé, mais ils se sont encore éloignés. On a dû finir par laisser tomber, on n'en pouvait plus. Nous n'étions qu'une vingtaine, cette fois-là, et ils étaient peut-être en train de nous emmener dans un traquenard. Il y a plus d'une façon de crever, et plus d'un endroit pour ça, mais se faire viander à Moss Side par des supporters de Man City, ce n'est pas le fin du fin. Les nègres ne rigolent pas. Ils n'en ont pas les moyens, et quand tu en vois un dans une bande de Blancs, tu peux être sûr qu'il va assurer.

« On peut prendre le car de Harris, et ensuite choper un train pour Manchester, dit Mark. Ou si mon cousin vient voir le match, on rentre avec lui, on prend une douche, et on bouffe un morceau avant de sortir en ville. Steve dit que Manchester, ce n'est pas seulement

Coronation Street. Qu'il y a des endroits franchement allumés. Que la bière est pas chère, et les filles du Nord plutôt sympa. Cela dit, la nana d'hier soir aussi était plutôt sympa, avec son miroir qui branlait sur le mur, pendant que je la baisais par-derrrière. À chaque fois, elle donnait un coup de boule dedans, à réveiller tous les voisins. Au bout d'un moment j'ai été obligé de fermer les yeux et de penser à l'Angleterre, parce que de la manière dont les lumières de la rue se reflétaient dans le miroir, j'avais l'impression d'enculer directement le mur. Un de ces jours, il va se décrocher, et on trouvera deux cadavres déchiquetés, à Wandsworth. »

Coventry chez nous, c'est toujours un peu minable, en comparaison de Man United ou de Leeds. Les matches à domicile sont souvent ennuyeux, mais on y va quand même. Qu'est-ce qu'on a de mieux à faire ? On traîne au pub, histoire d'éponger la gueule de bois de la veille, puis à trois heures moins vingt on écluse les verres et on y va. Il commence à y avoir foule dans Fulham Road, en direction du stade. Nous attendons aux feux et évitons les cordons de flics installés devant Fulham Broadway. Ça sent le crottin et le hamburger, et les flics à cheval trient la foule qui arrive aux portes du stade.

Un car passe doucement, bourré de flics qui matent tous les moins de quarante ans. Devant l'église, des tables pliantes où l'on vend des fanzines et des souvenirs. Des gosses avec une écharpe bleu et blanc tiennent leur père par la main. Il y a d'autres cars arrêtés devant les entrées des tribunes nord et ouest, on se demande bien ce qu'ils attendent, ce qu'ils s'imaginent. Un vieux mec complètement rétamé titube et quitte le trottoir, trois flics se précipitent, des jeunes, avec une grande gueule, et si nous étions en nombre suffisant, s'il n'y avait pas non plus ces putains de caméras installées en haut des immeubles, ils prendraient peut-être la branlée qu'ils méritent. Mais ils ont leur uniforme, des heures sup à assurer, et ils coincent un pauvre ivrogne sans défense, le poussent à l'arrière du car, en en faisant des tonnes.

« Je suis passé chez Andy Marshall, ce matin, dit Mark en tendant son billet à un vieux type protégé par des barreaux, au tourniquet. Ça fait bien deux ans que je n'avais pas vu Marshall ; il vit à Wandsworth, pas très loin de chez cette nana, et je me suis demandé s'il était encore en vie. Il porte les cheveux longs et la barbe, maintenant. Un vrai hippy. Il se pose le cul devant la télé pour regarder des vieilles vidéos de Schwarzenegger. Il dit qu'il est moitié-homme, moitié-machine. Il vient de se mettre au body-building. Ça lui passe le temps, en attendant de trouver du taf. Il veut s'inscrire à un club de tir, pour pouvoir descendre vingt chinetques d'une seule balle.

— Ils devraient l'embaucher et l'envoyer quelque part, loin, dit Rod qui nous précède dans les gradins, slalomant entre les barrières. Il a fait un stage chez eux. Il voulait devenir flic, mais ils n'ont pas voulu

de lui. Même les bleus ont un minimum de critères. C'est le genre de mec qui passe la journée devant la télé avant de sortir et de faire genre Hungerford. Tu imagines ce connard armé d'un calibre, dans le centre commercial de Wandsworth, en train de rouler des mécaniques au milieu de la foule, en se prenant pour Arnie en mission dans la jungle. »

Nous sommes au sommet des marches qui mènent à la tribune ouest. La journée est claire, je me retourne pour embrasser le spectacle. C'est une belle vue, ça me rappelle certain soir, un crépuscule aussi clair, avec un soleil couchant tout doré, où West Ham s'était pointé sans prévenir à la tribune nord. Nous étions déjà à l'intérieur du stade quand ça avait pété dans Fulham Road. J'entends encore les haut-parleurs des flics. Circulez, les visiteurs, avancez. Les spectateurs de la tribune nord, vers la droite. On n'entre plus. Les renforts arrivent. Les flics avaient fait les choses en grand.

Les caméras sont en marche. On enregistre la vie. Les visages, gardés en mémoire par les vidéos, pour identification. Nous allons pisser, nous attendons. Il faudrait des palmes pour entrer dans les chiottes, c'est le genre de samedi où l'on descend pas mal de pintes et tout le monde s'en fout. Nous montrons nos billets à un type avec des cernes de branleur, et nous voilà dans la tribune ouest. Un regard vers les visiteurs, pour voir s'ils sont venus nombreux. Quelques centaines de gars de Coventry, en petites bandes. Il y a pas mal de trous dans les gradins, tout autour du terrain, même s'il reste du temps avant le coup d'envoi. Mais avec le prix qu'ils font payer maintenant, qu'est-ce qu'ils espèrent ?

Nous sommes installés. Tout le monde est là. Je repère Harris, assis deux rangées plus bas, à côté de deux connards que je connais de vue, et qui sirotent une tasse de thé. Ce n'est pas un balaise, Harris, mais il sait gérer les situations, et il cherche sans cesse la bagarre. On n'a besoin de rien d'autre. Un peu de bon sens, et assez de confiance en soi pour faire croire aux autres qu'on assure mieux, ça peut suffire à faire impression. Les flics connaissent sa tête, et il s'est fait avoir deux ou trois fois, mais il réussit toujours à éviter le genre de condamnation dont ont écopé les pauvres mecs qui se sont fait baiser dans l'opération Own Goal. Il est prudent. Il tire la leçon des erreurs passées.

La caméra installée sous le toit enregistre toutes vos conneries, et il n'y a que les gamins et les débiles pour ne pas se tenir à carreau. Il faut être à la masse pour agir autrement, même si parfois les choses dégénèrent un peu, et que les journaux publient des photos et organisent des chasses aux sorcières. Difficile d'imaginer qu'à une époque on pouvait se déchaîner dans le stade même et s'en tirer sans bavure, et ça toutes les semaines. Comme dans la tribune nord de

Chelsea, quand j'étais môme. Les gars fondaient, à la première occasion. Ils devenaient cinglés, c'était réglé comme une horloge. Millwall ou West Ham dans le stade, et c'était tout de suite le bordel noir.

« Quand je pense à cette nana d'hier soir, reprend Mark, en train de donner des coups de boule dans le miroir, et de me dire de lui rentrer dedans, plus fort, plus à fond... Elle m'a pris pour quoi ? Pour un coureur de marathon ? Pour un plongeur en eau profonde ? Ce n'est pas les Jeux olympiques, putain. Si c'est le genre de séance qu'il lui faut, qu'elle aille donc voir Marshall. Il a sérieusement besoin de tirer sa crampe, le gars. Si ça ne lui arrive pas bientôt, il va se mettre à tuer.

— Il avait une fameuse collection de vidéos porno, dit Rod, réfléchissant. Plus d'une centaine de films. Il s'installait devant pendant des heures, après la fermeture des pubs, le doigt collé à la touche "pause", pour arrêter l'image. Bon, je ne crache pas sur un film de cul, comme tout le monde, mais au bout d'un moment tu commences à être un peu écoeuré de voir les autres faire ce que tu devrais faire toi-même. Plus il regardait de films, plus il en achetait. Hollandais et allemands, uniquement. Des trucs qui, toi, te feraient arrêter à Douvres. À la douane, il n'y a que le hardcore qui les intéresse.

« Je me souviens de lui, à Hammersmith... On le connaît depuis l'école. Un petit gars bien propre. On aurait dit un employé de banque en miniature. Un soir, j'échoue là avec des potes, et il nous met un film où une nana se faisait baiser par toute une troupe de soldats. Pas de son, juste de la musique classique, Mozart ou Beethoven, un truc comme ça. Un vieux connard allemand. La nana essayait de se défendre. Les gars lui passaient dessus à tour de rôle, pendant que trois ou quatre collègues la maintenaient. Moi, j'avais le nez dans mon riz cantonais à emporter, et ce genre de séance ne m'intéressait pas plus que ça, mais Marshall, il se bidonnait. Les gars jouaient comme des pieds, la fille, ça allait. Mais bon, ça m'a mis un peu mal à l'aise de voir une nana se faire traiter comme ça.

« Quand le film a été terminé, Marshall nous a dit que ce n'était pas du flan. Il l'avait payé cent sacs. Un truc tourné à Aldershot. Un viol authentique, avec de vrais soldats. Mes potes ont rigolé, mais on sentait bien qu'ils n'aimaient pas trop ça. Il faut être un putain de barge pour prendre son pied en filmant un viol. Pour s'installer tranquillement, la caméra braquée sur des soldats, en attendant qu'ils s'y mettent, avant de les payer et de les coffrer pour dix ans. J'ai présenté mes hommages, et je me suis tiré. Après mon départ, John Nicholson l'a menacé avec un couteau qu'il avait piqué dans la cuisine, il lui a latté la gueule et lui a dit que c'était un enculé. Et il a

défoncé la télé avec une chaise. Un brave gars, rien à dire. »

Les haut-parleurs nous balancent « Liquidator », l'hymne du Chelsea des années soixante, par Harry J And The All Stars. Un classique du ska, de l'époque des skinheads. Suit « Blue Is The Colour », enregistré par Peter Osgood et Alan Hudson à Top Of The Pops. Les équipes déboulent sur le terrain, nous nous levons pour applaudir. Les joueurs font des signes, et commencent à s'échauffer. Le public a meilleure allure. Beaucoup d'hommes qui sortent des pubs. On commence à chanter et l'écho emplît toute la tribune ouest, pendant que les caméras vidéo tournent à plein régime, les flics aux commandes. Le terrain est d'un vert éclatant dans le soleil. Harris se marre avec Billy Bright. Mark lit son programme en gémissant sur le prix du billet, tandis que Rod s'en roule une et la charge un peu. Je me rassois, et attends que le capitaine donne le coup d'envoi. Coventry essaie vaguement de chanter aussi, et la moitié de la tribune ouest braque son regard sur eux. On lève la main droite et on leur fait signe de se mettre un doigt.

On fait baskets

Tu es bien torché après tes dix pintes, le juke-box balance des trucs corrects, il y a de la nana, essentiellement des salopes en minijupes, on voit juste un bout de coton noir qui leur rentre dans la raie du cul, et c'est exactement ce dont tu as besoin, des mecs cool et des putes aux cuisses grandes ouvertes, qui s'étalent mieux que de la margarine, et à qui tu dis de patienter cinq minutes, parce que tu es en train de boire un coup avec tes potes, et que moins chère est la bière, plus tu en descends. Huit heures, neuf heures, la soirée file à toute blinde, c'est la fin de la semaine, tu as deux jours devant toi et la bière est fameuse. Le paradis qui coule, glacé, âcre dans la gorge. Des bulles chimiques, un poison brassé à la hâte pour les locdus qui apprécient. Tous les gars sont chauds, ils racontent des conneries qu'on aura oubliées demain, la musique donne à fond et tu es obligé de crier, mais c'est le rythme qui compte, le rythme électrique qui fait légèrement vibrer la salle, qui te fait oublier le besoin de réfléchir à ce que tu dis, alors tu dis n'importe quoi, tu parles et tu gueules et tu remues la langue, et plus tu es torché, plus tu te rends compte que les mots qui sortent de ta bouche n'ont rien à voir avec ceux que tu avais en tête. Tu pourrais aussi bien raconter n'importe quoi. On s'en branle. Tu glisses une pièce dans la fente, tu appuies sur un bouton, les pages défilent et tu choisis tes chansons. D'une simplicité mortelle. Un débile pourrait en faire autant. Par contre, c'est dur d'arriver jusqu'au bar si tu n'es pas à moitié brûlé, vachement dur, mais bon, à présent ça va mieux parce que tu es effectivement bien bourré, et que tu n'en as rien à faire des manières, alors tu fonces droit devant, tu pousses, tu titubes jusqu'à la serveuse avec ses gros nibards qui font éclater son corsage, sa bouche à pipes peinte et repeinte et son amabilité zéro. Elle sait qu'elle peut se permettre de se donner des airs d'impératrice, devant tous ces mecs bourrés qui la regardent comme ça, elle adore ça la salope, elle prend son pied, et tu lui en demandes encore deux, ma jolie, toi, là, avec le corsage qui va péter, avec les nénés en obus, en train d'étaler ta marchandise histoire d'exciter les hormones, et si un quelconque connard n'apprécie pas ta manière de bousculer tout le monde, il fermera sa gueule de toute façon, parce que tu es rétamé, et surtout parce que tu es accompagné d'une petite bande sympa qui te virerait n'importe quel mec par la vitrine, au moindre regard de travers. On ne va pas me faire chier alors qu'il est déjà dix heures, la soirée file, avec tous ces visages sous les lumières,

dont la couleur change à chaque nouvelle pinte, comme des reflets sur des figures de cire, et tout d'un coup, c'est la dernière tournée, elle arrive toujours trop tôt, et les faces blafardes qui se fondent dans la fumée des cigarettes, un parfum dans l'air, soudain, un parfum très doux, mais il te faut encore un verre, alors tu commandes des doubles tournées, tu boiras cul sec, et le connard derrière le bar voudrait te voir sortir de son pub vite fait, maintenant qu'il a rempli sa caisse avec ton pognon, il n'a qu'une envie, c'est de monter chez lui pour se poser devant sa nouvelle télé son stéréo, son tiroir-caisse est rempli, rempli de ton pognon, et il faudrait mettre sa taule à sac, fracasser quelques vitres, et faire baiser cette salope de serveuse par le chien, à quatre pattes. Les gars se marrent bien en imaginant la scène. D'ailleurs le patron a un Rottweiler, juste derrière, alors vous finissez vos verres les gars, messieurs, on finit les verres, S'IL VOUS PLAÎT. Sinon je lâche le chien, voilà ce que ça signifie, histoire d'échauffer un peu la bête avant qu'elle n'enfile la serveuse. Et dans la rue il fait froid, et on a faim, on a une putain de faim, à cause de toute cette bière, mais il faut être un pauvre mec pour aller faire la queue dans le crachin, devant le camion qui vend des hamburgers, d'ailleurs ça fait une trotte un peu longue pour bouffer de la pâtée pour chats, et d'un commun accord on file tout droit vers l'indien. Ça sent le curry d'ici. Velours rouge aux murs, Ravi Shankar qui accorde sa cithare en fond sonore, et même si tu crèverais plutôt que de l'admettre, c'est vachement beau comme son, c'est magique quand tu es bien bourré, le regard perdu au fond de ton assiette dans le riz pilaf qui te fait une montée d'acide, multicolore comme la lessive qui tourne derrière le hublot, le vrai son, authentique, acoustique, le vieux bouddha au sommet de la montagne, caressant les tigres qui passent à sa portée. Mon cul, ouais. Mais il faut d'abord entrer, et faire l'effort de bien se tenir quelques minutes, même si le serveur qui nous montre une table n'a pas l'air trop convaincu, parce que tout le monde sait de quoi il retourne, et ce pauvre con doit être capable de flairer la came, ou toute cette merde qu'ils mettent dans les boissons de nos jours, qui sait, c'est dur à imaginer, ne pas savoir du tout ce qu'on boit, c'est comme la bouffe que tu achètes au supermarché, enfin inutile de s'arrêter à ça, c'est malsain d'y penser, et qu'est-ce qu'on y peut de toute manière. Le pognon, c'est le pognon, de toute façon le serveur nous a repérés. Nous, on adopte un profil bas. Ça vaut mieux qu'une engueulade, pour tout le monde. Et puis ces types-là n'ont pas le choix, il faut bien remplir la caisse. Tu te retrouves coincé à une table, en train de commander une pile de papadoms et six pintes de bières, et tu sais déjà que ce sera de la Carlsberg, parce que c'est toujours de la Carlsberg chez les Indiens, que la bouffe indienne, ça ne va pas si tu ne bois pas de la danoise avec. Peut-être qu'ils l'achètent en gros, ou

quelque chose comme ça. Brassée spécialement par les Danois pour les Indiens. Ils ont foutrement raison. Qu'est-ce que tu peux attendre de l'Europe, à part quelques canettes de pisse d'âne ? Ça ne vaut pas le Commonwealth, que l'on a évacué discrètement, mais mieux vaut manger indien n'importe quel jour de la semaine plutôt que de bouffer cette merde française dont se régalaient les richards. S'ils veulent bouffer français, ils n'ont qu'à se tirer en France, ces connards pleins d'oseille. Les Français, qu'est-ce qu'ils ont fait pour nous ? Ces enfoirés ont débarqué en 1066, ils ont planté un mec avec une lance, et ont construit un maximum d'églises en pierre. Sur quoi ils ont imposé leur langue aux riches, en nous disant, à nous, que la nôtre valait que tchi. Tu parles. Et ils se sont mis du côté des Allemands après s'être fait envahir, pendant la guerre. Pas de couilles, c'est tout. Aucune fierté. Donc, vive l'indien et les baffles JA. Cela dit, le restau est bondé, on a eu de la chance de pouvoir entrer, parce que des types se font refouler quelques minutes plus tard, ils font la gueule en voyant que toutes les tables sont occupées, ils sont contrariés, tant pis pour vous les gars, nous on a quatre nanas à la table à côté, de franches putes, d'après l'allure, dont deux bien foutues, mais avec des tronches pourries, des têtes de sac à bite, genre le tunnel de Mersey, c'était une chanson des Strangers, ça, où ils parlaient de baiser le tunnel de Mersey, tu ne sais plus trop, c'est des souvenirs de même et tu t'en fous. Elles te regardent, l'air rétamé, et tu commences à les baratiner en attendant les papa-doms. De toute évidence, elles sont camées, elles n'en ont rien à foutre de dîner, c'est une queue qu'elles cherchent, d'ailleurs à quoi ça ressemble de s'asseoir dans un restau pour commander un korma ? Elles auraient bonne mine, devant un tandoori complet, mais bon, ça c'est des femmes pour toi, maintenant elles se plaignent que c'est trop épicé, et comment ça pourrait être trop épicé, alors que c'est plein de yaourt, enfin, on ne sait pas ce que ces enfoirés mettent dedans, du foutre probablement, et tu te marres en leur disant que leur korma est plein de foutre, que les gars en cuisine font la queue pour se branler dans les plats. Les nanas prennent l'air dégoûté, mais pas plus que ça. La bière arrive, et tu attaques les papadoms en commandant les plats, beignets de légumes pour tout le monde, et tu plonges dans les chutneys, citron et mangue confits, oignons hachés à l'aigre-douce, c'est beau, c'est bon, les affaires marchent, tu parles la bouche pleine, tu ajoutes divers vindaloos et curries de Madras, pommes de terre de Bombay avec des beignets bhindis, et tu sens des doigts délicats autour de ton nœud, mais les filles, là, ne sont pas des dames délicates, ça se saurait, alors tu commandes encore des nans, moitié nature, moitié au fromage, comme à Peshawar, et le serveur se barre pendant que tu salives comme un malade. Les nans, ça c'est une merveille, et tu parles aux copains de ton pote irlandais qui a été

envoyé en Iran et en Irak, une sacrée traversée du désert, mais plein de gens sympas, des gens bien, et qui avait fini à Peshawar, pendant la guerre contre la Russie, alors que la ville servait de base aux moudjahidines, des durs ceux-là, c'était vraiment l'enfer, sur la frontière nord-ouest du pays, le Croissant d'Or ça s'appelle, et il a passé là-bas une quinzaine de jours à devenir dingue. Un connard quelconque fait remarquer qu'il avait intérêt à faire gaffe, parce que les musulmans pouvaient se le faire, surtout les rebelles du désert, ces gars-là n'hésiteront pas à enculer un mec, mais ton pote t'a bien dit que c'étaient des braves gens, qu'il n'y avait pas de lézard avec eux. Enfin, mieux vaut ne pas prendre de risque, d'accord. En tout cas, pas au Pakistan. Et les nanas à côté s'en donnent à cœur joie, il y a toujours une grande gueule pour mener le troupeau, une bodybildeuse qui mouille sa culotte, ces nanas-là ont toujours des voix et des cuisses de cheftaine, et elle t'explique bien que c'est servi sur un plateau, les gars, finissez votre curry et venez avec nous prendre un verre, tu parles, tirer un coup, oui, mais toi tu as faim, vraiment faim, et tout ce que tu leur demandes, c'est de la boucler, pour pouvoir te concentrer sur ton assiette. C'est comme ça, les filles, sinon vous vous cassez et vous trouvez d'autres mecs, qui vous voudrez, mais c'est la bouffe qui compte, de manger en regardant les chariots qui sortent des cuisines, le poulet tandoori qui grésille devant un groupe, à deux tables de là, on dirait des soldats en permission, crâne rasé, fringues de ville, blazers classe, pas du tout le genre Fred Perry, oui ce doit être des soldats, on n'arrive pas à lire ce qui est écrit sur leurs blazers mais on voit bien une sorte de couronne, qu'ils aillent se faire mettre, tu ne vas pas t'en mêler, parce que les soldats sont toujours à la recherche de la cogne, deux heures hors de la caserne et le gars a absolument besoin d'une baston, ça fait partie intégrante de sa formation, la Reine, la patrie, et les coups de latte dans la gueule d'un pauvre type, l'entraînement de base quoi, c'est ce qui les décide à faire carrière dans l'armée. Fermer sa cervelle comme on ferme boutique, apprendre à obéir aux ordres, parce que les branleurs d'Eton, eux, sont compétents, et faire ce que l'on te dit de faire, suivre les instructions. Un des gars raconte que son arrière-grand-père était soldat sur la frontière nord-ouest, sur la passe de Khyber, que ce devait être du délire, et tu te demandes à quoi cela pouvait ressembler d'être soldat sous l'Empire, occupé à maintenir l'ordre dans le Commonwealth, et le vieux avait un jour vu un âne chargé de briques ou d'on ne sait quoi, et le pauvre bestiau n'en pouvait plus, il était au bord de la crise cardiaque, prêt à calancher, alors le soldat avait appelé le connard à qui appartenait l'animal et coupé les cordes qui renaient les briques, en lui disant de ne pas surcharger son âne, parce que les Anglais adorent les animaux. On ne supporte pas la

cruauté, mon pote. Ou pas trop, mis à part les ordures qui brûlent les chats vivants et jettent les chiens du haut d'un immeuble. Des fumiers dont tu entends parler dans les journaux mais que tu ne vois jamais, parce que si tu tombais dessus, tu leur fracasserais la nuque, net. Connards. Mais bon, tu mangeras ton curry quand il arrivera, et en attendant, la bière est délicieuse, et voilà les beignets aux oignons avec une sauce à la menthe et un peu de salade de chaque côté. Une tranche de tomate, du concombre et de la laitue. Tu attaques les beignets, commandes encore de la bière au serveur que tu appelles Abdul, lui c'est Abdul, et toi, Mustafa Curry, et le gars rit à peine, parce qu'il la connaît déjà, celle-là, il l'entend à chaque fois. Tu crèves de faim, il y a quatre couillons à côté, à l'opposé des nanas, deux couples installés devant leurs assiettes que l'on mate avec envie, et soudain un des potes, le gros, le monstre, avec son ventre à bière qui déborde de son jean, les cheveux raides de la bière de la veille, le mec qui ne se mariera jamais et n'aura jamais d'enfant, on connaît bien ce genre de pauvre type, on le repère immédiatement, il est partout, que ce soit dans un centre-ville ou dans la grand-rue d'un village, il est là, omniprésent, viré d'un pub à l'autre, eh bien le gros se penche et colle sa main dans l'assiette la plus proche, pleine de riz pilaf et de sauce dhansak, et tu te marres tout en plaignant un peu le patron du restau, parce que le gars, ce n'est pas exactement Henry Cooper, et il en fout partout, ni Frank Bruno, premier d'une nouvelle génération de boxeurs noirs de génie, et le mec en face ne peut rien faire, juste espérer que sa copine n'est pas du genre à exiger qu'on défende son honneur, une de ces merdeuses qui pensent faire partie du beau sexe et attendent que l'on se bastonne pour elles, les pétasses, et donc il choisit de bien le prendre quand le gros se penche vers lui en souriant, la main posée au beau milieu de son assiette, et dit ÇA TE DÉRANGE PAS, HEIN, MON VIEUX ?, comme s'il craignait, sincèrement, d'y être allé un peu fort, et c'est peut-être le cas, parce qu'il lui faut un moment pour faire le relais entre le cerveau et la langue, mais toi, tu sais qu'il pourrait faire beaucoup, beaucoup plus fort, qu'après cinq pintes de trop il déjante, mais c'est ton pote, et tu pardonnes presque tout à un pote. Le pauvre mec assis rit niaisement et secoue la tête, sur quoi le gros ramasse une poignée de riz et se la fourre dans la bouche. Toi, tu craques et tu commences à te pisser dessus de rire, mais bon, tu réussis à contrôler ta putain de vessie, et tu passes à autre chose, tu observes les soldats qui s'engueulent vaguement avec des gars à cheveux longs, à une autre table, genre branchés, tu n'as rien contre les rythmes électroniques et le délire synthétique, mais tu ne te relèverais pas la nuit pour ça, et tu entends à côté les quatre morues qui continuent à gémir parce que leur korma est trop épicé, pauvres connes, de sorte que tu oublies la joyeuse tablée avec son dhansak

massacré. Les beignets aux oignons sont forts comme pas possible, et tu éteins le feu avec une grande goulée de bière, c'est comme une lumière dans tout ton corps, et tu te lèves pour aller pisser, en titubant entre les tables, ça doit faire un bordel d'enfer mais tu ne t'en aperçois pas, parce que tu as largement ta dose. La porte claque, fermant sa gueule à Ravi Shankar, avec ses chansons à la con, tu penses aux connards de Newcastle, et tu défais ta fermeture éclair en vacillant contre le mur, la pisse éclabousse le marbre, du marbre massif, comme le Taj Mahal, et tu vois toujours cette photo accrochée au-dessus de la table, il y a une vraie histoire d'amour derrière cette photo, c'est le serveur qui te l'a dit, il y a quelques mois, un jour où tu étais moins torché, mais la pollution attaque le marbre et le gouvernement veut fermer les usines de la région pour sauver le Taj Mahal, c'est un putain de beau monument, surtout pour les touristes et le pognon qu'ils amènent, et les industriels disent qu'ils vont faire sauter le connard du gouvernement, que l'emploi c'est l'emploi, et ils ont foutrement raison, et toi tu penses à ta tête appuyée contre le marbre, et à ces vicelards qui essuient là leurs crottes de nez pendant qu'ils pissent, tu viens de le faire, et tu recules un peu vite et manques de basculer en arrière. Quelle façon de mourir... La nuque fracassée sur un lavabo. C'est moche. Tu refermes ta braguette, tu te laves les mains, tu t'essuies le crâne, le front, et un des soldats entre sans te voir, il déboule comme un taureau dans l'arène, comme une bête, un homme de l'âge de pierre en pantalon de ville et blazer, c'est un dur à qui l'on ne chercherait pas des crosses, à moins d'avoir nettement l'avantage, genre dix contre un. Tu as grandi dans le quartier de Slough-Windsor, et vu pas mal de bastons contre les soldats, et ce mec-là n'est pas précisément un bleu, c'est plutôt un soldat de carrière, qui a bien entamé la trentaine, et tu te dis qu'il a dû tracer sa route en tuant, en égorgeant aux Malouines, en tirant sur la foule en Irlande du Nord, partout sur cette putain de Terre, et tu sors des chiottes parce que ça pue la mort là-dedans, et tu ne veux pas te mettre ce gars-là à dos en restant simplement trop près de lui, en éternuant, en respirant trop fort, n'importe quel prétexte suffirait. Tu es de retour à table. Le serveur a débarrassé les assiettes, apporté les chauffe-plats, et tu descends un tiers de ta pinte en bavardant avec les pétasses qui ont terminé leur plat et commandé des glaces, du foutre congelé, sûrement, ha-ha-ha, et elles disent dépêchez-vous de manger les gars, on attend, et on leur répond qu'elles peuvent bien attendre aussi longtemps qu'elles veulent, ça les fait rire, c'est tout, alors les gars, on se fait désirer, voilà ce qu'elle dit, la grande gueule, c'est vraiment du jambon celle-là, même si sa voisine est potable, avec ses cheveux noir de jais et ses yeux un peu lourds, mais quand elle ouvre la bouche, tu vois qu'elle a les dents pourries, c'est dégueulasse, tu n'as pas envie

d'avoir ça autour de ton missile antichars, pas vrai, mais les plats arrivent, et elles peuvent bien aller se faire baiser ailleurs si ça les amuse. Là, c'est du sérieux, et tout le monde s'y met, on dessaoule vite, on partage sans faire d'histoires, et les deux couples à côté demandent l'addition et filent, et toi tu prends tes premières bouchées, c'est le paradis, putain c'est le paradis sur Terre, c'est ça le sens de la vie, avec Ravi Shankar qui en remet une en fond sonore, en faisant vibrer ses cordes jusqu'au point de rupture, écoutez ça, bande de connards, de la vraie musique, pas comme vos couillonades électroniques, bande de merdeux, avec vos cheveux, tu as dû dire ça à voix haute parce que les soldats se marrent et les jeunes merdeux se retournent, ils ne savent pas d'où c'est venu, et les pétasses se poilent aussi, l'une d'entre elles se penche pour te caresser la cuisse. Tu lui dis de laisser tomber, que tout vient à point à pute qui sait attendre, et ça ne leur plaît pas, non mais on les prend pour quoi, pour des nanas faciles ou quoi, et tu as raison ma chérie, tu as foutrement raison, alors va t'allonger vite fait sur le terrain de manœuvres, avec des soldats qui font la queue pour te passer dessus, comme dans cette fameuse vidéo, d'accord, ce ne sont pas de gentils garçons mais c'est comme ça, et en attendant, les deux couples à côté se sont barrés en laissant l'argent sur la soucoupe, avec l'addition, et un des copains tend le bras et empoche le tout. Tu assures le coup en enchaînant sur une blague avec la pouffiasse qui a pris l'air offensé, elles n'ont rien vu, ni le serveur qui arrive et regarde autour de lui, se renseigne auprès de son frangin, sur quoi il retourne au bar, ils sont perplexes les mecs, ça discute ferme, Abdul sort et parcourt la rue des yeux. Il doit y avoir erreur, les clients corrects ne partent pas sans régler l'addition, pas les petits messieurs-dames respectables qui se font beaux pour aller au théâtre, et occupent des postes enviables dans les affaires. Pas ces enfoirés-là. Et toi, tu essaies de ne pas rigoler, parce que c'est justement de cela qu'il s'agit, de ces conneries sur la répartition des richesses, c'est cela qui fait vivre le pays, les petites arnaques et les frais partagés, mettre du pognon à gauche, resquiller dans les trains et empocher le bénéf. Tu commandes encore une Carlsberg, et la voilà, devant toi, avec sa mousse bien blanche, décidément les Danois savent ce qu'ils font, comme quand ils ont gagné le championnat et voté non à l'Europe, sur quoi ils se sont viandés sur le terrain, et ont été obligés de revoter et de dire oui, cette fois, les pauvres cons. Ils en avaient assez des pressions politiques, ils ont laissé les gros bonnets faire à leur guise. Tu fais glisser la bouffe avec une gorgée de bière, la gorge te brûle, c'est fameux, et tu repères un début d'agitation, comme les soldats se mettent à se castagner avec les petits camés et d'autres mecs. Il y a de quoi se marrer, on dirait que tout se joue au ralenti, le taureau des chiottes essaie de balancer

un pain à un gars, mais il est trop fait, et l'autre bondit sur une chaise et le latte en pleine poitrine, ou plutôt il le pousse du talon de sa chaussure de sport, et le connard s'effondre en arrière sur une table, désertant son régiment, sur quoi deux autres soldats en civil s'amènent, pas bourrés, eux, et du coup c'est la baston générale, les serveurs courent se mettre à l'abri derrière le bar, tu fais un signe à Abdul qui répond d'un sourire un peu incertain, quel putain de métier, hein, et le téléphone doit fonctionner à mort pour appeler les flics. Toi, tu restes là à contempler le spectacle, tout est désynchronisé, tous les coups manquent leur but, c'est vraiment une bagarre d'ivrognes, comme dans ce film, *Carry On*, ou *Carry On Steaming*, tu ne sais plus trop, c'était un western, *Carry On Cowboy*, un truc comme ça, avec Sid James, le grand héros britannique, un enculé d'Australien ou de Sud-Africain, d'après un des potes, enfin un mec du Commonwealth, un de ces criminels que l'on expédiait par bateaux, par paquets de cent, et qui se faisaient violer durant la traversée, rien de grave si tu es marin, mais ce doit être moins sympa quand tu es une bonne femme ou un môme. Et voilà, le repas est presque terminé, il ne te reste qu'une demi-pinte. Tu portes le verre à tes lèvres. Une table se vide, de l'autre côté de la salle. Tous les serveurs sont au fond à présent. Du côté bar, c'est le bordel, un champ de bataille, mais rien de vraiment méchant encore, rien de vraiment vicieux, parce qu'ils sont tous trop bourrés, même si quelqu'un va forcément finir par se faire mal, d'ailleurs voilà d'autres mecs qui s'y mettent, un petit con qui doit se prendre pour un maître de karaté ou un truc comme ça, il balance une manchette à un pauvre gars rétamé tandis que sa nana lui saute dessus, l'enserrant de ses jambes gainées d'un pantalon de ski, le con pressé contre ses reins, comme dans le kama-sutra en dessins animés, et lui bourre la tête de coups de poing, elle est drôlement mignonne la nana, c'est le pied, et les flics ne vont plus tarder, elle aura peut-être une cellule pour elle seule. Quelle salope. Elle déchire les joues du mec avec ses ongles. Ça fait de grandes traînées rouges. Bon, tu t'essuies la bouche, toute la tablée s'est levée et se dirige vers la porte, quelle rigolade, et le mec qu'on vient de pigeonner dit à la prochaine, les gars, et on ne paiera pas la prochaine fois, même si c'était déjà gratuit ce soir, mais c'est bien d'avoir des projets, des choses à attendre, il faut savoir prendre des risques dans la vie, saisir les occasions quand elles se présentent, elles ne sont pas si nombreuses et chacune compte, il n'y a pas de petite victoire pour des mecs comme toi. La moitié des clients qui ne se battent pas est en train de se tirer sans payer, quatre-vingts pour cent au moins, il y a juste quelques abrutis pour rester en place, trop honnêtes ou trop cons, d'ailleurs où est la différence, mais toi tu es déjà dans la rue, tout le monde se casse en laissant l'ardoise, en économisant son beau pognon chèrement gagné, on tourne au coin de

la rue, on file, terminé, plus personne. Tu cours, tu es encore bourré, et tout d'un coup tu n'en peux plus, et tu t'adosses à un mur, à bout de souffle, riant et haletant en même temps, puis tu reprends souffle et tu te rends compte que ce n'était pas franchement malin, qu'il va falloir faire gaffe la prochaine fois qu'on ira chez cet Indien-là, mieux vaut laisser passer quelques mois et y retourner un soir où on sera encore torchés, sans penser pouvoir être reconnus, on s'en fout d'ailleurs, en attendant, tu as forcément un des potes pour réfléchir avec sa queue et avoir envie de se faire les pétasses de la table à côté. Est-ce que quelqu'un a vu où elles allaient, est-ce qu'elles se sont barrées aussi, qu'est-ce qu'on en sait, qu'est-ce qu'on en a à secouer, et deux des copains se dépêchent de rentrer à la maison en entendant le bruit des sirènes, comme trois bagnoles passent à toute vitesse. On leur crie qu'il y a un gros blème là-bas. Ils n'ont rien à foutre d'une bande de branleurs qui viennent de laisser une ardoise, alors qu'une rixe est en train de mettre l'indien à feu et à sang. L'ennui, c'est que la course éclaircit la tête, que le curry éponge l'alcool et que, une fois le souffle retrouvé, on décide de faire une petite balade. On aurait dû assurer le coup, avec les salopes de la table à côté, et on rebrousse chemin vers le restau. On s'approche, on voit les cars garés devant, avec les gyros bleus qui tournent comme des dingues, comme des épileptiques, on dirait un jeu vidéo à la con, avec les voleurs et les flics qui embarquent les gars, là, c'est un mec à cheveux courts, pas un des soldats, il n'est pas assez costaud, mais il balance un pain à l'un des flics, et les ordures le plaquent au sol et commencent à le bourrer de coups de latte. Le gars se fait dérouiller par les cognes, devant l'Indien, sous le regard des serveurs qui matent derrière la vitrine. Les Anglais ne sont que des barbares, et les Indiens tiennent leur revanche, comme cette fois-là, dans un indien au bord de la mer, on était bien bourrés, et ces fumiers avaient empoisonné la bouffe, on lui avait trouvé un goût un peu louche, mais on avait mis ça sur le compte de cette pisse d'âne qu'ils appellent de la bière, dans le Nord. C'est vrai qu'il y a de quoi se marrer, on l'avait mérité, en essayant de balancer une table toute servie au travers de la salle, et on avait repris le train le lendemain matin, avec la chiasse pendant tout le trajet. Si on doit y retourner un jour, ça sera le carnage, on balancera un cocktail Molotov dans la vitrine, en souvenir de nos trous du cul qui nous ont brûlés jusqu'à Londres, et ensuite dans le métro, mais bon, c'était de bonne guerre, ils étaient malins, ces serveurs du Nord. En attendant, on n'est pas cons au point de rester là plus longtemps, ça suffit comme ça, on file par une autre rue, inutile de se faire repérer, de faciliter la tâche des flics, et d'autres bagnoles arrivent à fond de train, on dirait que c'est la Troisième Guerre mondiale, l'assaut des islamistes, ou plutôt des milices chrétiennes. On va jusqu'à la station

de taxis, où l'on retrouve deux des pétasses du restau, en train de racoler des soldats, trois mecs du restau également, dont le costaud des chiottes. Eux aussi ont dû se tirer, ils se sont réveillés tout d'un coup, en pleine castagne, se sont rendu compte qu'ils allaient se mettre dans la merde, et ont giclé avant que les flics n'arrivent. C'est la grande gueule qui est en train de leur tenir la jambe, mais les gars sont trop bourrés, ça se voit à leur tête, à leur mâchoire qui pendouille, avec un filet de bave qui coule sur leur chemise, c'est râpé pour elles, même si ces gars-là sont des durs qui pourraient leur en mettre un bon morceau, à tous les coups ils vont faire flanelle, dès qu'ils seront rentrés, et tout ce qu'il leur restera de dur, ce sera leurs poings, quand les connasses se mettront à rigoler, non, trop bourrés, trop de vodka ou d'on ne sait quoi, mais les nanas ont compris et elles les plaquent là en nous voyant arriver, elles les laissent prendre leur taxi et viennent vers nous, et il est tard, et il fait froid, et elles nous invitent chez elles pour prendre un verre ou tirer un coup, comme vous voudrez les gars, écouter de la musique, même si leur musique c'est de la merde, rien d'écoutable, peu importe, c'est quelque part où aller, quelque chose à faire, c'est mieux que rien, que rester là à glander. Mais les soldats s'amènent déjà, on parle un peu, histoire de dire. Une sirène de police, tout près. Bon, vous pouvez avoir les nanas, bonne chance les gars. Les soldats reprennent leur place dans la file, sautent dans un taxi, en route pour leur putain de caserne, et nous on reste là, le dos au mur, la sirène s'arrête, on a eu du pot. Les deux nanas nous disent de ne pas s'inquiéter de ces connards de soldats, des ordures entraînées à tuer, ou à faire des dégâts au cerveau et autres lésions irréversibles, et la grande gueule a l'air un peu plus humaine tout à coup, elle porte un parfum violent qui ne l'a pas lâchée, ça la rend plus chaude, c'est une femelle, c'est une truie aussi, tu le sais bien, une truie avec une culotte, même si sa copine n'est pas trop mal, malgré ses dents pourries, elles sont aussi dégueu l'une que l'autre, sois honnête, tu es complètement torché, et ton meilleur pote vient de se tirer, dégouté, en te laissant te démerder tout seul, c'est pas possible, le parfum et la chaleur de leur haleine, leur culotte humide et leur ventre à bière, leurs dents pourries et leur élevage de morpions, il faut que tu t'imposes, que tu fasses preuve d'un peu de classe, tu n'as qu'à dire non, tout simplement, mais déjà tu sais que demain matin, au réveil, tu t'en voudras à mort.

À Tottenham

Onze heures et demie pile. Nous voilà à King's Cross, installés au bar de notre pub habituel, au nord de Londres. Ça grouille en ville, et le pub est pas mal bondé. Je bois ma blonde, tranquillement. Je prends mon temps. Je la fais durer. Mark se contente d'un jus d'orange, et Rod tient sa canette d'anglaise, légère. Harris est posté près de la porte, il regarde qui entre. Qui est qui. Il a sa bande sous la main, des petits groupes de gars des quartiers ouest et sud. Avec nous, c'est tout ou rien. Pas de place pour les petits joueurs. Le patron doit se dire que c'est Noël. Il est au bon endroit, au bon moment.

En général, on vient là avant un match au nord de Londres, ou en redescendant à King's Cross, après. C'est comme ça que ça marche. On trouve toujours un endroit pratique pour se retrouver, sans que le propriétaire appelle les flics. On y vient tant qu'il n'est pas repéré. Et quand on voit un car de police garé en face, on sait qu'il est temps de passer ailleurs. Tout ce que nous voulons, c'est qu'on nous fiche la paix. On porte des fringues correctes, on laisse les treillis et les coupes de cheveux à la con aux gamins et aux débiles. L'idée, c'est de passer inaperçu, de se fondre dans la masse.

Quand on est à Tottenham, c'est le pied. On a toujours haï les Spurs, c'est normal, c'est sain. Ce sont des feuj, ils portent une calotte. Ils agitent leur étoile de David, histoire de bien nous exciter. Nous, nous sommes des gars de Chelsea, à l'ouest de Londres, des Anglo-Saxons. Le supporter moyen de Chelsea, qui vient à Tottenham de Hayes ou Hounslow, est habitué aux Pakis et aux nègres, mais dès qu'on remonte Seven Sisters Road, tu n'as plus que des bagels et des marchands de kebabs. Des Grecs, des Turcs, des feuj et des Arabes. Les Spurs aiment bien nous chauffer, et c'est la même chose pour nous. On dit toujours que les gars de Tottenham friment à mort. Des feuj pleins aux as, les exploiters des pauvres dockers de West Ham. Enfin, c'est ce qu'on dit. Quand on traverse Stamford Hill et Tottenham, on ne se croirait pas dans la même ville qu'Hammersmith ou Acton. Nous, on a bien nos Irlandais, dans l'Ouest, mais pas de ghettos dans ce genre-là. Et moi, je ne suis pas chrétien, d'accord, mais j'appartiens quand même à cette putain d'Église anglicane.

Tottenham nous a fait descendre en deuxième division, au milieu des années soixante-dix, et la plupart des gars de Chelsea se sont retrouvés coincés à l'extérieur du stade de White Hart Lane avant le coup d'envoi. À l'intérieur, ça a pété, ça cognait sur tout le terrain. Les Spurs avaient l'avantage du nombre, et même si Chelsea leur a montré

ce qu'on savait faire, ils nous ont collé une dérouillée. Tottenham a gagné 2 à 0. Chelsea est descendu. Depuis, ils n'ont pas arrêté de payer pour ça. Discute avec n'importe quel supporter de n'importe quel club, que ce soit dans le Nord ou à Londres : tout le monde hait Tottenham. Nous, nous sommes de Chelsea, et pas peu fiers de l'être. Harris se creuse les méninges depuis samedi dernier, et on prépare un plan. On sait où trouver Tottenham avant le match. Et là, ça va être autre chose, parce que Chelsea débarque toujours en force, quand Tottenham joue à domicile.

Black Paul est là, avec nous. C'est un nègre de Chelsea, originaire de Battersea. Il habite au dixième étage, au-dessus du fleuve, et voit les projecteurs du stade chaque matin en sortant du lit. Et David Mellor peut bien mettre un maillot de Chelsea pour faire des saloperies avec une nana, Black Paul te les enverrait tous les deux bouffer le bitume. Dans son genre, on ne fait pas beaucoup mieux. Ce n'est pas un couillon, Black Paul. Il est bâti comme un blockhaus, il bosse sur un chantier. Aucun de nous ne porte les couleurs du club, parce que le maillot de supporter, ça te désigne tout de suite le branleur, mais Paul, lui, il a toujours un haut sous son sweat-shirt. Il s'en tire parce que c'est un méchant, et que personne ne va lui faire de réflexion. Il doit mesurer dans les deux mètres, pieds nus, et ses mains sont pleines de cicatrices. À force de construire des maisons pour les Blancs.

Il se venge en baisant leurs femmes, et en nous bassinant pas mal avec des histoires de blondes qui se précipitent sur sa grosse queue noire. Toujours le même genre de nana. La blondasse avec des cheveux en choucroute, qui se défonce à l'ecstasy sur de la techno, la nana typique du centre-ville. De celles qui ne toucheraient même pas à un Blanc. Vu la manière dont elles nous regardent, il est clair qu'on ne peut pas s'aligner avec Black Paul, ou avec les blacks de Shepherd's Bush ou Brixton. Comme si on n'était pas à la hauteur, et qu'elles regretteraient, après. Paul, il leur balance une bonne giclée de foutre, mais c'est d'abord un nègre de Chelsea, avant toute chose. C'est pour Chelsea qu'il fait ça, et c'est tout ce qui compte.

Je boirais bien quelque chose de correct, mais je prends mon temps. Hier, nuit tranquille. La semaine a été dure, à l'entrepôt. Ce n'est pas drôle de travailler là-bas, mais il faut bien faire quelque chose. Je ne tenais pas à être complètement mort, avec Tottenham le lendemain, alors j'ai juste descendu deux canettes en regardant un film, l'histoire d'un connard qui fait fortune dans l'immobilier. Il baise tout ce qui passe, il se défonce à l'héroïne pour réussir à gérer ses millions, mais il ne fait pas assez gaffe, et se retrouve avec le sida. Du coup, il se met à la recherche de son père qu'il ne voit plus depuis cinq ans, et ils deviennent les meilleurs amis du monde. Le gars calanche,

et c'est le vieux qui écope du pognon. Grandeur et décadence, quoi. C'était vraiment une merde, mais il n'y avait rien d'autre.

La bière est fameuse, mais pas question de se torcher pour ensuite se faire piquer par les flics dans Tottenham High Road. Il faut garder la tête froide, quand on cherche la baston. Sinon, on est bon pour une dérouillée, sans parler de garde à vue pour comportement agressif. Ou même pour voies de fait, si les flics sont là au bon moment. Dans tous les clubs, les meilleurs connaissent le truc, ils laissent les petits cons gueuler et s'agiter, et sauter dans tous les sens sous les caméras de télé. C'est une couillonnade. Comme les vieux qui se préparent à la guerre. Comme leurs défilés, avec leurs bottes et leurs treillis.

Je dis petits cons, parce que l'idée, c'est de passer inaperçu. Tu prends bien mieux ton pied sans faire de cinéma. Tu fais ce que tu as à faire et tu te casses avant d'être repéré. C'est une question de calcul. Il faut réfléchir, avant de foncer. Faire fonctionner ses méninges. Ne pas se mettre à gueuler et à délirer jusqu'à la crise cardiaque. Non, il faut prendre soin de soi, la santé c'est sacré. Trouver l'ennemi, et l'incruster dans le macadam. On n'a pas besoin d'une fanfare pour ça. Tout dans la discrétion, et on arrive au même résultat, sans les retombées. Stratégie de base. Et en plus, c'est le pied, parce que la télé et les journaux sont toujours à côté de la plaque. Pas un seul journaliste dans Kensington High Street, quand on tabassera les connards de Liverpool à la sortie du train, la semaine prochaine. Ces cons seront dans la tribune est, à côté des gros bonnets, espérant qu'un homme politique va regarder vers eux. Les commentateurs ne sont pas planqués dans un immeuble, avec leurs cameramen en train de zoomer sur nous, quand on massacre les gars de Newcastle, à King's Cross. Ils filment ce qu'ils appellent les moments forts, et empochent leur salaire. Pour nous, c'est parfait. Pourquoi faire du barouf et se compliquer la vie ?

Une heure, on bouge. Ça fait une vieille trotte, par Euston Road. Nous voilà à découvert, dans la rue, puis en sécurité dans le métro. Nous envahissons le quai de Victoria Line, vers le nord, comme une troupe de soldats, mécaniques, synchrones. Un grand coup de vent dans le tunnel, et un métro pour Walthamstow arrive. Il est bourré de gars de Chelsea. Des petites bandes, des gamins, d'honnêtes citoyens. Des mecs plus vieux avec des tatouages, et des pépés qui se souviennent de Bobby Tambling et de Jimmy Greaves comme si c'était hier. Cela dit, personne dans la rame ne pourrait s'aligner avec nous, et on a droit à quelques regards inquiets. Plus de son, plus d'image. Nous attendons la rame suivante, dans deux minutes, sous les caméras du métro londonien.

Elles voient tout, les caméras vidéo. Il faut être vachement rapide pour arriver à ses fins, parce que le marché des voyeurs est en pleine

expansion. C'est comme cette émission à la télé, où l'on suivait les traces d'un tueur qui liquidait les pédés sado-maso. Ils avaient installé des caméras dans un appartement dégueulasse des quartiers est. Dans une chambre, avec un corps enveloppé allongé sur le lit. Il y en avait partout. Ils étaient même montés à l'étage au-dessus pour interviewer une mémé qui disait avoir vu la victime rentrer avec un autre mec, le soir du meurtre. Elle ajoutait que sa vue n'était plus trop bonne, mais que si le gars était un cinglé, ce qui d'évidence était le cas, il pourrait tout aussi bien la zigouiller, elle, la vieille.

Ils prenaient leur pied, dans le studio. Grâce à eux, tout le pays pouvait se branler en regardant les experts médicaux fouiller l'appartement. Gros plans sur des vieux emballages de capotes et sur un tube de lubrifiant vide. Puis une autre caméra repère le tueur à Waterloo Station, il est avec un autre pédé, en route pour Putney où il va le viander aussi. Les caméras ont un pouvoir terrible, mais elles n'empêchent rien. Si tu as vraiment besoin de faire quelque chose, il faut aussi avoir une espèce de force pour résister à cette impulsion. Ce n'est pas parce que Londres est en train de devenir un Q.H.S. que tu es obligé de te faire choper. Suffit d'être assez futé.

La deuxième rame est à moitié pleine. On monte et on s'étale. On se croirait dans un sauna, là-dedans, Mark et Rod sont écrasés contre la vitre, et Jim Barnes sue son curry d'hier soir, en gémissant sur un boudin qu'il s'est tapé. Harris est dans le wagon de derrière, je vois sa tête, de dos, par la vitre de séparation. Black Paul s'appuie à la paroi, les yeux au ciel. La rame accélère, suit la courbe du tunnel. Je vois quelques bonnes femmes qui se font visiblement du souci, qui ont l'impression d'être coincées dans le mauvais métro, mais nous sommes des gars de Chelsea, pas des connards de Tottenham. Ennuyer les femmes, ce n'est pas notre truc. Évidemment, tu trouveras toujours un abruti pour s'exciter et les emmerder, mais ce sont des pauvres mecs qui passent leur journée à se branler et leur soirée à raconter à tout le monde ce qu'ils ont dans la culotte.

Arrêt à Highbury & Islington, puis à Finsbury Park. Nous jetons un coup d'œil sur les quais pour essayer de repérer des gars de Tottenham. S'ils nous cherchent et qu'on peut les coincer dans le métro, c'est tant pis pour eux. Mais non, les quais sont déserts. Finsbury Park, c'est le territoire des Gunners, mais Arsenal s'est installé ailleurs aujourd'hui, bien qu'on garde quelques souvenirs de ce coin-là. Les portes se referment, des reflets dans les vitres. Les gars dans la rame de derrière entonnent « Les Spurs sont en route pour Auschwitz », et nous nous y mettons aussi. Il y a là une bande de mômes, même pas vingt ans, qui ont un coup dans le nez. Ils commencent à essayer de démolir un siège.

Sortent un couteau. L'un d'eux pose la main sur le signal d'alarme.

Rod lui dit de le lâcher, on ne tient pas à ce que les flics nous sabotent notre samedi soir. Que des petits hooligans fassent leur cinéma, pas de problème, tant qu'ils ne le font pas à côté de nous. On n'aime pas trop ces comportements-là. Il faut savoir se tenir. À leur âge, j'aurais agi de la même manière, mais je n'ai plus leur âge. Il faut vivre au présent. Il n'y a pas de place pour la nostalgie. Le gamin se montre raisonnable. Il range son couteau. Rod n'est pas un gars à emmerder.

Quand nous arrivons à Seven Sisters, sur le quai, c'est Chelsea au grand complet. Plaisanteries sur ce qu'on va choisir en entrée. Lavomatic, ou marchand de kebabs. Harris passe devant, et on se faufile parmi la foule, en essayant de ne pas se faire remarquer. Tottenham, c'est tout bon, parce que l'entrée de métro est très loin du terrain, au bout de Tottenham High Road, et les flics ne peuvent pas contrôler tous les trajets possibles. Donc, c'est autant de gagné pour nous. La foule passe les portillons et se répand dans la rue. Il y a un marchand de kebabs juste en face, et les gens commencent à faire la queue. Des resquilleurs se font arrêter sans billet à la sortie, tandis qu'on s'éloigne. Ça occupe les flics. Comme ça, ils se sentent utiles à quelque chose.

Dans la rue, ça bouchonne, et on voit des gars courir après un autobus pour économiser leurs jambes. Harris marche sur l'autre trottoir, avec Black Paul et quelques gars de Battersea derrière eux. J'aperçois Hammerhead, un gros mec d'Isleworth, qui ne court jamais parce qu'il est trop lourd. Il s'est pris une méchante dérouillée à Leeds, la saison passée, et il prétend que s'il n'en garde pas de séquelles, c'est à cause de sa graisse. Cent kilos de lard. Pour nous, c'est plus une mascotte qu'autre chose. Le voilà qui file vers le marchand de kebabs, en disant qu'il a un creux. Il est marrant, ce gars. Plein d'humour. Pas le genre de type qui mérite de se faire dérouiller. Les mecs qui ont fait ça à Leeds sont des pourris. Dix contre un. Ce n'est pas le hasard, simplement Hammerhead ne veut rien savoir, quand il s'agit de baston, ce qui est compréhensible.

Tottenham, c'est une vraie décharge. Des trous partout dans la chaussée, et encore plus de pollution qu'à Hammersmith. Il y a des retraités cloqués sur des bancs, les yeux dans le vide, et une vieille Noire qui pousse un caddy de supermarché rempli de cartons pliés et de boîtes de conserve vides. L'odeur de kebab est terrible, et même les nègres ont des têtes différentes de chez nous. Les rues sont plus larges, bordées d'immeubles abandonnés, murés pour éviter les squatters. C'est dans ce genre de quartier que s'installent les mêmes qui arrivent du Nord. Les logements ne sont pas chers. Mais il y a plein de promoteurs qui cherchent à les retaper pour gagner du pognon. Et plein de fumiers prêts à s'occuper des expulsions. Il faut faire gaffe à soi. Rien n'est gratuit, il faut baiser l'autre avant qu'il te baise. Et ça,

les retraités, sur leur banc, ils ne s'en rendent pas compte. Peut-être qu'on leur doit quelque chose, mais il n'y a plus personne pour cracher. Le monde a changé. L'esprit de conquête est mort et enterré, il a été mis sous plastique et vendu au plus offrant.

Nous traversons et suivons Harris, tandis que la foule qui sort du métro s'étale dans High Road. Nous sommes tout à notre affaire. À notre mission. Sur les talons du chef, en formation serrée. Black Paul nous dit qu'il va se faire un nègre de Tottenham. Ça fait rire tout le monde. Son pote Black John l'accompagne. Un gars plus petit, avec un crâne en boule de billard et le don de vous rendre nerveux. Il jette tout le temps des regards dans tous les sens, et on sent bien que son cerveau fait des heures sup. Il ne se montre que dans les grandes occasions. Pour les matches à l'extérieur, généralement. Paul m'a raconté, entre quat'z-yeux, que John se fait des couilles en or en dealant du crack dans le sud de Londres. Cinq cents livres en deux nuits, à Camberwell ou Brixton. C'est bien qu'il soit là, parce qu'il est toujours sérieusement outillé. Il y a pas mal d'Antillais et de Jamaïcos qui se la jouent black militant, et qui ne supportent pas de le voir fréquenter des Blancs. Il a intérêt à faire attention. Il aime bien venir voir Tottenham ou Arsenal. Ça lui donne l'occasion de discuter avec ses collègues du nord de Londres, ou avec leurs frères.

Il y a quelques feuj's qui traînent un peu plus loin. Moitié noirs, moitié blancs, donc ce sont des Spurs. Ils sont allés en reconnaissance, et ils se tirent en faisant une sale tête. Ils regardent derrière eux, et ils nous voient, tous en groupe à présent, on déborde du trottoir sur la rue. Ils tournent au coin, et le dernier de la bande disparaît vite fait. Ils essayent d'avoir l'air cool, enfin, tant qu'on peut les voir, mais ils savent qu'on cherche leurs copains, et ils filent donner l'alarme. Harris a accéléré l'allure, il dit aux plus jeunes de rester derrière, de se calmer, pour ne pas gâcher la fête. On arrive au coin. Les feuj's ont disparu, et il y a un pub un peu plus loin, à un autre coin de rue. C'est clair. On tourne à droite, on s'étale. La tension monte maintenant, mes oreilles bourdonnent. Toute la semaine, j'ai attendu ça. Ça me lave de l'ennui du boulot, des cartons brûlants, de cet esclavage.

Quelques gars commencent à démolir un bout de mur à coups de pied, en faisant voler des briques et des morceaux de ciment. Harris tente de garder le contrôle de la situation. Black Paul nous passe des demi-briques. Un pro, qui connaît son boulot. Ça me fait rire. Rod et Mark ont les yeux brillants. Je me retrouve avec un bloc de ciment armé dans la main, le morceau de fer dépasse en plein milieu, et nous voilà en train de courir dans la rue, et j'entends ce son-là, un son unique, cette vibration qui vient de quelque part au fond de toi, à l'intérieur, quand tu mets la pression. On ne dit pas un mot, c'est juste une sorte de rugissement, comme un truc venu de la jungle, et déjà les

briques fracassent les vitres du pub, et je vois les silhouettes à l'intérieur qui se magnent vers la porte. Ils ont hésité quelques secondes, quelques secondes vitales, quand les éclaireurs leur ont fait leur rapport. Quand on est con comme ça, on investit dans des téléphones portables.

Ma main s'envole, je vois mon morceau de ciment au milieu des briques qui explosent les vitres, et le bruit du verre brisé est doux comme une chanson parmi les hurlements, et les gars de Tottenham se précipitent par les portes, mais nous sommes là pour les accueillir, Harris en tête, avec Black Paul et un paquet d'autres mecs, et on traîne les premiers feux au milieu de la rue, tandis qu'ils continuent de sortir en masse, de sorte qu'on s'étale partout. Harris imite son copain de Camberwell et décoche un coup de melon à un grand mec, droit entre les deux yeux, en lui fracassant l'arête du nez, pendant que Black Paul lui donne un coup de pied dans les couilles, et comme il bascule en avant, quelques autres se chargent de l'envoyer sous une voiture garée, à coups de latte dans la tête et dans le bide.

Rod déraille un gars avec un maillot de Tottenham, le pauvre con, et épaule contre épaule avec lui je balance un pain à un nègre, en pleine bouche, mais je le rate et je me fais mal aux jointures, alors j'essaie de lui viser les couilles, mais Mark s'en occupe avant. Nous sommes postés à l'entrée du pub, et les mecs qui sont restés à l'intérieur essaient de forcer le passage, mais nous sommes en position stratégique, et je finis par me faire ce pauvre lutin qui rebondit contre le mur, et tout Chelsea lui tombe dessus, le gars disparaît au milieu des coups de pied qui le chopent en pleine tête, et l'espace d'une seconde je vois ses yeux qui deviennent vitreux, il essaie de survivre, le mec, il panique, mais tout à coup les voilà tous qui déboulent dans la rue, quelqu'un a balancé du gaz lacrymogène dans le pub, et nous battons en retraite, parce que ce truc-là te prend à la gorge et te fait suffoquer.

Deux camps dans la rue, maintenant. On a reculé, les types au premier rang se frottent les yeux. Toutes les vitrines du pub sont descendues, il ne reste que de grands morceaux de verre pointus. Une chope à bière vient frapper Mark à la tempe, projetant du sang sur sa chemise et son jean. Les feux comptent leurs pertes, certains sont sonnés, à terre, d'autres les aident quand ils peuvent se traîner, et nous, on est prêts à réattaquer, le rugissement reprend, encore plus fort, des vitres de voiture volent en éclat, parce qu'il faut bien décharger l'énergie que la pression nous a obligés à contenir, mais voilà qu'arrive un géant, avec les cheveux roux et la peau d'un blanc malsain, une tronche d'Irlandais, accompagné d'un nègre qui tient une machette, et personne ne va essayer de discuter, c'est à coups de briques qu'il faut négocier ce mec-là, mais Paul sauve la face, il réussit

à l'agripper, et tout le monde se jette sur lui à coups de pied, à mort, histoire de lui rendre la petite angoisse qu'il nous a faite, de lui coller la tête au bout d'une pique, comme ça, il l'aura dans les journaux, et moi je suis là aussi, et je ressens cette pure joie de lattrer un connard qui le mérite, dans les couilles, dans la tête, dans le bide, partout où c'est possible, au milieu des bagnoles démolies, dans cette pourriture du nord de Londres.

Les deux bandes s'affrontent à nouveau, et cette fois, c'est moins désordonné. On occupe toute la largeur de la rue. Coups de poing et coups de pied, essentiellement, une ou deux lames qui brillent au soleil du début d'après-midi, comme des éclats de terreur argentée qui vous font reculer une seconde, pendant que tout le monde se rassemble pour s'occuper du gars. Martin Howe est là aussi, il est sorti il y a quinze jours à peine, après quatre mois pour avoir dérouillé un mec qui lui avait mal parlé à un feu rouge, et il saigne de la jambe, il a reçu un méchant coup de couteau. On ralentit le rythme à présent, on se positionne. Moi, je m'occupe d'une grande gueule qui nous insulte, il me vise à la tête, me manque, alors je lui fais mon coup de kung-fu, parce qu'il n'est pas très grand, et je lui éclate la gueule, sur quoi Mark essaye de lui baiser le genou, comme au kick-boxing, et Rod, qui s'y connaît en karaté, lui écrase la trachée, et le mec s'effondre en gargouillant. On lui a fait ravalier ses insultes, à ce con.

La bagarre progresse dans la rue, dépasse le pub déserté, des visages terrifiés qui observent derrière les rideaux de tulle. Merdique, cette rue. Des murs effondrés, des petits jardins à l'abandon. Des tas d'ordures jamais ramassés. Des cadres de bicyclette rouillés, abandonnés sur les trottoirs. Le tout dans une odeur de curry et de mégots pourrissants. On voit des gosses blafards qui chient dans leur froc, sur les seuils, et on ne peut pas s'empêcher d'être triste pour eux, parce que quand on est jeune on n'a pas besoin de voir ça, surtout avec le père et la mère qui s'engueulent jusqu'au milieu de la nuit, mais il faudra bien qu'ils apprennent, et de toute façon, on en est tous passés par là.

Des hurlements de sirène au loin. À l'oreille, on sait où ils vont. Suivant le son, nous reculons vers la grand-rue, et là, il y a un car, gyrophare bleu, et immédiatement une brique s'envole et explose le pare-brise, tandis que la porte arrière s'ouvre et qu'apparaissent les flics, cherchant visiblement la baston. Ils sont armés, et les gars de Tottenham se sont dispersés dans les petites rues. Je me retourne, je vois Mark, il se tient la tête, mais ça a l'air d'aller. Rod est à côté de lui. Moi je suis dans la bande de Harris. Nous regardons plus loin dans la rue. Il n'y a qu'un seul car, et les flics évaluent la situation, ce qui ne les empêche pas de choper un jeune gars à leur portée et de lui fracasser la tête à coups de matraque, et un de ces cons, un gradé, lui

écrase la gueule contre le car pendant qu'un autre le roue de coups de pied et lui éclate la lèvre avec sa matraque en hurlant de concert avec la sirène, en le traitant d'enculé de merde de Chelsea. Apparemment, ils savent que nous sommes de Chelsea.

Les autres flics s'élancent, essayant de choper les gars les plus jeunes, mais ils savent déjà que c'est foutu pour eux. Nous serrons les rangs. Ils sont bons pour une branlée. J'ai moitié envie de rire et de hurler, parce que nous sommes à Tottenham, ce trou du cul du monde, et que les flics ne mettent pas de caméras dans les quartiers pauvres. Ce qui les intéresse, c'est de protéger la City et les connards friqués de Hampstead et Kensington. Ils n'en ont rien à foutre, des paumés d'ici. Il n'y a pas une caméra, à cette distance du stade. Aucun risque. Les flics savent bien qu'ils n'ont pas l'avantage du nombre ni de la vidéo pour nous dissuader. La rue est complètement embouteillée maintenant, on voit d'autres gyros, plus loin, coincés par les bus. Que demander de plus ?

Quelques secondes d'accalmie. Tout le monde sait comment ça va tourner. Puis nous fonçons sur le camion, et les flics se chient dessus. Même le brigadier lâche le gosse qui reste par terre, qui se parle à lui-même, doucement. Ils ont tous dissimulé leur numéro d'identification, et de toute façon chacun sait que les plaintes pour brutalité policière n'aboutissent jamais. Ils adorent les footeux, parce qu'avec eux ils peuvent s'en donner à cœur joie. C'est encore mieux que des nègres, parce que jamais un homme politique ne se dressera pour défendre les droits de hooligans en majorité blancs, comme nous. Et on se passe de leur aide, d'ailleurs. On se tient debout, seuls. Sans pouvoir se planquer. Sans groupe parlementaire travailliste pour nous protéger, car nous représentons une minorité ethnique écrasée par le système social. Sans ministre conservateur pour défendre, au nom de la libre entreprise, notre droit à tuer ou être tué. Les flics, la lie de la terre. La pourriture de la création. Pire que les nègres, les Pakis, les feuj, ce que vous voudrez, parce qu'eux au moins ne se planquent pas derrière un uniforme. Et on peut bien dérouiller ces connards de temps à autre, il y a toujours un petit fond de respect, quelque part.

Mais les flics ? Laisse tomber. Là, on les a droit dans le collimateur. On charge. Ils n'ont pas une chance. C'est le brigadier qui morfle le plus, à cause de son grade et de sa grande gueule. En plus, tout le monde l'a vu dérouiller le gosse. Et son uniforme, l'autorité qu'il représente aggravent encore son cas, parce qu'on a été élevés dans le respect de l'uniforme et dans la foi en la justice. Il s'effondre en poussant un hurlement, Black Paul le remet sur pied, et quelques gars de Battersea se relaient pour le bourrer de coups de latte. Il a les yeux fermés, déjà amochés. Le sang gicle de son nez. Sa tête part en arrière, et il s'ouvre le crâne sur du verre brisé. Il a ce qu'il mérite, et nous

sommes si déchaînés qu'il peut bien crever si ça l'amuse.

Les sirènes se font plus fortes alors que les cars approchent, roulant sur les trottoirs. On dégage. Une nouvelle rame vient d'arriver à Seven Sisters, et les gens se déversent dans la rue, cette grande majorité de supporters qui détestent la violence. Qui se contentent de chanter et de boire deux ou trois bières. Nous sommes des ordures à leurs yeux, le mal incarné. C'est un statut particulier. Nous nous séparons, abandonnant les flics vaincus, et les autres qui commencent à descendre des cars et à bloquer la rue ; certains vont porter les premiers soins à leurs collègues, les autres foncent dans la foule qui vient de sortir du métro. Ils chopent les gars qui passent à leur portée et se mettent à les tabasser. En se retournant, on les voit qui ont coincé des gamins dans un arrêt de bus, et qui les rossent à coups de pied, et une femme, une Noire qui gueule tant qu'elle peut, en leur disant d'arrêter, qu'ils n'ont rien fait. Un des flics se retourne et l'étend d'un pain. Il la traite de déchet.

Les flics deviennent cinglés. Il y a maintenant quelque chose comme deux mille personnes dans la rue, qui commencent à s'énervier aussi et à se défendre. C'est comme ça qu'on crée une émeute. Il suffit d'être quelques-uns pour amorcer le truc, et les flics sont si cons qu'ils s'en prennent à tout le monde. Voilà un hélicoptère au-dessus. D'autres flics qui arrivent. Ils ont déployé leurs boucliers et tentent de barrer la route à Chelsea qui avance toujours, des gosses, des vieux mecs, tous ensemble. Ça, c'est le paradis. Ça, c'est un fameux samedi après-midi. Quelques canettes rebondissent sur les boucliers, et les unités anti-émeutes se ruent sur des gamins qui regardaient tranquillement. Nous, nous sommes loin en avant, on approche du stade. On essaie de repérer les feux parmi la foule, mais c'est plus par réflexe que pour autre chose.

Les gens sont dans la rue, ils regardent la bagarre. C'est devenu un face-à-face, la foule chante et démolit l'autre glace de la voiture. Ils ont manqué le plus vilain, maintenant, ça devient un spectacle. La honte, pour les Spurs. Mark et Rod nous rejoignent, nous approchons du stade. Je suis complètement éclaté intérieurement. L'excitation est toujours là, je sens tout mon corps qui vibre. Ça semble bizarre, mais c'est vrai. C'est encore mieux que de baiser une gonzesse, ou de rouler à fond les manettes. Mark a la tête dans un drôle d'état, mais il ne saigne plus. Mes jointures sont abîmées. Rod fait des yeux bizarres, il a l'air vaguement déjanté. Nous nous mêlons à la cohue pour entrer dans le stade. Déjà, on entend le murmure de la foule à l'intérieur, et le slogan : CHELSEA, repris sans arrêt. Ça, c'est la vie. À Tottenham. Terrible.

Le rêve du travailleur

Sid jeta un coup d'œil à sa montre, essuya la sueur sur son front. C'était pénible, cette douleur dans les muscles. Il sentait le sel, et l'atmosphère confinée du camion qu'il déchargeait lui donnait l'impression de travailler avec un masque chirurgical sur le visage. Tom se tenait près des portes, en train d'empiler des cartons pour Steve, qui pilotait le chariot élévateur. C'était un dur labeur, et fastidieux, très fastidieux, de sorte que Sid passait la matinée à rêver en travaillant. Il s'imaginait avant-centre des Queen's Park Rangers, une des meilleures équipes de foot qu'on ait jamais connues.

Il jouait superbement. C'était la finale de la Coupe à Wembley, et il allait marquer son troisième but. Il avait rentré le premier juste avant la mi-temps, tout seul, traversant tout le terrain et évitant le gardien de Man United, et il avait tranquillement mis le ballon dans un filet déserté. Le deuxième, il l'avait marqué au milieu de la deuxième mi-temps, d'une tête plongeante depuis l'aile gauche, en se jetant au milieu des crampons, un magnifique exemple de courage footballistique.

À présent, il envisageait les différentes manières d'assurer le troisième. S'adossant au flanc métallique et froid du camion, il remonta d'un coup sec son jean délavé sur sa bedaine en sueur, et se décida pour un nouveau sprint au travers du terrain, suivi d'un shoot terrible qui manquait arracher le fond du filet et jetait les commentateurs dans un délire de clichés laudatifs. Les voix de Brian Moore et de John Motson résonnaient dans tous les salons d'un pays fasciné, Alan Hansen et Gary Lineker affirmaient déjà que le jeune joueur de l'ouest de Londres était le plus grand footballeur vivant depuis ce demi-dieu à la main d'or qui avait pour nom Diego Maradona. Sid était le George Best contemporain. Un visage prestigieux à ajouter au palmarès de Rodney Marsh/Stam Bowles, aux QPR. Il ferma les yeux, pour empêcher la sueur de l'aveugler, et s'observa en train de se diriger vers la tribune royale, où Lady Di applaudissait avec ferveur son joueur préféré, le visage éclairé d'une expression parfaitement dénuée d'ambiguïté : c'était l'amour.

« Tu veux un jus, Sidney ? demanda Tom.

— Sans sucre ni lait. Je surveille mon poids. Je suis remonté à cent huit.

— Okay. »

Le connard de Chelsea se dirigea vers la machine à café, et Sid retrouva l'image d'une magnifique princesse allongée sur son lit, vêtue

d'un déshabillé de soie, l'air provocant. Ses doigts délicats étaient constellés de diamants et de saphirs, et un diadème étincelant ornait ses cheveux. Cependant, Sid avait d'autres préoccupations. Il faisait à la hâte le tour de la chambre pour s'assurer qu'aucun journaliste n'était dissimulé dans la penderie, en train de braquer son objectif au milieu du linge sale empilé dans un coin. Une fois la chambre inspectée, il tenta de revenir à la royale créature qui attendait fébrilement le contact de sa main plébéienne, mais il n'était pas très doué pour l'imaginaire pur. Il fallait un minimum de réalité pour qu'un rêve éveillé fonctionne. Et il avait trop de respect pour Lady Di. Cela dit, il avait lu quelque part qu'elle avait cette maladie des filles qui se fourrent deux doigts dans la gorge pour vomir, afin de rester maigres. C'était répugnant. Plus rien que la peau et les os. Lui, personne ne le surprendrait jamais à se rendre malade pour perdre un peu de poids.

Sid se demanda si ce ne serait pas pousser un peu loin le bouchon que de marquer un quatrième but pendant les arrêts de jeu, de manière à vraiment faire bouffer sa merde à Man U. Et pourquoi pas ? On ne vit qu'une fois, et il avait repris son second souffle, après ses trois buts consécutifs. Steve était absorbé par la dernière palette qu'ils avaient chargée. Il essayait de faire rentrer les fourches du chariot dans les rainures, et le son du bois qui craquait et des clous arrachés se répercutait dans tout l'engin. Sid repassa donc à la finale de la Coupe, enchaînant aussitôt sur un dribble compliqué, se revoyant il y a dix ans, svelte joueur de vingt ans, zigzagant et se faufilant, trompant le milieu de terrain, feintant le gardien de but. Il jouait pour les supporters des QPR, et se laissa tomber à genoux, jouissant de leur joie hystérique. Des hommes envahissaient le terrain, le serraient dans leurs bras. Sid était un héros.

« Tiens, dit Tom. Tu as l'air d'avoir la tête dans le cul. Tu t'en es pris une, hier soir ?

— Sept pintes de London Pride et deux-trois boîtes de Tennants, en rentrant à la maison. J'étais passé pour prendre juste un verre, mais c'était l'anniversaire de Kevin, le patron, et il voulait fêter ça après la fermeture. On ne veut pas être impoli, hein ?

— Je croyais que tu devais perdre du poids ?

— Oui, je devais. Je dois. Je commence aujourd'hui. Rien ne vaut l'instant présent. »

Steve finit par réussir à soulever la palette et la rangea sur les rayonnages en un rien de temps. Tom en traîna une nouvelle dans le camion, aussi loin que possible contre les piles de cocottes-minute étagées, et ils recommencèrent. Sid sortait les cartons et les passait à Tom, qui en faisait des rangées bien nettes. À la palette suivante, ils inverseraient les rôles. C'était un boulot de merde, ce déchargement,

un truc usant, mais cela faisait passer le temps, si l'on savait garder l'esprit occupé, et pour cela, Sid n'avait aucun mal.

Il était en tête de tous les concours de pronostics. Il signait son contrat. C'était le plus grand champion qu'on ait jamais connu. Quarante petits millions de livres pour compléter son compte en banque qui, pour l'instant, stagnait modestement à dix-sept livres et cinquante-six pence. Il avait décidé de racheter le Queen's Parle Rangers Football Club, réalisant ainsi un rêve d'enfance qui ne voulait apparemment pas le quitter. Il investirait dans de nouveaux joueurs, tiendrait le rôle de manager. Certes, il n'avait jamais lui-même été professionnel, même s'il avait, enfant, effectué des stages à Watford et Orient, mais bon... C'était un novateur, prêt à briser les règles établies. Et il était riche. Et les règles, cela ne voulait plus rien dire, quand on avait du pognon.

« Calme-toi un peu, Sid, fit Tom avec un large sourire. Il n'y a pas le feu. Tu m'as l'air bien excité. Tu t'imagines dans la cabine, avec cette petite Française, c'est ça ?

— Je viens de gagner une fortune, j'ai acheté les Rangers, et j'allais signer mon premier contrat », dit-il, ralentissant l'allure. Il aimait bien Tom.

« Tu entends ça, Steve ? cria Tom, se tournant vers le conducteur du chariot. Sid vient d'acheter ton club, et il va signer un contrat avec une équipe de catholiques. Il entre chez les Fenians, derrière ton dos.

— Mon cul, ouais.

— Les QPR, mon vieux, les QPR. Ça ne m'intéresse pas, tes nordistes. Des bouffeurs de panse de mouton, en kilt au milieu du terrain, comme à Ibrox, merci. »

Sid avait dit ce qu'il avait à dire, et n'attendait pas de réponse. Déjà il était de retour à Loftus Road, entre Rodney Marsh et Stan Bowles, dans la tribune des managers. Chelsea se faisait piler 5 à 0, et il avait prévenu les flics. Il riait en les voyant embarquer Tom et sa bande de cinglés vers le tunnel, pour les passer à tabac. Il n'approuvait guère la brutalité policière, surtout sur les terrains de foot, mais il n'aimait pas non plus les agitateurs qui gâchaient le plaisir de tout le monde. C'était un vrai amateur de football. Un collectionneur de programmes assidu. Presque un obsédé du foot. Il s'employait à monter une équipe que les supporters idolâtreraient, et avait déjà diminué de moitié le prix des places. Il comptait agrandir bientôt le stade, qui accueillerait couramment quelque cinquante mille spectateurs. Tout White City et ses environs se rueraient pour voir évoluer ses joueurs vedettes. Rodney, Stan et Sid adresseraient des signes au public, et prendraient deux ou trois pintes avec Gerry Francis et Ray Wilkins, après le match.

« Elle est mignonne, la petite nouvelle », dit Tom, en regardant

Janet qui se dirigeait vers le bureau du contremaître.

Mignonne, elle l'était. Tout à fait mignonne. On ne pouvait pas dire le contraire. Mais Sid était trop occupé à boire un verre au bar des managers, avec Rodney, Stan, Gerry et Ray, pour penser au cul. Et pendant que Tom parlait, c'était à Gerry de payer sa tournée, il allait commander au bar. Rodney et Gerry étaient devenus les meilleurs amis du monde, et la soirée se révélait excellente. Gerry revint avec cinq pintes de Dave Sexton Best Bitter, la bière que Sid faisait brasser dans les environs. Ils étaient un peu bourrés, et suggéraient d'aller manger un morceau chez un Indien à la fermeture du bar. Terry Venables les rejoindrait un peu plus tard, après avoir fait le bilan de son équipe nationale, car des matches importants avaient eu lieu le soir même, et il y aurait certainement cinq ou six joueurs blessés.

« Allez, magne, Gerry, vieux croulant ! s'écria Rodney.

— Oh, Rodney, Rodney... Rodney, Rodney, Rodney, Rodney, Rodney Marsh, psalmodia Ray, visiblement terrassé par la Dave Sexton Best.

— Tais-toi donc, boule de billard, marmonna Stan. Tu vas nous faire virer, et on va devoir se rabattre illico sur le Springbok.

— Je t'apprendrai que la calvitie est signe de virilité, dit Ray. Souviens-t'en, la prochaine fois que tu en auras l'occasion. D'ailleurs, combien de casquettes as-tu gagnées pour l'Angleterre ?

— C'est à force de les porter tous les soirs dans ton bain que tu es devenu chauve », répondit Stan en riant, maudissant en secret l'ex-maestro du milieu de terrain pour avoir mis l'accent sur son absence de reconnaissance internationale, tout en se rassérénant, dans le même temps, à l'idée qu'il était simplement trop doué pour l'Angleterre étriquée de l'époque.

Sid faillit dire aux gars de ne pas craindre de se faire virer, parce que c'était lui le propriétaire du bar, du terrain, de tout, mais il n'avait pas envie qu'ils s'imaginent qu'il avait la grosse tête. Il resta donc silencieux. Gerry vidait sa pinte d'un seul trait, et Stan se souriait à lui-même, d'un air un peu niais, en observant l'ex-capitaine d'Angleterre, tout en essayant d'ouvrir un paquet de cacahuètes salées qu'il avait gardé depuis la première tournée de Sid. Ce bon vieux Stan. Un joueur exceptionnel. Un talent unique. Sid était aux anges. Il était riche, et entouré des plus grands joueurs qu'il eût jamais connus. Tous des gars des QPR. Il aurait voulu que cette soirée ne finisse jamais, sachant cependant que le temps passait vite, et qu'ils allaient devoir filer sans tarder chez l'Indien, avant que les propriétaires ne ferment les portes dans le vain espoir de refouler les ivrognes qui transformaient leurs établissements en champs de bataille. Sid avait l'habitude de déguster ses vindaloos aux crevettes au milieu du chahut, mais ce soir, il préférait un coin tranquille où il pourrait

raconter à ses compagnons les quatre buts qu'il avait marqués à Wembley, et ce qu'il avait ressenti en brandissant la coupe de la Football Association, et la manière dont Lady Di lui avait glissé son numéro sur un feuillet arraché à son carnet d'autographes.

« J'ai entendu parler de votre liaison avec la princesse, lui chuchota Stan tandis qu'ils attendaient leur taxi, en dehors de l'enceinte du stade. C'est une femme magnifique, mais il paraît qu'elle se fourre les doigts dans la gorge pour se faire vomir.

— C'était il y a des années », répondit Sid à voix basse car, même s'il avait le plus grand respect pour Ray, Gerry et Rodney, il était d'un naturel discret. Nulle trahison d'ordre intime ne tomberait jamais des lèvres de Sid.

« Elle est ravissante, reprit Stan, toujours en chuchotant, hochant la tête d'un air pensif. Je me souviens du mariage royal. Quelle cérémonie extraordinaire... Une fête pour le pays tout entier. »

Sid se remémora leurs premières heures ensemble. Ils s'étaient donné rendez-vous au McDonald's de Shepherd's Bush, et avaient passé l'après-midi à faire du lèche-vitrines, sur quoi Diana avait sauté dans un bus pour rentrer à son manoir. Elle avait pris deux hamburgers, une petite frite, et un grand milk-shake à la fraise. Quand elle était allée aux toilettes, il avait compté les secondes, mais elle avait fait trop vite pour pouvoir se rendre malade. Non, elle était réellement guérie. Il avait décidé que leurs relations demeureraient purement platoniques. Il était au sommet de sa carrière de footballeur, dans une parfaite forme physique, et ne pouvait s'autoriser des séances de sexe débridées, effrénées, avec un membre de l'aristocratie. Di en aurait voulu davantage, il le savait, mais il s'était montré ferme, et sa position morale, inébranlable, avait été comprise. Cette femme avait de la classe.

« Pour être honnête, les gars, déclara Rodney une fois dans le taxi qui filait vers le White City Balti, je n'ai pas une grande passion pour la bouffe exotique. On ferait mieux d'aller prendre deux ou trois mousses chez Tel. »

Sid se sentit tout d'abord légèrement déçu, puis il se dit que Rodney avait si longtemps vécu aux États-Unis qu'il ne comprenait plus grand-chose à la culture britannique. Quoi qu'il en soit, cela prolongerait cette réunion de cinq grands cerveaux footballistiques, et Tel ne manquerait pas de les rejoindre tôt ou tard. Sid se pencha en avant et dit au chauffeur de changer de direction, sur quoi, dans un crissement de pneus et avec quelques mots choisis, la voiture reprit sa route vers El Tel Palace, à Camden Town. Une fois chez El Tel, les Rangers se frayèrent un chemin au travers d'une horde de créatures blondes comme on en voit sur les pages centrales à détacher, et qui les poursuivirent jusqu'à une table privée dans une alcôve lambrissée

d'acajou. Un videur se tenait non loin, refoulant les somptueuses créatures qui ne cessaient de harceler Sid et ses copains, et du hard rock, les morceaux préférés d'El Tel, faisait exploser les baffles. Sid crut reconnaître Mixmaster Incie, parmi la collection de CD du manager de l'équipe d'Angleterre, mais sans doute se trompait-il.

« Il est onze heures cinq ! » cria Tom, visiblement agacé.

Le club d'El Tel s'évanouit dans un océan de cartons. Sid suait sang et eau à l'arrière d'un camion de quinze mètres. Il venait de perdre cinq minutes sur sa précieuse pause, et cela le contrariait. Il abandonna Rodney, Stan, Gerry et Ray sans un mot, pénétra dans l'entrepôt, revint en jurant pour prendre sa tasse de café et passa dans la salle de détente. Les collègues jouaient aux cartes, lisaient le journal, ou gardaient simplement les yeux fixés sur la rampe de chargement derrière la vitre, attendant on ne savait quoi.

« Tout le temps qu'on a déchargé, le chauffeur est resté dans sa cabine avec la petite Française », dit Tom.

Pas de réponse. Deux joueurs de cartes jetèrent un regard vers le camion, puis revinrent à leur partie. Une pile de petites pièces, au milieu de la table, attendait l'heureux gagnant.

« Il devrait y avoir une loi pour interdire qu'on se casse les couilles pendant que lui se les vide », ajouta Tom.

Toujours pas de réponse. À quoi bon se faire du mal avec des images de femme et de sexe, quand tout ce que l'on pouvait attendre de la journée, c'était des heures de labeur fastidieux et abrutissant ?

Sid se leva, sortit vers la rampe avec ses sandwiches ; il tourna au coin, hors de vue de ses collègues. Il bossait cinq jours par semaine avec ces types-là, et n'avait aucune envie de partager aussi sa pause-café avec eux. Et si le chauffeur du camion s'envoyait en l'air, grand bien lui fasse. Il observa les voitures et les gens qui entraient et sortaient du parking. Janet montait dans sa voiture de société. Elle lui fit un signe de la main, et il sourit en retour. Elle disparut. Peut-être allait-elle chez El Tel, retrouver l'ambiance de midi ? Il secoua la tête, tristement. Que ferait-il, en réalité, quand il aurait gagné au loto sportif ? Il aimait bien cette idée de faire des QPR une puissante équipe nationale, mais que déciderait-il, une fois au pied du mur ?

Tout d'abord, il s'achèterait un appartement et quitterait le taudis qu'il louait actuellement. Et il dirait à cet enfoiré de propriétaire ce qu'il pensait réellement de lui. Il distribuerait un peu de pognon à la famille et aux amis, peut-être aussi à un ou deux gars de l'entrepôt, mais ça, on verrait. Puis il prendrait des vacances. Il irait dans un endroit intéressant. Le Brésil l'attirait bien. La descente de l'Amazone, Rio au moment du carnaval. Il rencontrerait peut-être Ronnie Biggs, histoire de discuter des talents potentiels qui foisonnaient sur les plages brésiliennes. Il investirait ses millions, mais quoi, après ?

Acheter des joueurs ? Leur offrir quinze ou vingt sacs par semaine ? Ce serait difficile à justifier. Les footballeurs professionnels étaient déjà surpayés. Et aurait-il réellement envie de rencontrer Rodney, Stan et les autres ? Il était allé voir l'exhibition en tournée de Rodney Marsh et George Best, au Beck Theatre de Hayes, et malgré son goût pour Rodney et les souvenirs d'enfance que lui avait laissés ce génie du ballon rond, le gars s'était révélé quelque peu décevant, avec ses commentaires sur les passeports britanniques et les Indiens de Southall. Le public riait, mais Sid, lui, avait trouvé ça un peu ringard. Il espérait mieux. Mais les footballeurs n'étaient que des footballeurs.

Une fois ses millions investis, il chercherait peut-être à faire quelque chose pour les sans-logis. Ou il fonderait une association pour aider ceux qui souffrent de troubles psychiatriques. Il pourrait acheter des vieilles maisons et les transformer en foyers pour les gamins qui finissaient dans les rues de Londres et devaient vendre leur corps à des pédophiles pour survivre. Avec tous ces millions de livres, il soutiendrait les médecins et les infirmières qui se battaient contre les restrictions de budget, ou les mouvements contre la vivisection, ou l'élevage industriel des veaux. Il verserait des fonds pour un projet non gouvernemental, progressiste, destiné à rééduquer les détenus plutôt que de les mener au suicide, ou à un comportement plus dur encore face au monde extérieur. Il y avait beaucoup à faire, avec tant d'argent, et en entendant le contremaître les appeler pour reprendre le boulot, parce que le boulot ne se faisait pas tout seul, il sut qu'il tenait là un bon filon de réflexions, qui lui permettrait de tenir jusqu'à l'heure du dîner. Ensuite, il passerait chez le book et mettrait cinq livres sur Sir Rodney qui courait à Cheltenham. Sid se sentait en veine.

Rochdale, à domicile

Je suis en retard pour retrouver les autres. Il a fallu finir de décharger le camion arrivé de France le matin. Et une livraison urgente est tombée à deux heures, et on a dû s'en occuper avant de retourner au camion français, une masse de cocottes-minute. Le chauffeur est un putain de frimeur, accompagné d'une super blonde qu'il baise dans la cabine pendant qu'on se casse le cul, à l'arrière. Je ne les ai pas vraiment entendus, mais ce n'est pas difficile à imaginer. Surtout quand tu es crevé, et que Steve fait exprès de traîner sur son élévateur, parce qu'il a une embrouille avec le contremaître.

Il est six heures, et la foule s'amasse sur le quai de la station d'Earl's Court, en direction de Wimbledon, pour aller voir jouer Rochdale. Moitié Chelsea, moitié Fulham et Parsons Green, des branleurs sapés comme des ambassadeurs. Ils me font rire, ces cons friqués qui vivent du côté de Stamford Bridge. Ils doivent détester nous voir arriver pour gâcher leur samedi après-midi. Les mecs se donnent des allures de seigneur du château, quant aux nanas, elles se prennent toutes pour la reine. Ils regardent tout le monde de haut, mais il suffit de les mater un peu fixement, et ils détournent les yeux en chiant dans leur froc. C'en est presque trop facile.

Une rame arrive, et les flics installés dans l'escalier jettent un coup d'œil à leur montre. Il n'y aura pas foule ce soir, c'est tout bénéf pour les cognes. Il fait gris. Il y a eu des averses toute la journée. Un match de la Coupe de la Ligue, en milieu de semaine, ça ne risque pas de déchaîner les passions, et j'ai besoin d'un verre pour me mettre en forme. Je suis à cran. Ça me met les glandes, quand le boulot à l'entrepôt interfère avec le foot. Ne choisit pas qui emprunte, d'accord, mais je fais mon travail, et je tiens à partir à temps quand il y a un match. Steve peut bien délirer sur les Glasgow Rangers si ça l'amuse, mais ce connard d'Écossais devrait apprendre à se magner un peu, quand Chelsea joue à domicile.

La rame est presque vide. On est à Fulham Broadway en un temps record. Je montre mon ticket, jette dans une corbeille le *Standard* que je lisais depuis Hammersmith. J'ai les doigts pleins d'encre d'imprimerie, je nettoierai ça au pub. Le journal dit que Chelsea cherche un nouveau gardien de but. J'attends le feu rouge, je traverse. Le marchand de kebabs empeste, au coin. Ça me rappelle Tottenham. Mark et Rod se tiennent à la porte avec F.A. Henry, un drôle de mec avec des binocles comme des loupes et les oreilles de la même forme que les anses de la Coupe. On ne le voit qu'aux matches en semaine,

parce qu'il bosse le samedi.

« Ça va, Tom ? Une mousse ? » fait Mark quand j'entre, et il vide sa pinte. Synchrone, la classe. « Henry se marie la semaine prochaine, pas vrai, Henry ? Il a de la chance, l'enfoiré.

— Félicitations, Henry. Sincèrement. » Il mérite un mariage en blanc, même si tout ça, c'est de la connerie. C'est un romantique. Il ne ferait pas de mal à une mouche. On le connaît depuis qu'on est tout mômes.

« Et tu épouses qui ?

— Lisa Wellington. » Henry gonfle la poitrine, de fierté je suppose. « Tu te souviens d'elle, à l'école, hein ?

— Sûr. Je pensais qu'elle était partie. En Irlande, en Écosse, un truc comme ça. Un endroit où ils parlent leur langue à eux et où tu as des lois à la con pour boire une bière.

— C'est vrai, elle est partie. Elle a épousé un Irlandais, mais ça n'a pas marché. Elle a tenu le coup deux ans, et puis elle a fait ses bagages et elle est revenue par ici. Ma mère connaît la sienne. C'est comme ça qu'on s'est retrouvés. Par hasard, en fait. Ou alors, c'est le destin. C'est l'un ou l'autre. »

Je me souviens de Lisa, quand nous étions ados. Elle était mignonne, et je me demande à quoi elle ressemble à présent. Des cheveux noirs, les traits slaves. Sa vieille était née à Bucarest, elle avait débarqué ici pendant la guerre. Elle haïssait les communistes, si je me souviens bien. Cela dit, qui ne les hait pas ? Mais elle, elle était toujours à leur casser du sucre sur le dos, à chaque fois que je la voyais. Et elle détestait les feuj's, aussi. Et les romanos. Elle exagérait carrément, d'ailleurs. Lisa, elle, ça allait, elle était sympa, quoique un peu scotchée dans les plans hippy et fumette, quand tout le monde se défonçait au speed. Son mariage avec F.A. Henry, c'est cohérent. C'est un brave gars, qui ne s'en est jamais trop bien tiré avec les nanas. Des oreilles comme les anses de la Coupe, ça n'aide pas, hein. Les femmes l'aiment bien, mais la plupart cherchent surtout un mec qui bande vite et bien, pas des réflexions profondes sur la création.

« Bon, alors tu enterres ta vie de garçon, Henry ? Tu nous préviendras. On fêtera dignement ton départ, avant que tu ne disparaisses dans un univers glauque de sueur et de larmes et de caddies de supermarché.

— Non, je ne fais rien, dit-il, un peu mal à l'aise. Je n'ai pas envie de tout ça. Ça ne m'a jamais tellement plu, ce genre de truc. Et la fête de Rod, ça m'a suffi. »

Rod a la décence de rougir, et il y a de quoi, l'enfoiré. À l'époque, il speedait comme le vaisseau spatial *Enterprise*, coefficient de déformation 700. Bref, une boîte du côté de Fulham Palace Road, avec une nana qui faisait un strip sur scène. Une franche salope, avec un

corps pas possible. Je me demande pourquoi elle faisait ça, parce qu'à son compte, elle s'en serait bien tirée. D'enfer, vraiment. Elle a fait monter Rod sur scène, avec elle, et là, il a pété les plombs. Elle l'a désapé, et il s'est laissé faire, elle lui a mis les couilles à l'air, elle l'a allongé sur une table et l'a baisé comme une dingue. Mark avait un caméscope et Rod balisait encore bien longtemps après le mariage. Je ne sais d'ailleurs pas comment il a fait pour bander, avec ce qu'il avait bu, mais il dit que c'était grâce au speed.

« Rod aussi, ça lui a suffi, pas vrai ? » Je lui donne une grande claque dans le dos. Il a l'air un peu gêné. Parfois, quand on est bourré, on fait des trucs que l'on a du mal à admettre après.

« M'en parle pas. Je me revois sur la table, mais c'était comme si ça arrivait à quelqu'un d'autre. Comme si j'étais sur le billard, en train de me faire étirer les couilles, un truc comme ça. La nana, au-dessus, me disait que la semaine précédente elle s'était fait cinq Gallois sur scène, à Cardiff. Cinq connards comme ça, pour cent livres. Ça, ça s'appelle acheter en gros. Elle me disait qu'il fallait que j'assure, après cinq mecs de Cardiff, qu'elle était pleine de foutre de Gallois, et qu'elle avait envie de voir ce qu'un cockney savait faire. Sur le coup, ça m'a dopé, mais en y repensant, je devais être frappé pour tremper mon biscuit dans ce sac à merde.

— Je ne tiens pas à ce qu'il m'arrive la même chose », dit Henry. Il est tout rouge, et ses oreilles ont pris une teinte violacée, très sombre. On dirait qu'il va exploser, il ressemble à un paquet suspect programmé pour péter dans deux minutes exactement.

« Et tu as raison, Henry. Voilà ce que c'est, de respecter les traditions. Mais Lisa ? Avec elles, c'est encore pire. Les nanas qui font la fête entre filles deviennent complètement cinglées.

— Ça ne l'intéresse pas non plus. Ce n'est pas son genre. »

Vous aurez du mal à me croire, mais je ne blâme pas Henry, sachant comment il mène sa vie. Rod avait déconné, et ça n'avait rien de très sympathique de voir un copain tirer son coup sur scène. Je me sentais d'ailleurs surtout mal par rapport à Mandy. Notez bien que de son côté elle a dû faire des trucs pas nets non plus, donc zéro partout. Tout finit toujours par revenir au même. On ne peut faire confiance à personne. Et sûrement pas aux femmes. Elles sont du cul comme des chiennes, et jouent ensuite les vierges effarouchées si l'on jure devant elles, ou si l'on se ramène avec un œil au beurre noir. Tout ça, c'est de la merde, mais il faudrait être le dernier des pauvres types pour ne pas accorder le droit d'espérer à un gars comme Henry. Qu'il garde ses rêves, qu'il croie à l'amour, au bonheur d'aimer. Je suppose que c'est ce qu'on fait tous, au fond, si on veut bien être honnête.

« Tiens, Tom. Envoie-toi ça derrière la glotte et souris un peu, tête de mort. »

C'est Mark qui me tend une pinte. Je retrouve cette odeur familière, celle du foot, un mélange de plastique et de bière. Les bulles fraîches me font du bien, même s'il fait froid dehors. Soirée déprimante. Le bar est mortel. Rien à voir avec Tottenham, c'est l'inverse même. Mais des soirées comme ça, ce n'est pas tous les jours. Enfin, il faut jouer le jeu. Comme ce supporter de Rochdale qui entre dans le pub. Il a une bonne cinquantaine, et porte une écharpe autour du cou. Deux ou trois gars regardent dans sa direction, mais c'est un vieux mec, inoffensif. On ne va pas faire d'embrouille à un civil. Tu passes pour un connard, si tu commences à agresser les vieux et les gosses. C'est bon pour les feux et les mecs de Liverpool. Donc les gars retournent à leur bière et à leur conversation. Le vieux de Rochdale commande une pinte et reste là, pas loin. Je me demande s'il porte une crécelle de pestiféré. Ce doit être un conducteur d'engins, quelque chose comme ça, on dirait qu'il sort des années cinquante. Des mains épaisses, de la poussière de métal sous les ongles. Tous les gars du Nord ont la même allure d'abruti. Je lui dis qu'à Londres il va enfin pouvoir boire un demi correct.

« Ça, ça m'étonnerait, mon p'tit gars. » Le vieux a de l'humour.

C'est vrai, les mecs du Nord sont toujours à se plaindre de la bière, à Londres. Pour eux, c'est de la pisse. Et chère, encore. Pour eux, une pinte, c'est trois centimètres de mousse, sinon ça n'existe pas. Moi, je ne supporte pas ce genre de faux-col. Cela dit, pour les prix ils ont raison. C'est un vrai scandale, le prix auquel ils vendent la bière ici. Tu te fais baiser par tous les trous, mais tu n'y peux rien. Tu es bien obligé de faire avec, sinon tu finirais par ne plus rien branler, à force de regarder sans cesse les prix. C'est pas le pied, pas vraiment, mais c'est la vie. Tu bosses dur, et plus tu gagnes, plus tu as de connards à tes basques, qui veulent une part de ton gâteau. Des grandes gueules en costume qui se la jouent, mais en fait, c'est rien que des marchands de bière, tous. Enlève-leur le costume, mets-les au pied du mur, et tu les verras se déballonner et se cacher la tête dans leur trou du cul criblé de dettes.

« On a une fameuse équipe, maintenant. On va peut-être bien vous battre, ce soir. Ça vous dirait, un petit voyage à Rochdale, si on fait match nul ? Chelsea n'aimerait pas trop ça, hein ?

— Je préférerais jouer chez vous qu'à domicile, répond Rod. Ça nous fait l'occasion de voir un peu de pays. C'est plus marrant. Et un petit bled comme Rochdale, ça nous irait bien.

— Même chose pour moi. J'aime bien bouger. J'irais volontiers voir jouer l'équipe d'Angleterre, mais avec tous ces jeunes hooligans qui font le déplacement à l'étranger pour tout gâcher...

— Il ne faut pas croire ce qu'on lit dans les journaux. Les mecs qui écrivent ces articles-là n'y connaissent que dalle. Ils sont bien trop

occupés à se bourrer la gueule pour quitter le bar de l'hôtel et voir de quoi il retourne. Ils ont trop la trouille. Si on ne veut pas s'en mêler, personne ne vous y oblige.

— C'est assez vrai, mais on ne peut pas faire confiance aux Franchouilles, ni aux autres mêtèques, quelle que soit l'équipe adverse. Et on paie pour les conneries des autres. »

Mon verre est vide. Les autres ont à peine entamé le leur. Je commande encore une pinte au bar, puis je me souviens que je dois me laver les mains. Direction les chiottes. L'eau est glacée, mais je réussis à me débarrasser de cette encre de merde. Pas de serviette, mais au moins j'ai les mains propres. Jamais vu un pub avec des toilettes correctes. De la merde, de la pisse, des graffitis. Rien de neuf, quoi. Les urinoirs ont débordé, et je passe dans le chiotte fermé, je me dégrafe. Ma vessie me brûle pendant que je pisse en éclaboussant le siège de plastique. Tant pis pour la connasse qui me suivra. Il y a une brosse avec des poils blancs, tout raides. Quelqu'un a écrit *Ken Bates* au feutre, le long de la poignée, et a dessiné une tête au bout. Je me reboutonne et retourne au bar. Le vieux mec de Rochdale s'est déjà tiré au stade. Il aurait dû reprendre un verre. J'étais même prêt à lui en payer un. Bon, il n'y aura pas vraiment foule, ce soir.

« Tom avait le feu au cul samedi soir, après Tottenham, pas vrai, mon vieux ? » dit Rod, qui raconte ça en détail à Henry. L'idée, ce doit être de faire oublier ses propres conneries. Si ça lui fait plaisir... C'est lui qui s'est donné en spectacle sur scène, pas moi.

« On a pris une murge à l'Unity, et puis on est allés à une soirée à Hounslow, en taxi, avec un nègre qui écoutait de la merde rasta pendant tout le trajet. Tom gerbait par la fenêtre, partout sur la bagnole, mais le gars ne pouvait rien dire, sinon c'était la branlée.

— Je ne me souviens pas de ça, intervient Mark, essayant de visualiser le trajet sur Great West Road. Mais cette connerie de reggae, ça oui, je m'en rappelle. »

Moi, je revois des bribes de la soirée, au fur et à mesure que Rod la raconte. C'est à cause de ces bières de trop, celles qui tuent, quand tu alignes les petits verres comme si demain matin ça n'existait pas, et résultat, tu te retrouves rétamé et infoutu de dessaouler. Je me revois penché par la fenêtre de la voiture, en train de regarder la route. Je me disais, tiens, on doit approcher de Griffin Park, et je sentais mon bide qui gargouillait. Inutile de me retenir, parce que j'avais passé la tête à l'extérieur, et je respirais le délicat parfum de Brentford. J'en ai foutu plein sur l'aile arrière. Et pendant ce temps-là, le mec avait mis une cassette, et je pensais à Nelson Mandela avec un pétard au coin des lèvres, je ne sais pas pourquoi, et je me disais que la dernière chose dont j'aurais envie en cet instant, ce serait de m'empoisonner les poumons et de me déjanter la tête. Mais une fois que tu t'es vidé les

tripes, ça va mieux, tu reprends goût à la vie. Le chauffeur n'était pas franchement ravi, mais bon, et après ? Ça fait partie du boulot. Qu'est-ce qu'il croit ?

« Donc, on arrive à la soirée, et un mec à la porte nous dit qu'on n'entre pas si on n'apporte rien à boire. On ne va pas se laisser emmerder pour des détails, et Tom se prépare à liquider le gars. Mais comme il est encore trop bourré pour assurer, ça tourne à moitié mal, et on est sur le point de se bastonner à l'entrée avec une bande qui est arrivée en renfort quand la nana qui donne la soirée s'amène, et nous fait entrer sans embrouille. »

Que tchi à boire, mais j'ai quand même réussi à mettre la main sur deux canettes, je ne sais où, et au moins, il y avait de la gonzesse. Ça changeait un peu. Quelquefois, tu échoues dans des endroits remplis de types biturés qui n'ont que de la gueule, ce qui est pas mal, d'une certaine manière, parce que tu peux toujours chauffer un mec et lui coller une branlée, mais quand tu as déjà passé la journée à chasser les feufs, c'est pas pareil. Tu as deux possibilités. Soit tu te ramasses une pute et tu la défonces comme une chienne, soit tu éclates les couilles d'un mec un peu arrogant. Le plus simple, c'est de prendre une pute et de te la faire, surtout après une bonne journée comme celle-là, à Tottenham. Prends-toi la tête avec quelqu'un, et à tous les coups, tu seras en terrain inconnu, bourré, et tu auras le désavantage du nombre, ou alors une nana appellera les flics. Et essaie de te trisser à deux heures du matin, complètement torché : erreur fatale. On a tenté, une fois, à Acton. Rod a filé un coup de boule à un mec qui la ramenait un peu trop, et ça a commencé. On avait à peine eu le temps de bastonner que les flics enfonçaient la porte, pendant que tout le monde se barrait par-derrière. On a sauté la barrière, on a foncé dans l'allée, et on a piqué une Rover, une bagnole de collection. Me voilà en train de filer vers Hammersmith, le souffle court, essayant de me concentrer sur la conduite. Mark, lui, était à l'arrière, il riait comme un dingé. Il bouffait un morceau de shit mélangé à du chewing-gum. Ça craignait vraiment.

Pique une caisse à quinze ans, fais-toi plaisir avec, parfait, personne va te regarder de travers, mais quand t'es un travailleur, faut faire preuve d'un minimum de classe. Personne n'a envie de se faire pincer pour vol de voiture au bout de trois kilomètres. Si tu dois te faire baiser, que ce soit pour un truc important. Le mieux, c'est d'ailleurs de ne pas se faire baiser du tout. Bon, on a tous un casier, d'accord, mais pas pour des conneries, pas depuis qu'on a quitté l'école, au moins. Il faut évoluer, gravir les échelons. Question d'amour-propre.

« Donc, on est là, à écouter cette musique de chiotte, genre "Greatest Hits de la merde", reprend Rod, revenant à la soirée, et Mark

commence à faire de la provoc avec un grand mec, il cherche à le chauffer, et on lui dit de laisser tomber, parce qu'il y a là quantité de fesses qui vont et viennent, et qui attendent que trois gars de Chelsea veuillent bien s'occuper d'elles.

— C'est vrai, autant baiser, fait Mark, se réveillant. Un peu jeunes, toutes, mais bon, si elles ont l'âge d'avoir leurs doches, elles ont l'âge de se faire mettre.

— Tom part au quart de tour, et voilà cette nana qui lui tombe dessus comme on n'a jamais vu. Plutôt sympa, après une bonne murge. Elle, elle était torchée aussi, ou camée, ou les deux, on s'en fout, en tout cas elle est sur lui, et tellement allumée qu'on y voyait clair dans le noir, avec cette putain de musique d'androïde qui nous brisait les tympans.

— Deux minutes plus tard, ils sont barrés. La salope n'a même pas pris le temps de dire bonsoir à ses potes. »

La nana s'amène, le nez en l'air, et me demande comme ça si je suis du genre romantique. Je hoche la tête, sans rien dire. Il faut savoir ne jamais s'avancer. Ne jamais rien affirmer. Ne répondre à rien, tant que ça n'apporte pas d'élément vraiment positif. C'est vrai qu'elle est mignonne, je vois la courbe de ses nibards, au travers d'un tee-shirt qu'elle devrait éviter de porter si elle tient à les garder pour elle. Un tee-shirt violet avec des dessins, assez ajusté pour qu'on n'en perde pas une miette. Elle est maquillée comme un camion volé, et ses cheveux sont moitié rouge, moitié marron, mais ça ira, je ne peux pas me plaindre. Elle est bien gaulée. Elle porte un jean qui poche autour de la taille pour mieux exposer la courbe de son cul. Elle a dû l'acheter deux tailles au-dessus, pour paraître plus mince dedans. Elle dit que j'ai l'air romantique, et son haleine pue la dope et le gin. Moi, j'approuve, me rappelant combien c'était romantique, la séance avec Tottenham, et les flics qui se sont pris une branlée. Ça, c'est du romantisme. La justice à l'œuvre. Déjà, on est dans la rue. Elle partage un appart avec quatre autres nanas, dans une de ces grandes maisons délabrées des quartiers ouest, avec des bow-windows pour laisser entrer la lumière et une porte d'entrée tout écaillée.

La télé marche dans le salon, et nous montons rapidement, mais discrètement. Sa copine regarde une cassette vidéo. Elle attend un même pour dans deux mois. Le mec s'est barré. Il a pris le large, ou il est en taule, je ne sais plus exactement. D'après ce que j'entends, elle regarde une de ces histoires d'amour que les bonnes femmes aiment bien. Une pauvre fille avec son gros bide et sa boîte de chocolats, vautrée devant la télé, rêvant d'une vie comme dans les films. Une vie sans avortements, sans coups fourrés. On monte dans la chambre de la nana, elle allume la lampe de chevet. La pièce est en bordel, le lit pas fait. Ça me débecte un peu, mais si elle a envie de vivre comme ça,

c'est son problème. Personnellement, je ne supporte pas le bordel, ni la crasse.

Je vais pisser, parce que s'il existe une chose pire que de rentrer chez soi avec les couilles pleines, c'est bien d'essayer de baiser une nana quand t'as besoin de vidanger. La salle de bains vaut le coup d'œil : des soutifs et des culottes accrochés partout, un stock de tampons pour au moins un an, une centaine de brosses à dents et presque autant d'emballages vides. Je retourne dans la chambre pour trouver la nana endormie sur le lit. Elle a eu vite fait d'oublier pourquoi j'étais là. C'est foutu pour moi. Je songe bien à la réveiller, mais je suis complètement vanné, alors je ramasse un drap par terre et m'installe dans un fauteuil pour dormir. Le lit est trop étroit pour deux, à moins d'être l'un sur l'autre, et Tottenham m'a crevé. Somme toute, une bonne journée de passée. Le matin, en me réveillant, je jette un coup d'œil à la nana. Elle a l'air du genre à aimer discuter au réveil, et je ne suis pas d'humeur à bavarder.

J'appelle un taxi et je me tire discrètement. Il est tôt, les rues sont désertes. Je suis gelé. Je me sens crasseux, et j'ai la nuque raide comme si on m'avait pendu pour meurtre. Mon taxi arrive et je rentre à la maison, en écoutant en route une espèce de connard qui jacasse dans l'autoradio, expliquant que la vie est foutrement belle et que nous devrions apprécier le temps qui nous est alloué avant que Dieu ne nous rappelle au paradis. Le mec devrait laisser tomber les drogues dures. Et puis, qu'est-ce qu'il en sait ?

« Donc, exit Tom, et on ne l'a pas revu avant dimanche soir, reprend Rod. Il avait l'air complètement baisé. D'ailleurs, il s'était fait baiser, c'est clair. Il s'est contenté de lui faire son sac et de lui piquer vingt livres. Il prétend que la nana était si bourrée qu'elle aura cru les avoir dépensées, et qu'il n'avait pas une thune pour rentrer chez lui. Tu parles, en fait c'est un voleur, voilà ce que c'est. »

Rod et Mark aiment bien me charrier. Henry, lui, a l'air un peu écœuré. Pauvre mec. On n'est pas dans *Alice au pays des merveilles*. Il n'y a pas de bus magique pour te ramener à Hammersmith à huit heures, un dimanche matin. Ça fait une méchante trotte, depuis Hounslow, et je n'étais pas d'humeur. La fille n'avait pas l'air à la rue, vingt livres, ce ne sera pas la mort pour elle. Elle dépensait déjà bien assez en conneries de maquillage. Henry devrait grandir, quelquefois. Qu'est-ce qu'il va faire, dans deux ans, quand il s'apercevra que sa femme a baisé avec le plombier, l'éboueur, et toute la caserne de pompiers ? Il faut faire gaffe, garder l'œil ouvert. Prendre soin de soi. Et baiser avant d'être baisé.

Henry vide son verre et s'en va. Je lui demande où est l'urgence. Lui offre une autre bière. Mais il veut aller au stade, maintenant. Rod se dirige vers le bar. Je dis à Mark qu'il n'aime pas qu'on lui rappelle

son enterrement de vie de garçon, et il approuve. On devrait le faire chier un peu plus avec ça. C'est vrai que l'image vous reste en tête. Le mec allongé sur la table, avec cette vieille pute au-dessus, les seins pendant dans sa bouche. Elle était pas mal, mais vulgos, dégueulasse comme pas possible. Mark me dit qu'il a fini par donner la cassette à Rod, tellement le pauvre gars se sentait mal. Mandy aurait tout cassé, si elle était tombée dessus. Evidemment, Mark ne la lui aurait jamais montrée, mais ça tracassait Rod, et on peut le comprendre.

J'imagine d'ici leur mariage. Mark a fait des photos, et nous les a montrées. Tout le monde bourré, le vieux en train de faire un speech sur son fils Rod qui a fini par se ranger. Encore un verre, et il avoue avoir eu quelques ennuis avec lui, quand il était ado, mais c'est bien compréhensible, car un jeune homme doit s'affronter au monde, jeter sa gourme, sans vouloir offenser Mandy, et devenir un homme, un vrai, enfin, toutes les conneries de circonstance. Mandy, la jeune épousée rougissante, qui a rencontré Rod un soir où il était torché, et en rentrant, il n'a pas pu lever la queue. Et c'est sans doute ce qui a décidé de tout, cette faiblesse-là. Il s'est passé quelque chose de spécial, comme on dit dans les films. C'est spécial, ramener une nana et ne pas la tirer immédiatement.

Maintenant, le vieux est lancé sur le thème du jeune hooligan repent, qui a trouvé un bon emploi d'électricien et se fait un salaire correct, qui peut s'acheter son appartement, sans pour autant renoncer à sa passion pour le football. Rod, le bon fils, qui démonte les feux et encule les Indiens. Rod, l'amoureux éperdu, désapé et baisé comme une vache par une pute remplie jusqu'au bord de foutre de Gallois, avec son tatouage de Chelsea bien en vue sur la cassette, les traits brouillés et déformés sous les lumières de la scène. Tout le monde a envie d'avoir un passé. D'avoir été un jeune homme un peu rebelle, avant de se ranger et de devenir un citoyen correct et mortellement ennuyeux. Quelle foutaise. Parles-en à des mecs comme ça, ils n'ont jamais rien fait. Simplement, ils aiment bien l'idée. Les types, les gonzesses. Tous pareils. Des branleurs, tous.

« Tu sais, Rod, je dois avoir une copie de cette cassette qui traîne quelque part. Il faudrait que je te la donne. » Mark commence à le chauffer.

« Tu m'as donné tout ce que tu avais. » Rod se fige, sa pinte suspendue à mi-hauteur de sa bouche. « C'est ce que tu m'as dit. Et je m'en suis débarrassé tout de suite. C'était de la propagande obscène. Tu es un enfoiré de pervers, d'avoir filmé ça. Tu ne serais pas pédé, par hasard ? Sans le dire, parce que tu sais bien que tu te ramasserais des coups de latte dans la gueule plutôt qu'une bite dans le cul, ce qui n'est pas le but de l'opération.

— Non, j'ai simplement oublié de te donner la copie, mais elle doit

être quelque part. Je vais la trouver et je te la filerai.

— Sûr ? » Rod a l'air tracassé. Puis il se met à rire. « Tu me fais marcher. D'accord, j'ai compris. Pourquoi tu en aurais fait une copie ? Ça n'avait rien d'un travail de pro. L'image est floue la plupart du temps. Tu ne feras pas fortune en vendant ça à Marshall.

— J'ai oublié, c'est tout. » Mark a durci le ton. « Si tu n'en veux pas, rien à foutre.

— J'étais bourré, j'ai déconné, au mauvais moment, et après ? » Rod essaie de la jouer décontracté, mais il fait une sale tête. Pauvre gars. À quoi bon le torturer pour s'être déjà rendu ridicule ?

Il a baisé une pute sur scène, devant ses copains. Bon. Il était naze, et tout le monde commet des erreurs. Mieux vaut ça que de violer une nana. Ou de regarder des soldats en train de violer une nana à ta place, sur une cassette. On a tous suivi nos impulsions, on a tous fourré notre queue dans des endroits où elle n'avait rien à faire. À quoi bon regretter ? Il n'y a pas de place pour le sentiment, même si la seule crainte de Rod, c'est que Mandy tombe par hasard sur une image qu'elle ne devrait pas voir. Et alors ? Nous, ça ne nous intéresse pas, de mater, d'être spectateur. On laisse ça aux mecs qui se font du blé à la télé, avec leurs jeux à la con. Avec leurs caméras qui cherchent à capter un peu de violence sur les terrains de foot, qui tournent à pleins tubes dès que les gars s'énervent. Mais c'est de la foutaise. Si c'est ça que tu veux, vas-y toi-même. Ne reste pas devant l'écran à zapper, en attendant que quelqu'un vive quelque chose à ta place. On est peut-être des cons, mais on ne le cache pas. Contrairement à la majorité silencieuse. Si silencieuse qu'on entend d'ici leurs petites cervelles qui frémissent d'indignation. Je dis à Rod que nous plaisantions, et il répond qu'il le savait bien, depuis le début. Nous rions. Il ne reste que vingt minutes avant le coup d'envoi mais, merde, on va se prendre encore une pinte, rapide. Il fait froid dehors. Il faut se réchauffer.

Domage que ce ne soit pas West Ham, ce soir, par exemple. Une petite baston serait la bienvenue. On n'a pas à se justifier pour ça. Comme ces branleurs qui dirigent les armées, ou qui tuent des vieilles dames en ne leur donnant même pas les moyens de payer leur note de chauffage. Non, dérouiller un mec à mort, c'est le plaisir pur. Les oreilles qui bourdonnent. On peut bien déguiser la violence comme on veut, mais c'est toujours la violence. Pourquoi faire semblant, pourquoi justifier ses actes ? Toutes ces têtes de nœud, avec leurs histoires de politique et d'atteinte à la morale, se fourrent le doigt dans le cul. Des mecs de Cardiff que l'on course dans Fulham Road, et à qui Chelsea colle une branlée, c'est ça la vie. C'était la première baston que j'ai vue, quand j'étais même. Quelque chose de pur, de simple. Qui se passe d'explication. Je demande à Rod s'il se souvient de la dérouillée que Chelsea avait flanquée à Cardiff, cette fois-là. Il

s'en souvient. Il dit que c'était bien fait, du bon boulot. Qu'on avait pris de l'avance sur eux, qu'ils seraient en dette avec nous, pour des années. Et que même à l'époque il pensait à l'avenir.

Les hooligans

Des bourrasques fouettaient la construction, qui avait coûté plusieurs millions de livres. Pour les divers joueurs, officiels, sponsors et journalistes, bien à l'abri dans la tribune est, cela aurait aussi bien pu être une chaude soirée d'été. Les derniers spectateurs avaient quitté le stade, la tête rentrée dans les épaules sous la pluie battante, avec, pour les visiteurs, la perspective d'un retour épuisant vers le nord, dans leurs vêtements trempés, et une lourde défaite pour seul réconfort. L'éclat des projecteurs s'était évanoui, à leur lumière aveuglante avait succédé une ombre dense. Stamford Bridge se dressait devant un ciel de nuages pressés, et la lueur de la lune, presque pleine, découpait la silhouette haute et anguleuse du gradin principal.

Dans un coin du bar, Will Dobson faisait l'éducation de Jennifer Simpson, une jeune femme assez séduisante et pleine de promesses, quant aux méthodes perverses de la presse. Will était un bon professeur, qui connaissait l'univers du football comme le fond de sa poche, tous les potins et même quelques faits avérés, et remplissait sa bedaine de bière en bouteille accompagnée d'une succession ininterrompue de doubles vodkas. L'atmosphère était moite, et la sueur tachait sa chemise blanche. Régulièrement, son regard plongeait, comme il tentait, non sans difficultés, d'apercevoir les jambes minces de Jennifer.

« Ça n'a pas du tout été comme je pensais, dit Jennifer, écoutant la leçon tout en vidant d'une seule gorgée la moitié de son verre de vin blanc. Il n'y avait pas tant de monde que cela, et les supporters étaient plutôt tranquilles. Quant au match, je l'ai trouvé très ennuyeux, pas vous ? Où étaient donc ces fameux hooligans dont on parle tant ?

— Là-dedans, fit Will en riant, se frappant la tempe. C'est un pur produit de l'imagination. Le rêve humide des rédacteurs en chef. Non, nos petits amis hooligans appartiennent malheureusement au passé. »

Jennifer laissa son regard errer en direction du bar, ménageant à Will une échappatoire pour le cas où son allusion osée le mettrait dans l'embarras, observant des jeunes sportifs en tenue décontractée qui coudoyaient des hommes plus mûrs, plus lourds, vêtus de costumes. Cependant, Will ne semblait nullement se soucier de telles délicatesses. Sans doute pensait-il que l'homme nouveau était une sorte de robot ménager, et il n'avait pas tort, d'un certain point de vue. Jennifer se félicita pour son sens de l'humour, et décida d'utiliser l'expression dès que possible.

Le bar alliait sport et argent en un mélange particulier, un petit univers autonome perdu au sein de l'immense structure de béton, baigné dans une aura de gros chèques et de sportivité satisfaite. Jennifer avait bien conscience des coups d'œil que Dobson jetait régulièrement sous la table, mais elle ne voyait aucun inconvénient à ce que ce type entrevoie ses jambes. Elle se savait séduisante, et désapprouvait la fausse modestie. Ce n'était pas un mauvais bougre, et cela ne pouvait pas nuire. Si elle devait faire carrière dans le journalisme, il lui faudrait tous les appuis possibles. Les relations étaient chose vitale dans tout trajet de vie, dans ce milieu probablement plus qu'ailleurs, et même des types comme Dobson pouvaient se révéler utiles un jour ou l'autre. Elle se demanda ce qu'il entendait par « produit de l'imagination ».

« Les hooligans ont disparu après le Heysel, reprit Dobson, baissant le ton, car c'était là un sujet tabou, qui faisait fuir les sponsors. Auparavant, c'était un véritable fléau, mais ils se sont acheté une conduite, et le but du journalisme, c'est de faire du tirage. Selon moi, soit ils sont tombés dans la drogue, genre ecstasy, laquelle a annihilé leurs tendances violentes, et/ou dans la délinquance organisée ; soit ils se sont mariés et rangés, auquel cas les gosses d'aujourd'hui n'ayant plus trop les moyens de sortir, il n'y a guère de renouvellement des générations, plus de jeunes pour porter leurs chaussures, les Doc Martens, vous savez, et la race des hooligans s'est lentement dirigée vers l'extinction, comme les dinosaures. La police est devenue experte dans le contrôle des stades, a introduit l'usage de la surveillance vidéo, et les petits voyous ont décidé que ça suffisait comme ça. Quelques condamnations sévères, pour l'exemple, et ils ont rendu leurs couteaux Stanley et démarré une nouvelle vie. Il y a bien encore des bandes qui envahissent le terrain, à l'occasion, mais c'est une poignée d'idiot qui pissent dans un violon, si vous me passez l'expression. Non, la violence footballistique est morte et enterrée. La société est infiniment mieux équilibrée aujourd'hui. Les conservateurs ont éradiqué le système de classe. Et les jeunes rebelles d'hier sont soit vautés sur leur lit à fumer du cannabis, soit au grand magasin du coin, en train d'hésiter sur la nuance à choisir pour la chambre du bébé.

— Mais ces incidents, lors du match de l'équipe d'Angleterre ? » s'enquit Jennifer, revoyant les images télévisées qui reproduisaient sans cesse le visage d'un enfant terrifié, avec ces grands yeux qui vous hantent, ces yeux de victime innocente dont se gorgent les médias. « Apparemment, quand l'équipe nationale joue à l'étranger, cela donne toujours plus ou moins lieu à des émeutes.

— Je ne prétends pas qu'il n'y a pas deux ou trois mauvais garçons qui traînent encore, mais ils savent se contenir, ce qui est d'autant

plus triste. Personnellement, c'est à la grande époque des hooligans que j'ai signé mes meilleurs papiers. On n'avait guère besoin que d'une photo à peu près correcte, et ce qu'on écrivait était très secondaire. C'était la gloire à portée de main. On ne pouvait pas rater son coup. Mais c'est le progrès, j'imagine. Et puis, il y a eu le rapport Taylor, et les dirigeants des clubs ne sont pas stupides, vous savez, ils ont augmenté les prix des billets de manière à interdire l'accès au stade à beaucoup de gens, dont les hooligans. Sélection par l'argent. Mais en Europe, les mesures de sécurité ne sont pas aussi au point, et les gars saisissent l'occasion de se défouler un peu.

— Mais, mon dieu, s'ils sont là, ils sortent bien de quelque part, tout de même ? »

Will avait cessé de s'intéresser aux jambes de la jeune fille. Leur décalage, niveau alcool, mobilisait à présent toute son attention. C'était toujours le problème, avec ces bonnes femmes, elles ne finissaient jamais leur verre. Trop occupées à poser des questions ineptes. Certes, les choses évoluaient, et il était le premier à saluer le progrès, les investissements d'avenir et tout ça. Nombre de gens faisaient des fortunes colossales, à présent que le noble sport avait su adopter une politique rationnelle et raisonnable. Sa propre expérience s'en était trouvée largement enrichie. Mais en attendant, les femmes devraient aussi apprendre à évoluer avec leur temps, et à finir leur putain de verre pour offrir leur tournée. Il appréciait les jambes de Jennifer, mais pour le reste, il n'était pas trop sûr. Le fait qu'elle fût étudiante se révélait un facteur particulièrement négatif. Ces gens qui faisaient des études supérieures croyaient tout savoir, et il ne se laissait pas bernier par ses manières aimables. C'était une merdeuse arrogante, s'il en avait jamais connu. S'il lui avait proposé de l'accompagner, c'était pour faire plaisir au rédacteur en chef qui était un très vieil ami de son père, un gros bonnet de l'industrie de l'armement, avec un bras solide dans la politique. Puis il se rappela qu'il buvait aux frais du journal, et qu'il n'avait donc pas à se soucier de l'égalité des droits entre les sexes, mais il était trop tard.

« Prendrez-vous autre chose ? » demanda Jennifer. L'homme de l'art passa sa commande, et elle se dirigea vers le bar en traversant la foule.

Will était fatigué. Il lui fallait encore boucler son papier, filer au bar et boire tout son saoul. Chelsea était sur son terrain, et la grande époque des hooligans appartenait effectivement au passé. Et c'était vraiment dommage car, mis à part l'occasion qu'ils lui donnaient d'envoyer de superbes articles dans la veine de la morale outragée, qui faisaient se tordre les secrétaires de rédaction, une bonne bagarre constituait une distraction bienvenue aux matches navrants qu'il devait endurer depuis des années. Aimant le football, comme c'était

réellement le cas, il n'aurait pas payé sa place pour plus de cinq ou six rencontres par saison. Et à présent, il y en avait tant à la télévision qu'il choisirait sans doute de rester chez lui. L'ambiance n'était plus la même, quoi qu'en disent les hautes instances, et si les plus grands clubs persistaient à refouler le supporter de base pour attirer une clientèle prétendument haut-de-gamme, ils allaient finir par capoter. Il n'y avait aucune équité, avec l'argent. Même Will Dobson s'en rendait compte. Mais le foot, c'était son gagne-pain, et il s'en était plutôt bien tiré, pour un simple gars de Swindon. Il ne pouvait pas se plaindre. Il préférerait suivre le mouvement.

« Combien de matches voyez-vous par saison ? s'enquit Jennifer, posant délicatement son verre devant Will. Êtes-vous allé à Tottenham, le week-end dernier ? reprit-elle sans attendre de réponse. Apparemment, on ne parle que de cela, au bar. »

Will écarquilla les yeux. La rencontre Chelsea-Spurs, le samedi précédent, avait été un exemple de football de très haut niveau, une propagande sans égale pour le jeu moderne. Nombre de buts et d'actions dangereuses qui avaient soulevé les rugissements d'une foule ravie. Autrefois, cette rencontre entre deux clubs londoniens était toujours source de problèmes, or les spectateurs d'aujourd'hui se comportaient simplement comme une bande d'écoliers un peu chahuteurs, mais bien élevés. Certes, on avait entendu quelques refrains antisémites, que le club tentait d'étouffer, et certains individus avaient fait les habituels gestes obscènes, mais rien de particulièrement violent dans tout cela.

« Je peux me joindre à vous ? fit David Morgan, prenant une chaise entre Jennifer et Will. Une horreur, ce match, hein ? Ils devraient nous rembourser nos billets.

— Oui, mais on ne paie pas », répondit Will en riant.

Morgan travaillait pour un journal concurrent. C'était un semeur de merde professionnel. Depuis le milieu des années quatre-vingt, il était considéré comme le journaliste qui fait référence. Sans jamais se mettre en avant, il semblait être toujours au courant de tout. Will le suspectait de prendre quelques libertés avec la véracité des faits, ce qui reflétait d'ailleurs la politique du canard qui le payait. Une enveloppe sympathique contre quelques photos spectaculaires de hooligans, ou prétendus tels, c'était là une formule consacrée. Il tenait son article, et les gars que l'on photographiait ne crachaient pas sur quelques billets et une gloire passagère. Au début, ils avaient considéré les journalistes comme une sorte de distraction supplémentaire, comme des vieux cons qui chassaient des fantômes, toujours à des kilomètres de là où se passaient les choses. Le journalisme professionnel, en matière de foot, constituait un cercle restreint, où l'on vivait très correctement, merci. Et s'il se trouvait des

gens de l'extérieur pour prendre leurs histoires un peu trop au sérieux, à qui la faute ? Will leva son verre pour porter un toast, le regard brouillé par le mélange de bière et d'alcool fort.

« À la prochaine tournée ! »

Ils burent. Jennifer sentit qu'elle faisait maintenant partie de la bande. Si elle avait accepté cette opportunité d'un stage à la rédaction sportive, son but ultime était néanmoins la rubrique mondaine d'un magazine de luxe. Mais c'était là une expérience intéressante, qui constituerait un plus appréciable quand le temps viendrait de faire circuler son curriculum. En jetant un regard alentour, elle devait bien admettre qu'ils étaient tous un peu ringards, et les hooligans lui avaient posé un lapin, mais au moins pourrait-elle dire à ses amies qu'elle avait assisté à un match de foot. Elle pouvait toujours en rajouter un peu. Elle pensa à Anthony, son petit ami à temps partiel, rédacteur en chef adjoint dans un magazine branché, qui se targuait sans cesse d'avoir le cœur à gauche. Jennifer n'arrêtait pas de se moquer de ce pauvre Anthony, en lui demandant ce que les vêtements coûteux, la musique de boîte et un intérêt obsessionnel envers les bisexuels avaient à voir avec le socialisme.

Elle sourit en se rappelant comment Anthony l'avait mise en garde au cours de l'après-midi, l'appelant sur son portable depuis une réception au Champagne pour le lancement d'un CD, à Soho. Il était réellement inquiet, lui assurait que les supporters de Chelsea se livraient à des violences tous azimuts, que le stade de Stamford Bridge était un vivier de suprématistes de la race blanche, où des joueurs noirs s'étaient vus pourchassés hors du terrain par des chiens, et où les spectateurs de couleur ne venaient pas sans craindre pour leur vie. Il lui faudrait être très prudente. Les supporters de Chelsea étaient de véritables zombies, capables même de se livrer à des viols collectifs sur des gradins qui d'ailleurs n'existaient plus. Il enchaînait sur les fameux skins et les stars du kung-fu, le nunchaku qui l'aveuglerait à vie, tandis que les échos d'une musique synthétique lui parvenaient en arrière-plan, dans l'écouteur.

Anthony était ivre. Il avait tenté de la dissuader d'assister au match, mais Jennifer était déterminée. Quel dommage qu'il soit à ce point dans l'erreur. Cela dit, elle s'emploierait à l'entretenir dans cette erreur. Il y avait un fond d'acrimonie chez elle, elle jouissait de son malaise. Il se montrait parfois puéril, possessif, faisait même des allusions à leur amour, mais il ne constituait guère pour elle qu'une sorte de commodité à Londres. Il était issu d'un milieu aisé, se montrait plein d'attentions, mais ne possédait pas ce sens du calcul que Jennifer trouvait si attirant chez un homme. Elle devait le retrouver après le match, bien que ses pensées fussent entièrement tournées vers Jeremy Hetherington, qu'elle avait récemment rencontré

à l'université. Elle était invitée au manoir de ses parents, dans l'Oxfordshire, le samedi suivant, et comptait bien ne pas en rester à une première nuit d'ivresse, mais établir là un rapport plus satisfaisant. Ils profiteraient au maximum de la campagne durant la journée, et se rendraient le soir au bal donné après la chasse. C'était une occasion à ne pas manquer.

« Qu'avez-vous pensé du match ? demanda Morgan. Will me dit que c'est la première fois que vous mettez les pieds dans un stade.

— J'ai trouvé ça intéressant.

— Tu aurais dû l'emmener voir les Spurs, la semaine dernière, dit Morgan, se tournant vers Will. Ça, c'était du foot ou je ne m'y connais pas. Du mouvement, des passes, deux équipes passionnées par leur art. À part ça, ces petits crétins des quartiers nord ont trouvé le moyen de rayer la portière de ma Volvo. Je me suis arrangé, à la fin de mon article, pour glisser une ligne sur le comportement de la jeunesse d'aujourd'hui, mais ces andouilles de correcteurs l'ont fait sauter. Je crains bien que la jalousie et l'envie ne soient plus que jamais d'actualité, de plus en plus omniprésentes. Parce que ce n'est pas forcément un supporter de foot, mais peut-être un paumé du quartier qui se venge sur ma voiture. En tout cas ça va coûter bonbon. Je l'emmène au garage demain, pour faire établir un devis. Le journal paiera, mais ça me met en rage, quand les crève-la-faim me font payer pour leurs petits malheurs. Ça ne sert à rien, qu'à vous gâcher la vie. Et moi, je n'ai pas que ça à faire. »

Ils prirent une nouvelle tournée, et Morgan tint le crachoir à sa manière habituelle, accaparant Jennifer avec l'histoire d'un homme politique surpris dans le cimetière de Brompton en compagnie d'un jeune prostitué de treize ans, un gosse de Burnley dont la situation dramatique était la conséquence directe des restrictions de budget gouvernementales. On les aurait pris en flagrant délit dans un caveau de famille, au milieu des cercueils éventrés étagés le long des parois. C'était là une anecdote de choix, et Morgan avait songé à y ajouter un soupçon de vampirisme et de sida mais, pour raisons politiques, les journaux avaient étouffé le scandale, et même s'il avait existé un journal de gauche digne de ce nom, lui-même n'en aurait pas fait état, car il avait trait à l'homosexualité et au droit de chacun à préserver sa vie privée. Mais si l'on pouvait tomber sur le même genre d'affaire avec un membre éminent de l'opposition, ce serait la curée.

Will commençait de dériver lentement. Il entendait vaguement son collègue énoncer les mots-clés, les expressions toutes faites qui constituent la base d'un honnête article sur les hooligans – « rebuts de la société », « décervelés », « brutes », « honte de l'Angleterre », « de faux supporters », « rétablir le fouet », « leur donner une bonne leçon », et enfin « le temps est venu pour les cours de justice de

requérir de lourdes peines de prison ferme ».

« Vous mettez tout ça dans le chapeau, vous agitez, vous tirez au hasard, et le tour est joué », conclut Morgan, hilare, tout en jetant un coup d'œil discret aux jambes de la jeune fille, émerveillé par la finesse de sa peau. Ses bas devaient lui remonter jusqu'à la raie du cul. « Tout d'abord, le petit frisson d'horreur, les détails sanglants, puis la condamnation qui masque le plaisir que le lecteur vient de prendre. On demande la remise en application du chat à neuf queues, on exige le retour aux bons vieux châtiments corporels, et tout le monde est content. Ça rassure les gens. »

À présent, il n'avait plus que rarement à utiliser ce vocabulaire particulier, avec la disparition des hooligans et sa propre évolution vers des sujets plus juteux – la décadence morale généralisée dont était victime notre société, les profiteurs qui vivaient aux dépens du contribuable, et les diverses affaires de sexe et de violence, voire de violence sexuelle, où se trouvaient impliqués les gens riches et célèbres, et/ou les personnages politiquement incorrects. L'homosexualité au sein de l'Église était également un thème porteur. C'était un boulot fort intéressant, et si par hasard Jennifer avait envie de discuter du futur déroulement de sa carrière, elle n'avait qu'à l'appeler, et peut-être pourraient-ils déjeuner ensemble un de ces jours. En tant que reporter, il avait tout vu et tout connu, et il pouvait lui parler de certaines histoires qui n'étaient jamais parues dans les médias. D'ailleurs il avait ses habitudes dans un excellent restaurant italien de Knightsbridge, où il se ferait un plaisir de l'inviter. Il lui tendit sa carte.

« Je risque de vous prendre au mot », dit-elle avec un sourire, bougeant de manière à lui offrir un meilleur point de vue sur le haut de ses cuisses, et fixant la tête du vieux dégueulasse dans sa mémoire tout en rangeant sa carte dans son sac à main. Il se révélerait certainement plus utile que Dobson, qui faisait figure de vieille planche pourrie, par comparaison.

Quand Morgan lui proposa de le ramener à la maison, Will ne se fit pas prier. Jennifer avait rendez-vous avec Anthony dans un restaurant de Kings Road, et David se ferait un plaisir de la déposer en route. Ils finirent leur verre et quittèrent le bar, pris de court par la violence des bourrasques, au-dehors. Jennifer était installée à l'arrière, tandis que les deux journalistes parlaient d'amis communs et que Frank Sinatra chantait dans le lecteur de CD. Ils s'éloignèrent du stade. Jennifer regardait défiler les rues, cherchant une trace de vie. Deux ou trois pubs faisaient de bonnes affaires. On voyait, leur visage déformé par la vitre, des groupes d'hommes qui feraient la fermeture. Sinon, les rues étaient désertes, balayées par le vent. Une misère. Une simple bande de hooligans en pleine action, une fuite dans une voiture

rapide, voilà qui aurait suffi à compenser l'heure et demie passée à regarder le match.

« C'est là », fit-elle, leur désignant « Chez Bo-Bo », à mi-chemin de Kings Road. Néons rouges à l'extérieur, lueur blanche, vacillante, des bougies à l'intérieur. « Laissez-moi ici, n'importe où. Merci de m'avoir accompagnée, on se voit demain, Will. Merci encore. Et je suis ravie d'avoir fait votre connaissance, David. C'était très sympa.

— Vous m'appellez pour le déjeuner, d'accord ?

— Sans faute. À bientôt. »

Jennifer adressa un signe de la main à la Volvo qui s'éloignait, cherchant des yeux l'éraflure, sans rien voir, puis se jeta dans la tempête et poussa la porte du restaurant, pénétrant dans un air saturé de chaleur, de fumée de cigarettes et de rires trop sonores. Elle se sentit immédiatement à l'aise. Sûre d'elle, de sa présence, de sa qualité de cliente solvable. Tout en cherchant Anthony du regard, elle rougit, repensant à la façon dont ces deux vieilles badernes mataient ses jambes. Puis la colère s'empara d'elle ; un match mortel d'ennui, une bonne soirée gâchée, pas un seul voyou en vue. Enfin, elle se retrouvait en terrain familier, chez Bo-Bo, elle pouvait se comporter de manière naturelle. Vraiment, les gens du commun étaient indécrottablement communs. On pouvait toujours leur remplir les poches, mais rien ne remplacerait jamais une véritable éducation.

West Ham, à domicile

Le pub fait un boucan d'enfer, et les flics se sont garés juste en face. Tout le monde essaie d'apercevoir quelque chose par les fenêtres. Ça bouge, dans la rue. Selon Mark, ils ont carrément loué un train spécial, depuis les quartiers est. Je ne sais pas comment il est au courant, mais c'est comme ça, avec le foot. Des rumeurs et des hypothèses, qui se transforment rapidement en réalités. Comme les deux finissent par s'entremêler, peu importe la source. Cela dit, ce serait logique. Nous sommes déjà allés voir à Victoria, pour les repérer, mais ça a été un coup pour rien. On ne peut jamais savoir avec West Ham. Ils s'amènent n'importe où, n'importe quand. Victoria est un endroit parfait pour se retrouver et faire le point, mais bon, ce qu'ils veulent, c'est débarquer chez nous pour se foutre de nos gueules, alors à quoi bon perdre du temps dans le West End ?

La tension n'a pas cessé de monter, depuis tôt ce matin. Mark m'a réveillé à neuf heures en cognant sur la porte et en me traitant de feignasse. Une tasse de thé, un toast, et ça n'allait pas trop mal, compte tenu des neuf pintes que je me suis descendues hier soir au pub. Lui, il avait l'air plutôt guilleret. Il a tiré son coup avec une petite blonde complètement déchirée et visiblement à peine majeure. Cela dit, elle n'avait pas l'air de craindre grand-chose, ce que m'a confirmé Mark pendant que je prenais ma deuxième tasse de thé. Avec ses cannes toutes minces et ses seins minuscules, elle s'est mise à quatre pattes dans le salon, pendant que maman et papa dormaient à l'étage. Il paraît qu'elle avait le con si serré qu'il a cru s'être trompé de trou. Il a été obligé de vérifier, mais comme elle ne se plaignait pas, je ne vois pas pourquoi il s'inquiétait.

On a pris le métro, Rod nous attendait déjà à la station, il s'impatientsait, et on a filé à Victoria. Pas mal de gars qui traînaient là, qui attendaient West Ham, ou qui reprenaient le métro pour Tower Hill, avant de revenir par District Line. Harris ne savait pas où West Ham allait se pointer, et on se tracassait un peu à l'idée qu'ils avaient pu aller directement au stade, et qu'ils allaient semer le bordel là-bas, pendant qu'on était coincés dans le métro. On a donc décidé de revenir vers le stade, en faisant halte à Earl's Court. Comme il se passait que dalle là-bas, on s'est dirigés vers Fulham Road, d'où on a une bonne vue sur l'entrée du métro, et où, de toute façon, on est sûrs de finir par les trouver. On était complètement à cran, parce que, avec West Ham, ce n'est pas de la rigolade. Ce n'est pas Arsenal ou Tottenham.

Maintenant, nous voilà bloqués. On entend les chiens qui gueulent dans la rue, et les sabots des chevaux qui résonnent sur le bitume. La circulation est déviée entre Fulham Broadway et Stamford Bridge. Les flics cernent le pub bondé de mecs au bord du coup de sang, prêts à foncer à la moindre provocation. Des échos de messages émanant du car de flics, un gyrophare. Harris a son téléphone portable collé à l'oreille, il prend ses renseignements. Puis nous entendons l'hymne de West Ham qui sort de la bouche de métro, se répand dans la rue, et c'est la ruée vers la porte, mais les cognes connaissent leur boulot. Ils se marrent, comme s'ils avaient la situation en main, ce qui est le cas, d'une certaine manière, puisqu'ils nous ont purement et simplement bouclés.

Par la fenêtre, je vois West Ham qui déboule, et les flics qui assurent à peu près, mais les gars de Ham comptent des mecs vraiment durs, et les meilleurs d'entre eux sont là, au premier rang, des gars plus vieux, des allumés de Bethnal Green et de Mile End, toute une bande de cinglés qui n'ont aucun respect pour les flics, se foutent de leur gueule et tentent de repousser les braves bobbies, direction notre pub. Il y a des vrais dingues en blouson de cuir, et un gamin en bleu de travail, avec une casquette. Du côté d'Upton Park, les ICF et les Under Fives sont plus importants que Ron et Reggie Kray. L'histoire ne s'efface pas comme ça. Enfin, on s'en fout, des noms.

West Ham est canalisé de force vers le stade, et les gars ne se privent pas de faire savoir à tout le monde qu'ils ont débarqué. Dans le pub, on chante aussi, mais on se sent comme une bande de branleurs, tenus à l'écart de la noce, frustrés de la bagarre. West Ham continue de dégueuler du métro, les gars essaient de prendre à droite, on les force à tourner à gauche. Ils sont venus en nombre, ils ont l'air mauvais, prennent leur temps, se baladent, mais Stamford Bridge est actuellement un des stades les plus sûrs du pays, et les flics ont paré à tout. Les caméras installées sur les toits enregistrent les événements, mais la plupart des tronches sont déjà bien connues. Ce sont des pros, ces gars-là. Ce n'est pas le hooligan moyen, le merdeux de base. On devine les cars de l'autre côté de la rue, les gyrophares qui éclaboussent les vitres, les chevaux qui canalisent la foule en crottant partout. Je retrouve l'odeur familière de crottin de cheval et de hamburger.

Quelques mecs particulièrement énervés tentent de rebrousser chemin de force, vers notre pub. Les chiens deviennent cinglés, ils s'étranglent sur leur laisse, dressés sur deux pattes, histoire de donner l'exemple d'un comportement civilisé. Sur deux pattes, c'est bien, sur quatre, c'est mal. Comme à l'école. Encore des gyros, encore des chevaux. Tous ces flics s'y croient à mort. Cela dit, ils réussissent à calmer le jeu, et West Ham se dirige vers le stade à contrecœur.

Harris se tient à la porte. On commence à sérieusement avoir les boules d'être bloqués comme ça, privés de notre liberté d'expression, mais bon, on n'aurait pas dû se poster là. La liberté du citoyen, tu parles. Les gars de West Ham sont en train de se balader dans nos rues, sous contrôle d'accord, mais on est chez nous, c'est notre affaire. S'ils pouvaient entrer ici, ce serait déjà ça. Une bonne baston. Ni la première, ni la dernière. On n'en finira jamais, l'est contre l'ouest, c'est une affaire qui dure depuis des dizaines d'années. On grandit avec ça. C'est une question de territoire, d'orgueil et de rigolade. Ils disparaissent au bout de la rue. Les flics les conduiront vers la tribune opposée, à moins que certains de ces connards n'aient des billets pour la tribune ouest, et espèrent commencer dans le stade. Mais c'est peu probable. Aucun intérêt.

Une fois West Ham à bonne distance, les flics déboulent dans le pub et font évacuer les lieux. Ils s'alignent de chaque côté de la sortie, l'air mauvais. Ils se prennent pour un peloton d'exécution, si ce n'est qu'ils n'ont pas d'arme. Un jour, cela changera, et ils seront encore plus infects. Un gros teigneux me donne un coup de poing dans le ventre au passage, et je le regarde bien en face en lui demandant ce que ça veut dire, ces conneries, et en exigeant son numéro, sur quoi il dit à son collègue de m'embarquer dans le car, mais je suis emporté dans le flot des mecs qui sortent du pub, et comme ces gros abrutis ont la faculté de concentration d'un poisson rouge, ils sont déjà sur quelqu'un d'autre. Mark reçoit un coup de genou dans les couilles, à moitié raté. Je hais ces ordures, je les hais plus que West Ham et Tottenham réunis.

Des fumiers, planqués sous leur uniforme, qui lèchent le cul du Trésor public. Un car nous escorte vers le stade. En arrivant, on fait mine d'aller voir ce qui se passe un peu plus loin, mais sans grande conviction, à cause de ces caméras qui tournent à plein rendement. De toute façon, West Ham doit déjà être à l'intérieur. Je les ai là, et je suis obligé de repenser à Tottenham et à la dérouillée qu'on a filée aux flics pour me calmer un peu, et voir la vie du bon côté. J'essaie de considérer ça comme un juste retour des choses, mais je n'y arrive pas. On les a trop vus en action, on sait de quoi il retourne. Les flics, c'est simplement une bande comme une autre, mais eux sont payés pour s'éclater le samedi soir, alors que nous, il faut qu'on casque pour avoir ce privilège. Ils se dissimulent derrière une morale à la con, selon laquelle ils ont raison, puisqu'ils portent un uniforme, et nous, nous avons tort, puisque nous ne sommes pas assermentés. Nous sommes nos propres patrons, eux bossent pour les tribunaux. Il y aurait de quoi devenir trotskyste. Si ceux-là n'étaient pas, eux, une autre bande de petits branleurs d'étudiants pourris, qui passent leur temps à faire des affiches et à baiser le mec de base, blanc, comme toi.

Tous les mêmes. La politique, c'est fondamentalement de la merde, et dans le coin, tu n'en entendras pas beaucoup parler. D'accord, il y a quelques mecs qui donnent un peu dans le fascisme, mais les vieux, là-haut, nous balaieraient, s'ils prenaient le pouvoir. Les hooligans, ce serait en rang, dos au mur, et de la cervelle qui gicle sur le pavé. Ça, c'est leur idée de la loi et de l'ordre. Mais quel pied de faire chier ces gosses de riches déguisés en clodos, qui vendent des journaux marxistes ou je ne sais quelles autres conneries aussi puantes. Fais-leur le salut nazi, et regarde-les, ces enfoirés, qui fulminent intérieurement, tout en sachant qu'ils feront que dalle pour riposter.

Nous voilà dans le stade, où West Ham a repris son hymne. Chelsea chante aussi. Le coup d'envoi va être donné, mais c'est West Ham qu'on regarde. Ils sont assez loin, et il y a peu de chances que ça pète, mais bon dieu ce qu'ils nous haïssent... ces enfoirés, ces grandes gueules. Ils balancent une fusée sur notre tribune, elle rebondit contre le toit, et atterrit à quelques rangées derrière nous. Elle s'enflamme quelques secondes, et je me demande s'ils ne vont pas foutre le feu au stade. Je repense à Bradford, à tous ces gens brûlés vifs. Puis à Hillsborough, et aux gars de Liverpool, écrasés contre les barrières.

En fait, ceux qui avaient fait installer ces barrières n'ont jamais admis que ce sont elles qui les ont tués. Ils ont mis en cause les gradins. Donnez-leur de vrais sièges, et ils se conduiront bien. Tu parles. Cela fait belle lurette que les mecs les plus durs choisissent justement les sièges. Encore une question de prestige. On n'est pas des clodos ni des indigents. On n'est pas comme ces petits hooligans de merde qui remuent de l'air et ne font rien pour appuyer leur discours. Nous, on est la crème. Les dirigeants qui gèrent le foot sont parfaitement incompetents. Ne comprennent rien à rien, pour la plupart. Hillsborough, ça a été une vaste magouille, du début jusqu'à la fin. Ils étaient tous dans le coup, les politiciens, les journaux, et les vieux cons d'organisateurs. Mais qu'est-ce qu'on y peut ? Que dalle, voilà.

« Quelle bande d'enfoirés, hein ? » Harris se tourne vers moi. « On les chopera au-dehors, si on réussit à les coincer. On les raccompagnera à coups de latte jusqu'à leur décharge de l'East End. »

Ils sont nombreux, et la partie n'est pas jouée d'avance, mais il faut avoir confiance en soi. West Ham et Millwall sont particulièrement mauvais, toujours. Ce doit être quelque chose, dans l'eau du robinet, un truc pourri qui affecte leurs neurones. La rage se porte bien, elle prospère, dans l'East End. Elle est sans doute arrivée par les docks, avant que le quartier ne soit démoli, et elle leur est restée dans le sang. Certains gars n'aiment pas trop se frotter à West Ham, mais quand tu fais partie d'une bande, tu ne peux pas te permettre de te dégonfler, face à personne. C'est vrai que West Ham est grave, mais

moi, ça ne me dérange pas. Il faut simplement que les gars ne mollissent pas, à nombre égal, on a pas mal de chances de s'en tirer.

Tout est dans l'autorité, dans la manière de se présenter. Si tu as une réputation, le boulot est déjà à moitié fait. C'est une question de propagande, au quotidien. Mets-toi quelque chose en tête, et tu verras que tu en persuades tout le monde, sans problème. Cela dit, ça donne aussi tous ces cons qui cherchent la baston et veulent se la jouer, alors que les dés sont pipés d'avance. Si tu te fais coincer, acculer, et que tu écopes, il n'y aura pas de quartier. Ce sont les plus forts qui survivent, et cette loi s'applique dans tous les cas. Les faibles ne tiennent pas longtemps, dans ce pays. Il n'y a pas de pitié pour ceux qui ne savent pas s'en sortir. C'est simple, c'est primitif. En fait, on est dans la société de l'âge de pierre, où c'est celui qui a le plus gros caillou qui gagne.

« Connards de l'East End, marmonne Rod, leur faisant signe de se mettre un doigt. Je les hais, ces enculés. Ils se prennent pour des durs, avec leur bougnoules et leurs nazillons de banlieue. Tous des connards, jusqu'au dernier. Des voyous, juste bons à agresser les Pakis.

— Mmm, c'est vraiment des merdes », renchérit Mark. Il a un truc avec West Ham. Un mauvais souvenir d'enfance. Quand il était même, il a vu son père se faire déroouiller à la sortie d'Upton Park. Une lèvre explosée pour le vieux, et une écharpe de gosse, bleu et blanc, abandonnée dans le caniveau.

Le coup d'envoi est donné, et Chelsea enfonce comme il veut la défense de West Ham. On multiplie les passes, dans le grand style. C'est un bonheur de voir les Bleus jouer comme ça. Ça console de toutes les contre-performances. La pluie tombe à seaux, et les joueurs ont du mal à ne pas glisser. On en marque deux avant la mi-temps, et encore un juste avant la fin. Il fait un temps pourri, avec de gros nuages et une saloperie de vent, mais on s'en fout. On est en train d'enculer West Ham sur la pelouse, et ça fait plaisir de voir ces connards le nez dans leur merde. Toutes les foutaises qu'on peut lire sur la pépinière de joueurs qu'est West Ham, ça appartient au passé. Encore des trucs pour les nostalgiques de la télé. Aujourd'hui, c'est plus Billy Bonds que Trevor Brooking. On ne nous la fait pas. Ce sont des connards, et ils seront deux fois plus remontés, quand l'arbitre donnera le coup de sifflet final.

Nous, on les chauffe au maximum, et ça ne leur plaît pas du tout. Même à cette distance, je vois bien la tronche qu'ils font. Ils ont l'air mauvais, ils ont les boules. Ça mijote là-dedans, on dirait une grande casserole d'eau bouillante qui n'attend que l'occasion de se renverser et de cramer la gueule d'un pauvre gars. Tout le monde est là, comme le dit Rod. Les mecs de Bethnal Green, et de tous les quartiers bombardés, jusqu'à Upton Park et Dagenham. Mais en attendant, on

les encule sur la pelouse, et on en jouit.

Coup de sifflet final. La majorité des spectateurs de Stamford Bridge acclament une belle rencontre entre les deux équipes rivales de Londres. Pour eux, le foot, c'est le foot, et ils ne veulent rien savoir de ce qui va arriver maintenant, dès qu'on en aura la possibilité. Je sens mon estomac se nouer. Je suis Mark, Rod et les autres dans les gradins, pendant que West Ham se dirige vers sa propre sortie.

Vague bousculade derrière la tribune ouest. On est dans un trou d'ombre, les projecteurs qui éclairent la pelouse nous sont masqués par les gradins, tournés de l'autre côté. Là où se concentrent les caméras. Une fois sortis de la tribune, pour nous, c'est un samedi soir comme un autre. Quelques petites loupottes, mais surtout de l'ombre, de l'ombre et l'odeur de la pissé mélangée à celle de la pluie. On arrive aux marches, ça chante un peu, et déjà on entend West Ham qui s'amène. On descend les marches, Harris regroupe les mecs. On a intérêt à faire bloc et à agir tous en même temps, quand ça va commencer.

Nous voilà dans la rue. Partout des cars de flics. On cherche dans la direction où devrait se trouver West Ham, mais on ne voit rien, que d'honnêtes supporters, et les flics encadrent ceux de Chelsea, les guident, ils s'emploient à assurer la paix civile en mettant ces connards en rang. Le silence est lourd, tout le monde échange des regards. On approche du métro. Il suffirait d'une étincelle. Quelques gars tentent de traîner un peu, comme s'ils allaient entrer dans un immeuble, et on les imite, mais deux chevaux s'amènent au bas des marches, et les flics nous regroupent à nouveau.

On nous pousse vers le métro, mais on n'a pas envie de rentrer tout de suite à la maison. On suit les joyeux supporters dans la station de Fulham Broadway. Sur le quai, c'est cent pour cent Chelsea. La rame arrive, on la prend jusqu'à Earl's Court, on jette un coup d'œil, Earl's Court est truffé de flics, alors on continue jusqu'à Victoria. Là, on descend et on traîne un peu, faisant de notre mieux pour nous fondre dans la foule du samedi soir, des mecs avec leur sac à dos, des gens qui font leurs courses. On a repéré les caméras, et Harris dit à deux gars de les défoncer quand West Ham arrivera. On aime le risque, d'accord, mais pas les caméras. On est juste là pour faire une croix sur la grille du loto sportif. Pas de publicité, pas de vidéo. Pas de preuve. On attend sur le quai de District Line, direction est, sachant que West Ham va s'amener tôt ou tard.

Les rames s'arrêtent, et nous examinons les wagons, en nous foutant au passage de la gueule de quelques civils aux couleurs de West Ham, mais la bande reste invisible. Il est pas loin de six heures quand la rame que nous attendions arrive enfin. Tout de suite, on sait que c'est eux, et les caméras de surveillance sont instantanément mises

HS à coups de canettes, pendant qu'on défonce les vitres, avant même que les portes ne s'ouvrent. À l'intérieur, les mecs tentent de les forcer à coups de pied, on entend vaguement des bonnes femmes et des mômes qui pleurent. Enfin, les portes s'ouvrent, et ces enfoirés sont sur le quai, et ça va être un véritable corps à corps, on est tombés sur une fameuse bande, là, des gars assez âgés, mais pas trop nombreux, les forces sont à peu près égales. Harris accueille le premier connard qui sort du wagon par un grand coup de saton dans les couilles, Black John en latte un autre dans le ventre. Rod en ajoute un dans sa gueule, et l'avant du train se vide à toute vitesse, et tout d'un coup, c'est la cavalcade sur le quai, parce que les flics ont débarqué, on ne sait d'où. La police des transports est sur le quai, et c'est la débandade. Je n'arrive pas à croire qu'ils aient pu faire si vite. Les deux bandes essaient de fuir la station. Si on réussit à remonter à l'air libre, les flics n'auront plus une chance. Ils nous pressent dans les couloirs, dans les escalators. Quelque chose a déconné, quelque part, mais nous voilà déjà dans Victoria, en train de sauter par-dessus les barrières, perdus dans la foule. On sort, on se planque dans la gare routière pour attendre West Ham. Un car de flics arrive, on recule, les portes s'ouvrent à toute volée et les cognes se précipitent dans le métro, prêts à sévir. Puis on aperçoit West Ham, là-bas, de l'autre côté de la gare, et on fonce sur eux, mais ces salopards ne bougent pas, ils restent là à se marrer, et ça recommence, en grand cette fois, les gens courent dans tous les sens, pour le coup c'est une vraie bonne baston. Je vois Black John qui tombe et se fait rouer de coups de pied, on essaie de l'atteindre, mais il y a trop de gars de West Ham autour, en train de s'occuper de lui, il est foutu.

Un connard me rentre dedans, me file un coup de poing, et toute ma mâchoire se met à vibrer, mais je réponds à coups de pied, sans le toucher vraiment, et le gars disparaît dans la mêlée. J'ai la tête qui tourne. J'essaie de reprendre mes esprits, mais je ne vois plus rien, j'entends seulement des cris, des sirènes, puis des chiens qui aboient comme des dingues, ce sont les flics qui se sont ramenés, ils ont mis leurs chiens dans le coup, et on traverse la gare en balançant des canettes et tout ce qu'on peut trouver sur West Ham qui s'en est pris aux flics. De loin, je vois Black John par terre, dans son coin, avec deux flics penchés sur lui, mais il faut qu'on se tire parce que des cars et des bagnoles arrivent de partout, et la dernière chose que l'on souhaite, c'est de finir dans le panier à salade. Encore quelques échanges avec West Ham, en courant, mais tout le monde se barre dans tous les sens. Les flics arrêtent tous les mecs qui leur passent à portée de main. Je saute dans un bus, avec Mark et Harris et quelques autres. On a perdu Rod dans le bordel. Maintenant, Victoria, c'est le dernier endroit si tu cherches la cogne, et on file vers le West End. On

est en rogne que les flics soient arrivés si vite, et on laisse le bus nous emporter, le dos collé au siège, furieux.

« Black John s'est pris une méchante branlée, d'après ce que j'ai vu. » Harris se retourne vers nous. « J'ai essayé d'aller l'aider, mais ils étaient trop nombreux.

— Les flics se sont occupés de lui. Ils l'ont un peu épousseté, ils ont vérifié qu'il était vivant. » Mark se gratte les couilles. « J'espère que la nana de cette nuit était propre. La dernière chose dont j'aie besoin, c'est d'attraper la chtouille. Surtout avec une mineure. »

Je me dis que Black John verra certainement un toubib avant Mark. Il a ramassé une vilaine dérouillée, et j'espère qu'il n'avait rien sur lui, pour une fois. Les flics n'aiment pas beaucoup les blacks armés d'un couteau et, une fois l'ambulance appelée, toute pitié pourrait les quitter et ils le coinceraient pour port d'arme. Mais bon, impossible à savoir. Pas ce soir. On n'a qu'une chose à faire, c'est disparaître, et Rod va être contrarié de nous avoir perdus dans la mêlée. Cela dit, John est vraiment une ordure et un fumier. Je ne lui ferais jamais de coup en vache, mais on ne peut pas non plus avoir trop de compassion pour lui, parce qu'il a fait assez de saloperies comme ça. Personnellement, je ne pourrais pas larder un mec, mais je ne lui en veux pas pour ça. Enfin, tant qu'on est du même bord.

« John va s'en tirer. » Harris se marre. « Il faudrait autre chose que West Ham pour le mettre hors course. Simplement, ça va le rendre encore plus méchant, la prochaine fois.

— Oui, c'est sain, ça va le doper un peu, renchérit Mark. Une bonne raclée comme ça, et le gars est deux fois plus mauvais après. »

Je regarde défiler les maisons, appuyé à la vitre. Des maisons de riches. Il y a du pognon qui circule, dans ce quartier, c'est le coin des trafiquants d'armes et des gros pétroliers. Des apparts pour milliardaires, pour les connards de la bourse, avec leurs petites nanas de la haute, le teint frais, qui s'étouffent sur la bite que les promoteurs immobiliers leur enfoncent jusqu'à la gorge. Nous, on ne fait que passer. On se contente de s'éloigner du champ de bataille de Victoria. C'est notre guerre, entre nous. L'Est contre l'Ouest. Mais West Ham, c'est fini pour aujourd'hui et, comme on arrive à Oxford Street, on décide de descendre là et d'aller se boire quelque chose de bien frais.

Le centre est illuminé pour les touristes. Partout où tu regardes, tu ne vois que des Arabes qui vendent des casques de flic en plastique et des Parlement en miniature. Partout, des lumières, partout, la puanteur des fast-foods. Une salle de jeux pleine de bougnoules. C'est comme un trou noir au milieu de Londres. On descend la rue, on tourne dans Soho. Encore un quartier à chier, avec sa fausse réputation de vice, mais il attire toujours les gars du Nord qui viennent voir les matches, parce qu'ils n'ont aucune idée de ce qu'est

cette ville. Ils voient ce coin-là, et pour eux, évidemment, Londres, ce n'est que des pédés, des frimeurs, des zonards de luxe et des folles haute couture. Ce quartier, c'est un aimant à merde. On fait deux ou trois pubs, sinistres, alors on file vers Covent Garden pour en trouver un correct. Nous sommes huit en tout. Harry dit que Derby jouait à Londres aujourd'hui, à Millwall. On va peut-être tomber sur quelques-uns de ces connards.

« Où as-tu ramassé ce beau bronzage, ma chérie ? » Mark branche une petite blonde décolorée, dont le teint indique qu'elle vient de passer quinze jours sur le dos au soleil, à se faire mettre par des Ritals ou des Espingouins, ce qui l'a un peu changée des Blancs, à Londres.

« Ça vous regarde ? »

C'est une chieuse, aucun doute, et tout le monde se marre, parce que Mark est devenu tout rouge. Il est visiblement gêné, et pas assez bourré pour assurer. C'était une maladresse, et d'après ce que je vois, il est parti pour s'enfermer.

« Et vous vous prenez pour qui, pour m'appeler chérie ? » Sa copine lui dit de se calmer, que Mark voulait simplement plaisanter, mais celui-ci riposte :

« Sale gouine.

— Branleur de macho.

— Ne me traite pas de branleur.

— Alors, ne me traitez pas de gouine.

— Je voulais plaisanter. Comme l'a dit ta copine.

— Alors, plaisantez avec quelqu'un d'autre.

— Tu as un problème ou quoi ?

— Déjà, je n'aime pas qu'on m'appelle chérie. D'autre part, je discute avec ma copine et je n'ai pas envie d'être interrompue. »

On pisse de rire, et on dit à Mark de laisser tomber. Si la nana n'est pas intéressée, c'est son droit, et de toute façon, ce sont des supporters de Derby que l'on cherche, ou même, avec un peu de chance, quelques gars de West Ham qui traîneraient encore. Et l'heure de la fermeture est encore loin. Qu'est-ce qu'il a l'intention de faire d'ici là ? Passer toute la soirée à bavasser avec deux pétasses ? Cela dit, la copine de la gouine a l'air plutôt partante. Elle a le même bronzage, elles ont dû passer leurs vacances ensemble. Mais Mark devrait être raisonnable. Il y a un temps pour la baise, et un temps pour la baston. C'est un mauvais plan de mélanger les deux. Il finira par confondre.

Le pays imaginaire

Papa tient Maman par la main, et moi je cours devant sur la plage avec Sarah qui essaie de me rattraper en me criant dans l'oreille ; j'ai un an de plus qu'elle et je suis plus fort, mais comme je ne veux pas qu'elle se mette à pleurer, je ralentis pour qu'elle me rattrape quand même, sans lui montrer, parce que ça gâcherait toute la course pour elle. Nous arrivons à l'eau et nous restons là à reprendre souffle en nous tenant la main, comme Papa et Maman. Je me retourne pour les voir et ils rient et Maman nous fait un signe, et puis Papa donne un grand coup de pied dans le sable qui s'envole en arrière à cause du vent, et Maman elle se détourne parce qu'elle a peur d'en recevoir dans les yeux, et puis elle lui prend le bras et ils viennent vers nous.

« Mets le pied dans l'eau », me dit Sarah.

Je réponds que non, parce que je ne veux pas mouiller mon survêtement.

« Tu as peur.

— Je n'ai peur de rien.

— Si, tu as peur. Tu as peur de te faire gronder par Papa et de recevoir une claque par Maman.

— Papa ne me grondera pas. Il s'en fiche que je mouille mon survêtement, parce que nous sommes à la mer, et à la mer ça n'est pas grave, on peut tout faire à la mer.

— Mais Maman, elle te donnera quand même une claque.

— Peut-être. »

Je cours un peu plus loin, toujours avec Sarah derrière moi, et puis nous nous arrêtons pour regarder un gros chien noir qui court vers un de ces bateaux en bois qui sont posés sur la vase. Il court très très vite pour attraper une bande de mouettes qui flottent sur l'eau, et quand il arrive sur elles, elles s'envolent toutes au-dessus de l'eau, et le chien il fait tout ce qu'il peut pour les attraper mais elles s'envolent et elles sont déjà dans le ciel, et moi, j'aimerais bien savoir voler aussi. J'ai un peu peur que le chien réussisse à les attraper et à les manger, mais elles ne sont pas bêtes, elles ne le laissent pas arriver trop près avant de s'envoler. Je les regarde là-haut, et le chien fait un grand tour dans l'eau qui lui arrive jusqu'au-dessus des pattes, et puis il revient vers la plage, et j'ai l'impression qu'il va nous attaquer, Sarah et moi, alors je me mets devant elle, comme dans la rue, parce que les garçons doivent toujours marcher du côté de la circulation pour protéger les filles et les empêcher de se faire écraser par les voitures et les camions, et parce que je suis plus fort que ma petite sœur et que les

autres petites filles, et je ne dois jamais les frapper, parce que c'est très mal, mais je vois un monsieur avec une veste noire et une laisse qui appelle le chien, alors le chien change de direction et se met à courir vers lui, et quand je regarde là où étaient les mouettes, elles sont revenues au même endroit.

« Vous avez gagné la course tous les deux », dit Papa en me soulevant en l'air, au-dessus de sa tête, parce que Papa il est grand et fort, c'est l'homme le plus fort du monde à part les boxeurs et tout ça, il est même peut-être aussi fort qu'eux, ça je ne sais pas.

« Vous êtes les deux gagnants », dit Papa en me reposant par terre et en soulevant Sarah qui rit, mais elle a l'air d'avoir un peu peur en même temps, parce qu'elle ne sait pas quoi faire là-haut.

« Attention à ne pas la laisser tomber », dit Maman. Elle a l'air un peu inquiet elle aussi.

Mais Papa, il est comme Superman, il a des muscles comme lui, même si Superman n'a pas un tatouage de West Ham sur le bras, et que Papa ne porte pas une cape. Il dit qu'il vole comme Superman, très très haut, et qu'il visite des planètes dans l'espace pendant que nous dormons, mais moi je ne le crois pas, je crois qu'il dit ça pour rire, et moi si je pouvais voler comme un oiseau j'irais voler avec Papa, mais les oiseaux ils ne peuvent pas voler jusqu'à la lune et aux planètes et je n'irais pas trop loin parce que je sais que dans l'espace il n'y a pas d'air et que je ne pourrais plus respirer, et que peut-être on rencontrerait des monstres et des habitants de l'espace qui nous prendraient pour faire des expériences, comme les gens sur terre avec les lapins et les chiens et d'autres animaux. Et puis s'il pouvait voler, il nous aurait tous emmenés à Southend sur son dos, au lieu de prendre la voiture, ça aurait été beaucoup plus vite, et comme ça Sarah n'aurait pas vomi partout sur la banquette arrière, mais c'est vrai qu'elle aurait pu tomber en route, et Papa aurait dû descendre à toute vitesse pour la rattraper avant qu'elle ne s'écrase par terre en petits morceaux.

« Quelqu'un a faim ? » demande Maman, et Sarah dit qu'elle a très faim, mais je la revois en train de vomir à l'arrière, et je secoue la tête.

« Même pas pour des frites ? » Les frites, c'est ce que je préfère, alors là je fais signe que si.

« Venez, alors », dit Papa, et nous remontons la plage, et nous marchons sur les planches jusqu'à un café. Là, nous nous asseyons à une fenêtre pour voir les bateaux qui rentrent au port, et Papa dit qu'ils remontent la Tamise jusqu'à Londres, et qu'autrefois ils allaient jusqu'aux docks de l'East End, mais c'était il y a longtemps, même avant qu'il soit né, et que tout change, les gens changent, et il y a eu une grande guerre ou quelque chose comme ça, et puis après il y avait des syndicats et les gens riches n'aimaient pas ça, et les gens riches

construisaient des grandes maisons et les pauvres n'avaient rien du tout, eux.

« Qu'est-ce que je vous sers ? » demande une jeune fille, et Papa m'explique que c'est une serveuse, alors je demande des bâtonnets de poisson avec des frites et des petits pois et un verre de Coca.

Sarah demande la même chose, et Papa et Maman aussi, mais Papa demande du pain et du beurre en plus, alors nous demandons aussi du pain et du beurre. Dans le café, il fait plus chaud que dehors, et Papa dit que nous sommes arrivés à temps parce que maintenant, il y a beaucoup de gens qui entrent, et que si l'on ne s'était pas dépêchés, on n'aurait pas pu avoir une table près de la fenêtre, et on n'aurait pas pu voir la mer aussi bien. Moi, j'aime bien regarder les bateaux qui passent doucement, et je me demande toujours s'ils sont gros en dessous, parce que même les petits bateaux posés sur la vase, ils ont de gros ventres, Papa dit que c'est pour bien tenir sur l'eau, et les petits bateaux, ils sont peints de toutes les couleurs, mais les gros bateaux qui transportent des trucs pour les magasins et les usines, eux ils sont tout gris et noirs.

Sarah me donne un coup de pied sous la table, et je lui rends, alors elle fait comme si elle avait mal et Papa nous dit de bien nous tenir. Il nous fait un clin d'œil quand les assiettes arrivent, il dit qu'il meurt de faim, et il demande à la serveuse si on peut avoir une autre bouteille de ketchup parce que notre bouteille est presque vide, et elle hoche la tête et va en chercher une autre sur le comptoir. Papa dit qu'il va mettre du ketchup sur nos assiettes, mais moi je veux le faire tout seul parce que je suis grand maintenant, j'ai sept ans, alors il me laisse faire, mais le ketchup sort trop vite et il y en a plein sur mes frites, moi ça m'est égal parce que j'adore le ketchup, mais Papa et Maman lèvent les yeux au ciel, et je regarde ailleurs quand ils font ça parce qu'on dirait que leurs yeux vont se retourner à l'intérieur de leur tête et qu'il va falloir les emmener à l'hôpital. Sarah veut aussi se servir toute seule, mais Papa l'aide un peu, parce qu'elle est plus petite.

« Tout à l'heure, nous pourrons prendre un petit train qui roule sur l'eau, jusqu'au bout de la jetée », dit Papa.

Je commence à lui poser des questions, parce que j'aime beaucoup les trains et, quelquefois, Papa m'emmène à Liverpool Street pour regarder les trains qui arrivent, mais ce que j'aime surtout c'est Thomas la Petite Locomotive, même si je l'aime moins maintenant parce que je suis un peu trop grand pour Thomas, c'est bon pour les petits enfants, et je crois que Sarah commence aussi à aimer les trains, en tout cas j'ai bien envie de prendre le train qui roule sur l'eau, mais comme j'aime aussi les bâtonnets de poisson avec des frites, je penserai au train après.

« Un jour, je serai conducteur de train, sinon, je serai policier, ou

docteur. »

Papa se met à tousser et dit que docteur, ce serait mieux, et que policier, ce n'est pas un métier facile, et puis il se met à rire et dit que conducteur de train, c'est encore ce qu'il y a de mieux, mais pas policier, surtout pas un flic, et il n'arrête pas de rire, mais Maman lui jette un regard noir et dit que les policiers sont des gens bien, qu'ils nous protègent des bandits, et que si la police n'existait pas, on ne tarderait pas à le regretter. Moi, j'enlève le ketchup de mes frites et je coupe mes bâtonnets de poisson en petits morceaux que je m'enfourne dans la bouche, et je mâche en fermant la bouche, parce que Maman veut que je mange comme ça, et une fois que j'ai avalé ma bouchée, je prends une gorgée de Coca, il est difficile à boire le Coca, parce qu'il y a des glaçons dedans, et Maman me donne une serviette en papier pour m'essuyer le nez. Je regarde sans arrêt les bateaux qui arrivent, en me demandant comment c'est d'être un marin et de vivre sur un bateau, mais je crois que moi, j'aurais peur que le bateau coule et de me faire manger par les requins, ou au moins que les requins me mangent une jambe parce que je ne sais pas encore très bien nager, même si Papa m'emmène à la piscine pour apprendre, le dimanche matin.

« On ne joue pas avec la nourriture », dit Maman à Sarah Sarah a laissé la moitié de son assiette et déjà elle n'en peut plus. Moi, j'ai presque fini, et Maman et Papa aussi.

Maintenant, nous marchons sur la promenade, et je me dis que j'aimerais bien être un policier pour aider les gens, je pense que Superman, c'est une espèce de policier, et puis tout d'un coup je vois un bateau de pirates à côté de la jetée et je voudrais courir pour voir mais j'avais oublié que Papa me tient par la main à cause des voitures, et il me retient mais quand je lui dis que je voudrais voir les pirates il dit d'accord, mais que nous allons d'abord prendre le petit train parce qu'il risque de se mettre à pleuvoir et que le vent va se lever, alors autant faire d'abord la promenade en train, parce qu'il va loin sur l'eau, et qu'il ne faudrait pas que les enfants attrapent un rhume ou une angine.

Je suis assis dans le train, il ne ressemble pas vraiment à Thomas parce que Papa dit que c'est un gros jouet, ce train-là, alors je me demande comment le conducteur l'appelle. Sarah, elle n'arrête pas de se retourner pour voir le bateau des pirates, mais quand le train commence à rouler, c'est bien plus intéressant, et je regarde l'eau en dessous en me disant que je n'aime pas beaucoup ça, parce que si quelque chose se casse, on tombe tous et je n'ai pas envie que Maman et Papa et Sarah et moi, on se fasse tous dévorer par des requins ou des crocodiles ou des monstres sous-marins encore pires que ça. Je ne dis rien, parce que je ne devrais pas avoir aussi peur, et que je dois

être courageux, parce que les garçons ne pleurent pas, même si j'ai pleuré la semaine dernière, à l'école, quand l'autre m'a frappé avec un bout de bois parce qu'un Noir s'était fait battre par un Blanc, comme si c'était de ma faute, et je lui ai dit que ce n'était pas de ma faute, mais il s'est enfui en rigolant et le maître a demandé ce qui se passait mais moi je n'ai rien dit, parce que rapporter, c'est vraiment très, très mal.

Il y a un monsieur qui conduit le train, il a un sifflet et de temps en temps il donne un coup de sifflet, moi j'aime bien ça et je suis rassuré parce que c'est lui le conducteur et il connaît son métier, c'est Papa qui me le dit en passant un bras autour de mes épaules, comme ça la promenade me plaît bien maintenant, et à Sarah aussi, et puis tout d'un coup on est arrivés, et on voit les bateaux qui arrivent d'un peu plus près, et Maman dit qu'il y en a un qui vient de Russie, et un autre d'Afrique. Elle dit qu'en Russie il y a des loups et des ours, et qu'en Afrique il y a toutes sortes d'animaux comme des lions, des éléphants, des girafes et encore d'autres dont je n'ai jamais entendu parler, mais qu'il y a aussi des gens méchants qui tuent les éléphants pour prendre leurs défenses, et Sarah se met à pleurer, alors Papa dit que ça n'arrive plus si souvent aujourd'hui, et il nous achète des chips pour tous les deux, à un vieux monsieur qui vend plein de choses à manger.

Nous reprenons le train, et je vois le bateau de pirates là-bas, devant, et je me demande quand les bateaux de pirates vont attaquer Londres, mais Papa me dit que ça n'existe plus, les pirates, sauf du côté du Vietnam ou des endroits comme ça, et qu'ils ont de nouveaux bateaux parce que ce n'est plus comme autrefois. Nous descendons du train et nous nous dépêchons d'aller voir le bateau de pirates, parce qu'il commence à pleuvoir plus fort, et Papa paie la dame à l'entrée, et après nous pouvons monter sur le bateau qui est tout en bois, avec un mât et des morceaux de cordes et plein de trucs comme ça, et des gros canons sur des roues, mais Papa me dit que ce ne sont pas des vrais, et puis après il dit qu'ils sont quand même vrais, mais qu'ils ne sont pas dangereux et qu'il ne faut pas s'inquiéter, et moi je suis bien content que ce ne soient pas des jouets, parce que de toute façon, ils ne ressemblent pas du tout à des jouets.

Il y a des choses écrites, quand on entre, et Papa nous dit que les pirates portaient des grandes culottes et se couvraient de goudron pour se protéger du froid, et que quelquefois ils fabriquaient leurs boutons avec une arête de requin ou un bout de fromage durci. Il dit aussi que souvent, les pirates mangeaient dans le noir, tellement la nourriture était dégoûtante, et qu'ils buvaient beaucoup de rhum et avaient plein de maladies comme le scorbut, le typhus, la typhoïde, la dysenterie, la malaria, la fièvre jaune, et une autre maladie que les hommes et les femmes attrapent ensemble. Les pirates aimaient l'or et

l'argent, et même s'il y en avait depuis longtemps avant, ils sont surtout connus pour tout ce qu'ils ont fait aux dix-septième et dix-huitième siècles. C'étaient surtout des Hollandais, des Anglais et des Français, et ils ont commencé par attaquer les galions espagnols qui revenaient d'Amérique qui s'appelaient le Nouveau Monde à cette époque-là, pour voler leurs trésors.

Papa explique que la plupart des pirates vivaient dans un endroit appelé Tortuga, près de Haïti, et dans les Bahamas, et qu'en 1663 il y avait environ quinze bateaux et mille hommes du côté de Tortuga et de la Jamaïque, et ils avaient en réalité commencé par travailler pour les rois et les reines de leur pays, mais au bout d'un moment, ils s'étaient mis à attaquer n'importe qui, pour leur compte à eux, ce qui fait que les rois et les reines ne les aimaient plus, parce que c'était très bien quand ils volaient et tuaient pour leur pays, mais ils n'étaient plus d'accord quand c'était pour eux-mêmes. Francis Drake était un pirate, et c'est pour ça que les Espagnols ont envoyé leur Armada, pour l'empêcher d'attaquer leurs bateaux, et c'est la première reine Elizabeth qui l'avait envoyé.

Les pirates étaient tous des boucaniers et des corsaires et des flibustiers et des aventuriers et des écumeurs des mers, et Henry Morgan était un des meilleurs, tout le monde avait peur de lui. Papa nous raconte qu'une fois, tous les marins d'un bateau espagnol ont préféré se tuer plutôt que de tomber entre ses mains. On l'a capturé et il a été jugé en Angleterre, mais Charles I^{er} l'a fait chevalier au lieu de le tuer, et finalement il a été nommé gouverneur de Jamaïque. Il y avait aussi Woodes Rogers qui était un pirate avant de devenir gouverneur des Bahamas, et aussi Edward Teach que l'on appelait aussi Barbe-Noire, et qui était grand comme un géant et jurait tout le temps, et il avait une grande barbe avec des rubans attachés, comme des dreadlocks, et Papa dit qu'il aimait bien mettre de la poudre noire dans son rhum. Calico Jack, lui, il avait deux femmes dans son équipage, Anne Bonny, du comté de Cork, en Irlande, qui était sa fiancée, et Mary Read, qui avait été soldat avant. Papa dit qu'un des pirates les plus terribles était un Gallois appelé Bartholomew Roberts, qui tuait beaucoup de gens et était très élégant, avec la plume rouge qu'il portait à son chapeau.

Nous traversons le bateau, en regardant des fusils et des images de gros navires à voiles et des dessins de pirates en train de boire et de se battre. Sarah dit qu'elle ne s'amuse pas, qu'elle s'ennuie, mais moi, j'aimerais bien m'habiller en pirate et me battre à l'épée, mais je ne tuerais pas les gens, et je ne les ferais pas sauter de la planche pour se faire dévorer par les requins, parce que je n'aimerais pas que cela m'arrive à moi. Papa nous raconte qu'il y avait un Écossais qui s'appelait Capitaine Kidd, et il nous montre un drapeau sur le mur,

avec un crâne et des os, ça fait un peu peur, et il nous dit que les pirates hissaient ce drapeau-là en haut du mât pour dire au bateau qu'ils poursuivaient qu'il pouvait se rendre, mais que si le bateau ne se rendait pas, alors ils mettaient un drapeau rouge à la place, pour prévenir qu'ils allaient tuer tout le monde, parce qu'il n'y aurait pas de quartier.

Les capitaines dessinaient tous eux-mêmes leur drapeau, et nous remontons sur le pont du bateau, et en se penchant au-dessus de l'eau, on voit plein de grosses cordes dans tous les sens, et Papa dit que l'existence de pirate devait être dure, avec les tempêtes et les conditions de vie, mais que ça devait aussi être excitant, parce qu'ils vivaient aux Antilles où il fait toujours beau, pas comme en Angleterre où il pleut sans arrêt, et qu'ils étaient leurs propres maîtres et n'avaient pas à se casser la tête avec les factures de gaz et d'électricité et les impôts et la note de téléphone et les impôts locaux, et que les assureurs et les dirigeants n'étaient pas sans arrêt sur leur dos pour leur gâcher la vie. Papa dit qu'il aurait peut-être été pirate, à l'époque, avec tout cet alcool et ces belles femmes avec des grosses boucles d'oreilles et des colliers, et les batailles à l'épée, et il sourit à Maman, mais Maman aussi elle aurait pu être pirate, comme Anne Bonny et Mary Read, qui n'a pas été pendue parce qu'on s'est aperçu qu'elle attendait un bébé. Il n'y aurait plus de loi pour leur tenir la tête sous l'eau et leur voler leur salaire pour des bêtises, parce qu'il y a toujours quelqu'un après Papa pour lui soutirer de l'argent et le ruiner avec des loyers impossibles et qu'ils n'ont qu'à inventer une nouvelle loi et à chaque fois Papa doit payer, sinon il ira en prison.

Moi, j'imagine bien Papa en pirate, avec des pistolets et une épée et des pantalons larges, et un œil au beurre noir, comme quand il s'était fait cogner par un supporter de Chelsea quand il était allé voir jouer West Ham, et je suis sûr que les types qui l'ont attaqué à Victoria Station, il les ferait sauter de la planche. Sarah veut aller voir le Pays Imaginaire, de l'autre côté de la rue, alors nous retraversons le bateau et je regarde encore les pirates et les fusils, et puis nous attendons pour traverser.

« C'est la sixième Rolls que je vois passer, dit Papa. Je me demande combien de millionnaires habitent à Southend. »

Moi aussi, je vois une Rolls-Royce noire qui passe devant nous, parce que les gens riches de Londres viennent vivre ici, et puis il y a un dessin qui représente un monsieur avec un pardessus et une drôle de tête, comme un personnage de bande dessinée, et je demande à Papa ce que c'est, et Papa me dit que c'est la police qui a mis ça là pour prévenir les gens contre les exhibitionnistes, et il m'explique qu'un exhibitionniste, c'est un homme qui montre sa quéquette à des gens qui ne veulent pas la voir, et Maman dit que, par exemple, voilà

une raison pour laquelle nous avons besoin de la police, alors là, Papa hoche la tête et dit qu'il est d'accord. Moi, ça me fait rire, je trouve ça idiot de montrer sa quèque à tout le monde, et en plus ça doit faire drôlement froid, avec le vent qui souffle, et puis nous traversons la route et Papa donne encore de l'argent au vieux monsieur, et nous entrons dans le Pays Imaginaire.

Maman nous guide au milieu des grandes images en expliquant que c'est l'histoire de Peter Pan, un petit garçon qui n'a jamais grandi, et moi je dis que c'est bizarre parce que moi, j'aimerais bien grandir pour devenir comme Papa, mais Papa me dit de ne pas être si pressé, parce que lui, il aimerait bien être encore un enfant et que c'est le meilleur moment de la vie parce qu'on n'a à s'inquiéter de rien et qu'on peut simplement jouer et aller à l'école et être soi-même. Il dit que s'il pouvait redevenir enfant, il apprendrait bien à l'école, ça c'est une chose qu'il me dit tout le temps, que ça compte beaucoup pour plus tard, et pendant ce temps-là Maman nous parle de Wendy et de la Fée Clochette et du Capitaine Crochet et d'un crocodile. Sarah voudrait être Wendy, et moi, je serais le Capitaine Crochet, parce que j'ai bien l'impression qu'il y a des pirates partout, à Southend, et comme ça je pourrais avoir une épée, et je leur raconterais tout ça à l'école, pour qu'on joue aux pirates dans la cour. Sarah aime bien le Pays Imaginaire, elle voudrait voir la Fée Clochette, mais Maman lui dit que ce sont des légendes et qu'il n'y a plus de fées ni de lutins aujourd'hui, en tout cas pas par chez nous, et qu'il faudrait aller tout au fond de la campagne pour en trouver, ou alors traverser la mer jusqu'en Irlande, et que même là on pourrait ne pas les voir, parce que nous n'avons pas assez l'habitude pour les reconnaître. Il y a une boutique qui vend des livres et des jouets, et Papa et Maman achètent le livre de Peter Pan à Sarah. Moi, j'ai une épée.

Quand nous sortons, il fait moins froid que tout à l'heure, et nous nous promenons devant la mer. Il y a plus de gens maintenant, et nous achetons des beignets à une dame qui les fait devant nous dans une petite baraque, et ils sont vraiment délicieux. Maman dit qu'elle nous lira l'histoire de Peter Pan ce soir, à la maison, et moi je n'arrête pas de penser aux pirates et j'aimerais bien voir un vrai bateau de pirates s'approcher de nous, alors je me mettrai un bandeau sur un œil et je me battrais avec mon épée. Papa dit que nous allons aller jusqu'au bout de la promenade et revenir vers la voiture pour rentrer à la maison, si on ne veut pas être pris dans les embouteillages. Bobby doit attendre sa soupe, et Maman dit qu'elle espère que ce sacré chien n'a pas encore été fouiller dans la poubelle.

À Liverpool

Liverpool nous bat toujours, à Anfield. Du point de vue du score, on n'a rien à attendre, mais généralement l'équipe fait un bon match. C'est un drôle de terrain. Il a bonne presse, mais moi, je ne l'ai jamais aimé. Quelque chose de froid. Je ne marche pas dans leur truc, ce côté « on a la pêche, on s'éclate », « unis dans la pauvreté », toutes ces conneries. Liverpool, en réalité, ce sont des bandes de types efflanqués armés de couteaux, qui essaient de choper le cockney isolé qui retourne vers Lime Street. Des rues de merde, des tas d'ordures. Des petits branleurs qui jouent aux fléchettes et balancent des dalles de béton sur les trains qui rentrent à Londres. La lie de la population.

Ils peuvent bien montrer Brookside à la télé et essayer de nous faire croire que c'est le fin du fin, comme ils le font avec tout, mais Liverpool, ça reste les HLM à l'abandon, les émeutes à Toxteth, et les supporters qui se lamentent quand ils perdent un match. Cilla Black et les autres se font du pognon avec le mythe. Mais tu n'y crois pas, à ce genre de conneries. Tu crois ce que tu vois, et ce que tu vois de Liverpool, c'est une sale bande de mecs avec des lames, même si, dans les journaux, on n'a jamais lu une ligne qui raconte comment tu te sens quand tu tombes dans une embuscade du côté de Merseyside. Ce sont les trophées qui comptent, et personne ne veut rien savoir d'autre.

Le stade se vide. On a encore perdu. Le cousin de Mark, Steve, nous accompagne. On l'a retrouvé à l'entrée. Il est garé vers Stanley Park, et on va filer vers Manchester. J'ai l'impression que ça ne va pas franchement péter aujourd'hui, parce que Harris et les autres ont bien essayé d'imaginer comment trouver l'ennemi, mais on sait que les flics ont la situation en main. Ils nous ont repérés depuis qu'on est arrivés, et ils ne nous ont pas laissé la moindre occasion.

Donc on se traîne vers la sortie, et nous voilà dans la nuit sinistre de Liverpool, dans des rues sombres infestées de flics. C'est comme à Londres, ces fumiers à cheval brandissent des matraques, avec l'air de ne pas rigoler. Eux-mêmes sont des supporters de Liverpool, et ils haïssent Chelsea, comme tout le monde d'ailleurs. Ils ne supportent pas l'indiscipline dans ce coin-là et, au premier débordement, ils te chopent. Sans impressionner les éléments les plus durs, ça les rend vigilants. Harris essaie de regrouper sa bande à l'écart des bus, mais les flics ne sont pas si cons. Il a une cinquantaine de gars derrière lui, mais rien à faire. Les cars leur bloquent le passage. Ils ont l'air trop louche, les voilà coincés.

Nous, on suit Steve, on réussit à persuader un flic que nous allons chercher la voiture. Ça n'a pas été facile, mais maintenant, on longe Anfield sur une sorte de grand terre-plein bitumé, au milieu des hommes et des gosses qui discutent tranquillement. On se sent carrément voyants. Et parano, parce qu'il suffit qu'une bande de Liverpool se pointe au coin du stade, et en trois secondes on est baisés. Tomber sur quatre gars de Chelsea, tout seuls, ce serait le pied pour eux. Nous parlons bas. Inutile de se signaler bêtement. J'ai les poings serrés, et le premier connard qui l'ouvre verra son nez transformé en schrapnels. En lui enfonçant un peu la cervelle avec son pif éclaté, on arrivera peut-être à trouver d'où leur vient cet accent geignard à la con. Steve a intérêt à savoir où il a garé la bagnole, parce que ça craint quand même.

Cela dit, on ne se fait pas emmerder, les gars que ça intéresse doivent attendre du côté de Lime Street, planqués dans un de leurs tunnels. Les petits voleurs que j'ai vus au match de l'équipe d'Angleterre sont des rats humains, avec la peau toute blanche, et ce putain d'accent que personne ne comprend. Ils se flattent partout d'être de fameux casseurs, et ils l'ont prouvé quand ils suivaient Liverpool partout en Europe, en piquant du matos haut de gamme, en Suisse et en Allemagne, et en lançant une collection de nouveaux créateurs avec des fringues volées, moyennant quoi les amateurs de mode, complètement à côté de la plaque, ont foncé dessus, et ont dû payer la peau du cul pendant des années. Mais quand ils font match nul contre la Hollande, à Rotterdam, les petits gars vont plutôt casser une bijouterie. Une bande de petits voleurs à la con. Nous voilà dans la voiture. J'ai une méchante soif, et je bande. À Manch', il y a une nana qui ne va pas s'ennuyer, ce soir.

« Tu mets la radio, qu'on écoute les autres résultats ? » demande Mark, assis à l'avant avec son cousin.

Il se met à pleuvoir, et tout ce qu'on aperçoit de Liverpool, ce sont des silhouettes qui passent entre deux réverbères, la tête dans les épaules, des murs de brique et de ciment qui luisent sous l'éclairage artificiel. Tottenham a perdu, et on gueule de joie. Les essuie-glaces vont et viennent, nous ouvrent un chemin dans des rues crasseuses, bordées d'échoppes bondées de mômes et de vieux en train de bouffer des petits pois en purée et des frites rances avec de la sauce au curry. C'est d'une tristesse à gerber, et j'ai beau haïr ces connards de Liverpool, je plains malgré tout ces pauvres gosses avec leur chemise trop légère, détrempée par la pluie. C'est vraiment le fond de la merde, cette ville. Ils peuvent bien garder leurs Boys From the Blackstuff et Derek Hatton. Dans un endroit comme ça, moi je crèverais, après avoir grandi à Londres. Enfin, Londres est merdique, d'accord, mais c'est chez moi, et ça n'a rien de comparable avec

Liverpool. Non, ce bled est vraiment le trou du cul de l'Angleterre. Je ne blâme pas Yosser Hughes de démolir tout ce qui bouge. À sa place, je ferais pareil.

« C'est l'enfer, ici, dit Rod, comme s'il lisait dans mes pensées. Tu m'étonnes que ces pauvres mecs descendent à Londres simplement pour dormir dans la rue. À Londres, au moins, ils peuvent toujours tailler une pipe à un richard et se faire un peu de thune. Mais ici, qu'est-ce qu'il y a à branler ?

— Rien, dit Steve, les yeux fixés sur la route. Liverpool est une ville à l'agonie. Elle est déjà crevée. Trop de sang irlandais, et à Toxteth, tu as tous ces mômes qui descendent des esclaves. À l'origine, Liverpool était la ville de la traite des Noirs, c'est d'ici qu'ils les achetaient en Afrique pour les livrer en Amérique. Le passé a pris sa revanche.

— Je ne sais rien de tout ça, mais ce que je sais, c'est que Liverpool devrait être rasée, et tous ces connards vendus au plus offrant. » Rod s'interrompt, réfléchit. « Encore que personne n'en voudrait, même comme esclaves. Au point de vue boulot, on n'en tirerait pas grand-chose. » Il se met à siffler la musique de la pub pour Hovis.

« En comparaison, Manchester, c'est la classe », reprend Steve. « Entre Manch' et Liverpool, c'est la haine totale. Incroyable. Pire qu'avec vous, à Londres. Quand tu vas voir un match entre Man U et Liverpool, c'est de la dynamite. La haine, quoi, à cent pour cent. Il n'y a pas pire, si ce n'est entre les Rangers et le Celtic. Là, c'est carrément la guerre civile, à mort. C'est une histoire de religion. Les catholiques contre les protestants, comme il y a un siècle. Et même entre Liverpool et Everton, ou entre Man U et City, il reste encore un peu de ça, quelque part. »

Il accélère, et bientôt nous voilà sur l'autoroute, direction Manchester. Les résultats des matches continuent d'affluer à la radio, et on hurle de joie ou de rage, c'est selon. On se sent mieux à présent, on est contents de laisser Liverpool derrière nous, même si Chelsea s'est fait battre. On se détend. On s'en est tirés, on a laissé tomber les bandes, on n'est pas bourrés, on se la coule douce. On a fait acte de présence, on a soutenu nos Bleus, et maintenant, j'ai simplement envie de manger un morceau, de descendre quelques pintes, et peut-être d'une bonne femme pas trop dégueu. Steve appuie sur le champignon, la pluie tombe à seaux à présent. On file au milieu des camions et des voitures que l'on devine à peine. Ce pourrait être n'importe où en Angleterre, mais on sait qu'on est dans le Nord, bizarrement. C'est comme une odeur, une ambiance particulière, même sur une autoroute. On s'arrête à une station-service. Ça pue le graillon et le tabac fort. Comme un voyage dans le passé. On se gâte le goût, quand on vit à Londres. Ici, c'est un autre monde, un monde primitif, habité par des gens primitifs. Chaque région du pays a ses propres tribus.

Une fois à Manchester, Steve se gare devant chez lui. Un quartier mortel, mais pas loin du centre. Comme on n'a pas apporté de munitions avec nous, on se précipite dans le premier pub venu. Il est encore tôt, il y a juste quelques gens du coin qui traînent là, l'air pensif, le regard perdu dans leur verre, de sorte qu'on se sent un peu trop bruyants, jusqu'à ce que trois pintes nous aient calmé les nerfs. Ça va être une fameuse soirée. Je le sens, je ne sais pas pourquoi. Tu te tapes une semaine de routine, tu te comportes correctement au stade, un coup tu gagnes, un coup tu perds, mais bon, maintenant on est détendus, prêts à se fusiller quelques neurones.

Finalement, on s'est descendu six pintes en une heure et demie, et Steve est torché. Je n'arrive pas à savoir ce que je pense de ce mec-là. S'il est correct, ou s'il est à moitié con. Il y a quelque chose de pas net chez lui. Il lui manque une case. Il n'est pas abruti, mais il y a un truc, je ne sais pas. Il va appeler un taxi. Le pub s'est rempli à présent. Des couples entre deux âges, pour la plupart. Ils sont marrants à voir, avec leurs fringues classe, comme souvent dans le Nord. Des gens sans histoire, et je suppose que si c'était dans un bar de Liverpool, ce serait la même chose, les mêmes têtes. Nous faisons durer la dernière pinte, et le taxi arrive pour nous emmener dans le centre.

« Il y a de la nana, dans le coin, déclare Rod en payant la tournée au bar d'un pub chicos, avec miroirs et tabourets de cuir. Il y en a une qui va se prendre une bonne dose de Chelsea, ce soir. Une bonne chaude-pisse londonienne. »

Je ne peux qu'approuver. Le pub est bondé. Cela dit, elles me paraissent toutes un peu jeunettes, des étudiantes, ou ce genre-là, et personnellement, j'aimerais mieux me faire une vraie nana du Nord, une solide, plutôt qu'une de ces poupées gonflables. Une sérieuse, cent pour cent Manch'. La musique est correcte et la bière pas chère, donc on traîne un moment, essayant de repérer des supporters de Man U ou de City, mais tous ces mecs-là s'intéressent plus à leurs fringues qu'à la baston. Les pauvres petits chéris, ils ne voudraient pas froisser leurs costumes. Ces pauvres cloches se prennent tous pour Peanut Pete, ce qui est franchement débile, et ce qu'il faudrait à ces branleurs, c'est une bonne raclée, histoire de leur remettre les pieds sur terre. Leur botter le cul et les forcer à respirer bien à fond, le nez au ras des tuyaux d'échappement, la pollution d'une ville anglaise. Mais bon, quand tu n'as aucune résistance en face, tu laisses tomber. Ce qu'on veut, c'est un minimum d'hostilité, rien à voir avec ces gamins bien propres qui haïssent la violence, même s'ils l'utilisent dans leur langage et leurs manières.

Je repère un gros connard près du bar, avec ses potes. Il est sapé comme un clown, et se prend de toute évidence pour l'empereur du samedi soir, avec sa bouteille qui l'attend dans une boîte branchée,

histoire d'impressionner des pétasses pour qui être un mec, un vrai, ça tient à une coupe de cheveux et au prix des fringues. Gros con. Je pourrais effacer cet enfoiré sans aucun problème, mais j'ai encore assez de lucidité pour savoir qu'il est trop tôt dans la soirée, et que j'aurais les flics sur le dos en cinq minutes. Non, il faut garder l'œil ouvert et attendre le bon moment. Inutile de se ridiculiser. Ce mec-là, ça ne regarde que moi, c'est personnel, on ne fait pas ça en public. J'ai repéré les lieux et j'ai un bon timing. Un petit pipi, et le mec va se retrouver avec la tronche fracassée, la prochaine fois que sa vessie se mettra à le chatouiller.

« Alors je vais à la clinique, et le gars me dit de me désaper. Il jette un coup d'œil, il me trifouille le nœud. » Mark est bourré, il est lancé dans le récit de sa dernière visite au centre de dépistage des MST. « J'hésite à lui filer un coup de boule, je me dis qu'il a l'air à moitié pédé, et le mec doit constamment avoir ce problème-là, parce qu'il commence à me parler de sa bonne femme et de ses mômes qui travaillent bien à l'école, qui devraient entrer dans la carrière médicale comme leur père, enfin ce genre de conneries.

— Plutôt mourir de la chtouille que de laisser un toubib jouer avec mes couilles, à moins que ce ne soit une femme médecin, évidemment. » Rod se marre et s'étouffe sur sa bière, il en renverse partout, sur sa chemise, par terre. « Autant se les gratter tout seul, au moins on n'est pas obligé de lâcher son verre.

— Attends, c'était un pro, hein, pas une pédale qui te cherche. Enfin, j'étais à peu près net, d'après lui, même si j'attends encore des résultats de tests la semaine prochaine. Il m'a dit de faire gaffe où je trempais ma queue, enfin pas exactement en ces termes-là, et moi, j'ai repensé à cette petite nana que j'avais baisée, et qui avait un con serré comme pas possible. Ça a dû saigner méchamment là-dedans. C'est comme ça que tu te chopes le sida. »

Le gros enfoiré que j'ai repéré pose sa canette sur le bar et s'éloigne vers les chiottes. Je le suis. La musique explose dans ma tête, un truc genre Happy Mondays, je ne sais pas trop, mais j'entends quand même la voix du mec, je vois sa gueule de crâneur. Gros enfoiré. Il se prend pour quelqu'un. J'entre dans les chiottes. Il est en train de pisser et de s'admirer, penché sur la cuvette. Il y a un autre mec qui se reboutonne et s'apprête à sortir. Je fais mine de me laver les mains. Une fois l'autre sorti, je vais vers le gros con, je l'attrape par les tifs, à pleine poignée, je lui tire la tête en arrière et lui frappe le crâne contre le mur, de toutes mes forces. Ça fait un gros boum, entre l'os et le ciment. Je lui tire encore la tête en arrière, et cette fois, je lui fracasse la gueule droit devant, sur le carrelage. Tout mon bras vibre sous le choc. Ses genoux cèdent, et le mec glisse à terre, dans sa pisse, il y a du sang partout sur le mur qui fait un joli dessin, vachement joli. Le

pauvre chéri, il est tout abîmé, et ses vêtements aussi. Du sang et de la pisse, le grand cocktail britannique. Une institution nationale. Je sors et dis aux autres qu'on se trisse, que je viens de me faire un connard de Manch'. On dégage, vite fait.

Manchester est en pleine agitation, il y a vraiment un truc dans cette ville. Je me sens mieux. Les choses ont retrouvé leur juste place. Ce connard méritait une leçon. J'espère qu'il a la tronche fracassée. Que les sutures seront bien profondes. Que le toubib les foirera, la première fois. Mais bon, ce n'est pas le moment de traîner, et on file. Dix minutes plus tard, on est dans un autre pub, plus sympa que le précédent, avec deux gonzesses au bar, mignonnes. Bien roulées. Créées pour une seule chose. Elles me font penser à la Lettre à Brejnev, puis je me rappelle que ces nanas étaient de Liverpool, ce qui fait une différence, puisque Manch' hait ceux de Liverpool, qui ne se prennent pas pour de la merde, dès qu'il s'agit de chourrer. J'ai intérêt à surveiller mon portefeuille, avec ces deux-là.

Je me penche au-dessus d'une des nanas pour commander quatre pintes de blonde. Elle sent le parfum, très fort, et se marre avec sa copine sans faire un geste pour s'écarter. Je m'appuie un peu plus fort contre elle, légèrement instable sur mes jambes à cause de la bibine, ce que j'utilise comme prétexte pour la tester, et elle ne bouge pas d'un centimètre. C'est bon. Je sens ses nibards au travers de son haut, elle porte un soutif décollété. Rien qu'à l'odeur et au contact, je me sens revigoré.

« Encore un centimètre, et vous allez finir par me téter », dit-elle avec un sourire barbouillé de rouge à lèvres, sur quoi sa copine s'étrangle de rire sur son verre.

À notre accent, elles ont compris que nous sommes de Londres, mais ça n'a pas l'air de les épater plus que ça. Elles y sont allées une fois ou deux, mais pour elles, c'est une ville de merde, une ville de frimeurs. Tout y est cher, et les boîtes sont pleines de mômes imbéciles. La fille parfumée qui me suggère de la téter ne posera aucun problème, quant à Steve, il est déjà sur le coup avec sa copine. Je dois avouer qu'il ne perd pas de temps. Il est en train de lui raconter qu'il adore Manchester. Que Londres est une pourriture. Évidemment, je ferais mieux de me concentrer sur la salope à côté de moi, qui m'envoie des œillades comme seules savent le faire les nanas bourrées, mais il commence à me gonfler un peu sans le savoir, tout ça pour tirer son coup.

Moi, je peux accepter qu'une nana se foute un peu de ma gueule, parce qu'à la fin de la soirée je vais la troncher, et donc ça reste amical. Steve, lui, n'a rien à proposer. Et si l'on entendait dans un pub inconnu une bande de mecs en train de démolir Londres, ou pire, Chelsea, on foncerait dans le tas, sans une seconde de réflexion. Mais

avec les filles, je supporte ça, et parce qu'il doit y avoir une sorte de respect, au fond, un truc inné, enterré sous toutes les conneries qu'on peut raconter. Steve est le parent d'un copain, donc je dois jouer le jeu, mais il attige un peu, là, il en fait trop. Enfin bon, c'est le cousin de Mark, je ne dis rien.

« J'ai été heureux de quitter Londres pour m'installer ici. Les gens sont plus authentiques, et on n'a pas tous ces cinglés qui traînent dans les rues. Ici, les gens se parlent, et tout est moins cher, de sorte que l'on peut se permettre de sortir plus souvent. Et puis les gens sont vrais. Ils ne se préoccupent pas tant de leur image, ni de l'argent. »

Je remarque que Rod observe Steve, il l'écoute aussi. Il me jette un coup d'œil. Nous pensons la même chose, c'est clair. Enfin, il a sans doute raison sur certains points, dans ce qu'il dit, mais après une bonne journée, on ne casse pas ses collègues comme ça. La vérité est souvent difficile à avaler, mais on ne peut jamais renier sa culture, quoi qu'on dise. Cela fait peut-être six ans que Steve vit à Manchester, mais il est né à Londres, il a grandi à Londres, et il y aura toujours un lien.

C'est comme les Indiens de Southall. On peut bien les charrier à l'occasion, mais ils ne vont pas tout plaquer simplement parce qu'ils sont en Angleterre. Ils ne vont pas abandonner le curry pour se mettre à bouffer des fayots et des toasts tous les soirs. Ils arrivent à allier le respect avec leur propre mode de vie. On a toujours tendance à mettre en avant ce qu'on vit, à le faire valoir, mais au fond, on sait bien ce qu'il en est et, à mes yeux, Steve est en train de passer pour un con. Comme ces branleurs qui n'arrêtent pas de cracher sur l'Union Jack, en disant que c'est le symbole de je ne sais quoi. Ils ont tous le même accent, ils suivent tous la même politique. L'accent de la haute pour une politique de riche. Ils aiment bien se qualifier d'intellectuels, mais en fait ce sont des paumés, des étrangers à leur propre culture.

Steve fait peut-être partie de ces déracinés, en tout cas il n'en a pas l'accent et, à mon avis, son seul projet politique, c'est de se vider les couilles. Mais il est aussi chiant que ces mecs qui vous font des conférences sur des trucs qu'ils n'ont jamais vécus en réalité. Sa politique, c'est de promettre n'importe quoi et de tout mépriser, simplement pour tirer son coup avec une nana bourrée qui se fera mettre par le premier venu, puisque c'est samedi soir. Ce qu'il fait, c'est accomplir un devoir social. Samedi soir, un mec, une nana, ça baise. Et il raconterait n'importe quoi pour remplir le contrat. En fait, le mec n'a aucune fierté. Aucun respect de soi. Rien. Un de ces types qui ont besoin de faire de l'épate, parce qu'ils n'ont aucune solidité, à la base. Prêts à dire n'importe quoi, à faire n'importe quoi. Un con de plus, dans un monde qui en est déjà saturé.

Je vide ma pinte, et Mark va commander au bar. Je trouve que son

cousin est un enculé, et je me demande si je vais le lui faire savoir ou pas, mais on n'est pas encore assez bourrés. Steve est comme un supporter girouette. Il va suivre le mouvement quand l'équipe joue bien, mais si on perd, tu ne le verras plus pendant dix ans. Il va descendre à Anfield parce que ce n'est pas loin par l'autoroute, en râlant et en gueulant parce que tout le monde fait pareil, et ça se borne à ça.

« Le pire, à Londres, c'est des quartiers comme Brixton. On pourrait aussi bien être à New York. C'est un coin dangereux, et je ne conseillerais pas à une femme de s'y promener à la nuit tombée. »

Je fixe sa nuque pendant qu'il continue de déblatérer ses conneries, et c'est vraiment n'importe quoi, parce qu'il a déjà dit la même chose de Moss Side et de Hume, tout à l'heure, à Anfield. Je ne sais pas, je ne devrais peut-être pas m'énerver autant pour des trucs comme ça. Ça vient peut-être de moi. Il est bourré, il raconte des conneries. Je devrais laisser courir. Ne pas me prendre la tête sur ce que peut raconter Steve pour baiser une pute. Mais je pense au foot, aux risques que l'on prend tous ensemble, et ça représente quelque chose, ça, une sorte de loyauté peut-être, et c'est une notion que ce mec-là ne comprend pas. Bon, je vais pisser.

Je m'appuie le front au mur, en train de vidanger ma bière. Je repense à ce gros connard, dans le pub, tout à l'heure. Il doit être à l'hosto, en ce moment même. J'aurais pu le tuer, cet enfoiré, et je me mets à imaginer ce que ce doit être d'en prendre pour vingt ans. De se retrouver en taule, à nettoyer les chiottes tous les matins. D'être transféré de prison en prison au travers du pays, en essayant de garder un profil bas pour avoir une réduction de peine, de se contenir sans cesse, alors que tu n'as qu'une envie, c'est de massacrer quelqu'un pour te défouler. Je me reboutonne, me passe la gueule sous l'eau, au lavabo. Je suis à cran, et je ne sais pas pourquoi, ce n'est pas normal. J'ai un coup en vue, j'ai vu jouer Chelsea, même si l'on s'est fait battre, et en plus je me suis déjà payé le luxe de déroutiller un branleur ce soir. Et malgré tout, j'ai envie d'envoyer un coup de boule à Steve, même si je sais que ce n'est pas un bon plan, puisque c'est le cousin de Mark, et que Mark est un pote. Plus qu'un pote. Ça fait des années. Comme Rod. Un frangin, lui aussi. Deux mecs qui feraient n'importe quoi pour toi. On se tient les coudes, on s'aide. L'eau froide me réveille, je me calme, ça va. Je retourne au bar, prends le verre que Mark vient de commander.

« Alors, vous voilà revenu ? » La fille avec qui je discutais se penche vers moi, elle se frotte. Elle a déjà tiré ses plans avec sa copine. « On peut continuer ailleurs, si vous voulez, mais je suis bourrée.

— Vous pouvez venir chez moi, intervient Steve. Ce n'est pas loin.

On peut prendre un taxi, je paierai, si vous n'avez pas assez.

— Non, quatre contre deux, je ne suis pas d'accord », dit la nana. Je la regarde. Elle se demande si l'on n'est pas un peu louches. Genre violeurs, ou touzeurs. « Ne le prenez pas mal. » Elle me regarde bien en face, le visage sérieux, un joli visage. « Les filles doivent faire attention, par les temps qui courent. Il y a tellement de cinglés. Il suffit de se tromper, et on se retrouve en petits morceaux éparpillés dans tout Manchester et sa banlieue. »

Steve secoue la tête et se détourne.

« Vous venez, oui ou non ? » La fille a quitté son tabouret, elle me tire vers la porte. Je dis aux copains que je les retrouverai à la gare demain, à midi. Je la suis.

Elle se serre contre moi, et on se met en route. Il fait froid cette nuit. J'oublie les autres, et elle non plus ne s'inquiète pas pour sa copine. Trop bourré pour penser. Trop bourré pour me fritter avec un autre mec aussi bourré. On marche, on marche, ça me paraît durer des siècles, même si elle n'habite qu'à dix minutes. Je monte deux étages, dans le noir. La lumière ne marche pas. Enfin, nous voilà dans un appartement bien chaud, avec un joli papier peint et de la moquette violette. Cela dit, je n'ai pas le temps de bien apprécier le décor, parce qu'elle me conduit dans la chambre sans même m'offrir un verre ou se donner la peine de suivre le rituel normal, café, musique chiante en fond sonore. On se désape, et avant même que la tête ait cessé de me tourner, le cerveau complètement imbibé de bière, on est en train de baiser comme des porcs, au risque de défoncer le lit et le plancher.

C'est un bon coup, pas de doute, ce qui n'est pas courant quand elles sont cassées, et peut-être la bière a-t-elle un effet, parce qu'il faut un bon moment pour que je décharge et m'effondre en un petit tas trempé de sueur. On est tous les deux abrutis d'alcool et de sexe, et tout à coup, elle me tend une tasse de café, c'est le matin. Elle me dit que j'ai un quart d'heure pour le boire et partir. Que je ne dois pas mal le prendre, mais que sa mère et sa nièce vont débarquer bientôt. Moi, je ne me sens pas trop mal et, honnêtement, j'aurais bien remis le couvert avec elle, la tête claire cette fois, mais on ne peut pas tout avoir dans la vie, et la séance de cette nuit était vraiment réussie, ce qui est déjà tout bénéf par rapport à la chierie habituelle, quand tu es bourré.

Je passe une demi-heure sur un banc à lire les pages de foot des journaux en attendant Rod et Mark. Ils ont l'air mauvais, et me regardent d'un sale œil. Ça a dû tourner au pas net, avec l'autre nana, hier soir. Moi, je me sens bien. En forme pour le trajet de retour. Rod va se chercher une tasse de thé, et Mark s'assoit sur le banc à côté de moi. Il secoue la tête, l'air pas trop content de la vie.

« Je vais me faire tuer, en rentrant à la maison. » Il étend ses

jambes, donne un coup de pied dans un paquet de clopes vide, le manque et se cogne le pied par terre. Il jure. « C'est mon cousin Steve. On lui a foutu une branlée, cette nuit. Il persuade la nana, la copine de celle avec qui tu es parti, de rentrer avec lui. Rod et moi, on campe dans le salon. À trois heures du matin, le voilà qui s'amène avec une serviette en guise de pagne. Il nous réveille et nous dit de venir la baiser dans sa chambre.

« Moi, je lui dis de dégager, que je ne suis pas un pervers. Enfin, je pense qu'il plaisante, mais tout d'un coup, j'entends pleurer, comme une voix de même. Je me lève et je vais jeter un coup d'œil. Il l'avait carrément dérouillée. Elle tremblait de peur dans le lit, avec un œil poché, du sang sur les draps. Et lui, il gueulait, il disait que c'était un ange déchu, qu'elle n'avait que ce qu'elle mérite.

« Ça m'a rendu cinglé. Je l'ai tabassé comme une merde. Je supporte pas ça. La fille avait vraiment mal, tu vois. Quand j'en ai eu fini avec lui, il était dans un sale état. On a renvoyé la nana chez elle en taxi. Et ce matin, on a laissé Steve se démerder, je lui ai dit d'appeler lui-même une ambulance. Je n'allais pas aider ce connard. Et s'il se pointe encore chez moi, je le tue. C'est la honte de la famille. »

Rod revient, s'assoit à son tour. Il souffle sur son thé, le boit à petites gorgées. Il me jette un coup d'œil pour voir si je suis au courant de l'histoire. Je lève les yeux. Je savais qu'il y avait quelque chose de pas net chez ce mec. Des coups à se demander de quoi il est capable, s'il va déjà si loin en présence de témoins. C'est la première fois que je le rencontrais, et j'espère que ce sera la dernière.

« Tu as manqué une sale nuit, dit Rod. – Ça va faire du bruit, quand je vais rentrer à Londres, dit Mark. Il ne préviendra pas les flics, mais je ne serais pas surpris qu'il en parle à sa mère. Enfin, peut-être pas, je n'en sais rien. Ça craint, cela dit. Je le connais depuis qu'on est tout mômes, même si on ne s'est jamais beaucoup vus. Je n'avais aucune idée de ça. J'espère quand même qu'il va la fermer. Ma tante Doreen est une bonne femme bizarre. Si elle apprend que j'ai touché à son Stevie, elle va me balancer les foudres de Dieu. »

Doux Jésus

La plupart du temps, elle gardait les lèvres closes, et ne parlait que quand on s'adressait à elle, c'est-à-dire assez souvent en fait, entre les gens qui lui laissaient leur linge, ceux qui avaient besoin de monnaie, et ceux qui passaient simplement la tête par la porte pour demander à quelle heure fermait le lavomatic. Ceci convenait parfaitement à Doreen, car ainsi elle n'était pas contrainte de parler de la pluie et du beau temps ou de l'incurie du gouvernement, à moins qu'elle n'en eût envie, et bien que travailler dans un lavomatic impliquât discrétion et savoir-faire, savoir quoi dire, à qui, à quel moment précis, selon l'humeur de chacun, en général elle s'en sortait parfaitement, sauf quand une des vieilles, plus âgées qu'elle, venait traîner dans ses pattes, se parlant à elle-même ou à quelque compagne invisible, marmonnant plutôt, une de ces toquées qui, parce qu'elles avaient tout connu et tout traversé, la guerre et tout ça, s'imaginaient ne pas avoir besoin qu'on leur réponde, de sorte que Doreen devait se mordre les lèvres quand elle était tentée de les mettre en garde contre l'influence du Malin, contre les salamandres qui survivaient à la chaleur et crachaient le feu, alors que leur salut ne se trouvait qu'à quelques minutes de marche, devant l'autel du temple protestant qu'elle-même fréquentait deux fois par semaine.

C'était à force de trop de solitude. Généralement, leur mari était mort, souvent tué par les Allemands en France, ou s'était enfui avec une femme plus jeune, bien que, honnêtement, on imaginait mal, en voyant l'allure de la plupart des hommes du quartier, qu'ils pussent attirer une femme un tant soit peu intéressante, mais la vie réservait ainsi bien des surprises, dont aucune n'était si surprenante. Comme Walter, qui traînait dans les rues toute la journée, tout seul, et passait au lavomatic le vendredi après-midi, avec son sac en plastique, toujours le même sac qui tombait peu à peu en lambeaux jusqu'à ce que Doreen, à la fin du mois, lui en donne un autre, un sac du supermarché, un de ceux qu'ils vous faisaient payer dans le temps, parce qu'ils étaient plus solides que la saloperie qu'ils donnent gratuitement, mais d'après ce qu'elle avait entendu dire, ils allaient de nouveau les faire payer, car rien n'était gratuit dans ce monde trop humain, seuls l'air et le soleil, et ceux-là appartenaient à Dieu. Elle disait à Walter que quelqu'un avait oublié le sac, elle jouait les bons Samaritains sans lui laisser voir qu'elle pensait à lui, à son salut, et qu'il devrait songer à se convertir pour le bien de son âme.

Walter faisait lui-même sa machine, en sifflant de vieux airs de

Dublin. De temps à autre, il se mettait à crier tout seul, à se lamenter sur les larmes de l'Irlande, sur les catholiques qui se voyaient écrasés depuis des siècles, sur ceux qui étaient morts en combattant les Anglais. Alors, Doreen intervenait calmement, parce que la politique n'avait rien à faire au lavomatic, cela effrayait les mères avec leurs enfants, du moins le pensait-elle, et qu'il pouvait toujours y avoir là un homme en train de lire son journal, qui aurait un point de vue différent, d'où bagarre, sang, et damnation. La politique, voilà qui tourmentait Doreen. C'était un vilain mot, et la vie était déjà assez dure comme ça, merci bien. Dieu surveillait ses ouailles, et ces hommes en costume trop neuf ne cessaient de se mettre dans Son chemin. Mais une fois qu'elle avait dit ce qu'elle avait à dire, d'une voix apaisante et sans cesser de sourire, Walter se calmait, on ne l'entendait plus. Il gardait la tête basse, l'air vaguement confus, et Doreen se sentait mal à l'aise de ne pas l'avoir laissé exprimer ses idées, car il appartenait à un autre peuple, un peuple de gens qui n'avaient pas la possibilité de se mordre la lèvre et d'encaisser les coups en silence. Quand elle se sentait ainsi coupable, elle se raidissait, se sermonnait, sachant qu'il lui fallait imposer une espèce de loi.

Walter ne pouvait pas arriver comme ça, embêter tout le monde, et faire du lavomatic un endroit déplaisant. Les affaires périlliciteraient, et Mr. Donaldson serait peut-être obligé de fermer, ou de réduire son personnel, et ce serait Doreen qui se retrouverait au chômage, en train de mendier dans la rue, avec son gobelet. Elle payait ses impôts, et se montrait généreuse quand passait la corbeille, au temple. Donc le calme revenait, et c'était l'habituel défilé des jeunes qui apportaient le linge de la famille, parce que leurs parents économisaient jusqu'au moindre penny et ne se souciaient pas de gaspiller en pourboire, des garçons rétifs et des filles qui parlaient trop fort, de manière franchement agaçante, et juraient même quelquefois, histoire de se faire remarquer, mais il est vrai qu'ils ne voyaient midi qu'à leur porte, qu'ils n'avaient pas conscience des autres, pas encore du moins, et quand cela dégénérait trop, Doreen était obligée de prendre une voix sévère pour leur dire de surveiller leur langage, sinon, ils ne seraient plus acceptés au lavomatic.

Cela dit, la plupart étaient très bien, comme le petit Ronald, huit ou neuf ans, qui venait tous les samedis matin et qui, même si ce n'était pas à lui de s'occuper de la lessive, avait toujours le sourire aux lèvres, comme beaucoup de ces négrillons, non pas, bien sûr, ces jeunes dont le visage exprimait la colère, qui arboraient des cicatrices luisantes et écoutaient de la musique métallique toutes fenêtres ouvertes, mais les vrais Noirs, comme ceux qui arrivaient des Caraïbes pour travailler ici, quand elle était jeune, et Ronald avait ce même

sourire, comme un rayon de soleil, quelle que soit la saison, été comme hiver, d'ailleurs il venait d'une bonne famille chrétienne qui se rendait à l'office aussi régulièrement que le jour succède à la nuit. Il n'était pas agressif, comme tant d'autres jeunes qu'elle aurait pu citer, et Doreen lui disait de lui confier la lessive et d'aller faire de la balançoire, mais en faisant attention aux garçons plus âgés qui vendaient de la drogue, en n'oubliant pas d'éviter la tentation, sur quoi il filait et elle faisait sa lessive, et c'était un plaisir pour elle que de la faire gratuitement, c'était un acte d'amour chrétien, elle s'en occupait dans la foulée, avec les autres. Et quand il revenait, il se montrait toujours gentil et poli, disait merci Mrs. Roberts, c'est très aimable à vous Mrs. Roberts. Puis il rentrait chez papa et maman. Les enfants devraient jouer davantage, comme elle quand elle était petite.

Tout était différent à présent, avec toutes ces histoires dont elle entendait parler, qu'elle lisait dans les journaux, ces hommes qui molestaient les enfants, qui les mutilaient. Ce monstre qui avait tué un enfant et l'avait enterré dans la forêt d'Epping, avant de revenir pour exhumer le pauvre petit corps et le prendre en photo. C'était tellement difficile à comprendre, ce genre de comportement. Cela ne faisait que confirmer ce que disait le pasteur, qu'il existait bel et bien un Démon qui rôdait dans l'ombre, dans les replis les plus sombres de l'âme humaine, un monstre qui s'attaquait aux êtres sans défense, les jeunes et les vieux, les petits garçons et les vieilles dames, tous ces fous furieux qu'on libérait pour les laisser à la charge de la communauté. C'était réellement choquant, comme si le monde devenait dément, comme si les gens se retournaient contre eux-mêmes et se laissaient aller aux pensées les plus viles. Cela faisait des mois que Doreen ne dormait plus correctement. Elle ne parvenait pas à comprendre ce chaos, cette frénésie qui l'entourait.

Les enfants ne savaient plus s'amuser. Ils n'avaient pas besoin de tous ces jouets informatiques pour être heureux, de ces jeux vidéo et autres super-héros de bandes dessinées, et les parents étaient condamnables de déguiser leur petite fille en poupée fardée, et leur petit garçon en soldat miniature. Mais là encore, les pères et les mères ne faisaient que copier ce qu'ils voyaient à la télévision, sur les réclames et dans les vitrines. En voyant certains articles dans des magasins de jouets, Doreen se demandait comment tout cela allait finir, jusqu'où Dieu laisserait Ses enfants s'égarer, avant de Se mettre en colère. Tout cet argent dépensé en fusils de plastique, alors que tant de clients du lavomatic étaient attifés comme des épouvantails. Doreen ne s'approchait jamais de leurs vêtements, parce qu'ils faisaient eux-mêmes leur lessive, mais c'était évident, la couleur les trahissait. Des couleurs ternes, fanées par trop de lavages. Mais c'était leur affaire, et en hiver, il y avait pire que de tenir un lavomatic, avec

la porte fermée, la radio qui marchait, et les machines et séchoirs qui tournaient à plein régime.

Elle avait chaud, elle avait du travail, et Doreen plaignait les miséreux qui vivaient dans la rue en cette saison, comme ce garçon qui dormait dans la cabine téléphonique, au bout de la grand-rue. La première fois qu'elle l'avait vu, elle l'avait tout d'abord pris pour un tas de haillons, ou une lessive oubliée, puis il avait remué les jambes et, le pauvre gosse, il n'avait guère plus de vingt ans, elle l'avait déjà aperçu la veille, assis là dans le soleil couchant, une paire de lunettes noires dissimulant ses yeux, le regard fixé sur le mur. En hiver, le lavomatic était un havre, et à chaque fois que la porte s'ouvrait, laissant entrer un courant d'air glacé, elle se félicitait d'être là, bien au chaud, à l'abri, sous la protection du Seigneur. Les vitres ruisselaient de condensation, et la chaleur des séchoirs la faisait transpirer, ces séchoirs à tambour qui ne cessaient de tourner, dans le cliquetis métallique des moteurs, la vapeur des machines, et l'odeur prégnante de la lessive. L'été, cependant, quand il faisait torride au-dehors, les vitres ruisselaient également, et Doreen préférait que ses clients emportent le linge essoré pour le faire sécher à la maison, en plein air, plutôt que de gaspiller leur argent en séchoir. L'été, la chaleur devenait infernale dans le lavomatic, et ce serait moins nocif pour la couche d'ozone et la calotte glaciaire, ce qui éviterait un nouveau Déluge. De même, cela économiserait l'énergie, mais ils continuaient malgré tout d'utiliser les séchoirs, et Doreen devait sortir un moment sur le pas de la porte pour respirer un peu d'air frais, mais quand la circulation était trop dense, les gaz d'échappement se révélaient insupportables et sa peau la démangeait, à moins que ce ne fût à cause de la lessive qu'elle utilisait, mais non, c'était plus probablement tout ce poison dans l'atmosphère.

En été, Doreen souffrait davantage de son dos, et elle se sentait flemmarde, mais le travail était chose importante, et elle n'avait pas à se plaindre, étant en bonne santé et pourvue d'un emploi. Et au moins, elle ne transpirait pas autant que certaines personnes. C'était quelquefois abominable, les vêtements qu'elle devait laver. Cela prouvait bien que les glandes sudoripares fonctionnaient différemment selon les gens, à moins que ce ne soit une question d'alimentation, de condiments, d'épices, d'ail, mais il y avait aussi parfois des sacs de vêtements apparemment propres, et elle ne comprenait pas pourquoi on les lui donnait à laver, comme si ces gens-là se prenaient pour une reine et changeaient de tenue dix fois par jour. Pas pour la reine d'Angleterre, évidemment, parce que les gens de sa génération savaient utiliser les restes, faire durer les vêtements, ils portaient jupes, pantalons et chemises plus longtemps que les jeunes, n'étaient pas aussi influençables, et se contentaient de ce qu'ils avaient.

De temps en temps, Doreen se demandait si elle avait acquis sa propre odeur, après douze ans passés au lavomatic, parce que c'était comme ça, l'odeur des gens finissait par refléter leur travail et leur mode de vie. Parmi ses clients, elle parvenait à distinguer les banquiers et les avocats à l'odeur âcre de leur chemise ou de leur corsage, comme si le fait de travailler enfermé, de crouler sous la paperasse, leur donnait des poussées de sueur acide, quelque chose de vraiment répugnant, alors que les travailleurs manuels, ceux qui remplissaient les entrepôts ou construisaient les routes, dégageaient une espèce d'odeur lourde, pas si déplaisante finalement. Il y avait aussi la fille du pub en face, et elle sentait la boisson, et c'était là une odeur plutôt sympathique, Doreen devait bien l'admettre, et aussi le rasta, avec ses vêtements si doux, aux couleurs si jolies, et ses cheveux pleins de nœuds mais propres, et elle avait parfois envie d'y passer la main, de laisser ses doigts abîmés se prendre dans les nœuds. Pour Noël, il lui avait offert une théière en porcelaine jaune, pour la remercier d'être si gentille envers son neveu Ronald, avait-il dit, et elle lui avait préparé une tasse de darjeeling le matin de Noël. C'était un homme si charmant, du même âge que son Stevie à peu près. Elle passait toujours la main dans les cheveux de son fils, quand il était petit, il avait des cheveux magnifiques, et parfois, elle souhaitait pouvoir s'installer à Manchester, pour le voir chaque jour.

Stevie n'était que sincérité et honnêteté envers elle, c'était le meilleur fils dont une mère pût rêver, de sorte que, quand il y avait eu cette histoire de drogue, elle ne s'était pas inquiétée outre mesure, puisque Stevie lui disait que ce n'était pas grave, et d'ailleurs comment pensait-elle que Jésus avait réussi à avoir ses visions et à faire ses miracles, et elle aimait Jésus, elle aimait son Stevie, c'était presque un saint dans son innocence parfaite, un si bon garçon, et heureusement que James était parti rendre visite à sa sœur quand la police était venue à la maison, à cause de cette horrible fille qui prétendait que Stevie avait essayé de la toucher dans le parc, mensonge sordide, pure méchanceté, parce que son époux n'avait jamais aimé Stevie autant qu'elle l'aimait, aucune mère n'aurait pu aimer son fils comme elle aimait le sien. James s'était toujours montré dur envers ce pauvre Stevie, il disait qu'il n'avait pas toute sa tête, et c'était le seul motif de querelle qu'ils eussent jamais eu.

Certaines drogues étaient moins nocives que la bière, et ne nuisaient pas autant à la santé, contrairement à la boisson, qui menait à la violence et à la mort, tout cela lui était apparu sensé, certain soir où Stevie, plus jeune, lui avait expliqué les choses à sa manière à lui, tandis qu'elle passait la main dans ses cheveux, lesquels auraient bien eu besoin d'un shampooing, mais il était si innocent qu'il ne se rendait pas compte à quel point les apparences peuvent compter. Cependant,

si elle était honnête avec elle-même, Doreen voyait aussi le revers de la médaille, parce que si l'on prenait de la drogue tous les jours, il était impossible d'arriver à l'heure au travail, et l'on se retrouvait vite au bureau d'aide sociale. Cela valait pour tout le monde. La ponctualité était une chose essentielle. Même Mr. Donaldson était avant tout un homme d'affaires, et si son employée préférée s'entendait parfaitement avec lui, elle savait qu'il s'en débarrasserait sans aucune hésitation, s'il avait le moindre doute quant à la qualité de son travail. La vie était faite de ça, de choix, de lucidité, et elle voyait parfois entrer au lavomatic des gens à bout de nerfs et de misère, écrasés par la société, depuis les pauvres jusqu'aux semi-pauvres, mais tout le monde avait ses problèmes, n'est-ce pas, même si Doreen se rendait compte qu'elle en avait moins que la plupart des gens, et maintenant c'était surtout les riches qui s'étaient installés dans le quartier, des agents immobiliers, des courtiers d'assurances, tous ces hommes et femmes en dessous de trente ans qui se contentaient de lui donner leurs sous-vêtements tout en parlant comme s'ils possédaient le inonde, ce qui était d'ailleurs le cas, en matière d'immobilier et de comptes en banque.

Doreen avait toujours ignoré que seuls douze et demi pour cent de l'argent en circulation existaient réellement, le reste n'étant que chiffres virtuels contenus dans des ordinateurs, comme le lui avait expliqué Stevie le jour où elle l'avait surpris en train de voler dans son sac à main, une période difficile pour lui, mais il n'y pouvait rien, c'était le Malin qui tentait de s'infiltrer dans la plus sublime création de Dieu, et c'était une bonne chose à savoir, parce que quand elle regardait à présent tous ces petits prétentieux, avec leur nez en l'air et leurs vêtements coûteux, elle se demandait s'ils se rendaient compte de ce que cela signifiait. Croyez-vous ? Ils débarquaient et s'installaient pour deux ans, puis revendaient leur maison avec profit, et pendant ce temps-là, les gens du coin ne pouvaient même pas s'offrir un appartement dans le quartier où ils avaient grandi. C'était de la cupidité, c'étaient les marchands que Jésus avait chassés du temple. Si Stevie était né deux mille ans plus tôt, il aurait fait la même chose, et il serait mort sur la croix pour l'humanité souffrante, et d'ailleurs le Fils de Dieu reviendrait peut-être un jour, le pasteur ne savait pas tout, aussi brave homme fût-il, et elle voyait déjà Stevie prêcher dans le désert, au travers de la buée montant d'une pile de chemises, elle entendait par-dessus le ronronnement des séchoirs sa voix enjoignant à la foule d'aimer son prochain.

Parfois, elle se sentait coupable d'avoir tant de chance, mais James lui disait toujours de profiter de la vie tant qu'il en était temps, car ils mourraient un jour, tout finissait dans la tombe, et c'est pourquoi il était bon d'avoir la foi, quelle que fût sa religion sans doute, bien

qu'elle ne pût elle-même s'imaginer autre que protestante. Ainsi, elle aurait aimé que Walter se convertisse, pour le salut de son âme, mais c'était avant tout une question d'éducation, et mieux valait suivre celle-ci sans se poser de questions car, en écoutant un peu trop attentivement ce que disait le pasteur, elle risquait peut-être de trouver telle ou telle de ses idées quelque peu suspecte, et dans ce cas, qu'adviendrait-il d'elle ? Doreen espérait ne pas blasphémer, car Dieu écoutait toutes ses pensées, mais il comprendrait certainement, car elle était bonne au fond, et elle savait que Dieu l'aimait.

James était de nouveau parti rendre visite à sa sœur. Cette pauvre Kate était encore malade. L'air du Wiltshire ne semblait pas beaucoup lui réussir. Elle avait une grande chance, d'avoir un frère aussi dévoué, ils avaient toujours été très proches et leurs deux familles l'étaient restées, les enfants se retrouvaient toujours pour le dîner du dimanche soir, sauf Stevie qui vivait sa vie à Manchester et qu'ils ne voyaient pas très souvent, et l'ambiance était joyeuse, il n'y avait jamais vraiment de problème, sauf parfois, quand les enfants devenaient adolescents et avaient du mal à joindre les deux bouts.

Doreen revint au lavomatic. Elle observa Mrs. Atkins qui remplissait une machine. La pauvre femme avait perdu son époux l'année précédente, et s'était paraît-il mise à boire, même si elle ne sentait jamais l'alcool et demeurait toujours soignée, mais on disait qu'elle s'en tenait au gin, qui ne laisse aucune trace visible. Doreen espérait qu'il n'y aurait pas d'incident, et soudain la femme vint vers elle, chancelant quelque peu, et lui demanda une pièce de vingt pence, et Doreen se dirigea dans la petite arrière-salle avec les deux pièces de dix qu'elle lui avait tendues et rendit la pièce de vingt à Mrs. Atkins, sur quoi elles échangèrent quelques amabilités sur leurs enfants respectifs, qui avaient l'un et l'autre si bien réussi, si bien tourné, sans tomber dans la drogue qui démolissait tant de jeunes aujourd'hui, parce qu'un petit peu de cannabis de temps à autre, cela n'avait aucune importance, se disait Doreen, entendant encore la voix de Stevie, et les séchoirs tournaient derrière elle, la porte s'ouvrait et se fermait, c'était une bonne journée, et une bonne initiative, ce guichet dans la porte, merci Mr. Donaldson.

Puis Mrs. Atkins retourna à sa machine, et Doreen se demandait à présent ce qu'elle allait manger ce soir, pourquoi pas se faire plaisir et s'offrir deux samosas avec un grand paquet de chips, et peut-être un oignon confit, cela lui disait bien. Elle se mit à réfléchir à l'homme qui tenait la boutique de kebabs, et dont elle n'arrivait jamais à prononcer correctement le nom, à l'odeur de viande et de graisse qui empestait son échoppe, d'ailleurs, quand elle le croisait au supermarché, il avait sur lui la même odeur, un mélange de grillon, de viande de mouton et de poisson, c'était épouvantable, cela soulevait le cœur, et c'était

comme s'il avait perdu toute personnalité, comme s'il était dilué dans un marécage d'huile bouillante, imbibé de vinaigre et de sauce au piment. C'était répugnant, le pauvre homme, avec une femme et des enfants, et peut-être était-ce pour cela que ses fils avaient sans cesse des ennuis, des histoires de bagarres, de drogue, d'ailleurs l'aîné était en prison pour avoir frappé un agent de police, parce que les enfants pouvaient se montrer violents, cruels, quand ils arrivaient à la fin de l'adolescence, il n'y avait qu'à regarder son neveu Mark, encore qu'il se soit calmé à présent, et se révèle une excellente nature.

Doreen se demandait si les autres enfants se moquaient de leur père parce qu'il puait, il n'y avait pas d'autre mot, et c'était horrible, parce que c'était un homme si charmant, si amical, il lui servait toujours de grandes parts quand elle passait à sa boutique, Turc, Grec, elle n'avait jamais très bien su, et se refusait à lui poser la question, car elle savait que les deux pays étaient en mauvais termes, mais par contre elle ne l'avait jamais vu au lavomatic, et elle en était ravie en secret, quoiqu'elle se sentît un peu coupable, parce qu'elle n'avait pas à s'occuper de ses vêtements, le malheureux, quelle malédiction de devoir se promener avec cette odeur sur soi, et elle ne put s'empêcher de penser, non sans malaise, à la parabole de la première pierre. Cela faisait si longtemps qu'il était dans son échoppe qu'il en avait acquis l'odeur, et Doreen se demanda s'il lui était arrivé la même chose à elle.

Elle pensait aux vêtements qu'elle lavait jour après jour, à cette odeur particulière qu'ils avaient tous, et qui disait tout de leur propriétaire. Mais les autres, que pensaient-ils de cette femme qui tenait le lavomatic, quand ils la croisaient dans la rue ? Dégageait-elle une odeur de linge sale ? Toutes les vapeurs nocives qu'elle affrontait depuis des années s'étaient peut-être infiltrées par ses pores, et avaient modifié le fonctionnement de ses glandes ? Peut-être les têtes se tournaient-elles sur son passage, à cause d'une odeur de chaussettes crasseuses, de sous-vêtements douteux, de tee-shirts imprégnés de curry et de jeans maculés de sang ? Elle travaillait depuis si longtemps au lavomatic qu'elle était habituée à la puanteur des vêtements sales quand elle ouvrait un sac, vidant rapidement le contenu dans une machine pour laver les péchés du monde, la tête détournée, l'autre joue tendue, donnant à ses clients la possibilité d'un nouveau départ, d'une autre vie plus propre, même si, elle le savait bien, ils ne retiendraient aucune des leçons du passé, et reproduiraient sans cesse les mêmes erreurs, avant de revenir vers elle pour qu'elle leur offre une nouvelle chance. Comme Stevie. Elle n'était qu'un rouage de la machine et, son rôle, dans la vie, était de laver les chemises sales et les mouchoirs souillés.

Le pauvre homme qui vendait ses kebabs la sentait probablement

arriver aussi, et se disait, pauvre Mrs. Roberts, elle sent le linge sale des autres, elle a perdu toute identité, ce n'est plus qu'une femme sans visage noyée dans les vêtements des autres, à force de laver, de sécher, de plier chemises et serviettes en piles bien nettes, et si c'était effectivement ce qu'il pensait, eh bien Doreen se disait qu'il avait raison, que c'était la monnaie de sa pièce, puisqu'elle pensait la même chose de ce malheureux. Elle leva les yeux. Ronald essayait de traverser la rue avec sa lessive, ployant sous un sac trop lourd pour ses épaules. Une voiture de police s'arrêtait pour laisser passer le petit garçon. Il poussa la porte du lavomatic et regarda Doreen d'un air hésitant. Elle savait ce qu'il voulait, mais il était trop poli pour demander, quel adorable petit bonhomme, si bien élevé, ne faisant jamais d'histoires. Elle sourit et lui dit qu'il devrait aller jouer, que c'était un enfant et que les enfants doivent jouer, faire de la balançoire et du toboggan. Il tendit le sac à Doreen, avec un large sourire, merci Mrs. Roberts. Quel gentil garçon que ce Ronald, si honnête, d'ailleurs tous les enfants étaient honnêtes jusqu'à un certain âge où tout cela les dépassait, où ils ne s'y retrouvaient plus, pauvre Stevie, pauvres enfants de Dieu, mais celui-ci était différent, elle savait que c'était un bon garçon, et qu'il dirait la vérité à Mrs. Roberts, cette dame si gentille qui allait à la même église, si elle lui demandait ce qu'elle sentait, il ne mentirait pas, et d'ailleurs il ne cillait même pas devant une question aussi bizarre, c'était toujours mieux d'être direct avec les enfants, et il n'y avait aucune raison de se retenir de parler avec ce petit garçon, et les salamandres enfonçaient leurs fourches brûlantes dans le corps de la dame du lavomatic, c'était comme une espèce de punition, le ciel et l'enfer sur terre. Ronald répondit qu'elle sentait le propre. Comme les beaux vêtements neufs. Puis il se détourna et sortit, et Doreen, en souriant, le regarda s'éloigner vers le terrain de jeux.

Norwich, à domicile

Avec Norwich, j'ai toujours la gorge un peu serrée. Comme si un vioque au pouvoir avait décidé de rétablir la pendaison. C'est ce qui se passe, quand tu regardes en arrière. Tu te mets en position de faiblesse. Tu t'attendris bêtement. Les retraités vivent de souvenirs, puisque le gouvernement ne leur donne rien d'autre. Juste assez pour acheter des ampoules, mais pas de quoi payer l'électricité. Mais moi aussi, j'ai mes souvenirs. Pas ces histoires sur la guerre, sur le Blitz. Pas ces foutaises sur la franche amitié cockney, genre on se serre les coudes dans l'adversité. Ce n'est pas comme ça que ça marche. Plus maintenant. Enfin, pas au-delà de quelques vrais potes. Et pas à Norwich.

On était gamins à l'époque, dix-sept, dix-huit ans, et pas trop futés. J'étais avec Rod, après un match, et on a tourné du mauvais côté en sortant de Carrow Road. On discutait de tout et de rien, sans faire attention où on allait, comme quand on est môme, et tout d'un coup, on se trouve face à une vingtaine de mecs de Norwich. Rien qu'à la manière dont on se fringuait, ils ont dû deviner qu'on était de Chelsea. Ils nous ont posé la question, par principe, et je leur ai répondu franchement, parce que je savais que de toute façon on allait se prendre une branlée. Ce que je ne savais pas, c'est à quel point ça peut faire mal.

Ça n'a pas traîné. J'ai commencé par éviter les coups de pied qui me visaient les couilles, et quand je me suis retourné vers Rod, je l'ai vu à genoux par terre, les bras tendus comme un crucifié, pendant que trois ou quatre cul-terreux se relayaient pour le latter en pleine tête. J'y suis allé et j'en ai chopé un dans la tronche, mais un autre connard m'a poussé et j'ai donné un coup de boule dans un poteau en ciment. Du coup, j'étais à terre, complètement sonné, ça je m'en souviens, et ils se sont aussitôt mis à s'occuper de moi. J'ai dû rester KO un bon moment.

Je ne sais pas comment on a réussi à se relever et à tituber jusque dans une ruelle. C'était la grosse angoisse. J'avais les jambes niquées, et Rod zigzagait d'un mur à l'autre. On n'y voyait pas grand-chose. De toute façon, le paysage n'était pas bien joli, des palissades et des briques, mais je me souviens de l'odeur de la pluie sur le bitume. Une odeur forte, âcre. La ruelle descendait, ce qui nous facilitait la marche, et on a fini par sauter par-dessus une barrière et s'asseoir par terre, au milieu des orties, le souffle court, rauque, comme des vieux en train de râler.

Les mecs de Norwich ne nous avaient pas suivis, et quand on a jeté un coup d'œil au-dessus de la palissade, ils s'étaient tirés. Envolés, comme s'ils n'avaient jamais existé. On est restés là, par terre, sans même se faire trop piquer par les orties, ce qui aurait été le bouquet final. Rod s'adossait à la palissade, il répétait bordel et bordel et bordel, tout seul, comme un disque rayé. Il avait les yeux un peu hagards. Je me disais qu'il en avait pris un coup au cerveau, mais c'était surtout de moi que je m'inquiétais. On a dû rester comme ça pendant une demi-heure. Je commençais à avoir mal partout, et j'avais l'impression que ma tête allait exploser. On avait une trouille d'enfer, parce que ça faisait une bonne trotte jusqu'à la gare, et qu'on n'avait pas plus envie que ça d'en reprendre une.

On a fini par se décider et on est repassés de l'autre côté de la palissade. On est allés jusqu'à la rue et on a tourné pour longer le stade. Il y avait des gens qui achetaient des billets pour le prochain match. Des jeunes qui vendaient des souvenirs de Norwich. Des hommes, des femmes, des enfants. Tous ces cul-terreux de supporters, qui singeaient le bonheur familial. Je me demandais s'ils nous avaient vus recevoir une raclée. En tout cas, ils faisaient semblant de rien. Ils étaient tout à leurs petites affaires. Peut-être avaient-ils assisté au spectacle, peut-être pas, je n'en sais rien. Mais personne n'était venu nous aider, quand les gars de Norwich essayaient de nous apprendre de force les vertus paysannes.

On ne peut pas leur jeter la pierre, évidemment. Des gens terrifiés, qui vivent une vie de merde, ne vont pas venir en aide à deux jeunes gars de Chelsea. Mais ils auraient pu aller voir dans la ruelle, pour vérifier qu'on était encore en vie. Que dalle. Ils nous auraient laissés crever. Ça donne à réfléchir sur toutes ces conneries de civisme. Les gens réclament l'ordre et la loi, et tout ce qui va avec, la pendoison, la castration, les maisons de correction, mais la plupart ne sont que de minables petits cons qui ne veulent surtout pas se salir les mains. Ils ouvriront leur gueule pour hurler avec les loups, mais une fois au pied du mur, macache. Ils suivent le mouvement, ils surfent sur la vague, une immense vague qui envahit les égouts, au milieu des étrons et des capotes usagées. Peut-être étaient-ils gênés de voir ça, ou alors ils se disaient que c'était mérité, puisqu'on était jeunes et loin de chez nous, mais après Norwich, on a pigé comment ça fonctionnait. On a grandi. C'était une bonne petite initiation, en fait.

J'ai eu mal à la tête pendant une semaine. J'étais môme, je me posais trop de questions sur les pourquoi et les comment, et j'ai commencé à me demander si je n'avais pas le cerveau abîmé. J'imaginai le caillot de sang qui circulait sous mon crâne, en attendant le moment de me tuer. Tout ça semble un peu excessif, mais une fois que je me suis un peu lâché la tête, la raison est revenue. La

raison, il faut quelquefois vous l'inculquer de force. Et cette histoire mettait la barre plus haut. On avait compris que la vie, ce n'est pas seulement d'être un hooligan et d'avoir une grande gueule. Que si on veut courir le risque de ramasser une branlée, le mieux, c'est d'attaquer. De se balader en bande, parce que c'est plus sympa, et que si ça tourne mal, on a plus de chances de s'en sortir sans trop de dégâts.

L'idée, c'est d'être ensemble, de travailler ensemble. Comme dans une guerre. Tout est différent. Tout le monde tire dans la même direction, et toutes les conneries du temps de paix en prennent un grand coup sur la tronche. L'idée, c'est de faire ce qu'il faut pour survivre aux coups durs, et quand tu as le dos collé au mur, tu trouves en toi des forces que tu ne connaissais pas. De son vivant, mon grand-père appelait ça la lutte sociale. Il disait que les riches s'étaient mordu les doigts, et étaient retournés à un système qu'ils dénonçaient en principe. C'était une autre époque, et mon grand-père a été élevé selon d'autres principes, mais finalement, ça se rejoint plus ou moins. Si tu cherches la merde, il te faut une bonne bande, bien solidaire, c'est logique. Quel intérêt de débarquer à Leeds à dix, et de chercher la baston ? Tu ne tiendras pas cinq minutes.

Ce sont des mouches sur une merde, ces cul-terreux de Norwich. Ils nous ont vus, et ils nous ont foutu une peignée, exactement comme s'ils attendrissaient leur viande de porc. On s'est fait couillonner, et ça ne s'est jamais reproduit depuis. Tout ça c'est un peu de la rigolade, parce que, avec une bonne équipe, tu peux tout mettre à feu et à sang, et t'en tirer sans trop de bobos. Évidemment, ça peut mal tourner, surtout contre un gros club, ou quand c'est un match important. Les gars font un effort et au coin d'une rue, tu te retrouves devant un millier d'allumés qui n'ont qu'un but, c'est de t'envoyer aux urgences. Tu chies dans ton froc, mais en même temps, c'est tellement excitant que le plaisir dépasse tout. Tu surmontes ta trouille, et ce que tu fais là, ça te restera pour toute ta vie. On dit que c'est l'adrénaline, et c'est peut-être vrai, mais tout ce que je sais, moi, c'est que rien n'est comparable à ça. Aucune drogue, ni le cul, ni le fric, rien.

Un jour, je serai un vieux gâteux bourré au bout de deux pintes, et bordel, Dieu seul sait à quoi ressemblera le monde dans lequel je vivrai. J'aurai une maladie, je serai handicapé, et je me ferai dévaliser dès que je ferai trois pas dans la rue. Il n'y aura plus de retraite, et je passerai mon temps devant la télé, à regarder des conneries de feuilletons en attendant de calancher. Mais au moins, j'aurai vécu un peu, tant que j'en avais la force. Et je ne paierai pas pour mon propre enterrement. La dignité devant la mort ? Mon cul. J'aurai plein d'histoires à raconter à qui veut les entendre, et les gosses seront surpris d'apprendre qu'il y avait tant de vie, au bon vieux temps. Ils

me regarderont un peu différemment.

Moi-même, j'ai fait ça, écouter des vieux radoter sur leur jeunesse. Mais si tu prends le temps d'écouter, ce n'est pas ça du tout. Les gens sont impatients et pour eux, quelqu'un qui parle lentement, il radote. Les vieux qui traînent dans les arrêts de bus et les bibliothèques, ou au pub, s'ils ont trois sous de côté, à chercher quoi faire de leur temps, ce sont eux qui t'apprennent l'Histoire. Qui peuvent te parler de bastons entre supporters. Ou de sexe. Ou de drogue. Ou de tout ce qui t'intéresse. Il n'y a rien de nouveau. Ils se marrent, ils disent qu'il ne se passe plus rien aujourd'hui. Que Londres est devenu mollasson.

Rien n'a changé. Simplement, on se tourne davantage vers les autres, et l'idiot du village a droit à un reportage sur lui, par ces mecs qui veulent devenir un nouveau John Pilger. Tout le monde est devant la télé à regarder tout le monde. Écoute parler un ancien, il y avait beaucoup de violence sur les stades, autrefois. Prends Millwall. Ils ont été fermés je ne sais combien de fois, et ne viens pas me dire que les gars n'en mettaient pas un coup, le samedi après-midi. J'ai entendu deux ou trois histoires dans ce genre, et je crois qu'elles sont vraies. L'âge d'or, la paix, l'amour, ça n'a jamais existé. C'est bon pour la télé et les journaux. Pour le brave public. C'est la distraction des masses. Comme un immense peep-show à la con.

Malgré la branlée qu'on s'est prise à Norwich, j'ai toujours du plaisir à les voir jouer. La tradition d'une équipe, ça se transmet au travers des années, et chaque club a son propre style de jeu. Comme on hériterait du tempérament violent de son père, par exemple. Non pas que mon vieux à moi ait jamais été comme ça, enfin, pour autant que je sache. Apparemment, il s'est tenu à carreau toute sa vie. Il a baissé la tête et a fait son devoir. Mais pour en revenir aux équipes de foot, Norwich aime bien envoyer la balle dans tous les sens, donner du spectacle. Et tout amateur de foot respecte ça. Que ce soit l'allumé qui ne quitte pas des yeux l'équipe adverse, ou le collectionneur de programmes qui cherche à évaluer les potentialités d'un joueur. Je regarde les supporters de Norwich, en me demandant si les gars qui nous ont tabassés sont parmi eux. Je serais incapable de les reconnaître, et je suppose que la moitié d'entre eux a dû se ranger des voitures, entre-temps. Se marier et se faire chier la vie avec des mômes, des emprunts, des visites à la belle-famille, tout ça. Mais il doit quand même y avoir encore un ou deux de ces mecs-là, dans le tas.

C'est vraiment bizarre, mais je n'éprouve aucune haine envers Norwich. Même pas envers ces gros enculeurs de truies qui nous ont dérouillés à la sortie de Carrow Road. Pour moi, ce sont juste des silhouettes sans visage. Je sais qu'il n'y avait rien de personnel là-dedans. Et à présent, c'est comme un rêve, un truc qui serait arrivé à

quelqu'un d'autre, comme si je regardais la scène en vidéo, avec tous les ralentis et arrêts sur image souhaités. Cela fait si longtemps, et en même temps, c'était hier, quand on songe aux souvenirs que doivent avoir les Vétérans de Chelsea, assis dans la tribune est.

Ils sont alignés sur le gradin central, vers le fond, c'est juste une rangée de vestes rouges de l'autre côté du stade, avec des taches blanches à la place des visages. Même chose pour ceux de Norwich. Ça fait un peu peur, quand on pense que ces mecs-là remontent à si loin, à la Première Guerre mondiale probablement. Je ne sais pas trop s'il en reste, de cette génération-là. Ce devait être des gamins, à l'époque. Et maintenant, ce sont des pauvres couillons. Une poignée de pauvres vieux cons assis derrière les dirigeants et les hommes politiques, mais quand arrive la mi-temps, et que tout le monde file s'en jeter un au bar, eux ils restent là sur leur siège. La nation reconnaissante à ses héros. Tu parles, il y a de quoi se marrer. Cela dit, ils ont de la chance d'avoir au moins un toit et la possibilité de regarder jouer Chelsea.

Et puis tu penses à leurs potes qui ne sont pas passés au travers, qui ont eu la tête explosée par une balle. Ou qui ont crevé avec le gaz moutarde. Ou mordus par les rats et infectés à mort. Ou noyés dans la boue. Ou hachés par les mitrailleuses. C'est un cauchemar, mon grand-père m'en parlait quelquefois, de cette guerre-là. Bon, je ne pense pas être particulièrement trouillard ni rien, mais il n'aurait pas été question que je m'engage dans la Première Guerre mondiale simplement parce que quelques enculés à la tête du pays avaient décidé que c'était une bonne idée. Le roi, la nation, toutes ces foutaises. Si j'ai envie d'une baston, je ne suis pas obligé de passer un an à attendre dans une tranchée, de la merde jusqu'aux genoux. Ni de me taper les bordels français, où tous les connards de l'armée britannique se vidaient régulièrement les couilles. Ça me tue, de penser qu'ils se sont laissé baiser comme ça.

Question d'époque, je suppose. La pression doit se faire sentir, quand une guerre éclate et que tu vois des bonnes femmes qui envoient des plumes blanches pour faire honte au mec raisonnable qui préfère rester à la maison, et l'envoyer au casse-pipe. Beaucoup d'entre eux ont dû se dire que ça leur ferait un peu d'aventure, mais ils ont surtout dû préférer ne pas rester chez eux, pour qu'on leur fasse une vie impossible, avec tout le monde en train de les montrer du doigt et de les traiter de lâches. Autant mourir dans une tranchée que harcelé et bouffé par la vermine dans sa propre maison. Je peux comprendre ça, mais à ma manière. Soit tu poses ton cul devant la télé et tu regardes des films de guerre et des séries sanglantes, soit tu sors et tu te fais plaisir toi-même. Soit tu laisses la vie quotidienne te transformer en abruti bavant devant ton jeu vidéo, soit tu ouvres la porte et tu y vas, en première ligne.

Avec le foot, tu es obligé de choisir. Et ce n'est pas facile. Il n'est pas question de te déballonner devant les potes, et plus ta réputation grandit, plus tu es obligé d'assurer. Mais c'est tout de même une liberté de choix, parce que c'est toi qui décides, et pas ces branleurs du gouvernement qui te disent de faire ceci ou cela. Et c'est ça qui leur déplaît. Quand ça pète vraiment, ce qui se passe leur échappe tellement que ça en devient irréel. Les gros enculés qui pensent tout contrôler se rendent compte de notre pouvoir. En bande, on peut faire tout ce qu'on veut. C'est pour ça qu'ils font tant de bruit autour de nous. Qu'ils dépensent des millions en caméras et en forces de police.

Prends une guerre, ça fait des millions de morts, mais combien de morts y a-t-il eu sur les stades ? Non pas à cause des barrières et des gradins en bois, mais à cause des bagarres ? Tout le monde va répondre, et le Heysel alors, mais selon les mecs de Liverpool, les gars qui y étaient, ça ne s'est pas du tout passé comme on nous l'a raconté ici. Ça n'intéresse personne, mais personne, de voir des mecs mourir à cause du foot, et finalement, on peut considérer que le Heysel, c'est un accident. Bon, il y a eu du grabuge dans le stade, d'accord, et alors, qu'est-ce que ça a de nouveau, mais la façon dont on nous a décrit le truc est totalement bidouillée. Les Italiens aussi ont leurs allumés, et quiconque est un tant soit peu au courant sait qu'ils ont des lames plein les poches. Ils sont toujours outillés, comme les nègres, et quand tu discutes un peu avec un gars de Liverpool, comme ça m'arrive quelquefois, quand c'est l'Angleterre qui joue, tu apprends qu'ils se sont fait larder avant même le début du match.

Ça, plus le match à Rome, l'année précédente, quand les Italiens étaient devenus cinglés et avaient attaqué tous les Anglais – hommes, femmes, enfants – venus soutenir Liverpool, chose que les journaux et le gouvernement se sont empressés d'oublier, mais qu'est-ce qu'ils espéraient, bordel ? Évidemment que Liverpool a foncé, mais les Ritals qui avaient commencé au moment où ils étaient supérieurs en nombre devraient aussi porter un peu le chapeau. Vu à la télé, on aurait même dit qu'il y avait une barrière entre les deux camps. Et finalement, qui y a laissé sa peau ? Tous les gens qui étaient venus voir une rencontre de football et n'étaient pas là pour semer la merde. C'est comme toujours, c'est celui qui regarde tranquillement qui écope. Les flics se sont arraché les cheveux pour identifier les supporters anglais. Ils avaient les enregistrements vidéo, alors pourquoi ne pas avoir aussi identifié les Italiens ? Parce que c'est une question d'opinion publique, laquelle est dictée par les gouvernements. Tout ça, c'est politique, mais les gens sont trop cons pour s'en rendre compte. Parles-en à un supporter de Liverpool qui était présent, et il en aura pour la nuit à te raconter le truc.

Le plus drôle, c'est que l'on considère les footeux comme la lie de

l'humanité. Mais le supporter moyen, normal, du gamin au vieillard, de l'amateur à l'accro, cela fait des années qu'il voit la propagande en action. Il est au premier rang pour savoir ça. Tu vas voir un match, il y a un peu de baston, et quand tu rentres à la maison et que tu allumes la télé ou que tu prends le journal, tu croirais que ça s'est passé ailleurs. Tout ce temps, tout ce mal qu'ils se donnent pour exagérer le plus petit incident, ça te fait sérieusement réfléchir à ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Mais le pied, c'est que c'est nous, là, la lie de l'humanité, surtout les meilleures bandes, qui comprenons ça mieux que la plupart des gens. La vérité, on la connaît, parce qu'on y était.

Quand j'étais plus jeune, j'ai assisté à des rencontres qui avaient soi-disant très mal tourné. Même si nous, on trouvait ça plutôt distrayant, et que parfois ça devenait incontrôlable, c'était généralement du flan plus qu'autre chose, puisque ça se passait dans l'enceinte du stade. Mais de la manière dont c'était décrit, on aurait cru une invasion des extraterrestres. On déforme la vérité, il y a toujours quelqu'un pour tout brouiller. Et pire encore, le pékin moyen aime bien croire les mensonges. Ça lui évite de faire trop d'efforts. Les gens ne réfléchissent pas par eux-mêmes. C'est pourquoi la politique n'est qu'une vaste foutaise. Une histoire de couillons, d'êtres décervelés, qui se mettent en rang et obéissent à leur maître.

Je pense à Big Bob West, qui passe à l'Unity tous les vendredis soir, c'est réglé comme une horloge, et qui se déjante la tête tous les vendredis soir, aussi régulièrement. Quand je parle de se déjanter, je ne veux pas dire qu'il est bourré, non, je veux dire qu'il pète complètement les plombs. Il s'enfile autant de bière qu'il le peut sans dégueuler, puis attaque aux doubles whiskies. Il ne s'énerve pas, il ne se met pas à chialer, rien de tout ça, il reste comme ça, assis, sans rien dire, jusqu'à dix heures, et personne n'a la moindre idée de ce qu'il peut penser. On est généralement tous aussi murgés à cette heure-là, et quand on le voit soudain s'agiter, c'est pas pour rien.

Big Bob a fait la guerre du Golfe. D'après lui, il a vu des trucs à rendre malade n'importe lequel d'entre nous. Il nous dit qu'ici, on n'a aucune idée de ce qui s'est passé là-bas. Que des dizaines de milliers d'enfants irakiens ont été nettoyés par les armes qu'on nous apprenait à respecter, des armes de haute technologie, alors que l'armée irakienne ne pouvait rien face à ça. Des jeunes paysans, des conscrits, et une poignée de soldats de métier pour essayer de les contenir. Il dit que les bulldozers alliés ont dégagé des milliers de cadavres, après que les Irakiens ont quitté le Koweït. Des gens qu'ils avaient massacrés en se retirant. Ils les flinguaient dans le dos. Les Amerloques appelaient ça le coup du dindon. Ils volaient en ligne, ils rayaient complètement le ciel avec leurs appareils. Tout le monde voulait participer au massacre. Il dit que nous ne saurons jamais la vérité.

La première fois qu'il s'est lancé là-dessus, certains mecs l'ont mal pris, dans le pub. On savait qu'il y avait participé, que ce n'était pas un pacifiste, mais ils n'avaient pas envie d'en entendre parler. Moi pas plus que les autres, d'ailleurs. Enfin, Hussein a été con de faire ce qu'il a fait, même s'il a commencé avec le soutien des Britanniques, mais au fond de toi-même, tu aimerais bien croire à ces conneries d'armes stratégiques, de frappes chirurgicales, Dieu sait quoi encore. Comme ça, tu peux te prendre deux canettes, t'installer devant la télé et te faire plaisir en matant les reportages et les flashes spéciaux. C'est comme un film plus qu'autre chose, et même si tu n'es pas là-bas, et que ça n'a rien à voir avec ta vie à toi, ça reste intéressant, parce qu'ils arrivent à te convaincre que vous êtes concernés, toi et les tiens.

Mais Bob ne se démonte pas. Je regarde ses yeux, quand il commence, et son regard ne passe pas de l'un à l'autre, il ne cherche pas à épater la galerie. Ce n'est pas un de ces connards qui veulent qu'on les considère comme à part, ou comme un mec qui aime son prochain, ou qui sort de l'ordinaire, comme cet enfoiré que j'ai démolé à Manchester. Non, il se parle à lui-même, plus qu'à nous. Il n'est pas démolé, et il ne délire pas. Rien d'affectif là-dedans. Simplement, il a compris quelques vérités. La première fois, quelques mecs ont commencé à le charrier un peu, et je me suis demandé si Bob avait fait le voyage au Koweït et en était revenu intact pour finir par se faire lacérer la gueule dans un pub de Londres. Ils avaient en tête que c'était un traître, quelque chose comme ça, mais moi, j'ai vaguement compris ce qu'il voulait dire, passé le premier réflexe. C'était peut-être le souvenir de ce que m'avait raconté mon grand-père sur sa vie de soldat, mais plus probablement, ça me ramenait droit au foot.

Je sais comment les médias déforment tout. J'étais déjà dans le coin quand les lois ont commencé à nous compliquer la vie. Mais aujourd'hui, il paraît que tout a changé, comme si quoi que ce soit pouvait changer en ce monde, et pour nous c'est la meilleure des récompenses. Ils ont gratté le vernis, mais nous sommes si bien ancrés maintenant, et si profondément, qu'ils sont complètement impuissants. Ils disent que les mecs les plus durs des années quatre-vingt sont passés à autre chose, qu'ils se sont mis au deal et autres petites magouilles. Mais tu verras toujours surgir de nouveaux talents, et de toute façon, pas mal d'anciens sont encore dans la place. Pour les grands matches, tu aperçois des têtes connues qui sont sorties du bois. Ils restent dans l'ombre, ils utilisent leur expérience pour baiser les caméras. Ils savent exactement où aller, comme s'il y avait une grosse croix noire sur la carte. Enfin, tu fais ton temps et, qui sait, d'ici cinq ans je serai fini, et content de prendre ma retraite, de laisser les jeunes dire ce qu'ils ont à dire. Mais j'irai toujours à Stamford Bridge. Ça, ça ne changera pas.

Norwich fait une passe superbe qui troue la défense de Chelsea et ces cul-terreux en mettent une au fond du filet. On gueule, on crie à ces enfoirés de retourner à leurs champs de navets, comme s'ils pouvaient nous entendre. Harris est assis à côté de Black Paul et de Martin Howe. Il secoue la tête. Rod les couvre d'insultes, il est question de bottes de caoutchouc et de l'art d'enculer les truies. Un flic jette un regard dans sa direction, sans intervenir. On admire tous le but, la passe précise, sur quarante mètres, le contrôle parfait de l'avant-centre, le coup de pied dans le filet, mais tu ne vas pas te lever pour acclamer l'adversaire. Pas de place pour ce genre de comportement. Pas de faille dans l'armure. Tu dois rester solide, dévoué à ta cause, loyal. Montrer un front uni face aux autres.

Ce qui signifie que tu dois parfois cacher tes vrais sentiments, mais pas très souvent, et jamais trop gravement. D'accord, c'était un bon but. Il valait le coup d'œil. Mais aucun d'entre nous n'a la moindre envie de l'avouer, ne tire le moindre plaisir de ce but-là, même s'il en reconnaît la qualité. Nous, c'est Chelsea, et voilà tout. Pas de place pour l'hésitation, ni la dissension. Ça n'a rien à faire ici, c'est hors de propos, et tandis que les gars de Norwich font la fête sur le terrain, on leur crie de se magner le cul, de jouer, on les traite d'enculeurs de cochons et de fils d'illettrés. Ils ne savent ni lire ni écrire, mais au moins ils savent conduire un tracteur. On se marre bien.

La mi-temps. Je vais pisser. Les mecs font la queue, se pressent devant les gogues, la vessie pleine de bière. Personne ne va pisser durant le match, de peur de manquer une action intéressante. Même si tout le monde se dit à un moment ou à un autre que ce serait possible, là, parce qu'il ne se passe rien sur le gazon. Alors tu y vas, tu te déboutonnes, et c'est l'orgasme de la pisse qui explose enfin, et à ce moment-là, tu entends un rugissement qui te fait remonter les couilles dans la gorge, parce qu'un enfoiré de Millwall s'est planté. Chelsea vient d'en mettre un, et toi tu es comme un con parce que tu n'as rien vu, et ça te gâche le plaisir de vidanger après t'être retenu si longtemps. Du coup, tu te manges de revenir, le jean trempé, tellement tu t'es déconcentré. Le temps que tu arrives, les copains se sont calmés et se foutent de toi parce que tu as manqué le meilleur. Ça arrive à tout le monde, un jour ou l'autre, et pendant toute l'année suivante, tu vas souffrir jusqu'à la mi-temps, plutôt que de reprendre le risque. Et puis tu craques, et ça recommence. C'est la loi du pauvre con.

Je me prends une tasse de thé et reviens à ma place. Mark et Rod discutent avec Harris. Il leur raconte la soirée à Liverpool. Des branleurs ont démolé les vitres du car. Ils sortaient de la ville, et cinq ou six mômes se sont jetés dessus, débarquant de nulle part, et ont balancé une hache dans la vitre. La glace a ralenti la lame, mais elle a

quand même fini sa course dans l'épaule de Billy Bright. On se marre, parce que le pauvre mec vient de perdre son boulot, et que les emmerdes, c'est jamais deux sans trois. Le gars a intérêt à garder un profil bas pendant quelque temps.

Il a perdu sa main droite dans un accident à l'atelier de menuiserie, quand il était gamin, mais il préfère raconter qu'il avait le poing enfoncé dans le con d'une négresse qui se contractait dessus comme pas possible, en lui disant qu'elle n'avait jamais vu un mec monté comme ça, et qu'il s'était retiré parce qu'elle allait jouir et qu'il ne devait pas oublier ses convictions fascistes. Ne jamais donner de plaisir à la race inférieure. Mais il s'était retiré trop vite, et il y avait laissé la main. L'histoire fait toujours un tabac. Mais il ne la raconte jamais quand Black Paul ou John sont dans le coin.

Mark décide de retourner le couteau dans les vieilles plaies, histoire de rigoler un peu. Il me demande si je me souviens de notre soirée à Norwich. Quand Rod et moi avions pris une branlée. Je hoche la tête, et il raconte à Harris comment Norwich nous avait dérouillés. Rod a un peu rougi. Il est gêné. J'espère que sur moi, ça ne se voit pas autant. Mark sait très bien qu'il nous met les boules. Harris se marre ouvertement, et aussi Martin Howe, derrière lui. Ils se bidonnent, parce que Norwich, ça n'existe pas. On ne se prend pas une branlée dans un endroit comme ça. C'est la honte, carrément. Se faire bomber la gueule par une bande de culs-terreux. L'histoire va se répandre vite fait. Je me sens vaguement humilié. Je dis à Mark que c'est un connard, en faisant semblant d'en rigoler. Et qu'au moins, bordel, j'y étais, moi.

Le bonheur éternel

Albert allait être en retard. Il avait rendez-vous à l'Aide sociale dans dix minutes. Il devait marcher jusqu'à l'arrêt de bus, attendre le bus, et faire le trajet. Si tout se passait bien, il n'aurait qu'un quart d'heure de retard. Il enfila son gilet, se peigna devant le miroir, puis se brossa soigneusement les dents et se lava les mains. Il s'essuya les mains avec une serviette. Voilà, il était prêt à partir. Il regarda sa montre. Passa dans la cuisine pour vérifier que tout était bien éteint. Les robinets. Il compta les robinets. UN, DEUX. Vérifia les boutons de la cuisinière. UN, DEUX. TROIS, QUATRE. Tous étaient sur OFF. Ne pas oublier le bouton du four, aussi. OFF. Le bouton de réglage du four était sur MAX, mais cela ne voulait rien dire, tant que le bouton du haut n'était pas sur ON. D'ailleurs, il ne sentait aucune odeur de gaz. Ce qui confirmait que tout était bien fermé.

Albert sortit de la cuisine et mit sa veste. Il l'avait payée cher, autrefois, mais il faisait toujours un effort quand il avait affaire à l'Administration. Cela faisait partie de son éducation, c'était quelque chose d'inhérent à sa génération. Cela l'aidait à se sentir propre, et plus sûr de soi. On n'est jamais trop sûr de soi. Il ferma un bouton, passa dans la salle de bains, observa les robinets du lavabo. UN, DEUX. Fermés, tous les deux. Il aurait aimé les serrer plus fort, mais le plombier avait déjà dû changer les joints, parce que Albert avait toujours tendance à les serrer trop fort. Il se tourna vers la baignoire, plissant les paupières. UN, DEUX. Il attendait de voir couler le robinet d'eau chaude. Une goutte se forma, lentement, tomba avec un bruit léger.

Albert s'assit sur le rebord de la baignoire. Il attendait la goutte suivante. Elle prenait son temps. Il se pencha pour bien voir la goutte se former. Elle enflait peu à peu. Enfin, elle éclata et s'écrasa contre l'émail blanc de la baignoire. Il baissa les yeux vers le bouchon, constata qu'il était posé loin du trou d'évacuation. La dernière chose qu'il souhaitait, c'était une inondation et un dégât des eaux dans l'appartement du dessous. Le voisin du dessous était un type très désagréable. Et Albert était trop vieux pour se quereller avec un jeune homme excité. Son cœur n'était pas fameux, et le médecin lui avait bien dit de ne pas s'énerver. Il n'avait d'ailleurs plus les nerfs aussi solides qu'autrefois. Quant à ses pensées, elles commençaient à tourner sur elles-mêmes. Il sentait parfois la confusion le gagner, et se faisait un peu de souci pour l'avenir. Mais il avait la foi, et sa foi le guidait.

Albert n'était pas bien riche, et il ne devait pas manquer son rendez-vous, mais ce robinet l'inquiétait. Il se morigéna pour sa faiblesse. C'était honteux, un tel manque d'esprit de décision. Il lui fallait se ressaisir, prendre sa vie en main. Sinon, il allait perdre tout respect de soi-même, et là, c'en serait fini de lui. Il se raisonna, cherchant à faire taire sa crainte. La baignoire ne pouvait pas déborder. La goutte était trop petite, et le bouchon posé loin du trou. Il se dressa, l'air déterminé. Reboutonna sa veste qui s'était ouverte. Passa la main sous tous les robinets. Ceux du lavabo étaient parfaitement secs. Le robinet d'eau froide de la baignoire était également bien serré, pas de problème. Sous le robinet d'eau chaude, une goutte tomba dans sa paume. Bon, ça irait. Pas de quoi s'inquiéter. Il vérifia les robinets de la cuisine, s'assura que la cuisinière était bien éteinte. Puis il descendit et referma la porte d'entrée.

La journée était magnifique, le ciel clair, et même s'il faisait froid » Albert s'en moquait. Il se promit de sortir plus souvent à l'avenir. Cela faisait quatre jours qu'il n'avait pas quitté son appartement, et il avait besoin d'une grande bouffée d'air pur, vivifiant, plus il vieillissait, plus les hivers se faisaient rudes. Comme il ne pouvait pas se permettre des notes de chauffage exorbitantes, le médecin lui avait prescrit un régime protéiné. Mais les protéines, ça coûtait cher. Il avait trois cents livres sur son compte en banque, qu'il destinait à son enterrement. Les mois d'hiver se faisaient interminables, et la température baissait chaque année, Albert en était certain. Peut-être allait-on vers une nouvelle ère glaciaire. Il aurait voulu être jeune. Il aurait voulu être avec son frère, installé dans un pub, à rire et à boire, comme quand ils étaient jeunes. Mais son frère était mort. Tout le monde était mort. Sauf lui, Albert. Il était en vie, et aurait dû en profiter au maximum. Cela aurait pu être pire. Et il avait ces trois cents livres de côté. Cela, on ne pourrait pas lui prendre. Il réglerait son propre enterrement.

Albert Moss n'était pas un parasite, il n'attendait pas qu'on lui fasse la charité. Il avait sa fierté. Il marcha jusqu'au coin, s'arrêta devant l'agence immobilière. L'eau séchait sur sa main. Avait-il bien serré le robinet avant de partir ? Et la porte d'entrée, était-elle bien fermée ? Et le gaz ? Est-ce qu'il ne risquait pas de fuir, et de faire sauter tout l'immeuble ? Il était en retard pour son entretien, et il avait besoin des cinq livres supplémentaires qu'il allait tenter d'obtenir, pour le chauffage, mais il lui fallait retourner et vérifier. Il allait faire vite, retourner rapidement à la maison pour jeter un dernier coup d'œil. S'il se dépêchait, tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et Albert ne souhaitait rien d'autre.

Michelle Watson était une personne sincère, une fonctionnaire dévouée à sa tâche. La veille, Albert Moss n'était pas venu à son

rendez-vous, et elle connaissait assez bien le vieil homme pour savoir que ce devait être sa situation financière qui en était la cause. Cela lui était déjà arrivé. En tant que socialiste convaincue, Michelle trouvait consternante la manière dont on avait conditionné les retraités des classes laborieuses, en les forçant à considérer comme une aumône les allocations auxquelles ils avaient droit. Certes, cela commençait à changer, mais c'est une conception qui n'aurait jamais dû exister. Elle allait lui écrire pour lui fixer un autre rendez-vous, car il n'avait pas le téléphone.

Parfois, Michelle désespérait des travailleurs auxquels elle avait affaire quotidiennement, surtout des plus jeunes. L'idée ne leur venait pas de mettre leur colère, leur agressivité au service de la solidarité de classe. Ils préféraient se saouler à mort et ensuite se taper dessus pour des bêtises. Il n'y avait aucune logique dans ce comportement autodestructeur, alors que ceux qui leur pourrissaient la vie avec des lois iniques et une propagande tyrannique étaient là, tout près, au Parlement. Ces jeunes gens se rouaient de coups ou se battaient au couteau à la fermeture des pubs, dans les boîtes, aux feux rouges, mais ils laissaient des types en costard sans vigueur, sans caractère, les dépouiller de tout, tout en leur disant qui haïr.

Si ces petits voleurs de voitures et autres accros à l'ecstasy voulaient bien se réveiller un peu, regarder autour d'eux, ils trouveraient de meilleures manières d'employer leur énergie. Michelle ne comprenait pas que l'on puisse choisir de se droguer à mort en ignorant les réalités de la vie. Tout était politique, tout ce qui arrivait dans une société. Ces hooligans dont on parlait dans les journaux fuyaient leurs responsabilités, en s'amusant à se tabasser sous prétexte d'aimer le sport. C'était incroyable. D'ailleurs, le sport était la honte ultime de cette société capitaliste qui reposait sur la compétition à tous crins et le gaspillage des ressources humaines, en dirigeant l'énergie des individus vers des jeux infantiles, et non vers la lutte des classes. Et parmi ces jeunes gens, il y avait tant de réactionnaires, de voyous de droite, qu'elle aurait volontiers parié que quatre-vingt-quinze pour cent d'entre eux seraient prêts à s'engager dans des organisations extrémistes. Elle-même n'avait jamais assisté à un match de football, mais elle avait entendu assez de conversations de bar, au pub de son quartier, pour s'estimer capable de porter un jugement.

Le grand espoir de Michelle, en tant que socialiste radicale élevée dans le Hampshire profond, mais vivant à présent – et vivant bien – à Londres, résidait dans la communauté noire. Cela faisait des siècles qu'on les écrasait, ils demeuraient le symbole ultime de l'oppression de l'homme par l'homme. Avec l'aide de Blancs cultivés de gauche, comme elle, les Noirs allaient peu à peu gravir l'échelle sociale, à la force du poignet ; tous ces jeunes Noirs que l'on voyait dans les rues

constituaient un potentiel de force pour une lutte politique, un groupe de jeunes gens solides, prêts à renverser les barrières du capitalisme blanc et de l'oppression raciste. Elle écoutait souvent du rap dur, celui des premiers groupes, comme NWA ou Public Enemy, bien que la violence et le sexisme des paroles n'incitassent pas nécessairement à une lutte politique cohérente. Cela dit, c'était de la vie qu'ils parlaient, la vie telle qu'on la vivait dans les rues de Los Angeles et de New York, et elle pouvait s'autoriser un peu d'indulgence.

Elle feuilleta les papiers posés sur son bureau, ouvrit le dossier suivant. Billy Bright, un néo-nazi, apparemment handicapé, en train de brandir un ticket de loterie de son unique main. Il portait les cheveux ras et une tenue de combat, comme les néo-fascistes qu'elle avait vus à la télé, dans Brick Lane, et les apparences, quoique généralement trompeuses, se révélaient souvent fiables dans ces mouvements d'extrême droite. Elle étudia son dossier, en le faisant attendre. C'était exactement le genre de cas contre lequel le socialisme s'élevait. Il avait été licencié pour cause de compression de personnel, et attendait une aide de l'État.

Mr. Farrell était devenu jardinier après la guerre. Il adorait les plantes, les fleurs, et avait eu la chance d'être embauché par la direction des Parcs et Jardins de son quartier. Les saisons se succédaient et, travaillant à l'extérieur, Mr. Farrell pouvait chaque année les apprécier dans leur diversité. Son labeur l'avait gardé en bonne forme et, à présent qu'il était retraité, il jouissait d'une santé raisonnablement correcte. Il se déplaçait le plus souvent à pied, afin d'entretenir son énergie, et aussi parce qu'il aimait bien cette possibilité qui lui était offerte de circuler librement dans une société démocratique. Il frappa sur la porte écaillée, attendit.

« Bonjour, Albert », dit Mr. Farrell, comme son ami ouvrait la porte.

Albert Moss recula d'un pas pour le laisser entrer. L'appartement était immaculé, et Mr. Farrell s'émerveillait de l'ordre, de la rigueur dont Albert faisait preuve. Chaque semaine, il récurait toute la maison ; meubles et accessoires étaient comme neufs. Il emprunta le couloir jusqu'au salon et vit qu'Albert avait tout préparé pour son arrivée. Une sympathique théière était posée sur la table, et les deux confortables fauteuils déplacés de leur position habituelle, de manière à se tourner l'un vers l'autre.

« En prenez-vous une tasse ? demanda Albert, cherchant du regard les biscuits que Mr. Farrell ne manquait jamais d'apporter.

— Avec plaisir. Nous avons une belle journée, mais le vent commence à se lever. »

Les deux hommes s'assirent dans les fauteuils et soufflèrent sur leur thé pour le refroidir. Ils firent un sort au paquet de biscuits, sans dire

grand-chose. Mr. Farrell appréciait le calme, il aimait bien l'appartement d'Albert.

Son ami s'était donné la peine d'encadrer de vieilles photos et les avait accrochées aux murs de la pièce, à des endroits stratégiques. La plupart étaient en noir et blanc, ce qui allait bien sur les murs blancs, bien que Mr. Farrell se demandât à quoi devait ressembler, en couleurs, la pagode dorée de Rangoon. Albert avait pris cette photo pendant la guerre, quand il était soldat en Birmanie, et disait que la vision qu'il avait eue à l'époque était encore inscrite dans sa mémoire, et ne s'en effacerait jamais. Un dessin en couleurs ressortait sur le mur, cadeau d'un confrère de l'Église spirite que fréquentait Albert. Le dessin représentait son aura. Mr. Farrell ne comprenait pas très bien de quoi il s'agissait, mais il le trouvait intéressant, dans son genre, un peu comme une peinture abstraite.

« Êtes-vous prêt ? Nous pouvons commencer ? »

Une fois les rideaux tirés, les deux hommes demeurèrent immobiles et silencieux, les yeux clos. Bientôt, Albert allait se mettre à parler, et Mr. Farrell entrerait en communication avec ceux qu'il aimait, et qui étaient passés de l'autre côté. Albert fit le vide dans son esprit, pour laisser les morts venir à lui. Les robinets qui fuyaient étaient bien la dernière chose à laquelle il pensait.

Le numéro 46 observa l'enquêtrice en face de lui, tandis qu'elle examinait ses papiers. Elle était plutôt pas mal, mais la compagnie d'une femme n'était pas ce qui le préoccupait pour le moment. Il était sans un flèche. Il venait de se faire licencier par les capitaines d'industrie qui passaient leur temps à déblatérer sur l'identité nationale, avant d'investir les ressources britanniques à l'étranger. Il sentait la haine en lui, une haine qu'on l'avait forcé à avaler, et qui restait là à pourrir et à suppurer au creux de son estomac. La femme avait tout d'une trotskyste, avec ses lunettes et son teint pâle, ses cheveux longs et mal soignés et ses doigts tachés de nicotine ; le genre de cave qui débarquait sur son territoire pour faire ce qu'ils appelaient de la discrimination positive, au bénéfice de toutes les minorités possibles et imaginables. Ces gens-là parlaient des travailleurs sans avoir la moindre idée de ce que c'était, d'être un travailleur. Enfin, il se trompait peut-être, mais il ne croyait pas. Elles avaient toutes la même tronche de gouine et d'intellectuelle marxiste, avec leurs crédits sur le dos et leur diplôme universitaire accroché à côté du futon.

Il ne disait rien cependant, parce qu'il n'avait rien contre celle-ci en particulier, et qu'il lui fallait du liquide pour tenir jusqu'à ce qu'il trouve un job. Les connards qui dirigeaient sa boîte avaient redistribué le personnel pour économiser quelques shillings, et trente personnes s'étaient retrouvées au chômage. Quant aux gros patrons, ils s'étaient octroyé de furieuses augmentations sur le pognon économisé. Le

fascisme ne manquait pas d'attraits. Il écoutait les gars qui parlaient au cours des réunions clandestines du quartier, et qui souhaitaient que l'on rétablisse la pendaïson pour les bourreaux d'enfants, les violeurs, et ces fumiers du parti tory, et les trouvait très cohérents. Ils traçaient leur bout de chemin tous ensemble, et les travailleurs sociaux comme les étudiants qui brandissaient des banderoles en les traitant de nazis ne faisaient que renforcer sa détermination. Sans faire partie de Combat 18, il se préparait au coup de force. Il était blanc, anglo-saxon, hétérosexuel, et en avait plus que marre de s'entendre dire qu'il était de la merde.

Les pédales et les Juifs du parti tory ne se contentaient pas de s'enculer entre eux. Ils enculaient les Blancs au bénéfice des branleurs libéraux de la BBC, et se gardaient tous les boulots en or. C'était un cliché de dire que le sionisme contrôlait les médias, mais c'était vrai, et il n'y avait qu'à regarder comment Washington manipulait l'establishment britannique pour comprendre. Aux États-Unis, le Klan avait su se faire entendre, et il était temps que les nationalistes britanniques donnent aussi de la voix. Parce que, apparemment, n'importe quelle minorité religieuse ou ethnique pouvait s'amener, rafler les aides financières, court-circuiter les listes d'attente de logements sociaux, et les Blancs, eux, n'avaient qu'à ronger leur frein en regardant la gauche s'installer et cracher sur le mode de vie de nos parents.

Billy Bright haïssait les tories plus encore que les fumiers de gauche. Les tories avaient pris le créneau patriotique, et agitaient furieusement l'Union Jack tout en saignant les braves gens comme des bêtes à l'abattoir. Il aurait bien aimé voir tout le gouvernement pendu en place publique. C'étaient des escrocs, avec leur accent de la haute, et même s'ils évoquaient, très discrètement, les différences raciales, il ne leur faisait aucune confiance. Les Juifs qui tenaient les rênes parlaient un double langage. Hitler, lui, avait compris de quoi il retournait, et si Billy Bright n'était pas complètement d'accord avec l'extermination de masse, il devait bien admettre qu'il aurait sans doute regardé ailleurs, comme la plupart des Allemands de l'époque, en prétendant ne pas savoir ce qui se passait. Il était plus facile de laisser les sous-hommes des pays d'Asie faire le sale boulot que de se salir les mains. Mais tout cela le mettait quelquefois dans une telle rage qu'il se voyait bien dans la rue, en train de virer lui-même tous ces connards à coups de latte. Il connaissait la position officielle, mais aurait assez aimé voir les banquiers de la City et autres branleurs sortis des grandes écoles monter dans les premiers trains qui partaient de Paddington. Cela dit, il serait aussi obligé de modifier son mode de vie, dans ce cas, parce que cela voudrait dire plus de drogue, ni d'alcool, ni de violence gratuite. Il serait contraint de devenir un autre

homme, et espérait que son handicap ne jouerait pas en sa défaveur, le moment venu.

Tout le monde était aussi satisfait que possible, compte tenu des circonstances. Albert Moss était mort paisiblement, durant son sommeil. On l'avait trouvé quatre jours après, quand Mr. Farrell s'était inquiété de ce qu'on ne lui ouvre pas la porte. Mr. Farrell était triste, mais il savait que tout le monde mourait un jour, et qu'Albert se trouverait bien dans cet au-delà auquel il croyait tant. Au moins était-il parti en paix, durant son sommeil, et n'avait-il pas dû subir des années de traitement pour quelque maladie amoindrissante. Il n'était pas mort du cancer, n'avait pas passé les dernières années de sa vie paralysé après une attaque. Il s'en était allé aussi dignement que la mort l'y autorisait, et avait réglé son propre enterrement. Les prix avaient monté en flèche, depuis la dernière fois qu'Albert s'était renseigné, et Mr. Farrell était content que les salauds du conseil municipal, avarés comme pas un, eussent été obligés de participer aux frais.

Le voisin du dessous aussi était content, d'une certaine manière, même s'il se sentait un peu désolé pour le vieux qui avait fait la Birmanie et la Malaisie pendant la guerre, parce qu'il n'aurait plus à l'entendre aller et venir au-dessus de sa tête. Cela le rendait fou quelquefois, quand il déplaçait les meubles à trois heures du matin, et en outre Mr. Moss ne se montrait pas particulièrement cordial, à chaque fois qu'il lui disait bonjour. Il avait entendu dire que le vieux donnait dans le spiritisme et, bien qu'il ne fut aucunement superstitieux et ne crût pas à toutes ces histoires de fantômes, le voisin de Mr. Moss n'avait guère envie de voir un jour son appartement investi par un esprit qui serait passé pour bavarder cinq minutes, et refuserait de partir.

Michelle Watson était la plus heureuse de tous. En effet, Mr. Farrell avait découvert le corps au bout de quatre jours, et elle aurait pu se trouver en position délicate s'il ne l'avait pas été pendant des mois, et qu'un journaliste local s'était emparé de l'affaire. Ce genre d'incident avait déjà fait la une de la presse nationale et, quelle que soit l'explication fournie, cela faisait toujours mauvais effet. Même si les voisins avaient épongé l'essentiel des reproches, le fonctionnement des services sociaux aurait fait l'objet d'une attention accrue et, du point de vue de sa carrière, elle n'avait rien à gagner à être impliquée dans une aussi sale histoire. Elle était ambitieuse, et savait qu'elle avait les moyens de satisfaire ses ambitions.

À Newcastle

Je suis bourré, j'ai faim, et je dis à la nana de se magner le train derrière son comptoir. Le car va partir, on n'a pas le temps de glander. Le chinois est plein d'ivrognes qui arrivent à la dernière minute, mais nous passons devant, parce que c'est vendredi soir et que nous sommes en route pour Newcastle. C'est une heure à la con pour partir, mais c'est comme ça quand Chelsea joue à Newcastle, et qu'on se prépare pour une fameuse fiesta. Mark a branché deux nénettes, et visiblement l'une des deux est partante, reste l'autre, mais il n'est pas question de ça. La baise, ce n'est jamais que la baise, et aucune nana ne peut faire le poids avec une virée à Newcastle. Qu'est-ce qu'on préfère, les ramener à la maison et leur en mettre un bon coup ? Le cul lubrifié à mort, le réservoir bien plein ? Et se réveiller demain matin à côté de deux pétasses repues de foutre ? Ou bien ouvrir les yeux à Newcastle, avec les copains, et se mettre à chercher ces conards ?

Il fait froid ce soir, et ces deux-là doivent chauffer leur lit avec un défilé permanent de mecs, un chaque nuit. Ce serait si facile qu'il y a de quoi rigoler. Pas besoin de couverture chauffante, pour ces salopes. La route est longue jusqu'à Newcastle, et ça monte tout le temps. La gueule de bois, inévitable, et une nuit de mauvais sommeil. C'est ça ou une nana à emporter. Numéro soixante-six sur le menu. La question ne se pose même pas. La Chinetoque me tend un sac de plastique blanc, et je reçois l'odeur en pleine gueule. Nouilles aux champignons noirs et sauce aigre-douce. Le plat du jour. Je dis à Mark de laisser tomber ces salopes, qu'on en trouvera d'autres, et elles me disent d'aller me faire foutre. Il sourit et tourne les talons.

Rod attend dehors, assis devant une entrée d'immeuble. Il a mélangé la bière et l'alcool, et ça ne lui réussit pas. Il devrait le savoir. On a cinq minutes pour se rendre au rond-point de Hammersmith et attraper le car. On se met à courir, je souffle comme une vache, toute la bière que j'ai bue gargouille méchamment dans mon bide, mais je fais surtout attention à ne pas renverser la sauce aigre-douce, parce que cette saloperie a toujours tendance à déborder. J'arrive le premier au rond-point. Pas de car en vue. Gary Jones et Neil Kitson attendent, assis sur la rambarde du métro. On est à l'heure.

« Je vais me taper une putain de crise cardiaque. » Rod est le dernier à se pointer. « J'en peux plus.

— C'est parce que tu es de Chelsea. » Mark a vite fait de lui balancer la plus vieille vanne du monde. « Tu n'as pas l'habitude de

courir. Les feux de Tottenham auraient pulvérisé le record du monde, eux. Je ne sais pas ce que je fous là, alors que je pourrais être à la maison, au lit avec cette nana.

— C'est parce que tu es de Chelsea. En tout cas, ça t'évite d'attraper une merde. Elles craignaient, ces deux-là. Je n'y aurai pas touché avec le bout de ta queue.

— Putain, c'est incroyable, dit Mark, j'entends battre mon cœur.

— Ça prouve au moins que tu es en vie. Je me suis posé la question, ce soir, un moment. En te voyant renifler toutes les nénettes qui passaient à ta portée.

— Laisse tomber. On n'est pas encore au stade. C'est juste histoire de passer le temps Et lâche-moi, le temps que je reprenne mon souffle.

— Tu devrais te mettre aux haltères. Courir un peu.

— Comme toi ? C'est vrai que je te vois sans cesse au gymnase, en train de t'entraîner.

— Je suis marié, mon pote. Et une fois que tu as passé la bague au doigt d'une bonne femme, on n'a plus rien à te demander. Quand tu te maries, peu importe ce que tu peux bien faire de ton corps. C'est pour mon esprit que Mandy m'aime.

— Quel esprit ? Le peu d'esprit que tu as, il est coincé entre tes jambes.

— Et celui-là, je l'entretiens. Quinze fois par nuit, réglé comme une horloge. Je suis une machine à baiser. Même bourré de bière, je la baise dur comme un bâton. Quinze fois par nuit, chaque nuit, sans exception.

— Disons plutôt une fois par mois. Enfin, une fois par mois avec Mandy. Parce qu'en douce, tu es un fils de pute.

— Va te faire foutre. Toi, quand tu baisses, c'est avec ta main droite. Et encore, d'après ce que j'ai entendu dire, ça ne marche pas trop fort avec elle, ces derniers temps. »

Encore dix minutes d'engueulade entre Rod et Mark, et le car s'amène. C'est Ron Hawkins, le skin en retraite, qui est au volant, avec Harris comme copilote, à la tête d'une équipe choisie. On monte. Il y a encore un arrêt prévu, à Hanger Lane, puis en route pour le Nord et ses paysages sordides. On s'installe au fond. C'est un car de luxe, avec chiottes et vidéo. Ils passent *Blade Runner*. Je l'ai déjà vu mais c'est sans importance, parce que c'est un super film, avec des robots et des voyages dans le temps. Surtout l'histoire de la langue et de la nouvelle race d'hommes. C'est un peu comme à Londres, en fait. Comme ces mutants, dans les sous-sols. Harris nous dit qu'il a une cassette pirate d'*Orange mécanique*, pour le cas où on serait encore réveillés passé Birmingham.

Assis près d'une fenêtre, je fais circuler la bouffe. C'est bon. La cuisine, ils connaissent, ces Chinois. Eux et les Indiens. C'est ce qu'on

peut manger de meilleur. J'ouvre une boîte de bière, je regarde Londres défiler. On roule vers Western Avenue, en dépassant des pubs fermés, des friteries bondées, des couples bourrés. Puis on prend vers Hanger Lane. Il y a là une dizaine de mecs qui attendent le car devant les boutiques, et du coup, Harris a rempli son bahut. Tant mieux pour sa bourse, d'ailleurs il a toujours pas mal de monde pour les matches en extérieur, parce que beaucoup de gars admirent ce sixième sens qu'il possède pour prévoir les emmerdes. On fonce sur le périphérique, et on sort sur la M1, direction le Nord. Le car attaque la montée. Il est bien chauffé, confortable, le moteur ronronne tranquillement. Ron écrase l'accélérateur, pendant que les « répliquants » de *Blade Runner* écrasent Harrison Ford. Homme contre machine, toujours. J'espère qu'ils vont le réduire en bouillie sanguinolente. Que ce connard va cracher ses dents, par petits bouts. Je connais la fin, mais on espère toujours. On espère que pour une fois, ça va bien finir. Un peu de magie.

Rod dort profondément, la tête renversée en arrière. Il rêve de Mandy. Je donne un coup de coude à Mark et me baisse pour nouer ses deux lacets ensemble. Le pauvre connard est complètement HS, ça lui apprendra à mélanger la bière et l'alcool. Mark me tend un briquet, et je mets le feu à un lacet. Il s'enflamme, et en vingt secondes, on voit une spirale de fumée monter de ses baskets. Il dort toujours, ce con. Ce doit être un fameux rêve. Sans doute Mandy en train de recevoir sa quinzième giclée de la nuit. Quand il en aura fini avec elle, Rod sera tellement à plat qu'il n'aura même plus la force de jouer les pompiers. C'est l'éternelle histoire du mec qui rigole sans savoir qu'il a un pétard allumé au cul.

« Rod est en feu, Rod est en feu !, fait Mark, sur l'air de "London's Burning". Au feu, les pompiers, au feu, les pompiers ! »

« AU FEU, AU FEU, AU FEU, AU FEU ! » reprennent tous les mecs à l'arrière, comme un seul homme.

Facelift, un cinglé qui bosse à Hayes, ou sur un quelconque chantier des quartiers ouest, se penche et tape sur l'épaule de Rod. Il lui dit qu'il est en train de faire son Guy Fawkes. D'abord, Rod ne percute pas. Il regarde autour de lui, l'air hébété, surpris avec le pantalon aux chevilles, tandis que Mandy lui demande pourquoi il arrête à mi-course. Puis il repère la fumée. Baisse les yeux. Panique. Il donne de grands coups de pied dans le siège en face, et s'il ne fait pas gaffe, il va mettre le feu à tout le car. Mais tout le monde se marre, même Facelift, encore qu'avec lui, rire, ça peut signifier n'importe quoi.

« Bande de cons. Vous voulez qu'on se tue ou quoi ? Vous voulez que mon épouse adorée devienne une pauvre veuve, avec cinq bouches affamées à nourrir ?

— T'as même pas de môme », dit Mark. On dirait que sa tête va sauter comme un bouchon, tellement il se marre. « Quinze fois par nuit, et tu n'es même pas foutu de lui faire un gnafron.

— Au moins, je ne suis pas un pauvre taré qui n'a que sa main à baiser.

— C'est peut-être un paravent, d'ailleurs. Tu épouses une nana, comme ça on ne se doute de rien. Un pédé, voilà ce que tu es, en douce, un putain de pédé dans un car de Chelsea. Ça craint, pas vrai ? Ça mérite la peine capitale, mon pote.

— Va donc aux chiottes et fais-toi dégorger le poireau.

— Je t'emmerde. »

En jurant, Rod frappe des pieds contre le sol pour essayer d'éteindre les flammes, qui montent jusqu'à quinze bons centimètres, avec de jolies volutes rouges et blanches, et grandissent à chaque seconde. Mais il finit par réussir à les mater, et s'en prend brusquement à moi. Je ne sais pas comment il sait que c'est moi.

« Ne reste pas comme ça à me regarder avec ce sourire d'emplâtre. C'est l'autre con, à côté, qui t'a mis la main au cul ? C'est pour ça que tu souris ? »

Finalement, Rod voit la drôlerie de la chose, et tout le car hurle de rire. Même Harris et Ron, le chauffeur, pour qui il serait nettement préférable qu'on ne finisse pas dans une épave cramée sur le bas-côté. Ça, ce serait pas de chance. Planter le car avant d'arriver à Watford. Mais Rod est trop bourré et trop crevé pour se venger, ce qui me convient très bien, parce que je ne suis pas trop d'humeur moi-même. Il se contient, endure les rires, et se rendort. Moi, je suis vidé, et prêt à faire des conneries, mais pas à en subir. Les canettes circulent, et Facelift s'occupe d'une bouteille de vodka, de la meilleure. Il a les bras couverts de tatouages, et son bide retombe sur son jean. C'est un des rares footeux typiques du car. Les autres sont des allumés, mais des allumés qui savent se fringuer. Facelift est bourré, il marmonne tout seul des trucs sur Black Paul et John, à mi-voix. Mais ce sont des mecs qui assurent, il verra bien, quand les gars de Newcastle vont nous rentrer dedans. Eux aussi, ils assurent toujours, contre Chelsea. Ils ne se déballonnent pas.

Je n'aime pas Facelift, mais j'avoue que je ne voudrais pas me trouver face à lui. Il a pris neuf mois pour avoir lacéré la gueule de son beau-frère, après une bagarre, dans un club de billard de Hayes, c'est dire s'il ne se poserait pas de question devant un mec de passage. Il dit qu'il a perdu le contrôle et que c'est parti tout seul. Il est rentré chez lui en courant, et les copains du beauf cernaient la maison, essayant de défoncer la porte à coups de latte, quand les flics sont arrivés et l'ont embarqué. Il dit que c'est la seule et unique fois de sa vie qu'il a été content de voir ces enfoirés, encore que son frère avait

un feu planqué quelque part à l'étage, et qu'il ne se serait pas gêné pour s'en servir. Il faut être un peu timbré pour prendre les choses tellement au sérieux, et Facelift est le genre de mec qui recommencerait à la première occasion. Les types comme lui, la prison les rend pires. D'ailleurs, tous ceux qui filent en taule en sortent plus méchants et plus barges qu'auparavant. Ce n'est pas très joli, de voir un mec avec la gueule ouverte en deux, même si le connard méritait bien ça, mais tu peux comprendre à moitié le gars qui a fait ça à un inconnu, dans un moment de panique. Pas au mari de sa sœur. Si on n'a pas un minimum de principes, on n'est rien.

Les autoroutes se ressemblent toutes, la nuit, et on ne peut pas voir défiler la verte et paisible campagne anglaise, parce que l'obscurité nous masque les HLM et les usines désaffectées. Les cités des morts vivants : Derby, Wolverhampton, puis Leeds, Huddersfield. L'Angleterre est pleine de villes de merde, d'endroits comme Barnsley, Sheffield. Rien de comparable à Londres. À Londres, on est chez nous, on n'a rien à voir avec le reste du pays. Les gens du Nord nous haïssent, et on le leur rend bien. Pour eux, nous ne sommes qu'une bande d'enfoirés de cockneys avec une grande gueule. Ils nous prennent pour des gros malins du genre Mike Baldwin, parce qu'on les traite comme des bouseux, même s'ils vivent dans des villes vachement dures. Il y a deux pays en un. Deux manières de penser. Même si, dans un stade, on se retrouve tous semblables, en fait.

Il suffit d'aller voir jouer l'Angleterre à l'étranger, et les gars du Nord deviennent humains. Un peu comme dans *Blade Runner*, d'une certaine manière. Quand tu te retrouves en Pologne, ou un quelconque pays d'esclaves de l'Est, l'androïde du Yorkshire récupère une autre identité. Et face à deux mille cinglés de Polacks décidés à te démolir la tête, la vision d'une foule de gros enfoirés de Newcastle en train de charger règle tous les problèmes. C'est une expérience bizarre, et tu dois quelquefois te botter le cul pour ne pas perdre l'avantage. Tu sais bien que tu es en face de gars qui raisonnent comme toi, mais ça ne change rien.

Si tu t'arrêtais un instant pour y réfléchir, analyser le truc, tu finirais par ne plus rien branler. Il n'y a pas de logique, là. Tu oublies la situation, et tu t'éclates. Quand tu vas voir jouer l'équipe nationale, c'est autre chose, tu as des priorités à respecter. Et si, de retour en Angleterre, tu repères un jour une tête connue, il est évident que tu ne vas pas lui foncer dedans. Tu éviteras, d'une manière ou d'une autre, même si le cas de figure a peu de chances de se présenter. Mais bon, moi, j'interviendrais, je sauverais la peau du mec. Et sinon, je laisserais tomber. Je resterais là, au garde-à-vous, stoppé net dans mon élan. Ce n'est pas vraiment un bon plan de trop penser, là, dans ce car qui file vers le Nord. Ça n'apporte rien. L'idée, c'est de s'éclater,

point à la ligne.

« Arsenal a eu une belle période. » C'est Facelift qui tient sa cour derrière moi, avec Martin Howe et un autre mec, un ancien marine. Dave Cross, je crois.

« Ils ne sont jamais arrivés à la cheville de Millwall ou West Ham, intervient Dave. Il y avait trop de nègres, là-bas.

— Les autres ont bien eu des blacks, aussi.

— Pas autant qu'Arsenal. Que des mômes de Finsbury Park et Seven Sisters. Les Irlandais n'ont pas trop la cote, ces temps-ci. »

Black Paul est installé à l'avant du car. Je vois bien qu'il écoute. Facelift et lui ne sont pas d'accord, sur nombre de sujets, et ça va péter un jour. Au moins, Billy ferme sa gueule. Il n'y a pas beaucoup de nègres, dans la bande, mais ces deux-là méritent largement d'être avec nous, ils apportent un plus. Black Paul se lève et se dirige vers le fond du car. Facelift lui jette un coup d'œil sans expression. Leurs regards se croisent, se soudent. Pas un mot n'est échangé. Black Paul s'éloigne, il va pisser. Facelift prend une gorgée de vodka et dit qu'il est impatient de se faire quelques-uns de ces connards de Newcastle.

Je tiens le coup jusqu'à la fin de *Blade Runner*, mais je m'endors avant le début d'*Orange mécanique*. Et tout d'un coup, je cligne des yeux au grand soleil. Je ne me souviens jamais de mes rêves, ce qui me convient très bien, mais ça fait des nuits un peu courtes. J'ai l'impression de n'avoir dormi que quelques minutes mais, une fois que je me suis étiré, ça va. Je me frotte les yeux, jette un regard par la vitre. Aucune idée de l'heure, ni du lieu, d'ailleurs on s'en branle, mais le car s'est arrêté. Je vois un champ, et un grand ciel bleu. Facelift est debout au milieu du champ, la bouteille de vodka posée à côté de lui, vide. Il finit de pisser. La vapeur monte de l'herbe. Quel péquenot, quel pauvre type. S'il n'était pas aussi teigneux, ce serait moitié la honte, pour nous.

« Arrêt pipi, les gars. » Harris a l'air frais comme une pâquerette, même si les pâquerettes, Facelift est en train de pisser dessus. Bon, un peu d'air frais. Dernière étape avant Sunderland.

Je me lève et descends. La matinée est fraîche. Ça fait du bien de pisser. Le soulagement total, l'orgasme du pauvre. C'est bien mieux que dans le car, où le chiotte chimique marche mal. Je parcours les champs du regard. Il y a des oiseaux qui chantent, et des nappes de brouillard au-dessus de l'herbe drue. Des haies, de vieux chênes. Deux maisons au loin, entourées d'arbres touffus. Des vaches qui paissent à flanc de colline et, quand je lève les yeux, une simple voûte d'un bleu intense, avec de drôles de petits nuages qui se baladent. Et un connard de Hayes, avec ses tatouages, qui retourne vers le car en jetant sa bouteille vide dans un fourré. Bruit du verre brisé. Là-bas, deux vaches tournent la tête, se disant probablement que ce mec-là est un vrai

enfoiré de faire ça dans un si joli coin de campagne.

« Je boufferais bien une bonne friture, les gars, dit Facelift, s'essuyant le visage d'un revers de main. Ça me mettrait en forme pour dérouiller ces connards. »

Quelques types en train de pisser dans l'herbe se marrent, tellement il a l'air de sortir d'une BD. Évidemment, il nous gonfle parfois, avec son cabotinage, parce que nous comprenons, tous, la différence entre ce coin d'Angleterre et nos vies à nous. Inutile d'insister. On s'arrête, on pisse, et on remonte dans le car. On vidange et on repart, sans se poser de questions. On n'a pas de temps à perdre avec la nature, le romantisme. Commence à penser à ces conneries-là, et tu seras vieux avant l'âge. Peut-être aussi qu'on se dit qu'on est de la merde, qu'on ne mérite pas des choses comme ça. Le car démarre.

L'idée, c'est de commencer par un pub de Sunderland, où Harris a organisé le rendez-vous général. On doit retrouver là plusieurs bandes de Chelsea et se prendre deux ou trois mousses avant d'attraper le train pour Newcastle. Comme ça, ces enfoirés ne sauront pas par où on arrive, et les flics ne nous attendront pas comme Big Brother. Les mecs de Newcastle traîneront là, avec leurs maillots à la con tendus sur leurs bides à bière, et tout d'un coup, tel un éclair, voilà Chelsea qui débarque. Enfin bon, c'est l'idée. Le temps que les flics retirent leur matraque de leur cul, il n'y aura plus trace de que dalle, sinon deux ou trois gros connards à racler sur le bitume. Harris a bien organisé sa journée, et si ça marche comme prévu, il devrait y avoir pas mal de crânes fracassés d'ici trois heures. Ils méritent bien ça, ne serait-ce que pour la grande gueule qu'ils trimbalent partout avec eux. Si le plan fonctionne, ça va être juteux.

Je suis en pleine forme. Même pas l'ombre d'un mal de crâne à l'horizon. La bouffe chinoise a dû éponger la bière, plus quelques bonnes rasades de flotte pour faire descendre le tout et éviter la déshydratation. Rod est réveillé. Il gémit sur l'état de ses pompes qui, d'après ce que je vois de mon siège, ne sont pas si abîmées que cela. Mark regarde tranquillement le monde qui défile derrière la vitre. Je me sens donc plutôt frais, mais je prendrais bien un bain. J'ai du mal à m'en passer. Je ne comprends pas ces hippies dégueus, incrustés de crasse.

« Les cognes, droit devant ! lance Harris en se retournant. Baissez la tête, les gars, faites semblant de dormir, ce que vous voudrez. »

Ça, c'est une putain de surprise. Samedi matin, huit heures, et tomber sur une bagnole de flics, gyrophare allumé, et un mec qui nous fait signe de nous ranger. C'est peut-être un coup du hasard, mais bon, ça paraît peu probable, surtout qu'un car s'amène au coin de la rue, maintenant. Un flic monte à bord, il commence à discuter avec Ron. Jette un coup d'œil sur la cargaison, avec un sourire mauvais. Nous,

on se tient à carreau, immobiles, le visage inexpressif, comme de braves petits gars qui vont faire leur communion. On devrait peut-être apprendre quelques cantiques. Ron coupe le moteur et descend pour discuter avec le flic. Harris reste assis à l'avant. Il fulmine. Je sens la chaleur d'ici.

« Bordel, il ne manquait plus que ça. » Mark secoue la tête. « Qu'est-ce qu'on va faire, d'ici trois heures ? J'aurais dû baiser cette nana, hier soir. Ces enfoirés vont sans doute nous renvoyer à Londres. »

— On a des billets, dit Rod. C'est peut-être juste une vérification. Comment pourraient-ils savoir qu'on arrive à Sunderland, à cette heure-ci, quand Chelsea joue à Newcastle à trois heures ? »

De quoi se poser des questions. Les flics ont dû être mis au jus. On pense à des taupes infiltrées, à des peines de dix ans. Ça craint ces temps-ci, les meilleures bandes ont intérêt à bien repérer les têtes, à sentir les mecs. Au bout d'un moment, on finit par les connaître, et on se méfie toujours, dès qu'un nouveau se pointe tout d'un coup. Il faut jouer serré. Si tu ne fais pas partie du club, dégage. Ron discute avec le flic, il lève les bras en l'air, puis remonte dans le car. Il dit quelque chose à Harris, qui nous apprend que ces enfoirés ne nous laisseront pas entrer dans Sunderland. Ils vont nous conduire à une station-service où on pourra prendre le petit-déjeuner, puis dans un pub à la sortie de Newcastle, où ils réunissent tous les cars de Chelsea, jusqu'à une heure avant le match. Ils ont été affranchis, d'une manière ou d'une autre, et s'arrangent pour que Chelsea n'aille pas se balader en ville.

Nous ne pouvons rien faire, et nous ne réagissons pas. Profil bas. Nous ne savons pas si les flics ont obtenu des renseignements précis sur le rendez-vous, ou s'ils savaient simplement que quelque chose se préparait. C'est un peu inquiétant. Cette impression d'être surveillé, d'être mis sur table d'écoute. Apparemment, on ne peut plus rien faire sans que des espions enregistrent tout. Quand ce n'est pas une caméra vidéo, c'est une espèce d'enfoiré qui transmet les renseignements en douce. On se croirait sous une dictature d'Amérique latine, un truc comme ça.

La voiture de police tourne au coin, et nous suivons, avec le car de flics au cul. On se fout du monde, vraiment. Leurs gyros tournent pleins gaz, comme si on était une espèce de virus qui ne doit pas s'approcher des gens du coin. Des lépreux. De la vermine, voilà ce qu'on est pour eux, ils s'imaginent qu'ils peuvent nous traiter comme bon leur semble. On traverse une campagne bien verte, passant devant des maisons fermées, et on arrive enfin à l'aire de repos. Pas la moindre putain d'idée de l'endroit où on est. La journée est bel et bien foirée.

« J'aurais dû baiser cette nana, hier soir, répète Mark, qui raconte

des conneries, parce que pour rien au monde il ne manquerait une virée à Newcastle. Et au lieu de me faire faire une pipe, je me retrouve coincé avec vous dans un restauroute de merde. »

On s'installe, et me voilà à table, en train d'attaquer un vrai petit-déjeuner à l'anglaise. C'est cher pour ce que c'est, mais comme on est pas des clodos, on ne fait pas de réflexion. On gagne du blé, il faut bien qu'il aille quelque part. Il y a là quelques familles qui nous regardent d'un air vaguement inquiet, mais va savoir ce qu'elles s'imaginent. C'est vrai qu'on a fait quelques bonnes bastons, dans les aires de repos, mais les stations-services sont trop surveillées par les flics, et il faut être prudent si on ne veut pas se faire baiser. Cela dit, quand le car d'une autre équipe s'amène, il faut bien assurer si ça les intéresse, sinon on a l'air d'une bande de cons. Les flics, c'est comme un couvercle sur la marmite. Ils savent bien ce qu'ils font.

Un autre car arrive justement, escorté par les cognes, et on essaie de voir d'où il vient. De Chelsea, c'est clair, mais on cherche à lire le nom, pour savoir si ce sont de simples supporters, ou une autre bande. C'est un car de Slough. Des mecs plus âgés et des jeunots, moitié-moitié. Les plus vieux ont une bonne trentaine, on connaît leur tête, et quelquefois leur nom. Des mecs qui ont pas mal de kilométrage au compteur, et qui ne s'en laissent pas conter.

« Comment ça va, les gars ? » C'est Don Wright, il s'arrête à notre table. Il doit bien avoir la quarantaine, sinon moi, j'ai deux ans. « Les flics nous ont alpagués, comme s'ils savaient qu'on se retrouvait tous à Sunderland.

— À se demander qui les rencarde. » Mark balance des haricots sur Rod, un à un. L'attente va être longue, jusqu'à trois heures.

« Quelque chose a foiré quelque part. » Don s'éloigne pour prendre son petit-déj'. Il a les yeux vitreux.

« Il est vaguement schizo, ce mec, dit Rod. Il bossait dans une morgue, d'après ce qu'on dit. Vous avez vu ses yeux ? Il a toujours l'air bourré ou camé, mais ce n'est pas ça. Il a une case en moins. Il faut être barge pour travailler dans une morgue, au milieu de tous ces cadavres.

— Il paraît qu'il était maçon. » Mark laisse tomber les haricots. « Même Don Wright ne bosserait pas dans une morgue. Il faut être carrément malade pour mener ce genre de vie.

— Une fois, je l'ai vu piétiner la gueule d'un mec de Leeds. Le gars était complètement HS, et il se servait de sa tête comme d'un trampoline. Du genre à vraiment lui démolir le cerveau. Bon, je ne refuse pas de filer une branlée à un mec, mais de là à lui ouvrir le crâne en deux comme une noix de coco, c'est hors de question. »

J'essaie d'imaginer ce que ça doit être, de travailler dans une morgue. On saigne les cadavres, et tu dois voir toutes sortes de

mutilations, des accidentés de la route, ce genre de truc. Tu dois te mettre à rêver de cadavres. Ça doit te niquer la tête. J'imagine que quand tu trouves des corps en morceaux tous les matins en te rendant au boulot, tu ne dois pas voir d'inconvénient à sauter à pieds joints sur le crâne d'un type. Le seul truc pire auquel je peux penser, c'est de travailler dans un abattoir. Au moins, à la morgue, tu ne les tues pas. J'observe Don Wright qui examine le menu, au comptoir. Je m'interroge.

Deux heures plus tard, on s'emmerde à pleurer. Deux autres cars sont arrivés, et les flics s'apprentent à nous conduire au pub dont ils nous ont parlé. On retourne au car et là, léger retard à cause d'une engueulade entre les flics et le chauffeur du car de Slough. Apparemment, un certain nombre de mecs ont appelé un taxi par téléphone et se sont trissés. Les flics sont en rogne. Ils exigent de savoir où avait lieu le rendez-vous, mais personne ne dit mot. Ils pissent dans un violon. Ils sont comme des cons.

Nous, on se donne des coups de pied au train pour ne pas avoir eu cette idée-là. Notez bien que ça aurait été un peu gros si toute la salle s'était vidée, pendant qu'une caravane de tacots filait droit vers Sunderland. On se calme. On admire le sang-froid des mecs. Dieu seul sait ce qu'ils vont pouvoir faire cet après-midi. On arrive à un grand pub, en retrait de la route, et en l'espace d'une heure, l'endroit est bondé de gars de Chelsea. Tout le monde picole, et les murs commencent à vibrer. On prend quelques mousses en regardant les flics sur le parking, avec leurs cars et leurs chiens. Ça devient une prison à ciel ouvert, ce putain de pays. Et la liberté de mouvement, et la liberté de choix, alors ? Je suppose que ça a toujours été comme ça, mais quelquefois, ça te met les boules. Vers deux heures, ils font dégager le pub, et nous revoilà dans le car, en route vers Newcastle, en cortège, et entourés de gyrophares.

Des bandes de mecs nous font signe de nous mettre un doigt, tandis qu'on entre en ville. Les cars se garent près de St James Park. Nous voilà en territoire ennemi. On en voit quelques-uns qui chantent, plus loin dans la rue, mais ils ne font pas mine de nous chercher. On entre dans le stade sans incident. Les supporters de Newcastle ont entonné *Away The Lads*. Don Wright et les autres sont déjà là, il arbore un œil au beurre noir et ses jointures sont écorchées. En se marrant, il nous dit qu'on a manqué quelque chose. Il a l'air bien content. Il nous raconte qu'ils ont filé au pub de Sunderland, qu'ils sont entrés dans Newcastle à deux cents, sans escorte, et qu'ils ont ravagé un pub du centre-ville. L'ennemi a été pris de court, mais ils ont su réunir leurs forces et ont bien assuré. Il dit que ça valait largement le prix du taxi. Que voyager un peu, c'est bon pour le moral.

La course de taureaux

Le coucher de soleil brillait, aveuglant, entre les arbres et les rochers, d'un orange stupéfiant, comme jamais Vince Matthews n'en avait vu à Londres, à moins qu'il n'y eût jamais vraiment prêté attention. Le soleil traçait un chemin brûlant au travers de la campagne basque, et le voyage étouffant, poisseux, depuis Madrid, approchait de son terme. Encore une demi-heure, et ils arriveraient à San Sébastian, pour goûter quelques jours de repos et de calme dans une ville accueillante, loin de la pollution, de la violence de Madrid, de sa police et des voyous d'extrême droite, ceux qui avaient sauvagement agressé les hooligans anglais, lors de la finale de la Coupe du Monde 1982.

Ils étaient six, dans le compartiment. Quatre gars de Southampton, Vince, et son ami John. Épuisés, tous les six. La bière bon marché qu'ils avaient emportée avait fait long feu, et la déshydratation commençait à se faire sentir. Seul Vince faisait l'effort de contempler les collines assoupies et les fermes isolées qui défilaient derrière la vitre, l'oscillation régulière du convoi s'accordant parfaitement aux parfums de la campagne, aux enfants qui leur faisaient des signes de la main. C'était un voyage magnifique, et il n'en perdait pas une miette, car il serait bientôt de retour chez lui. À Londres, Londres et ses tours, ses impasses. Certes, Londres était préférable à Madrid, cette ville de cauchemar, mais la campagne basque se révélait incomparable.

Madrid, ç'avait été une expérience, Vince devait bien l'admettre, mais une expérience un peu pénible à la fin. Surtout après le match contre l'Espagne, quand, en sortant du Bernabeu, ils avaient trouvé les supporters locaux alignés comme à la parade, prêts à tuer, tirant les couteaux de leurs chemises de satin luisant. Les Anglais avaient foncé, et les Espagnols s'étaient égaillés. Sur quoi la police était arrivée et s'était mise en devoir de fracasser tous les crânes anglais à portée de matraque. Ils étaient des centaines, armés comme des figurants dans un film de science-fiction, se frayant une place sous l'œil de la caméra pour voler le premier rôle. C'était au nom des Malouines qu'ils tabassaient ainsi les Anglais, et pour montrer aux journaux que la légende des hooligans succomberait à la puissance majestueuse de la civilisation espagnole. Vince et deux autres gars, isolés, avaient réussi à contourner le stade, à l'écart de la foule des Anglais qui s'étaient regroupés, par mesure de protection plus qu'autre chose.

Vince éprouvait une vive sympathie pour la cause basque. Ils ne voulaient rien avoir à faire avec le gouvernement de Madrid. Ils

luttaient pour leur indépendance, et Vince avait appris, lors de son séjour à Bilbao, pour les éliminatoires de la Coupe du Monde, que ces gens étaient d'une race à part, comme les Écossais, les Gallois et les Irlandais en Grande-Bretagne. Durant les premières rencontres, avant que l'équipe d'Angleterre ne descende à Madrid, les Basques avaient traité les Anglais comme des êtres humains, et non comme des voyous à la une des feuilles de chou à sensations. Se saouler et jouer au foot sur la plage, c'était là une façon épatante de passer une dizaine de jours. Vince était tombé dans les pommes, juste avant le départ pour Madrid. Un type du coin avait payé le trajet pour lui avant de remettre son portefeuille dans sa poche, ayant prélevé la somme nécessaire. Il avait repris conscience à Madrid, sans autre problème qu'une gueule de bois et la perte momentanée de quelques copains. À présent, ils remontaient vers le nord, échappant à la poussière et à la haine qui régnaient dans la capitale.

À Madrid, ils avaient logé dans une pension du quartier chaud, tenue par six femmes d'une soixantaine d'années, rigoureusement semblables. Elles étaient adorables, avec leurs cheveux gris tirés en un chignon serré et leurs robes uniformément noires. C'était exactement ainsi que Vince se représentait la femme espagnole. Ou alors, c'était la jeune et farouche prostituée mexicaine, dans une ville frontière du style Tijuana, avec les seins posés sur le comptoir et les cheveux dégouttant d'huile de table. Les films, les journaux adoptaient toujours le même point de vue sur les étrangers. Ils ne faisaient, rien pour en améliorer l'image, ce qui n'était guère surprenant. La manière dont les médias représentaient les supporters de football n'était qu'un reflet de leur attitude générale.

Vince traversait une période faste. Depuis deux ans, il économisait, en vue de la Coupe du Monde. Tout cela lui avait ouvert les yeux, et il avait rencontré de fameux personnages. Pas mal de gars voyageaient seuls, et tout le monde se retrouvait pour prendre quelques verres ensemble. Certains comparaient ça à la guerre, évoquaient l'esprit du Blitz, toutes ces choses, mais Vince, lui, trouvait cela plus intéressant. C'était l'équipe d'Angleterre qui jouait à l'étranger, et tous les gars de Scarborough, d'Exeter, de Carlisle, de partout, avaient tous quelque chose à offrir, dès l'instant où ils n'étaient plus sur leur propre terrain. La plupart du temps, on oubliait les rivalités entre clubs. Non que les Anglais fussent tout le temps parfaits, il avait bien vu quelques types décidés à se faire autant de jeunes Espagnols que possible, mais il se trouve toujours quelques fêlés, où qu'on aille. Non, c'était mieux que la guerre. Déjà, on n'y mourait pas.

Il contemplait les villages qui défilaient, tentant d'imaginer qu'il habitait dans les montagnes. Ce parfum si dense dans l'air, ce soleil si chaud baignant de lumière les forêts. Il entrevoyait là une vie

totallement différente, qui le fouettait, lui entraît dans la peau comme un virus. Il allait rentrer, mettre de l'argent de côté pendant quelques années, se forcer à économiser sur toutes les dépenses inutiles, et adieu. S'en aller, n'importe où.

Quand il aurait assez d'argent, il partirait pour l'Inde. Dans quelques années. C'était le pays que Vince souhaitait voir pardessus tout. D'abord, il ferait des randonnées à pied à travers le Népal. Il y avait là-bas nombre de voyageurs, disait-on, mais l'Himalaya était la plus vaste montagne du monde, et même si Katmandou était un peu trop touristique, qu'est-ce que ça pouvait changer à un truc comme l'Everest ? Il se donnerait le temps de s'acclimater, prendrait un car pour l'Inde, puis filerait travailler en Australie. Ce serait là un choc culturel, sans aucun doute. Vince n'était pas sot, mais ce voyage en Espagne était son premier séjour hors d'Angleterre, et il se révélait excellent. Il ne ressentait pas le moindre stress. Comme si le joug qui maintient les bœufs, comme on en voit, enfant, dans les livres d'école, avait été brisé, débité en petits morceaux et jeté au loin, durant cette traversée de la France, en Espagne, à Bilbao, à Madrid même, avec tous ses inconvénients, pour finir par ce voyage à San Sébastian.

Il mènerait une autre vie. Les amis, la famille seraient toujours là quand il reviendrait, au bout d'un an, deux peut-être, ou trois, quatre, cinq. Il retrouverait ses copains dans le même pub, en train de draguer les mêmes filles, de parler des mêmes choses, et cette idée ne faisait qu'alimenter son courage, car Vince ne souhaitait pas partir pour toujours. Il voulait voir le monde, et rentrer en Angleterre pour la retrouver parfaitement semblable. Il n'avait que faire des grands changements. Certes, les choses pouvaient s'améliorer, elles pouvaient toujours s'améliorer, mais il n'était pas de ces gens vindicatifs et amers.

Le train gravissait péniblement une colline. La mécanique gémissait, et Vince tendit l'oreille, cherchant à reconnaître les grondements du vieil homme à l'intérieur de la machine. Une histoire qu'on lui racontait enfant. Il n'entendit rien. Les autres dormaient, et il se félicitait de ne pas avoir abusé de la boisson. Il quitta le compartiment et demeura debout dans le couloir, passant le visage par la vitre baissée. L'air était chaud, mais pur. Il inspirait profondément, se voyant déjà effectuer un grand voyage, et le raconter ensuite avec extase. Puis, comme on approchait de San Sébastian, la campagne céda la place à la ville, et Vince retourna dans le compartiment, secoua les autres en les traitant de feignants, et leur dit de préparer leurs affaires.

Il leur fallut un bon moment pour trouver une pension, un hôtel agréable près de la mer, avec un jardin rempli de fleurs et des chambres propres, le seul problème étant qu'il manquait un lit

jusqu'au lendemain. Il était tenu par une femme d'âge moyen, efficace, vêtue d'une robe de coton blanc, qui ne cilla pas en voyant entrer six Anglais. Un bon point pour elle. Parce qu'ils faisaient tache dans San Sébastian, si coquet, avec leurs ventres à bière, leurs tatouages et leurs jeans sales et déchirés. Un des gars de Southampton, Gary, portait une valise fermée par un bout de ficelle. C'était une vision de chaos, des barbares venus des taudis industriels du Nord glacé. Cette idée faisait rire Vince. Mais après trois semaines de beuverie, de pensions minables, de douches froides, d'hygiène minimale, et un long, un interminable voyage en train, voilà de quoi on avait l'air. La femme s'en moquait. Vince se demanda même si elle s'en apercevait, mais elle leur dit de lui donner leur linge, elle le ferait nettoyer. Elle leur conseilla aussi de prendre une bonne douche chaude.

Vince décida finalement de dormir ailleurs, cette nuit-là. Il partit, après avoir convenu de retrouver ses copains plus tard, dans un bar proche. Il n'avait guère envie de se remettre en quête d'une pension et, de toute manière, mieux valait économiser. Il était presque à sec, et une nuit sur la plage ne lui ferait pas de mal. La pureté de l'air était encore chose nouvelle, après la pollution poisseuse de Madrid. La soirée était tiède, il descendit jusqu'à la mer. Il traversa la plage, ôta ses chaussures et ses chaussettes, et suivit la courbe dorée de la baie. Beaucoup de gens se promenaient là, des familles surtout, et aussi des amoureux, main dans la main, qui se dégourdisaient les jambes avant de dîner. Vince avait faim. Il ne se souciait pas de paraître déplacé, de ne pas porter ces luxueux vêtements qu'arboraient les Espagnols. C'était normal. Il ne se plaignait pas. L'Angleterre, c'était une vieille histoire avec la pauvreté, et il était totalement, totalement anglais.

Il choisit un endroit où se poser, à l'extrémité de la plage, et contempla les vagues qui venaient lécher doucement le sable. Les gens qui l'entouraient étaient visiblement aisés, et il tenta de distinguer les estivants des autochtones. Ce n'était guère difficile, mais il n'éprouvait pas cette colère contre les salauds de riches qui, à la maison, s'emparait de lui. Déjà, il ne comprenait pas la langue, donc il ne pouvait identifier les divers accents. Mais surtout, il se sentait détendu. Seul, débarrassé des responsabilités qui l'accablaient à Londres, où le système social était devenu si complexe, si flou, qu'il aurait fallu entreprendre de sérieuses études pour simplement en distinguer les classes. Et Vince n'avait jamais consacré de temps à cela. Il éprouvait une méfiance toute anglaise face à la politique et à l'intellectualisme, alors même que sa vie, ses comportements reposaient sur la haine des riches et de leurs privilèges. Hors d'Angleterre, il pouvait se détendre. Là, les principes et les règlements habituels n'avaient plus cours. Il aurait voulu ne pas avoir à rentrer

chez lui, pas encore, mais l'argent dictait sa loi. Au moins avait-il un projet. Il avait trouvé le moyen de s'échapper. Comme dans les films sur la Seconde Guerre mondiale. Si ce n'est que les prisonniers de guerre progressaient dans la direction opposée.

Vince demeura un long moment assis sur la plage avant d'abandonner sa rêverie pour se diriger vers le bar. En chemin, il aperçut un endroit parfait pour dormir, caché sous la promenade, hors de vue. Des amoureux étaient assis sur les planches, et un groupe avait allumé un feu sur le sable pour faire griller du poisson. L'obscurité dissimulait sa tenue négligée, et ce n'est qu'en réintégrant la vive lumière de la rue qu'il se sentit de nouveau étranger, déplacé. Ce n'était en aucun cas aussi pénible qu'à Madrid ; mais cela s'était révélé une expérience inédite, ce séjour dans une ville hostile, où le regard des gens lui apprenait qu'il était un être inférieur. C'était la première fois qu'il se trouvait à cette extrémité de la chaîne du racisme. Les vieillards assis dans les squares où les Anglais venaient boire leur bière étaient à cent pour cent d'anciens fascistes, des admirateurs de Franco, qui faisaient le salut hitlérien quand on jouait l'hymne national, lors des rencontres Angleterre-Allemagne. C'était étrange, cela évoquait de vieux films de l'époque de Nuremberg, et faisait paraître vains les saluts dérisoires, parodiques, des Anglais.

Il devait s'habituer à cette sensation, car il allait parcourir le monde un jour, et peut-être, si les choses tournaient vraiment bien, ne jamais retourner en Angleterre. Cette idée le secouait, quand bien même elle appartenait à un lointain avenir. Il avait faim, mais il lui fallait économiser, prendre deux ou trois verres et s'accorder une bonne nuit de sommeil. Ce serait sympathique, d'une certaine manière, cette nuit à la belle étoile, sur une plage, seul dans un pays étranger. Dans l'immédiat, c'est d'un verre bien glacé qu'il avait envie. Il entra dans le bar.

« Ça va, Vince ? On a cru que tu nous avais oubliés. » John s'adossait au bar. Il paraissait frais, récuré, même si ses vêtements étaient toujours froissés et sales. Demain, il serait tout à fait présentable. Enfin, il l'espérait.

« Tu as trouvé un endroit où dormir ? » Gary, lui, prenait une tournée avec les gars de Southampton, et il commanda une canette pour Vince, qui lui tendit l'argent. Ils s'en tenaient à de petites tournées, parce que aucun d'entre eux n'était très riche. Se payer son propre verre, c'était chose impensable à la maison, mais là, les temps étaient durs. Vince leur dit qu'il allait dormir dehors.

« Je n'avais pas pensé à la plage, dit John. Bonne idée. Ça te fera autant d'économisé. Mais une douche, putain, ce que ça fait du bien. Chaude, en plus. Je n'avais plus ressenti ça depuis trois semaines. Tu verras demain.

— Les chiottes aussi sont corrects, et tu peux tranquillement t'asseoir sans qu'un tordu te mate par un trou dans le mur.

— Tu te souviens, la fois où Sean était en train de lire le magazine de cul qu'il avait pris au vieux, dans le square ? Il se branle, tranquille, et tout d'un coup, il lève les yeux, et il voit un type en train de le regarder. »

Sean eut l'air embarrassé. Il était assis sur un tabouret avec les autres gars de Southampton, Gavin, Tony et Gary. Il traitait toujours John de clown de cockney, et le Londonien faisait son possible pour se montrer digne de la moquerie. Ils se connaissaient depuis leur arrivée à Madrid, par le même train. Les autres se contentèrent de rigoler.

« Du coup, il sort à toute blinde, le jean aux chevilles, la queue au garde-à-vous, et le mateur s'était trissé, mais par contre une des vieilles passe à ce moment-là. Elle s'arrête, elle le regarde. Et mon Sean de rentrer en courant dans les chiottes, le cul à l'air.

— Elles étaient sympas, ces vieilles, dit Vince. Vraiment braves. Cela dit, vivre là-dedans... En plein quartier chaud. Ça n'avait pas l'air de trop les déranger, hein, elles filaient à l'église tous les soirs. Ils sont quand même un peu bizarres, ces Espagnols. Ils ont eu Franco, pendant toutes ces années, leurs flics sont des cinglés qui ont dû faire leurs classes dans la Gestapo, et leur gouvernement est pire que le Parlement, mais ils vont tous à l'église bras dessus bras dessous, comme un seul homme.

— C'est comme dans les films sur la Mafia, renchérit Gary. Prends *Le Parrain*. Ils s'étripent et descendent les gens par plaisir, et ensuite tu les retrouves devant la croix, en train de raconter plein de conneries et de demander pardon à Dieu. »

Vince prit une gorgée au goulot. La bière était glacée. À présent, il était habitué au goût de la bière espagnole, sans pouvoir dire qu'elle soit vraiment bonne. Il essayait de ne pas trop geindre, car tous les autres ne cessaient de se plaindre d'être obligés de boire cette pisse d'âne, mais il leur avait dit que, pour sa part, il n'avait jamais bu de pisse, et que donc il ne pouvait pas savoir, ce qui les avait fait rire.

« Ça fait réfléchir aux catholiques, pas vrai ? fit-il. Regardez quels pays étaient fascistes, avant et pendant la dernière guerre ? L'Italie, c'était Mussolini, l'Espagne, Franco. L'Allemagne menait la danse avec Adolf, qui avait pas mal de supporters chez les catholiques du Sud, en Bavière, par là, plus les Croates et les Ukrainiens. Les Français s'étaient divisés en deux camps et expédiaient leurs Juifs en Allemagne, tandis qu'en Pologne, on ne les aimait pas trop, et s'ils quittaient le ghetto de Varsovie, ils tombaient sur les milices des partisans. Sans oublier toutes les dictatures d'Amérique latine. Tous cathos, non ?

— Comment sais-tu tout ça ? s'enquit Sean.

— Il m'arrive de lire un bouquin. Ou de regarder un documentaire à la télé, des trucs comme ça.

— Mais, et les Irlandais alors ? Ils n'étaient pas fascistes, si ? Mes parents sont irlandais. Si Hitler avait dirigé le pays à un moment, ils me l'auraient dit.

— Les Irlandais, c'est autre chose.

— Comment ça ?

— Ce sont des gaéliques. S'ils sont devenus catholiques, c'est uniquement parce que les Écossais installés en Irlande étaient protestants. Histoire de s'opposer à eux. C'était comme ça, à l'époque. Et de toute façon, les Irlandais ne sont pas les gens les plus ouverts du monde, ils n'ont même pas soutenu l'Angleterre pendant la guerre, d'ailleurs.

— Et pourquoi auraient-ils dû soutenir l'Angleterre, bordel ? Elle a fait quoi pour les Irlandais, l'Angleterre ?

— On leur a donné Oliver Cromwell, dit John en riant, essayant de calmer le jeu.

— Ouais, exact. Oliver Cromwell. Ce putain d'assassin.

— Je n'attaque pas l'Irlande, reprit Vince. Je disais simplement que c'est curieux, comme les catholiques semblent toujours se tourner vers des dirigeants d'extrême droite. Je ne dis pas que c'est bien, ni mal, ni rien. Simplement, ça me paraît une drôle de coïncidence.

— C'est parce que les Juifs ont tué le Christ, intervint Gavin. Ces fumiers ont buté le Messie. C'est pour ça qu'ils détestent tous les Juifs. Parce que les catholiques sont bien des fanatiques, non ? On les a vus à l'œuvre, à Madrid. C'est enfoui dans leur tête. Ils sont obligés de suivre le leader, sans savoir pourquoi, que ce soit Dieu ou Franco ou Hitler ou Mussolini, peu importe, on s'en fout. C'est en eux. Ça fait partie de leur religion.

— Les Irlandais ne sont pas comme ça, dit Sean.

— Non, ils sont différents. C'est une race d'insulaires. Une autre tribu. Des gaéliques, comme disait Vince.

— Mais alors, pourquoi tout le monde déteste les Spurs ? demanda John. Ce sont des juifs, et tous les autres clubs haïssent ces enfoirés de Tottenham.

— Parce que ce sont des frimeurs, répondit Vince en riant. Ça se trouve comme ça, mais ce n'est pas la même chose. Il n'y a pas de fanatiques religieux en Angleterre, juste quelques pasteurs qui tarabustent leurs fidèles. Et quelques vieilles filles de la campagne qui aimeraient bien se faire mettre par le garçon de ferme, mais elles n'y arrivent pas, alors elles brandissent la Bible en disant que si elles n'y ont pas droit, il n'y a pas de raison que quelqu'un d'autre puisse prendre son pied. »

Ils riaient tous, à présent. Cela dit, ce n'était pas inintéressant,

comme remarque. Jusqu'alors, Vince n'avait jamais été au bout de son idée. Il faudrait qu'il y repense à tête reposée, plus tard. Il finit sa canette et commanda une tournée pour John et lui. Encore deux, et il allait se coucher. Il attendait impatiemment de pouvoir prendre une douche chaude, demain, mais d'ici là, il fallait tirer le meilleur de cette soirée. Il y avait quelques jolies nanas dans le bar, mais elles étaient friquées, de toute évidence, et les Anglais étaient un peu exclus des autres consommateurs, essentiellement des jeunes gens d'une vingtaine d'années, habillés de blanc, avec un scooter garé dehors. Il régla le barman, prit les canettes.

« Il était super, ce bar à Madrid, hein ? fit-il en se tournant vers les autres. Ce pauvre vieux Lurch ne voyait rien à ce qui se passait, la moitié du temps. Pauvre mec, il essayait de surveiller ce qu'on mangeait, mais tu parles...

— C'était beaucoup moins cher qu'ici, dit Gary, regardant sa bière. Et il y avait toute cette bouffe à volonté. »

Le bar de Madrid était situé non loin de leur pension. C'était leur première étape en début de soirée, et c'était également là qu'ils finissaient, après avoir vadrouillé en ville. Ils achevaient généralement la soirée par quelques tournées de méchant vin à bon marché ou de bière. Chez Lurch, les comptoirs étaient couverts de grands plateaux de nourriture de toute sorte, depuis les beignets de poisson et les ailes de poulet jusqu'au pain et à la paëlla. Une nourriture grasse, une nourriture de travailleurs. Les consommateurs se servaient eux-mêmes, et payaient en fin de soirée. Les Anglais, comme le voulait la coutume quand on suivait l'équipe nationale à l'étranger, firent comme tout le monde, se servirent, puis firent les innocents, au moment de régler. À leurs yeux, les Espagnols les traitaient comme des moins que rien, comme la lie de l'humanité, et ils optèrent pour l'approche de groupe, de sorte que les autochtones ne pourraient les distinguer les uns des autres.

Lurch tenait le bar jusqu'à une heure du matin, puis cédait la place à un gros homme plus âgé, le propriétaire. Il était sympa, Lurch, on l'appelait ainsi en référence au maître d'hôtel typique, comme on le voit dans les films d'horreur, grand, mince et penché, le visage pratiquement inexpressif. Il souriait parfois en voyant les Anglais aller et venir, et si les deux parties n'échangeaient jamais beaucoup de paroles, les gars payaient toujours leurs boissons, et il se mettait rarement en colère. Peut-être se disait-il qu'après tout, ce n'était pas son bar. Vince n'avait jamais très bien compris. C'était bizarre, parce qu'ils revenaient là chaque soir, trente ou quarante jeunes gars anglais, bourrés, en short et tee-shirt, qui entonnaient des chansons sur les Malouines et bavardaient avec les prostituées, sur le trottoir.

« Vous vous souvenez, la fois où, en revenant de cette boîte de

merde, on est tombés sur les balayeurs qui nous ont arrosés avec leur lance ? On s'était torchés au vin de cuisine, et ils nous ont trempés avant de filer à toute blinde. »

Quand ils sortirent du bar, Vince tourna en direction de la plage, tandis que les autres évoquaient avec un enthousiasme appuyé les draps frais et blancs qui les attendaient à la pension. Mais Vince savait prendre la plaisanterie. Il se dirigea, par des rues presque désertes, vers l'endroit qu'il avait choisi pour la nuit. La brise s'était levée, et il prit sa veste dans son sac de voyage. Elle ne se révélerait pas d'un grand secours, si le vent se mettait vraiment à souffler, mais bon, il survivrait. Il se laissa tomber à quatre pattes et rampa sous la promenade, lissa le sable et installa le sac sous sa tête. Puis il replia les jambes en position fœtale. L'alcool l'aiderait à trouver le sommeil. C'était une bonne idée. Cela dit, il avait faim, il avait même une dalle d'enfer, pour être honnête, mais il était totalement impossible de trouver quelque chose à manger, à présent. Il regrettait que Lurch ne tienne pas son bar à San Sébastian.

Bientôt, Vince commença de dériver, changeant de position sur le sable, qui n'était pas aussi confortable qu'il l'aurait cru. Le grain en était différent de celui de la plage même. Il était composé d'un mélange plus grossier, plus lourd, avec des morceaux de cailloux provenant des fondations de la promenade. Le bruit de la mer lui parvenait de loin, et il jouissait de cette idée de l'eau qui venait lécher le rivage et se retirait, en un rythme régulier qui le bercerait jusqu'au sommeil. C'était ça, vivre. Voir un peu le monde. Le bruit de la mer se ferait de plus en plus ténu, s'éteindrait. Mais ce jour-là, la marée était contraire, et au bout d'une demi-heure, c'était un raffut assourdissant, un véritable supplice chinois, qui l'empêchait de s'endormir. Le vent s'était renforcé, il avait froid. Ses pensées tournaient à toute vitesse. Il pensait à Madrid.

Il régnait une sale ambiance, dans cette ville. Cette nuit-là, à trois heures du matin, ils picolaient sur la place à une trentaine, passant de bar en bar, chantant des chansons sur les Malouines, qu'ils appelaient « Malvinas », afin que les Espagnols comprennent. Trois Anglais s'étaient fait vilainement tabasser par une bande de chemises bleues armées de barres de fer, tandis qu'ils dormaient dans le parc. Un supporter de Derby s'était fait coincer par tout un groupe, et avait reçu un coup de couteau en plein cœur, à la sortie du Bernabeu. C'était minable. Des tueurs, tous. Il détestait les types qui jouaient du couteau. Quelques Anglais avaient commencé à s'armer, par mesure d'autodéfense. Puis toute une bande d'Espagnols avait débarqué sur la place et avait chargé. Les Anglais les avaient fait dégager, en vrac, la panique. Bande de foireux. C'est pour cela que les Espagnols avaient des couteaux, et qu'il leur fallait être vingt ou trente contre un. Le gars

de Derby avait eu de la chance de s'en tirer.

Cette nuit-là, ils étaient revenus sur la place vers deux heures du matin. Pour une fois, ils ne finiraient pas la soirée chez Lurch. Ils étaient assis en terrasse quand les serveurs avaient commencé à sortir des armes. Tous avaient des pistolets, et tout à coup la place était remplie de flics armés de mitraillettes. Ils avaient aligné les Anglais contre un mur, et les avaient tous fouillés. Deux hommes demeuraient immobiles derrière chaque gars, tandis qu'on le fouillait. Vince sentit le contact d'un canon contre ses reins. Des mains parcouraient son corps, de haut en bas, cherchaient. Il se demanda s'il s'agissait de drogue. S'ils n'allaient pas planquer une quelconque saloperie sur tel ou tel gars, et le coffrer pour dix ans. Puis ils s'occupèrent des trois skinheads allemands qui traînaient avec les Anglais. Les policiers leur hurlaient dessus, et l'un de ces salauds donna à Jurgen, le chef, un méchant coup de crosse en pleine mâchoire.

Vince se souvenait que les Allemands avaient sur eux un pistolet et des cartouches de gaz, qu'ils comptaient utiliser dans le métro, après la rencontre Espagne-Allemagne. Il comprit. Quelqu'un avait aperçu une arme et prévenu la police, qui devait ouvrir l'œil depuis un moment et avait fini par les repérer. Les Allemands prenaient une rossée, tandis que les autres flics maintenaient les Anglais face au mur. C'était vraiment trop facile. Puis ils firent monter les skins dans un car qui s'éloigna, gyrophares éblouissants, sirènes hurlantes, histoire de réveiller tout le quartier. Les flics adoraient faire du cinéma pour rien. C'était la même chose dans le monde entier.

Ce n'était guère qu'un pistolet d'alarme, ou quelque chose de ce genre, et le gaz aurait fait tousser quelques personnes, mais n'aurait pas tué des foules. Les Allemands étaient idiots de s'exhiber comme ça. Ils portaient tout l'attirail du skinhead, acheté au « Last Resort », dans Petticoat Lane, et la première fois qu'ils avaient pénétré sur la place, Jurgen s'était arrêté et leur avait désigné ses Docs, en disant que c'étaient des botte-culs pour les nègres. Ils portaient la tenue réglementaire, alors que les Anglais s'habillaient de façon plus débraillée, plus anonyme aussi. On était en plein renouveau skinhead à Londres, et au sein des clubs qui participaient aux compétitions internationales. Il se demanda si les Allemands seraient condamnés, ou simplement renvoyés à Düsseldorf par le premier avion.

Le bruit de la mer rendait Vince cinglé. Quelle heure pouvait-il être ? Il n'avait plus de montre. Vendue à Madrid, pour une bouchée de pain. Il était à court d'argent. Certains des gars étaient allés pleurer à l'ambassade pour qu'on leur offre le voyage de retour, mais Vince, lui, voulait profiter du temps qu'il lui restait, et demeurer quelques jours à l'écart du foot. Les types de Liverpool étaient particulièrement doués pour survivre longtemps avec les poches vides. Surtout les

supporters qui suivaient leur équipe à travers l'Europe, depuis des années, et qui en avaient véritablement fait un art. Ils ne payaient quasiment rien, on parlait de gars voyageant accrochés sous les wagons de train, et pillaient tous les magasins possibles. C'était une chose établie que, quand Liverpool jouait à l'étranger, les supporters commençaient par les boutiques de vêtements, puis passaient aux bijouteries. En Suisse, comme dans tous ces pays riches, moraux, on ne comprenait guère cette mentalité. Dans ces rues immaculées, à la population strictement policée, les jeunes Anglais faisaient figure de voyous, de barbares contemporains débarquant en hordes sauvages.

En matière de vêtements, les gars de Liverpool faisaient référence. Ils volaient les tenues de sport les plus coûteuses, en portaient certaines et bazardaient les autres. Ils tiraient un bénéfice conséquent de leurs descentes dans les bijouteries. Ils déclenchaient une bagarre, pillaient une bijouterie, planquaient le butin dans une consigne de gare. Puis ils retournaient en Angleterre se faisaient oublier quelques semaines, avant de revenir sur le continent pour récupérer le magot et le ramener à la maison, où ils pourraient en tirer suffisamment pour tenir deux ou trois mois. Juste après venaient ceux de Manchester, qui commençaient à se vanter d'être de meilleurs arnaqueurs que les gars de Liverpool.

Vince, lui, n'était pas doué pour ça. Il pouvait voler un vêtement ou deux, mais ce n'était pas son truc. Quand il était gosse, un peu, mais surtout pour impressionner les autres. Enfin, ces distractions anglaises ne l'intéressaient plus guère à présent, il avait assez connu tout ça. Ce qu'il voulait, c'était dormir. Et le sommeil se dérobaient. Les heures passèrent, et il somnolait vaguement quand un fracas de verre brisé l'éveilla en sursaut. Au-dessus de lui, sur la promenade, une bande d'ivrognes s'amusait à jeter des canettes contre un mur. Il se vit un instant comme une taupe, ou comme un lapin terrifié dans son trou. Mais non, c'était simplement agaçant. Ils faisaient un raffut terrible avec leurs pieds, sur les planches. Finalement, ils s'éloignèrent, criant dans le noir, pour rien. Il tenta de trouver le sommeil, sans y parvenir. L'obscurité se faisait moins dense, on devinait le soleil, juste sous l'horizon. Ce serait une aube magnifique, il le savait. Il s'en moquait.

Un clochard rampa sous la promenade, comme le soleil se levait. Il était ivre, et surpris de trouver quelqu'un, à plus forte raison un de ces fameux hooligans anglais, endormi là, dans un trou sous la promenade de San Sébastian. Il cligna des paupières, se croyant victime d'une hallucination. Trop de mauvais sommeil. Trop de mauvais vin. Puis il finit par accepter la présence de Vince comme réelle, et entreprit de lui enseigner des rudiments d'espagnol. Au bout d'une demi-heure, Vince dut s'en aller. Non qu'il eût envie de bouger, mais il avait mal

au crâne. Il avait faim. Il était fatigué.

Il marcha le long de la plage, s'étendit sur le sable. C'était mieux ainsi. Beaucoup plus confortable. Le sable épousait rapidement la forme de son corps. Bientôt, le soleil réchauffa toutes choses, et il commença de somnoler. Plus tard, il se mit torse nu, et troqua son jean contre un short. Il s'endormit, d'un sommeil profond. Le réveil fut un choc. Ses oreilles bourdonnaient. Il entendait des voix. Il ouvrit les yeux, regarda autour de lui. La plage était pleine de gens. À sa droite, deux adolescentes, seins nus, mangeaient une glace. À sa gauche passa un Espagnol bodybuildé, avec une sorte de cache-sexe qui dissimulait à peine la moitié de ses parties vitales. Tout le monde était bronzé. Tout le monde se croyait beau. Vince remua, et la douleur darda. Il baissa les yeux sur sa poitrine et ses jambes. Toutes rouges. Endormi, il n'avait pas senti la brûlure du soleil. Il passa sa chemise et remonta vers la route. Quand il bougeait, cela faisait encore plus mal. Il demanda l'heure à une femme. Onze heures. Il avait mal, certes, mais ç'aurait pu être bien pire encore. Il aurait pu dormir jusqu'à trois heures.

Les autres étaient assis à une terrasse, en train de prendre le café. Ils avaient l'air frais et reposés. Ils portaient leur éternelle tenue débraillée, mais on pouvait faire des miracles avec un peu de savon et d'huile de coude. Il fila droit à la pension, et la femme poussa les hauts cris en voyant ses coups de soleil. Elle l'emmena dans la chambre qu'il partagerait avec John et lui donna de la crème. Il s'étendit sur le lit, tourna son regard vers la fenêtre ouverte. Tout sentait si bon. C'était ce même parfum qu'il avait remarqué en arrivant, dans le train. Il se demanda de quelle fleur ou de quelle plante il pouvait provenir. Il ferma les yeux, s'endormit.

« Ça va, Vince ? » John était assis au pied du lit.

« Quelle heure est-il ? »

— Presque deux heures. Les autres sont sur la plage.

— Je me suis étendu un petit moment, et j'ai plongé.

— Tu devrais voir les nanas, dans le coin. Un peu jeunes, toutes, mais ça ne les dérange pas de se mettre à poil. C'est très agréable. Les autres ont sorti leur Union Jack et l'ont étalé sur le sable. Ils ont creusé une tranchée autour d'eux, et construit un château. Les gamins les adorent. Ce sont des héros.

— Des guignols, plutôt.

— Question de point de vue. De sens de l'humour. Il n'y a aucune agressivité, ici. Même les mecs baraqués et super bronzés se marrent.

— Genre, les Anglais font leur cirque.

— Tu nous rejoins ? La patronne nous propose un prix réduit, si on reste trois jours de plus. Qu'est-ce que tu en penses ? Ça nous fait du repos, après Madrid. Et je ne suis pas pressé de rentrer en Angleterre.

De toute façon, je n'ai plus de boulot, alors autant en profiter un maximum ici.

— Je suis quasiment à sec. Plus une thune.

— Moi aussi. Mais je me suis dit qu'on pourrait resquiller, pour le voyage de retour. Apparemment, pas mal de gars font comme ça.

— Oui, ce doit être faisable. On peut dépenser ce qui nous reste maintenant, et s'inquiéter du retour quand le moment sera venu.

— Réfléchis-y. Je serai sur la plage. Tu tournes à gauche en sortant, et on est juste en face, tu ne pourras pas nous manquer.

Les pauvres cons tout blancs, avec un écusson de club tatoué sur le bras, assis sur un drapeau anglais. »

Une fois John sorti, Vince alla se laver. Les coups de soleil n'étaient pas aussi vilains qu'il l'avait craint. Il y avait une baignoire qu'il remplait d'eau chaude. Il y passa une demi-heure. Rien de meilleur au monde. Il pensa au clochard, se demandant depuis combien de temps il n'avait pas goûté un tel bonheur. Pauvre vieux. Il se sécha, s'enduisit de crème. Ses vêtements étaient sales, mais il faisait si chaud qu'un tee-shirt et un short feraient l'affaire. Il lava ses sous-vêtements dans le lavabo, les accrocha sur le balcon, et sortit pour rejoindre les autres. Ils n'étaient pas difficiles à repérer, en effet. Ils ressemblaient exactement à ce qu'avait dit John.

« Ça va, Vince ?

— On prend un verre quelque part ? Moi, je ne vais pas rester assis au soleil maintenant. Je ne tiens pas à mourir dès le premier jour. »

Gary et Sean suivirent Vince jusqu'à un bar sur le front de mer. Ils commandèrent des bières. De la pisse d'âne, d'accord, mais glacée. Ils demeurèrent là, assis à l'ombre, et Vince observait le serveur en pensant aux indics, à Madrid. Ç'avait dû être un peu bizarre pour les gars qui faisaient ça à plein temps, quand les flics étaient arrivés et leur avaient dit qu'ils prenaient le relais. Ils portaient même des maillots rayés, pour autant qu'il s'en souvenait. Il était bourré à ce moment-là, mais il était certain qu'ils portaient l'éternel déguisement que l'on voit à la une des journaux à sensation, dès qu'un incident survient avec les gars d'outre-Manche. Sans doute la police veillait-elle au grain, à San Sébastien. Les séparatistes basques n'attendaient pas tranquillement le bon vouloir du gouvernement de Madrid. Ils posaient des bombes, comme l'IRA. Si ce n'est que Vince comprenait infiniment mieux les Basques que l'IRA, même s'il ignorait totalement les raisons du conflit.

« Ouah, ouah, regarde un peu cette paire de nibards, fit Gary. — Pas mal. Mais tu devrais faire gaffe à ce que tu dis. Les murs ont des oreilles, et les femmes en short aussi. »

Gary détourna les yeux en riant. L'autre jour, à Madrid, ils étaient sur la place, à une terrasse, tuant le temps avant la rencontre

Angleterre-Allemagne du lendemain. Une jolie femme en short était passée devant leur table. Le short lui rentrait dans la raie du cul. Elle était bronzée, avec des cheveux blonds qui descendaient sur le col d'un corsage à manches courtes. Une merveille, et Gary, tout en sifflant sa bière, lui avait demandé d'un ton tout naturel si elle la prenait aussi dans le cul. Hurlements de rire à la table. La femme avait fait demi-tour et était venue vers eux.

« Qu'avez-vous dit, pauvre merdeux ? » L'accent était très anglais et très chic. Peut-être une enseignante travaillant pour le British Council. Gary se tortillait sur sa chaise, tout rouge. Comme Vince, avec ses coups de soleil.

« Pour qui vous prenez-vous, pour parler comme cela à une femme ? Espèce de blaireau. »

Sur quoi la femme avait saisi le pichet de sangria sur la table, et l'avait posément renversé sur la chemise de Gary avant de s'éloigner, en rage. L'humiliation totale. Tous trois se mirent à rire, en évoquant cette leçon de politesse.

« Un vrai cauchemar. Pourquoi faut-il que ça m'arrive à moi ? Je ne pouvais pas savoir qu'elle était anglaise et qu'elle allait comprendre. Personne ne parle anglais, à Madrid, tu peux raconter ce que tu veux, ils se contentent de te regarder d'un air mauvais. Non, il a fallu que je tombe sur celle-là. Cela dit, quel cul... On ne peut pas dire le contraire. »

Ils passèrent l'après-midi au café. Vince fit le plein de sandwiches au fromage garnis de salade. Il avait finalement décidé de rester encore quelques jours, et de resquiller pour le voyage de retour. C'était une bonne idée. En économisant sur le train, il pouvait s'amuser ici. Quand il revint à l'hôtel, John rentrait au même moment. Ils reconnurent, devant la pension, deux types avec lesquels John avait eu une embrouille à Madrid, la semaine précédente.

« Qu'est-ce que vous faites là ?

— On regarde l'hôtel. Vous êtes descendus ici ? C'est comment ? Ça m'a l'air pas cher.

— C'est correct. La patronne est sympa.

— Elle aime le cul, c'est ça ?

— Si toi, tu aimes les femmes de cinquante ans, ça peut le faire. Elle est assez âgée pour être ta grand-mère.

— Je m'en fous. Je baiserais n'importe quoi. »

John s'approcha du gamin qui parlait, se pencha jusqu'à toucher son visage. Ils étaient jeunes. Des avortons, tout chétifs. L'autre fit mine de s'interposer, puis s'immobilisa en voyant Vince s'avancer.

« Ecoute-moi bien, connard. Tu vas dégager, vite fait. Je ne veux pas te voir traîner dans le coin. Essaie, et tu te retrouves à l'hosto. On s'est trouvé un endroit peinard, sans problème. La patronne est

chouette, et correcte sur les prix. Si tu nous casses notre plan, tu vas te retrouver avec les pompes de ton copain dans le cul, et ton copain toujours dedans, vu ? »

Ils s'éloignèrent. Ils n'avaient pas envie de se prendre une raclée. Ils avaient traversé l'Europe en chapardant à droite et à gauche, et rentreraient sans doute à la maison sans avoir profité de rien. Vince les avait même vus taper un verre à un barman, à la sortie du Bernabeu. Cela dit, dès que les ennuis se profilaient, ces branleurs s'évanouissaient dans la nature. Des mètèques avec des passeports anglais, voilà ce que c'était.

« À plus, les gars. »

Vince dormit jusqu'à neuf heures puis, tandis qu'il se débarbouillait, les copains de Southampton frappèrent à la porte, munis de nourriture et de bière. Il n'allait pas sortir pour se saouler, comme à la maison. En Europe, les choses étaient différentes. Les licences des bars, pour commencer. Inutile de descendre au pub pour se gorger d'un maximum de bière, avant que le barman ne joue les crieurs publics et ne sonne la cloche pour annoncer la dernière tournée. Certes, on pouvait toujours continuer ailleurs, mais les boîtes étaient pour la plupart le domaine des intoxiqués de la mode et des idiots drogués au disco. Une bande de gars bourrés, cela ne sentait pas bon, et ils se voyaient généralement refoulés, se retrouvaient dans le froid, se battaient, cassaient quelques vitrines. En Europe, on pouvait prendre son temps.

Bientôt, ils étaient installés dans un autre bar du front de mer, l'endroit le plus sympathique qu'ils aient fréquenté jusqu'alors, mélange de gens du coin et de jeunes et jolies touristes. Ils avaient droit aux coups d'œil habituels, et les mannequins ambulants demeuraient à distance. Vince s'en moquait. Il ne cherchait pas à se faire une nana. Et certainement pas un de ces top models. À quoi bon se donner du mal ? C'étaient de véritables clones comme celles qui concouraient pour le titre de Miss Monde. Bronzage parfait, dents en résine immaculée, et pas la moindre personnalité. Au moins, ces gamines avaient un avantage sur les Miss Monde : ici, la bière était bonne. De la pression, et pas de la pisse d'âne. Ils furent bientôt ivres. Un supporter de Man U les aperçut par la vitre et entra. Un grand type costaud, amical, avec une voix douce et des mains deux fois plus grandes que celles de Vince. Cependant, il avait bu quelques verres, et n'aurait pas dédaigné une bonne petite baston, à l'occasion. Il haïssait les gars de Liverpool. Vince commençait à les plaindre un peu, ces malheureux. Il semblait que le monde entier leur en voulût.

« L'an dernier, mon pote et moi, on rentrait de Liverpool. Les mecs n'avaient pas cessé de chanter l'hymne de Munich pendant le match, et vraiment c'était la haine. Vous savez bien comment ils sont. Enfin

brief, on arrive sur l'autoroute, et on voit un gars en train de faire du stop. On le prend, pensant que c'est un mec de chez nous, il passe derrière, et là, on voit qu'il est de Liverpool. Le gars ne s'aperçoit de rien et commence à nous raconter qu'il était avec une bande, et qu'ils ont foutu une branlée aux mecs de Man United. Il se marrait tant qu'il pouvait, vachement content de lui, mais en attendant, il était coincé à l'arrière. Moi, je n'avais toujours rien dit, il n'avait pas entendu mon accent, et il continuait à nous bassiner, en disant qu'ils les avaient vraiment dérouillés, que c'était une sacrée séance. Je l'ai laissé faire un moment, puis je l'ai regardé et je lui ai dit que j'étais de Man United. Gueule du mec. Je lui ai foutu une raclée, et on s'est arrêtés sur le bas-côté pour le jeter dehors. En redémarrant, sa jambe est restée coincée dans la ceinture de sécurité, et il a cahoté sur la bande d'arrêt d'urgence pendant une bonne vingtaine de mètres. Il a eu ce qu'il méritait, ce connard. Quoi, on n'agresse pas comme ça les supporters de Man United, pas vrai ?

— Vous savez ce qu'il y a, demain ? » Sean regarda autour de lui, attendant une réponse. Silence.

« C'est le mec en string qui vend des glaces et des souvenirs qui m'a dit ça. Il y a la course de taureaux, à Pampelune. Il dit que ce n'est pas loin, par le train. On devrait y aller. »

L'alcool faisait son effet, Vince le sentait. Les autres aussi étaient déjà bien entamés, à cause de ce soleil, de cette inaction. Ils commencèrent à échafauder des projets. Ce serait nouveau, intéressant. Ils se sentaient tous sûrs d'eux. Des gens mouraient pendant les courses de taureaux, et la corrida était un crime, une chose qu'aucun Anglais ne pouvait tolérer, mais ils se persuadaient que la course de taureaux de Pampelune se révélerait différente, acceptable. Ce n'était pas comme dans l'arène, où l'animal est castré, mutilé, transpercé de piques, tout ça pour qu'un pauvre guignol puisse faire son show et le tourmenter à mort.

Ils décidèrent de partir tôt le lendemain matin. Cette histoire de taureaux avait soulevé quelques doutes, mais bon, ça irait. C'était juste histoire de rigoler. Encore deux ou trois bières, et tout serait parfait. Une bande de taureaux ne constituait guère une menace, avec un ventre rempli de bière. Ils s'apparentaient plus aux vaches débonnaires des prairies anglaises qu'à des tueurs déchaînés. Et ils avaient la possibilité de s'en sortir, de venger leurs copains. De survivre. Cela dit, les Anglais allaient devoir se montrer à la hauteur. Aucun d'eux n'était particulièrement en forme, et ils ne connaissaient rien à tout ça, mais quelle importance ? Aucune, après quelques verres.

« C'est tout de même un peu contre nos principes, non ? » fit remarquer Vince, comme ils rentraient à la pension. Ils étaient ivres,

et devraient se lever tôt le lendemain s'ils voulaient prendre le train pour Pampelune. « Je veux dire que les Anglais ne courent pas, par principe. »

Les autres se mirent à rire. C'était la plaisanterie classique, que tout le monde faisait à un moment ou à un autre. Arrivés à la pension, ils donnèrent rendez-vous pour le lendemain au gars de Man U et à ses copains. De retour dans sa chambre, Vince remplit le lavabo et se plongea le visage dans l'eau froide. Une fois au lit, il constata que cette idée de course de taureaux avait pris mauvaise tournure. Il perçut un instant l'odeur du sang des animaux lacérés, puis celle, propre et fraîche, des draps, et ce parfum qui pénétrait par la fenêtre ouverte. Il était hors de question pour lui de se lever tôt pour aller torturer un animal innocent, au risque de se casser le cou. Quel intérêt ? Dix minutes plus tard, il demandait à John ce qu'il en pensait. C'était la bière qui les avait fait délirer, non ? C'était une perte de temps et d'énergie, non ? Et de toute façon, les Anglais étaient censés aimer les animaux. Il demanda à John s'il comptait vraiment y aller, demain matin.

« Tu parles. Personne ne se sera réveillé à temps, comme par hasard. Je te parie un dîner à l'indien, quand on sera rentrés. »

Wimbledon, à domicile

Je regarde le match, mais je ne vois pas ce que font les joueurs. Il pleut que c'en est à chialer, et je suis complètement niqué par la grippe. Je devrais être à la maison, avec un bol de soupe et quelqu'un pour s'occuper de moi, mais quand tu vis seul et que tu tombes malade, tu te démerdes toi-même. Comme quand tu chopes le cancer à cinquante ans passés, ce genre de truc. Une maladie un peu mortelle, et tu es foutu. Tu es faible, tu ne peux pas te défendre, alors on te laisse crever.

Le secret, c'est de ne pas tomber malade. De rester en forme autant que possible, de rester soi-même. De baisser le rideau de fer, pour que rien ne puisse entrer. Avec assez de force mentale pour résister à tous les dangers qui te guettent, tu t'en sors gagnant. Mais quelquefois, tu ne peux pas vaincre tous les petits virus, tous les petits microbes qui attendent de te faire la peau. Comme ces connards, là, en train de me bouffer la matière grise. Et le toubib qui reste assis sans rien dire, une véritable imitation du prince Charles, et commence à faire des plaisanteries pas drôles. Tout ça après deux heures d'attente, passées à lire des magazines ringards et vieux de deux ans, pleins d'imbécillités sur les aristocrates drogués et la vie sexuelle des pop stars. Pleins de top models aux dents en résine, directement sorties des pires cauchemars de Bugs Bunny. Des révélations sur papier jaune, dans des journaux bourrés de on-dit sur le foot, autant de conneries.

Je ne rêve pas vraiment, mais la grippe me plonge dans une espèce de coltar. Comme si j'étais défoncé. Je ne suis pas un de ces camés dégueulasses qui traînent dans la rue, simplement, j'ai les idées brouillées. La vie est moche, quand tu regardes un match avec la crève, et que Wimbledon double le milieu de terrain avec ses longues passes. Ils ont le dos au mur, et tu es bien obligé de les admirer en silence, parce qu'ils s'en sortent vraiment bien, et avec rien.

Le vent souffle en bourrasques, et même au fond de mes poches, mes mains sont gelées. J'essaie de remuer les orteils pour les empêcher de se casser de froid, mais je ne sens rien. Mark m'apporte une tasse de thé que je prends avec des doigts morts. Je me sens comme un démineur en train de pointer au chômage. Public de merde, ambiance de merde. Tous ces connards de la télé, bien au chaud dans leur studio, ne savent pas ce qu'ils racontent, quand ils affirment que les hooligans ne sont pas de vrais supporters de foot. N'importe quoi. Ils lèchent le cul qui les nourrit. Ils disent ce que les gros bonnets, derrière les chaînes de télé, leur disent de dire. Bien sûr, il y a des

types qui ne se pointent que pour les matches importants, et quand il risque d'y avoir de la baston, mais c'est une minorité. Évidemment qu'il y a des parasites. Partout dans la vie, il y a des parasites. Mais pas plus dans le foot qu'ailleurs. C'est comme les dingues. Il y a quelques dingues, mais surtout beaucoup de supporters qui, s'il y a du grabuge au-dehors, vont y aller, juste histoire d'échanger quelques gnons, mais personne ne veut savoir ça.

« Tu as l'air naze, Tom. » Mark me regarde en train de grelotter. « On dirait que tu as la malaria. Tu aurais dû rester au lit chez toi. »

Cela fait quatre jours que je suis en arrêt maladie, et ça me rend cinglé de rester à la maison sans rien faire. L'entrepôt, ce n'est pas hilarant, mais au moins, il y a les collègues avec qui je peux déconner, et Glasgow Steve, que je peux chauffer un peu. Mon appart est sympa, et je mets le chauffage à fond, mais je m'y retrouve seul, face à une télé qui déborde de conneries. À part quelquefois un bon film, dans la journée. Un vieux truc de la guerre, par exemple. De la pure propagande, un délire sur la liberté, sur le droit de chacun à faire ce qu'il veut. Mais il y a aussi les histoires d'amour interminables, les sitcoms débiles qui te prennent la tête. Là, tu comprends pourquoi les bonnes femmes déjantent, coincées à la maison toute la journée, avec une paire de gnafrons morveux et braillards. Pourquoi elles finissent au pieu avec un mec ramassé au supermarché. Pourquoi elles cognent la tête des mômes contre le mur.

« J'espère que tu n'es pas contagieux. » Rod se penche sur moi. « Je n'ai pas envie que tu me files une maladie tropicale. »

— La seule maladie tropicale qu'il te filera, c'est le sida, répond Mark. Quinze centimètres dans le cul, et une bonne giclée de virus du singe bleu.

— Non, tu as l'air carrément patraque. Vraiment malade. Pas étonnant que tu ne sois pas passé au pub, hier soir. »

Je sais bien qu'ils essaient de me remonter le moral, mais je ne suis pas d'humeur. Quand tu es malade, tu n'as qu'une envie, c'est de te rouler en boule et de te retrouver dans le ventre à maman. Plus une once de confiance en toi. Tes couilles te remontent dans le bide. Tu n'as plus aucune audace. La plupart du temps, tu fonces dans le tas, parce que tu es jeune, tu te débrouilles bien, rien ne peut t'atteindre, et tout d'un coup, zéro. Tu te sens comme un gamin, tu n'as plus envie de toute cette corrida. Assez des bastons, assez de la baise. Tu restes là, assis, tu sens que toute cette merde te remonte à la tête. Comme si tout finissait toujours par te rattraper, à la fin.

Ce n'est pas une question de culpabilité. Ça, c'est un baise-couillon, un truc d'éducation. On t'apprend à obéir aux règles, aux lois. On essaie de te contrôler. Et ça marche fort, parce que c'est vraiment ancré en toi, et les enfoirés qui mènent la danse se font un joli bénéf.

Tu rejettes ce qu'ils disent, mais à la première faiblesse, tout leur boulot de manipulation te revient. Ils font leur chemin en douce, ils te rongent, mais nous, on les a repérés, parce qu'on est sur la corde raide, au-delà de ce qu'ils pensent du bien et du mal. Là, ils ne comprennent plus, et c'est très bien comme ça. Je revois les instits, quand on était mômes, Mark, Rod et moi. Les coups de règles, les sermons, les engueulades. Tous ces connards en train de nous expliquer ce qui est bien et ce qui est mal. De penser pour nous, alors qu'ils ne savent pas d'où l'on vient. À la fin, ça te sort par les narines, définitivement. Ça te pousse à faire exactement le contraire de ce qu'ils disent.

Nous trois, on s'est toujours serré les coudes. Les potes, c'est ça qui compte. On ne choisit pas sa famille, et si on finit maqué avec une nana, comme Rod, alors on retombe toujours dans cette vieille histoire de guerre des sexes. Tu peux toujours te convaincre qu'une femme t'apporte quelque chose en plus, mais c'est de la foutaise. Rien n'est jamais comme au cinéma. Les gens devraient grandir un peu. Oui, les potes, c'est ça qui compte, mais n'en attends pas grand-chose, quand tu es malade. Il n'existe pas d'épaule pour pleurer, nulle part.

« Je suis content que ce soit terminé, dit Rod, comme l'arbitre siffle la fin du match. Allez, viens. On va bouffer quelque chose, et on te paie une pinte. Ça t'éclaircira les idées. Une ou deux bières, et retour à la maison. »

Nous quittons le stade, direction Fulham Broadway. Il flotte, on croise plein de silhouettes recroquevillées contre la pluie. Presque personne ne parle, et personne ne chante. Une vraie ville fantôme. La puanteur de la viande qui grille me rend malade. À tous les coups, je vais dégueuler au beau milieu de la rue. Ça donnera aux copains une occasion de se marrer. On entre dans un café, et je commande des œufs au plat sur toast. Plus une grosse assiette de frites. La bouffe est bonne, dans cet endroit, j'attrape le ketchup en passant devant Rod. On prend du café. Ça me réchauffe. Les gens font la queue au comptoir pour des frites ou des oignons au vinaigre. Certains attaquent une part de poisson, de gâteau. Les vitres sont embuées, ruisselantes comme une pouffiassse prenant sa troisième rasade de la soirée. Avec le rimmel beurré au travers de la gueule, comme une poupée gonflable. La fille dont je parle avait vraiment le feu au cul. Je ne me souviens plus de son nom. Il y a des années de cela. J'avais apprécié. On sait bien que la beauté, ce n'est qu'une apparence.

Quand on sort, une demi-heure plus tard, les rues sont désertes. Avec Wimbledon, personne ne traîne jamais. Ils n'ont pas beaucoup de supporters, pour ne pas parler de vraie bande. Juste des lévriers et des tueurs sadiques dans le parc. Finalement, il n'y a pas beaucoup de clubs qui vaillent le coup, quand il s'agit de passer à l'action. La

plupart sont nuls. On passe devant l'entrée de métro, vers North End Road, on entre dans un pub avec des tables pour manger des hamburgers et des salades. Il y a quelques nanas assises là, et Mark les mate avec toute la subtilité d'un gars de Chelsea tendant une embuscade aux Spurs. Rod file droit au bar. On prend une table, et je descends la moitié de ma pinte de blonde. Je ne devrais pas boire, à cause des médocs, mais on s'en fout. On est samedi soir, et il n'y a rien d'autre à branler. Je vais prendre deux ou trois pintes, et rentrer à la maison en taxi. Je laisse les deux autres se démerder.

« Ma mère s'est mise à sortir avec ce connard de supporter d'Arsenal, dit Mark. Il a dix ans de moins qu'elle. C'est le frère d'une bonne femme avec qui elle travaille. Je l'ai rencontré quand je suis passé la voir, la semaine dernière. Un gros enfoiré avec des tatouages partout sur les bras, genre Hell's Angel à la con, à part qu'il a pas de cheveux et parle avec la bouche en cul de poule.

— Ça devait arriver tôt ou tard, dit Rod en regardant un groupe de nanas qui discutent trop fort, pour se faire remarquer. Ton vieux est mort depuis trois ans. Il n'y a pas beaucoup de femmes qui auraient tenu le coup si longtemps.

— Je sais bien, et je ne lui en veux pas, ni rien, mais ça fait quand même bizarre d'entrer et de la voir là, assise sur le divan devant la télé, avec un étranger. Exactement comme avant avec mon vieux.

— Ton père aurait voulu qu'elle se trouve quelqu'un d'autre. C'est une brave femme, il ne faut pas qu'elle reste seule jusqu'à la fin de ses jours. Pas à son âge. Elle est encore assez jeune. »

Tout le monde aime bien la mère de Mark. Elle était sympa avec nous, quand on était mômes. Elle nous préparait toujours un sandwich, quand on passait chez elle. Et un verre de lait. Quand le vieux est mort, elle a failli en calancher. Il n'avait rien, jamais malade, et il faisait plus jeune que son âge. Et puis un jour, il se plaint de maux de tête. Et la nuit même, il se lève pour aller pisser et tombe raide mort. Comme ça. Les toubibs ont dit que c'était un caillot dans le cerveau. Un jour il était là, en train de rigoler en famille, le lendemain, il était chez le croque-mort, en train de se faire pomper le sang. Dans la vie, quoi que tu fasses, il y a toujours quelque chose qui t'attend au tournant. C'est pourquoi ces abrutis qui geignent sur les bandes de hooligans qui se foutent des peignées sont complètement à côté de la plaque. Ce qui nous intéresse, c'est la bande en face, et personne d'autre. Ils laissent ces enculés de pédés et de sado-masos se fouetter les uns les autres, mais dès qu'il est vaguement question de violence dans le foot, ils sautent sur l'estrade et font un sermon.

Et qu'est-ce qu'ils croient gagner, avec leurs discours ? Ils s'imaginent qu'ils vont monter au ciel, et trouver le bonheur éternel ? Ou bien vivre ici-bas pour l'éternité, comme le disent ces cinglés de

mystiques qui viennent te réveiller en cognant à la porte le dimanche matin, à huit heures ? Des barges, tous. Quand ton heure sonnera, tu baigneras dans ta pisse et dans ta merde, et tu essaieras juste de respirer encore un coup, et tout ce que tu auras fait dans ta vie n'aura plus aucune importance. Ces connards qu'on voit à la télé le dimanche soir, bien propres, dans leur église plaquée or, auront les boules comme tout le monde, au moment de crever, ils se mordront la queue pour ne pas avoir su s'amuser un peu pendant qu'ils le pouvaient. Imagine ça, tu as soixante-dix ans, et tu regardes toutes les nanas qui passent sans même voir ce vieux type tout ratatiné qui ne peut même plus bander. Finis comme ça, et tu peux dire que tu auras gâché ta vie. La mère de Mark a compris, à présent que son époux est mort, et qu'elle est seule. Notez bien qu'elle ne le dirait pas exactement comme ça, évidemment.

« Elle n'aurait pas dû choisir un supporter d'Arsenal, dit Mark en riant. C'est ça, le gros problème. Cela dit, ç'aurait pu être un feuj de Tottenham, avec le chapeau et les anglaises.

— Ou un nègre. Échappé de Finsbury Park.

— Non, pas ma mère. Elle n'irait jamais avec un nègre.

— Ça peut être un vieil Antillais, avec un peu de classe et d'humour.

— Non. Elle n'irait pas avec un nègre. Ce n'est pas de sa génération. »

À côté, les nanas parlent de plus en plus fort au fur et à mesure qu'elles picolent. Elles sont bien soignées, avec les cheveux longs. Des allumeuses types. Pas mal, d'ailleurs. Comme toutes les allumeuses.

Le pub se remplit rapidement. Je me force à descendre ma bière, mais je suis HS J'espérais que ça me redonnerait un peu de pêche. Ça fait de l'effet, mais pas l'effet recherché. Je ne pense qu'à une chose, à la mère de Mark, sur le dos, avec Tony Adams en tenue d'Arsenal, en train de la fourrer. L'horreur. C'est infernal, ce que le cerveau peut inventer. Ce doit être ce qui arrive aux tueurs en série. Un jour, ce sont de braves gars qui vaquent à leurs affaires, et le lendemain, la radio s'est déréglée, et ils se réveillent branchés sur Jack L'Éventreur. Dès que la maladie atteint le cerveau, ça brouille tous les messages.

« Ma vieille a le droit de refaire sa vie, mais je n'aime pas la voir avec un autre mec. Quelqu'un d'autre que mon père. C'est moche, quelque part. »

Mark est en train de s'attendrir devant nous, et ça me met mal à l'aise. On est potes, on s'entraide et tout ça, mais chacun règle ses problèmes tout seul. Enfin, ces trucs qui te travaillent la tête. Là, personne ne peut rien faire pour toi. C'est ta responsabilité à toi seul. Tu ne peux pas te permettre de montrer ta faiblesse, en ce monde, sinon le virus te rentre dans le sang, et tu déperis. Il n'y a pas de

pardon qui tienne, et pendant ce temps-là, moi, je sens ma température qui grimpe. Je brûle carrément. Ce n'est pas une grippe normale. Le toubib dit qu'elle vient d'Asie. Je pense au père de Mark. À l'époque où on était gosses. À Rod et sa famille, avec Mandy qui reste à la maison, et qui ne sait pas comment est son mec, quand il sort avec ses potes.

Je sais qu'il y tient beaucoup, à Mandy, mais pour être honnête, il ne devrait pas baiser d'autres nanas derrière son dos. Ça ne se fait pas, vraiment, mais je ne dis rien, parce qu'on ne peut pas dire ces trucs-là. Je passerais pour un con, et qu'est-ce qu'il répondrait, de toute façon ? D'aller me faire foutre et de m'occuper de mes oignons. Mark en rajouterait, parce qu'il n'aime pas beaucoup Mandy, et que pour lui, toutes les nanas n'attendent qu'une chose, c'est de te baiser à la première occasion. On est tous passés par là. On te bourre le mou avec ces conneries sur l'amour, mais tu as vite fait de faire le tri. Il n'y a aucune place pour les sentiments, si tu ne veux pas finir comme une serpillière.

Je me suis toujours demandé pourquoi Rod s'était marié, et un jour qu'on était à moitié torchés, je lui ai posé la question. Il m'a dit qu'il commençait à se sentir seul. Qu'elle était le sel de la terre, et qu'il avait intérêt à ne pas la laisser passer. Qu'il ne trouverait jamais mieux. Une perle rare. Qu'il savait bien qu'il était con de lui en faire voir comme ça, mais que ça finirait un jour, et qu'ils vivraient heureux pour l'éternité. Comme dans les films. Je me suis marré, mais il ne plaisantait pas. Tout ça est un peu triste, en fait.

« J'ai pensé à en discuter avec ma mère », dit Mark. Il a l'air vachement déprimé. « À lui dire de se trouver quelqu'un de mieux, ou de se passer de mec. De respecter la mémoire du vieux.

— Je comprends bien ce que tu veux dire, mais il faut quand même qu'elle continue à vivre. Elle ne peut pas pleurer éternellement. Personne, d'ailleurs. C'est vrai que je n'aimerais pas l'idée qu'un autre mec baise ma mère, mais bon, ton père n'est plus là, c'est différent. Dis-lui ce genre de truc, et tu passeras pour un con à ses yeux. »

Je me souviens d'une dispute entre mes parents, quand j'étais même. Il lui disait que c'était une salope, qu'elle pouvait retourner à Isleworth, dans sa famille, si jamais elle recommençait ce qu'elle avait fait. Je ne savais pas ce qu'elle avait fait. Elle pleurait, et je lui ai demandé ce qui se passait. Alors elle s'est mise à rire, comme si elle devenait folle, et elle m'a répondu qu'elle avait épluché des oignons. Mon père s'est tiré au pub, il était tout rouge. Je savais bien qu'elle n'avait pas pelé d'oignons. On venait de dîner, et on ne mangeait pas beaucoup d'oignons à la maison. Je n'ai jamais su la vérité, mais ce n'est pas difficile à deviner. Ces choses-là, mieux vaut ne pas les connaître. Mieux vaut les garder cachées quelque part, à mijoter,

enterrer les mauvais moments sous une dalle de béton. À quoi bon trop réfléchir ? Ça vous fout en l'air, c'est tout. Comme les clodos qui mendient aux stations de métro et dorment dans les entrées d'immeuble.

D'habitude, je m'en sors bien, avec mes souvenirs. Je ne me rappelle que les trucs chouettes. Toutes les fois où on a vu jouer Chelsea, depuis des années. Les rigolades. Les bons moments, quand j'étais gosse. Évidemment, il y a des coups durs, de temps en temps, mais c'est pareil pour tout le monde. Tu ne peux pas te permettre de traîner sur ça, sinon tu finis débile. Je vois mon père et ma mère une ou deux fois par semaine. Il n'y a aucune embrouille entre nous. Marrant de penser à ça en ce moment. Ce doit être la grippe. Ça te fait perdre les pédales. Tout le monde a des points noirs, dans sa vie. Des trucs qui ne vont pas. Certains ont moins de bol que d'autres, c'est sûr, mais la plupart d'entre nous font leur bonhomme de chemin, en trébuchant quelquefois. Nous trois, on a choisi notre route, et on ne s'en est pas trop mal tirés. On travaille, on a de l'argent dans la poche. On a de bons potes, une famille unie, et on ne se retrouve pas comme des cloches quand on veut une nana. On se marre bien.

On doit être comme les nègres, d'une certaine façon. Des nègres blancs. De pauvres Blancs. De la merde blanche. Nous sommes une minorité, parce que nous sommes soudés. Peu nombreux. Fidèles, loyaux. Le foot nous donne quelque chose en plus. La haine, la peur nous rendent différents. Et on est issus de la majorité silencieuse, ce qui fait que les connards qui nous dirigent n'arrivent pas à nous repérer. Nous partageons la plupart des idées de la masse, mais nous les avons adaptées à nous. Nous sommes un peu de tout. Il n'y a pas d'étiquette possible. Nous sommes haïs des riches, et inacceptables pour les socialistes qui se la jouent charitable. Nous sommes satisfaits de notre vie, nous n'avons pas besoin de travailleurs sociaux. Aucun de nous ne se retrouve à la rue, dans le froid, seul et dépressif, niqué par la drogue ou l'alcool, ou tout ce qui peut traîner comme merde, à te guetter pour te baiser la tête. Non, on a la tête sur les épaules. Trois gars normaux qui s'intéressent au foot, parce que ça fait partie de leur vie. Certains entrent dans l'armée, d'autres chez les flics. D'autres encore décident de tuer les gens par la politique ou par la finance.

Tout le monde fait partie d'une bande. Tout le monde porte un insigne. Partout où tu regardes, tu vois des uniformes, et tous signifient quelque chose. Et rien, en même temps. Et quand les flics, les politiciens et le connard de base se mettent à gémir d'une seule voix sur les bagarres entre voyous qui perturbent leur petite vie de quartier et salissent le noble nom de l'Angleterre, on leur rit au nez. On leur rit au nez et on leur pisse à la raie. Ce qui compte, ce n'est pas ce que tu fais, ce que tu dis, c'est pourquoi tu le fais, pourquoi tu le

dis. Deux personnes peuvent tuer quelqu'un, mais pour des raisons différentes. L'une sera dans son droit, l'autre condamnée, selon le point de vue. C'est difficile d'être honnête, par rapport à ce genre de truc. Pareil quand tu défonces une pute. Pareil pour tout. Nous pensons tous que nous avons raison, et que l'autre en face a tort, c'est naturel, mais écoute les connards qui donnent des leçons aux autres, et tu verras que, malgré leur éducation, ils n'ont même pas su repérer les principes de base.

Je rentre à Hammersmith après la deuxième pinte. Je laisse Mark et Rod s'exciter sur les nanas qui gueulent, et je prends un taxi. Bien content de tomber sur un chauffeur qui n'a pas envie de discuter. Il y a un temps pour tout. Et parfois, tu as envie qu'on te foute la paix. On coupe par les petites rues, on prend Fulham Palace Road. Je regarde les gens qui entrent dans les pubs et les restaos. Je ne fais pas partie de tout ça. Le taxi me dépose au bout de ma rue, je traverse et j'entre chez l'Indien. Je bois une pinte de Carlsberg en choisissant, puis je regarde tranquillement les couples qui savourent leur bonheur. Une musique psychédélique flotte doucement en arrière-fond, pour accompagner les hommes et les femmes qui se regardent au fond des yeux. Les serveurs poussent leur chariot, heureux de servir des amoureux, et non plus la clientèle de pochards de la dernière heure dont ils devaient se contenter, avant que la moitié des indiens ne fasse dans le genre chic, mais qui s'amènera certainement plus tard. Quand ma commande est prête, je finis ma blonde et je file à la maison.

Il fait froid dans l'appartement. J'allume le chauffage, pose mon dîner sur un plateau et m'installe sur le divan. Je zappe, cherchant quelque chose d'intéressant à regarder. Je tombe sur l'éternelle superproduction, une histoire de meurtre mystérieux dans une ville étrangère. Je ne suis pas l'intrigue, mais le son suffit. J'ai le nez qui coule comme une fontaine, c'est le curry de Madras qui fait son effet. Putain, c'est vachement épicé. Ça va peut-être tuer ma grippe. Quand j'ai terminé, je commence à somnoler, par intermittence. Samedi soir, et je suis cloqué à la maison comme un vieux. Mark et Rod, eux, vont s'écarter, peut-être baiser ces nanas de tout à l'heure, ou aller dans un meilleur pub. Ils vont parler foot et sexe, en descendant des bières, en laissant monter la chaleur. Être malade, ça te fait apprécier la vie. Les choses simples. L'excitation d'un match, la détente avec les potes, au pub. C'est moche, ces pauvres gars qui restent tout le temps tout seuls, qui n'ont rien d'autre à faire que bosser, se branler et s'angoisser pour l'avenir.

Je repense à la rencontre avec Tottenham, et ça me reconforte. Il y a des gens qui s'engagent dans l'armée et balancent trois ans de leur vie pour simplement connaître un peu le danger. Les films, ça ne remplace pas la réalité. Il y a autant de différence qu'entre se branler

et baiser une nana. On a besoin d'autre chose que de cassettes vidéo. Ça ne suffit pas, de regarder des histoires de maniaques. Comme les mecs qui passent leur vie à penser au cul, comme des obsédés. C'est presque aussi triste. Si pour eux, c'est ça, le bonheur suprême dans la vie, il n'y a pas de quoi être fier. Non que je crache dessus, évidemment, mais de la manière dont certains en parlent, tu croirais qu'ils sont sur un champ de bataille. Enfin, on n'est pas pédés ni rien, mais tu baisses, d'accord, c'est bon tant que ça dure, et puis tu rejoins Chelsea pour un match de première bourre, avec possibilité de baston, et là, l'excitation te tient toute la journée.

C'est dur à expliquer. C'est autre chose que le cul, il y a le risque en plus. Les gens vont regarder des films d'horreur, pour ressentir un peu la peur, le danger. Le besoin est toujours là, même s'ils mènent une vie de merde. Cela dit, de nos jours, quand tu te tapes une nana, tu prends un risque, avec le sida et tout ça, mais ça n'est pas nouveau non plus. On n'a jamais songé au risque, pas plus qu'à faire la queue à la clinique, mais c'est vrai que la syphilis tuait pas mal de monde, autrefois.

Enfin, du foot. Ça m'éclaircit les idées, j'oublie toutes ces conneries qui me passent par la tête. J'aime bien regarder le foot à la télé, toujours. Non pas comme quand j'étais môme, quand j'apprenais le nom des équipes, des joueurs, des stades, mais c'est un rituel du samedi soir que tu ne peux pas piger quand tu es jeune, parce que tu es dehors, occupé à vivre le truc. Peut-être qu'en vieillissant je bouclerai la boucle. Peut-être que je perdrai mes envies de violence, de sexe, pour me contenter de ce qui me faisait plaisir quand j'étais gosse. C'est l'histoire des vieux qui retombent en enfance. Je vois défiler les éternels journalistes spécialisés. Certains disent des trucs valables, d'autres des conneries. Il y a un match important entre Manchester City et Manchester United. Ils me gonflent à parler pendant deux heures de la rivalité entre les deux équipes, mais par contre ils ne montrent même pas les moments forts de Chelsea contre Wimbledon. Je me sens comme un môme, à regarder United et City s'étriper, chacun dans son style. C'est un bon match, mais tu ne ressens pas la même chose, quand tu regardes jouer des clubs que tu ne suis pas.

Voilà quand même dix minutes du match contre Wimbledon. C'est vilain, comme foot, mais on est bien obligé d'admirer les gars que Wimbledon est allé chercher au sud de Londres. Quelques minutes d'action valable, voilà ce qu'il faut aux supporters en pantoufles. C'est tout ce qu'ils veulent. Et tout ce qu'ils méritent. La journée a été gâchée, mais ç'aurait été carrément nul de ne pas y aller. Quel intérêt de passer ta vie dans un fauteuil, à regarder le foot à la télé, quand tu peux y être en personne ? Ils montrent tous les buts de la division.

Moi, je connais tous les terrains, j'ai vu tous les stades, bien mieux qu'on ne les voit sur l'écran. Et pour moi, ce sont des villes. Des rues, des pubs, des boutiques, des gens. Chaque endroit a son caractère propre. Everton se fait baiser à domicile, et derrière les tribunes remplies de supporters, je sais qu'il y a des petites rues démodées, qui remontent à une autre époque. Villa met la gomme et enfonce la défense de Coventry, et je vois le parc qui borde le Holte End, et l'entrée principale en brique. Norwich en colle trois dans la vue à West Ham, et je souris malgré moi, même si je revois, derrière les gradins, la rue où Rod et moi avons pris une dérouillée.

Mais le type moyen, qui tripote la télécommande, assis sur son cul, n'aura droit qu'au terrain et à trois tribunes. Il va gâcher sa vie à zapper, revenant toujours au foot, attiré par le bruit de la foule, et par cette passion qui en fait un sport à part. Les chaînes n'accordent aucune importance aux supporters, mais sans le bruit, sans le mouvement des spectateurs, le foot, ce ne serait rien. C'est une histoire de passion. Ils ne pourront jamais rien contre ça. Sans la passion, le football est mort. Reste vingt-deux mecs adultes en train de courir après un ballon sur un bout de gazon. C'est assez con, franchement. Ce sont les gens qui en font une fête. Ils s'échauffent, et tout décolle. Quand tu as une passion, n'importe laquelle, elle déborde. C'est parfois ce qui arrive, avec le foot. Enfin, pour moi, c'est comme ça. Tout est lié. C'est la même chose dont il s'agit. Ils ne peuvent pas séparer le football de ce qui se passe à l'extérieur. Ils peuvent te forcer à te tenir à carreau, sous l'œil des caméras de surveillance, mais quand tu t'éloignes un peu, l'illusion finit, et c'est la vie qui prend le relais.

Le jour de la victoire

Mr. Farrell va chercher son journal du matin. Il pose l'argent et prend le journal de son choix. Il commente avec Mr. Patel le résultat des élections municipales. Le candidat conservateur a été battu par son adversaire travailliste, mais ni l'un ni l'autre n'ont grand-chose à proposer. Quant au parti nationaliste, néofasciste, il a attiré les prolétaires de race blanche dégoûtés des partis traditionnels. Mr. Farrell et Mr. Patel sont bien d'accord pour dire que l'arrivée d'un conseiller municipal de droite provoquerait une augmentation des agressions racistes, et que les petits Pakistanais, plus loin dans la rue, devraient baisser leur musique après minuit. Mais on ne peut plus rien leur dire, aux jeunes d'aujourd'hui. Tous deux secouent tristement la tête, sur quoi Mr. Farrell prend congé.

« Un jeune Blanc s'est fait poignarder hier soir, devant la MJC. Il a reçu un coup de couteau en plein cœur, paraît-il. S'il y reste, ce sera un meurtre au nom d'Allah. Il est entre la vie et la mort et ils pensent qu'il ne survivra pas. La police tente d'étouffer l'affaire, pour ne pas se retrouver avec une guerre raciale sur le dos, mais les gens doivent savoir la vérité. Les gens ont le droit de savoir ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. »

Une femme a arrêté le vieil homme. Elle a les cheveux bouclés et porte une paire de lunettes cassées, maintenues par un bout de scotch. Mr. Farrell met quelques secondes à la reconnaître.

Mary, du White Horse. Elle prend de l'âge à présent, et la plaisanterie qui circule chez les jeunes gens est qu'elle se faisait baiser comme une folle, dans sa jeunesse. Mr. Farrell se souvient d'elle jeune femme. Il la revoit presque nue sur la pelouse municipale, il y a plus d'un demi-siècle de cela. Ils étaient adolescents. L'herbe était fraîche, le parfum de la jeune fille excitée lui parvenait au travers des vapeurs de bière. Mary avait des seins fermes à l'époque. Avec des tétons durs comme de la pierre. Et un esprit affûté, mais elle a perdu les pédales pendant la guerre. Les gens disent que c'est à cause d'une syphilis mal soignée, mais Mr. Farrell, lui, en attribue la responsabilité à la Luftwaffe. Personne n'a envie d'entendre parler de cela, de ce qu'est en réalité un bombardement intensif. On préfère des souvenirs apaisés, ceux de Churchill traversant sereinement les décombres, de la famille royale se faisant courageusement pilonner par l'ennemi.

« C'est encore ces Pakistanais. De vrais hooligans, tous autant qu'ils sont. On devrait les renvoyer d'où ils viennent, cette sale race. Pendre ceux qui ont poignardé ce garçon, et flanquer les autres dehors à

coups de pied au derrière. Les mettre dans un bateau, direction Calcutta où je ne sais où, là d'où ils viennent. »

Mr. Farrell se demande si Mary se souvient de cette nuit-là, sur la pelouse, mais il en doute fort. Elle a changé. Ce n'est pas tant son corps, qui est décati et blanc comme un os de seiche, car ceci est inévitable, mais ses yeux plutôt, qui se sont comme vidés, enfoncés dans le crâne. Selon la rumeur, elle se droguerait. Elle serait esclave de l'héroïne, et des hommes qui la lui fournissent. Cela lui semble peu vraisemblable. Mary est trop âgée pour ce genre de distraction et, qui plus est, elle n'a pas assez d'argent. À moins que les autres rumeurs ne soient également vraies. Mais qui paierait pour faire l'amour avec une telle femme ?

« Bientôt, ce seront eux les maîtres. Vous verrez ce que je vous dis. Combien de temps les Blancs vont-ils se laisser cracher dessus, avant que quelqu'un ne fasse quelque chose ? Ils leur donnent les meilleurs logements, et nous, on a droit à quoi ? À rien. À rien, qu'à des promesses et à des excuses du conseil municipal. Celui-ci sera encore pire que le précédent. »

Mr. Farrell continue sa route. C'est dimanche matin, mais les rues sont plus animées qu'à l'habitude. C'est l'anniversaire de l'Armistice. Le jour où l'on évoque la mémoire de ceux qui sont « tombés pour la patrie ». Les amis, les parents qui pourrissent dans la Manche, dans la boue de France. Mais le vieil homme ne s'en souvient pas encore très bien. Il faut d'abord qu'il prenne son petit-déjeuner et qu'il lise le journal. Alors, il laissera monter les souvenirs. Il revivra le bon vieux temps.

« Je t'ai préparé une bonne tasse de thé, mon chéri. Avec du lait et deux sucres. Je t'ai vu discuter avec Mary Peacock. Je vous regardais, par la fenêtre de la cuisine. Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? Elle avait l'air bouleversée. Mais elle a toujours l'air bouleversée, à présent. Elle ne va pas bien, cette femme. »

Mr. Farrell passe dans la cuisine. Il a mal aux jambes, à cause des quatre volées de marches. La bouilloire est froide. Il l'allume et dépose un sachet de thé dans sa chope préférée, la rouge, puis prend le lait et le sucre. Observant la chope, il voit une fêlure qu'il n'avait encore jamais remarquée. La musique pakistanaise fait vibrer les murs de brique. Une odeur de curry lui parvient. Il aime bien la cuisine indienne. Quand l'eau bout, il remplit la chope. Il jette un coup d'œil sur la vieille photo, celle de sa femme qui est morte depuis trois ans.

« Tiens, voilà. Ça va te réchauffer. C'est pénible, le froid, en cette saison, mais finalement on passe toujours au travers, non ? Et puis il y a Noël, et le Nouvel An. Un nouveau départ, à chaque fois. »

Mrs. Farrell souffrait d'hypertension, mais les médecins ont décidé de l'opérer quand même. C'était une erreur. Ils étaient de bonne foi.

Mr. Farrell a souvent vu la mort, il comprend, mais il aime son épouse. Il est prudent, il garde ce qu'il sait pour lui. Les gens sont parfois si étroits d'esprit. Il est heureux que sa femme soit encore là, qu'il puisse l'entendre et la voir, même si son corps est au cimetière. Il serait triste, sans elle. Esseulé, même. Mais il ne baissera jamais pavillon. Il a le courage, l'obstination dans le sang. Il se tiendra droit, jusqu'au bout.

« J'espère que tu vas toujours à Whitehall. Tu n'as pas changé d'avis, n'est-ce pas ? Tu dis toujours que tu vas y aller, mais tu n'y vas jamais. Tu pars, et tu fais demi-tour avant la moitié du chemin. Je t'ai préparé tes médailles. Mets-les, que je te voie. Vas-y, accroche-les sur ta poitrine. Ils devraient te demander de déposer des couronnes. Des couronnes de coquelicots, pour tes amis. Combien, parmi ces salauds-là, avaient perdu quelqu'un, le jour de la Victoire ? Les politiciens déclenchent la guerre, ils ne la font pas. Ils sèment la discorde, ils signent une déclaration, et courent se cacher quand les bombardiers arrivent. Combien d'entre eux ont souffert ce que j'ai souffert, moi ? Tu peux me répondre ? »

Ayant fini son thé, Mr. Farrell prend les médailles que lui tend sa femme. Il n'aime pas qu'elle jure, et lui-même ne dit jamais un gros mot devant elle. Elle en a assez vu et entendu avant de le rencontrer. Ils lui ont fait du mal, et lui, il est arrivé comme son héros. Les médailles brillent. Il se sent un peu gêné, et fier en même temps. Les yeux de son épouse s'éclairent tandis qu'elle regarde les rubans accrochés à sa poitrine. La plupart de ses camarades ont vendu leurs médailles à des collectionneurs, pour payer leurs factures, d'autres les ont jetées, dégoûtés, mais Mr. Farrell, lui, les a gardées comme une poire pour la soif. Mrs. Farrell admire son soldat. Son chevalier en armure. L'Anglais qui l'a recherchée deux mois après la libération du camp de concentration, pour savoir si elle avait survécu.

« Je déteste cette Mary Peacock. C'est une fasciste. Une espèce de nazie anglaise. À chaque fois que je lui parle, il faut qu'elle critique les Noirs et les Indiens. Et moi aussi, avec mon accent et mon histoire, même si elle ne saura jamais tout ce qui s'est passé. »

Mr. Farrell se tient debout derrière sa femme, il passe la main dans ses cheveux. Elle a toujours les mêmes cheveux qu'autrefois, un an après leur mariage. Après qu'ils eurent repoussé. Elle était belle, avec les cheveux longs. Tellement différente de quand elle avait le crâne rasé. Il se souvient de son crâne sous ses mains, quand il avait aidé à la porter dans le camion. La puanteur de la mort est intolérable. Chair putride, membres brisés. Il voit un cercueil que l'on descend dans la fosse, mais les nazis ne gaspillaient pas d'argent en cercueils. Il se demande combien de fois elle s'est fait violer par les gardiens ukrainiens. Il lui dit que Mary Peacock est une femme triste et amère.

Que la vie a été cruelle envers elle aussi, à sa manière. Qu'il lui faut quelque chose vers quoi diriger sa haine. C'est mal, mais c'est comme ça.

Après avoir lu le journal et pris un petit-déjeuner composé d'un œuf et de toasts, Mr. Farrell se fait beau devant le miroir. Il prend le temps qu'il faut, s'assurant que ses cheveux sont correctement peignés. Sa femme demeure assise à la fenêtre, le regard tourné vers la pelouse communale. Elle l'attendra à la maison pendant qu'il assistera à la cérémonie. Elle préfère rester chez elle, depuis quelque temps. Trois ans se sont écoulés depuis qu'elle est sortie pour la dernière fois. Il l'embrasse sur la joue, et elle l'attire à elle. Elle pleure. Il goûte les larmes salées, se libère. Il doit y aller. Il ne tient pas à manquer son métro.

Un quart d'heure plus tard, Mr. Farrell attend sur le quai de Hounslow East. Une rame arrive, et il choisit un siège. Le wagon est presque désert. À part lui, deux jeunes gens en blouson de cuir, assis en face d'un homme accompagné de deux petits enfants. Les deux jeunes gens, qui se considèrent comme des patriotes, insultent l'homme et ses enfants. Enfoirés de Pakis. On devrait les exterminer. Les rayer de la surface de la terre. Un bon métèque, c'est un métèque mort. Adolf Hitler avait vu juste. Y a pas de noir dans l'Union Jack. L'holocauste, c'est un mythe. Un mensonge grossier mis sur pied par les Juifs qui contrôlent les médias. Cela fait partie de la vaste conspiration judéo-bolchevico-asiatico-sioniste. Regardez ce que les sionistes ont fait au peuple palestinien, même si ce n'est qu'une bande de bougnoules et d'enculeurs. Mais il n'y a rien de pire qu'un Paki.

À la station suivante, l'Indien conduit ses enfants vers les portes. Le plus grand des jeunes gens se lève, le suit, et lui flanque son poing dans la figure, lui ouvrant la lèvre. Il se marre, parce que le sang est rouge. Les portes s'ouvrent, et il balance les enfants sur le quai à coups de pied, tournant le dos à son copain. Le père, déchiré entre ses enfants et une violence qui est contraire à sa nature, choisit finalement ses enfants qui pleurent. Les jeunes gens rigolent, ils se sentent bien ensemble. Les portes se referment, le train prend de la vitesse. Mr. Farrell se retrouve seul dans le wagon avec les deux jeunes. Il ne ressent aucune angoisse. Il est anglo-saxon, blanc, protestant. Il a fait la guerre. C'est un vieux soldat avec un bouledogue sur l'avant-bras, tatoué dans la chair, à l'encre bleue. Il a tué au nom de l'Angleterre, du mode de vie anglais. Il est fier d'être ce qu'il est. C'est avec orgueil qu'il porte son coquelicot à la boutonnière.

Mr. Farrell est attristé par les changements qui détruisent son pays. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient. Les influences étrangères ont rongé les fibres mêmes de la société qu'il a connue jadis. Les hôpitaux, les écoles, l'aide sociale, les syndicats, l'industrie, tout s'est

vu oblitéré par les diktats d'outre-Atlantique. Oui, l'Angleterre a changé, et pas en mieux. Personne ne se dresse contre cette invasion. Une révolution a eu lieu, que Mr. Farrell ne comprend pas. Le changement de plus en plus rapide l'a laissé à la traîne. Mais il conserve sa fierté. Il regarde les deux jeunes gens en blouson de cuir. Davantage de gens devraient se lever pour défendre ce en quoi ils croient, mais personne ne le fait, parce qu'ils ont le sentiment qu'il n'y a plus rien en quoi croire. La majorité n'a plus guère de réelle fierté nationale.

Il s'appuie confortablement au dossier de son siège, et pense à la guerre. Seuls ceux qui l'ont vécue s'en soucient. Tous les autres ont oublié. Les politiques font du bruit, brassent de l'air pour rien. Ils utilisent le jour de la Victoire à leurs propres fins. L'individu n'a pas grande importance, c'est le bien général qui compte, mais le bien général s'est vu redéfini par des hommes arrogants en costume de prix. L'orgueil a été réinventé, réévalué, mis au rang des graphiques financiers et des marges bénéficiaires excessives. Mr. Farrell se représente un jeune soldat allemand dans un village anonyme. Encore plus jeune que son assassin. La folie compulsive de la guerre. Combien d'hommes a-t-il tués ? Il n'en est pas certain. Six ou sept, il le sait, et sans doute plus. Pas de regret. Il faisait son travail. C'était eux ou lui. Mais ce gars-là, c'était différent. Dans un autre monde, un monde idéal, il aurait réfléchi. Le jeune type était gravement blessé, mais il avait toujours son arme à la main. Il pouvait tirer sur Mr. Farrell, même si, après coup, cela semble peu probable. Il n'avait pas le temps de penser. Il lui avait fait sauter la tête. De cela, Mr. Farrell se souvient très clairement.

Il se dit que les gens sont les mêmes, sur toute la terre. Partout il y a du bon et du mauvais. Il a tendance à penser que l'être humain est bienveillant à la base, que c'est la peur qui engendre le mal. Des hommes violaient Mrs. Farrell, tandis que des enfants brûlaient dans des fours, juste à côté. Peut-être avaient-ils leurs raisons, même eux. Mais le métro s'arrête à la station suivante, il n'a plus le temps de se laisser aller à ces émotions-là. Il ignore la puanteur des cadavres, des cheveux calcinés. Il se dirige vers les portes et prend les deux jeunes gens par surprise. D'un direct, il brise le nez du premier. Il est fort, il a fait de la boxe à l'armée, il a travaillé en plein air jusqu'à la retraite. Lui revient l'image du jeune soldat allemand, la moitié de la tête emportée, face contre terre, cervelle et boue mêlées. Le deuxième a été surpris par l'agression, et Mr. Farrell a le temps de lui décocher un autre direct qui l'envoie au sol, la bouche en sang. Mr. Farrell les observe un instant, il ne voit là que la lâcheté de deux gamins imbéciles, qui répètent des formules toutes faites et s'en prennent à une proie facile. Il aimerait avoir une arme à la main. Puis soudain, sa

colère s'évanouit.

Le quai est animé, et les jeunes ne le suivent pas. C'est le repos dominical, le jour du Seigneur, et Mr. Farrell n'est plus qu'une silhouette noire qui marche tête baissée. Personne ne fait attention aux personnes âgées. On les considère comme une sorte d'incongruité. Même les hôpitaux se détournent d'elles, par crainte de gaspiller de l'argent, alors qu'ils ont des objectifs financiers à atteindre. Le monde avance. Mr. Farrell laisse tomber le jour de la Victoire, jusqu'à l'année prochaine. Mrs. Farrell sera déçue, mais le bon vieux temps peut attendre encore un peu. Elle lui préparera une bonne tasse de thé, quand il arrivera à la maison. Avec du lait et du sucre. Personne ne sait vraiment faire le thé comme Mrs. Farrell.

Man City, à domicile

L'enfoiré me saisit par le cou, et me bloque un bras derrière le dos. Il me tire jusqu'au car où l'un de ses collègues m'enfoncé sa matraque dans les couilles. La douleur fuse dans mon ventre, me secoue comme une décharge électrique. Je ne dis rien, je ne vais pas leur faire ce plaisir. Les flics détestent qu'on ne réagisse pas. Ça craint pour moi, mais je ne vais pas discuter avec eux. Ils peuvent bien inventer tout ce qu'ils voudront, mes lèvres sont scellées.

« Dans le car, espèce de saloperie. » Ils me tirent et me poussent dans le panier à salade. Je leur rends la tâche aussi difficile que possible, sans franchement résister.

Celui qui tient la matraque recommence. Plus fort, cette fois. Comme un coup de poignard. Les couilles me remontent dans le bide, je sens les larmes me venir aux yeux. Je ne veux pas qu'ils croient que je pleure comme un branleur de dix ans. Les balloches, c'est fragile, et un coup de matraque dedans, ça fait mal. Simple réaction chimique. Il n'y a rien de pire. C'est une torture. Ils me poussent en vrac dans le car, et je sens l'haleine du flic, tellement il est près de moi. Il a rangé sa matraque, il est en nage, et s'il ne se calme pas, j'ai l'impression que sa gueule va fondre. Une figure de cire avec une érection. Il aime bien cette image de lui. C'est un dur. Un type à éviter. Garde la tête baissée, quand tu le croises dans la rue. Et marche à l'ombre.

« Espèce de pourri. » Il est penché sur moi. Il me couvre de son haleine. Cet enfoiré ferait mieux de se brosser les dents, s'il veut une réponse. Je regarde par la fenêtre.

« On devrait vous aligner contre un mur et vous descendre, avant de vous pendre aux réverbères, entre ici et le stade, pour que vous pourrissiez sur place, jusqu'à ne plus être qu'un tas d'os. »

J'observe Mark et Rod, plus loin dans la rue. Ils s'éloignent des flics. Ils se mêlent à la foule, l'air de rien, se perdent au milieu du flot humain qui se dirige vers Stamford Bridge. Deux visages innocents parmi des milliers d'autres. Je suis partagé, à la fois content qu'ils s'en tirent comme ça, et salement contrarié qu'ils ne se soient pas fait baiser aussi. Ce n'est pas drôle de se faire arrêter, mais c'est encore pire quand on est seul.

Les flics sont énervés. Je me force à garder le regard au-dehors et je ne réponds pas à ce qu'ils disent, sachant que ça leur met les boules. Ce n'est pas une bonne idée, j'avoue, mais de toute façon, ce n'est déjà pas une bonne idée de se faire gauler, au départ. La journée prend une sale tournure. Je devrais adopter un profil bas, me faire tout petit,

reconnaître que ce sont vraiment des durs, mais ils peuvent aller se faire mettre. Les flics adorent faire étalage de leur pouvoir. Ils veulent que je fasse une tête de chien battu, que j'aie l'air de me repentir. Que dalle. Je survivrai. Je devrais essayer d'établir un minimum de contact avec eux, parce qu'ils ont encore leur rapport à rédiger, et que même s'ils sont aussi lourds que de la merde, et deux fois plus puants, ils savent se servir des mots. Concocter une bonne histoire. Ils ont une imagination débordante, et la vacherie à fleur de peau, mais jusqu'à l'os. Les tribunaux croient tout ce qu'ils disent, les yeux fermés. Je devrais jouer le jeu. Jouer les bons bougres. Mais ça ne m'intéresse pas. Je suis surtout furieux contre moi-même, mais ça ne m'empêche pas de les haïr.

« Attends un peu d'être au commissariat. Tu ne seras pas aussi arrogant, une fois en cellule. C'est des pourris comme toi qui détruisent ce pays. Personne ne peut nous voir, à cause de vous. » J'attends qu'il se lance dans un discours sur l'âge d'or de la loi et de l'ordre, où chacun faisait ce qu'on lui disait de faire, sans se poser de question. Où les gens étaient contents de leur sort, et les portes d'entrée toujours grandes ouvertes. À l'époque du Pays des Jouets, l'Anglais ne faisait jamais un pas de travers. Il n'y avait ni pochards, ni cinglés, ni pervers, ni camés, ni tueurs. Il n'y avait pas de sexe, et tout le monde était vierge. Les mecs s'empêtraient les pieds dans leurs couilles gonflées qui leur tombaient jusqu'aux chevilles. Un miracle que cette race n'ait pas explosé en un nuage de fumée, tellement elle était pure.

« Ils voyaient juste, autrefois. On devrait rétablir le fouet. Comme ça, vous y réfléchiriez à deux fois avant d'enfreindre les lois. Les Arabes, ils ont compris, eux. La loi du talion. On coupe la main des voleurs. »

Nous sommes neuf dans le car. Six gars de Man City, et trois de Chelsea, pour autant que je puisse deviner. Ceux de City sont des espèces de locdus qui ont pas mal picolé, d'après l'odeur. À part un black qui a l'air un peu déplacé au milieu de ces gros cons, avec leur gueule toute rouge et leurs yeux injectés de sang. Le plus gros porte *Love* et *Hate* tatoués sur les jointures. C'est carrément la honte, celui-là. Il devrait avoir un peu plus de respect de soi. Il a dû naître en taule, à Strangeways, vu la manière dont il est sapé. Mais maintenant qu'on est bouclés, il n'y a pas de pétard. Les flics nous ont séparés et se tiennent au milieu. L'excitation est retombée, et je me sens comme un con de m'être laissé entraîner dans une baston juste à la sortie du métro. Ce genre d'attitude ne mène à rien, c'était bon à l'époque des foules de cinquante mille personnes, quand les flics avaient mieux à faire et que le gouvernement s'occupait de faire tourner le pays, plutôt que des bagarres entre footeux.

On revient du Maltster, et on tombe sur une dizaine de gars de Manchester, bourrés, en train de gueuler et de se balader dans nos rues, tranquilles, comme chez eux. Ce n'est pas une bande ni rien de ce genre, mais ce ne sont pas non plus des premiers communiant. Quelques mecs de Chelsea, allumés à la bière, commencent à les agresser, et avant d'avoir compris ce qui m'arrivait, je les suis et je m'y mets aussi. Rien de méchant, mais vraiment très con, par contre. On ne les cherchait pas, on était passés au Maltster pour voir un copain de Rod. Mais on avait traîné un peu trop, et un peu trop picolé. Et une baston, ça t'attire comme un aimant. Surtout après quelques mousses. Trop de bière avant un match, et voilà le résultat. C'est de la merde, et je suis le premier à le savoir. J'ai déconné, j'ai oublié mes principes. Je me suis retrouvé dans le caniveau avec les guignols et les ivrognes. Ça craint, et maintenant je suis comme un con, dans ce car.

« On va vous enregistrer au poste, mais comme les cellules sont pleines, on va vous transférer à Wandsworth. »

J'ai envie de lui rire au nez. Il s' imagine qu'il nous met l'angoisse. J'ai envie de le regarder droit dans les yeux et de lui dire qu'il perd son temps. Que c'est un connard, et que j'espère qu'en rentrant à la maison il trouvera sa femme et ses mômes crevés. Quand on joue contre City, les cellules ne sont jamais pleines, et j'ai déjà entendu la chanson. Pourquoi se donner du mal ?

Le mec qui parle a un visage mince, aux yeux proéminents. Comme un bouledogue humain. On sent qu'il est déterminé, qu'il croit à ce qu'il fait. Il veut que les rues deviennent sûres, pour les retraités et les gamins qui rentrent de l'école. Il doit collectionner les timbres, à ses moments perdus, mais son gros con de collègue, lui, serait plutôt du genre porno hard et quinze pintes de bière. Ils devraient nous foutre la paix, s'occuper des vrais criminels. Des violeurs, des agresseurs, des bourreaux d'enfants. Mais non, ils perdent leur temps autour des stades. Ils sont à côté de la plaque. En plus, ils ramènent un joli paquet à la maison, pour s'être distraits aux frais du contribuable. Je suis sûr que certains d'entre eux aiment ça encore plus que nous.

« Ça ne va pas trop rigoler pour vous à Wandsworth, les gars, renchérit le gros. Vous avez intérêt à préparer votre cul, parce qu'ils n'aiment pas trop les hooligans, là-bas. D'ici à ce que vous sortiez, ce soir, vous marcherez en vous trémoussant. Et vous chierez dans votre froc, quelque chose de pas joli. »

Un branleur, cent pour cent. Qui croit-il tromper ? Ce n'est pas parce qu'un mec se fait coffrer qu'il devient pédé. Il sait bien qu'il raconte des conneries, mais il faut qu'il essaie quand même. Ça fait partie de son raisonnement. De toutes ces conneries qu'il a apprises à Hendon, quand il faisait ses classes. Il répète ces absurdités que les mecs de gauche à la mode aiment bien faire circuler. Celles selon

lesquelles tout le monde serait pédé, au fond. Ils adorent ça, ces enfoirés, avec leurs fringues dégueulasses. Ils prennent leurs désirs pour des réalités. Leur univers tourne autour du trou du cul des mecs. Ils font la leçon à tout le pays sur les droits des pédales, sur le fait qu'enculer un copain est un truc bien naturel, et utilisent l'homosexualité en prison pour essayer de prouver leur truc. Si ce n'est pas si important, comme ils le disent à la télé, dans ces émissions de la nuit, en se tapant dans le dos les uns les autres, avec l'air de prendre ça froidement, pourquoi continuer à délirer comme si c'était exceptionnel ?

Finalement, ces connards ne savent rien de la réalité des choses. Ils prennent leur bout de papier, et vas-y. Ils ont des boulots peinarde, et s'installent dans les studios de télé pour continuer à donner leurs leçons. Du berceau à la tombe. C'est pour ça qu'aujourd'hui, personne ne veut plus entendre parler des travaillistes, à Londres. Ils feraient mieux de relever leurs manches et de se salir un peu les mains. De suer un peu. Mais une vraie bonne journée de boulot, ça les tuerait. C'est le genre de bran-leurs qui se lavent les mains après avoir pissé, et jamais avant.

« Eh, Bob, on emmène ces pourris au poste, lance le gros au conducteur, en fermant la portière arrière. Il me faut une tasse de café et un petit pain au fromage. J'ai faim, alors tu te magnes, d'accord ? »

Le car démarre, et nous voilà en train de nous faufiler dans la circulation, direction le commissariat de Fulham. J'y suis déjà allé. Je me souviens d'un match contre West Ham. Je me suis fait choper quand West Ham a débarqué dans le pub où on était en train de boire. Ça a pété là, juste à la porte. J'étais tranquillement en train de picoler, sans ennuyer personne, et tout d'un coup, les portes s'ouvrent à toute volée, et une bande déboule là-dedans, en sautant dans tous les sens comme des pantins. Je me retourne, et j'étais encore en train de siffloter « Bubbles » dans ma tête quand ce con me chope en pleine bouche. J'ai eu un trou, l'espace d'une seconde, j'étais incapable de réagir. Le pub était bondé de gars de Chelsea, et West Ham n'était pas là depuis cinq secondes qu'on les sortait à coups de bouteilles, de verres, de chaises et de tables. Ils ont giclé aussi vite qu'ils étaient entrés, et les flics les ont remplacés. Ils ont foncé avec leurs matraques, et j'ai été de ceux qui n'ont pas eu de bol. Le flic qui m'a chopé a simplement attrapé le mec qui était à sa portée. Comme l'autre, tout à l'heure.

Ça craignait au poste, West Ham semait le bordel dans toute la boutique. Les cellules étaient vraiment pleines, et les flics s'en donnaient à cœur joie, nous répétant qu'ils allaient nous transférer à Wandsworth, mais pas du tout. Une fois au commissariat, ils nous ont mis dans un car cellulaire. On est restés là deux heures. Enterrés

vivants, carrément. La moitié d'entre nous avait besoin de pisser, et les gars ne cessaient de demander l'autorisation, mais les flics se marraient comme des cons qu'ils sont, et nous disaient qu'on prendrait une raclée si on se pissait dessus. Ils étaient trois, assis à l'avant, à raconter des histoires. Celui qui avait la plus grande gueule racontait comment il avait arrêté une pédale dans des toilettes, et que le mec ne voulait pas entrer dans la cellule, parce qu'il ne supportait pas les espaces clos. Il lui avait promis qu'il ne fermerait pas la porte. Le pédé entre, et vlan, il lui claque la porte dans le dos. Il disait que le mec hurlait, qu'il a failli devenir cinglé quand il a tourné la clef. Qu'il avait l'écume aux lèvres, comme s'il avait chopé la rage. Le flic se marrait, il l'a laissé comme ça. Il y a eu quelques rires dans le car cellulaire. Les flics ont apprécié. C'était une marque de solidarité.

« Qu'est-ce que tu regardes, connard de négro ? » Le gros s'énervait un peu sur le négro de City. « Tu n'as qu'à pas te ramener ici et semer ta merde dans le quartier des Blancs. Il fallait rester chez toi, à Moss Side, avec ta drogue et tes putes. »

On avance lentement. La déviation autour de Stamford crée des embouteillages. Tous les piétons marchent dans la même direction. Ils vont au match, comme tous les samedis. Comme ces poissons qui reviennent toujours là où ils sont nés. Ils ne peuvent pas faire autrement. C'est quelque chose de plus fort qu'eux. C'est dans le sang. Il faut qu'ils remontent à contre-courant, il faut qu'ils y arrivent. C'est ce qui se passe, dans tout le pays, et Chelsea est un des plus grands clubs. Je pense à toutes ces équipes merdiques qui ne feront jamais rien, qui attireront deux mille spectateurs les bons jours, et je sais que, si Chelsea était dans ce cas, je serais quand même là.

« Vous n'en avez rien à faire, du foot. Tout ce que vous cherchez c'est la bagarre. Vous feriez mieux d'aller voir ailleurs, et de laisser ces pauvres idiots faire ce qui leur plaît. S'ils sont assez stupides pour venir tous les samedis, ils ont au moins le droit de voir leur match en paix. »

Il n'a rien pigé. Il parle tout seul, il répète les conneries qu'il entend à la télé, qu'il lit dans les journaux. Cinq minutes plus tard, on arrive au commissariat. L'ambiance s'est un peu calmée, parce que les flics s'emmerdent, quand personne ne leur répond. La journée tire à sa fin, péniblement. Pour moi, elle s'est arrêtée quand on m'a chopé. Les supporters de City viennent de loin, et la gueule de bois ne va pas tarder à leur tomber dessus. Un voyage foiré. Manchester-Londres, pour passer quelques heures dans une cellule et être convoqué au tribunal. À présent, ça va être les procédures administratives, agrémentées de remarques imbéciles. L'agacement, les provocations interminables.

« Allez, dehors ! » Les flics se tiennent près des portes. « Dépêchez-

vous, on n'a pas que ça à faire. Plus vite vous entrez, plus vite vous pourrez rentrer chez vous. »

Je m'attends à recevoir un coup de latte ou un coup de poing, mais ils ne bougent pas, assommés d'ennui. L'excitation est retombée, ils se rendent compte que c'était une petite bagarre, et non l'amorce d'une belle émeute. Pas de quoi renverser le gouvernement ni rien. On pourrait croire qu'après tant d'années autour des stades, ils arriveraient à piger ce qui se passe, mais ils n'entravent toujours que dalle. À se demander où ils vont les chercher. Et d'ailleurs, qui dirige les opérations ? Sans doute un vieux con avec un bureau plein de recommandations qu'il n'a jamais respectées, et la cervelle pourrie de chtouille.

On nous conduit à l'intérieur pour inculcation. Le flic qui a une tête de grenouille me tient par le bras, comme si j'allais essayer de me débiter, je ne sais pas. L'ennemi public numéro un, quoi. Chatouillez-moi, que je rie. Je prends mon tour, je décline mon identité. Tom Johnson. Casier vierge. Je ne dis que le minimum, et le flic derrière le bureau écrit comme s'il faisait la grève du zèle. Il porte des lunettes qui ne cessent de glisser sur son nez, et une tonsure derrière la tête, comme un singe. Il ne me jette pas un regard. Il se concentre sur les formulaires. Je ne suis pas assez important. Un chiffre à mettre dans les statistiques. Il prend son temps, et la tête de grenouille à côté commence à s'énerver et à traîner les pieds. Moi aussi. On m'emmène pour la photo et les empreintes. Je leur ai raconté des conneries, en disant que je ne m'étais jamais fait arrêter avant, parce que peut-être que rien n'apparaîtra sur le dossier, on ne sait jamais. Ça arrive quelquefois, ou du moins c'est ce que j'ai entendu dire, donc autant tenter le coup. Cela fait quelques années que je n'ai pas eu de problèmes avec les flics, donc ça ne comptera pas quand je passerai en jugement. Théoriquement, en tout cas. Mais bon, un petit mensonge et on a la paix.

Le flic qui m'emmène essaie de discuter un peu, de tout et de rien, à présent que la tension est retombée et que les papiers sont remplis. Moi, je le regarde en me disant que j'aimerais bien lui filer un coup de melon. Lui casser le nez, et voir ces putains d'yeux lui sortir du crâne. Ou lui fourrer un pétard dans la bouche, regarder la mèche qui brûle et voir sa tronche exploser. Branleur. Pourquoi ne font-ils pas mine de ne rien voir, de temps en temps ? Ça n'est pourtant pas terrible. Quelques coups de poings, quelques cris. Rien de grave. Une simple bousculade, qui paraît généralement plus sérieuse qu'elle n'est. Les grosses bastons, comme avec Tottenham, ça n'arrive qu'une fois ou deux par saison.

On me met en cellule avec d'autres mecs de Chelsea. Ceux de City ont leurs propres quartiers, on ne les verra plus. Je salue les gars d'un

signe de tête et m'assois. Il n'y a plus qu'à supporter l'ennui, le temps que le match finisse, que les flics vérifient mon casier, et décident de me relâcher. Puis il faudra que j'aille au tribunal de Horseferry pour écouter trois vieux chnoques qui devraient déjà être à six pieds sous terre m'expliquer à quel point je suis une ordure et un salaud. Je devrai subir les conneries habituelles et, pire encore, payer ces connards pour la faveur qu'ils m'auront faite.

« Je suis là, tranquillement, à l'écart de la bagarre, et je me fais arrêter. » C'est un môme, tout maigre. Il nous regarde tous, il attend une réaction. « Ça se castagnait, et j'essayais de m'éloigner quand je prends un grand coup dans le dos, en plein dans les omoplates, et le mec se colle à moi, alors j'ai donné un coup de coude pour m'en débarrasser, croyant que c'était un gars de City. Je me retourne, c'est un flic.

— Pas de pot, commente un type plus âgé, retenant son rire. Te voilà hooligan, maintenant.

— Ce n'est pas juste, franchement. Ça ne me plaît pas du tout. Je n'ai jamais eu d'ennuis jusqu'à présent, et je vais plaider non coupable. Je dirai que c'était un accident. Vous pensez qu'ils vont me croire ?

— Sûrement pas, mais essaie toujours, si ça peut te faire plaisir. Les accidents, ça n'existe pas, avec les flics. Tu peux faire quinze ans pour rien, simplement parce que ces enfoirés ont décidé de baiser quelqu'un, mais tu les as déjà entendus s'excuser ? Regarde toutes ces erreurs judiciaires qu'on déterre, des années après. Ça, ce n'est pas par accident. Ils ont besoin d'un coupable, ils prennent un mec dans la rue. Question de prestige, c'est ça qui les intéresse. L'innocence ou la culpabilité, c'est des détails sans importance, pour eux.

— Moi, j'ai craché dans le caniveau, hors du stade, hein, et un flic s'est amené et m'a dit que j'étais en état d'arrestation, intervient un autre. Je me suis marré, je pensais qu'il se moquait de moi, mais tiens, il a appelé son collègue, et me voilà ici. Ils te choperaient pour n'importe quoi. Ils doivent avoir une espèce de prime, et toucher tant par mec arrêté. »

Moi, j'écoute. Le petit maigre, inculpé pour tentative de voies de fait, alors que c'est notre faute, à moi et aux autres. Le jeune gars qui a craché dans le caniveau. Les mecs qui ont échangé deux-trois coups de poing avec des ivrognes de Manchester. Un homme vêtu d'un anorak comme en portent les entraîneurs, bourré, les yeux vagues. Une bande de pauvres types. Dont moi. Du menu fretin. Ça ne fait que prouver à quel point les flics perdent leur temps en sottises. Pourquoi se donner du mal avec nous, alors qu'ils pourraient sévir là où on a besoin d'eux ? Mais non, ils choisissent la facilité. On chope le premier pékin venu, et on passe le reste de l'après-midi à remplir des papiers.

Je paie mes impôts, et voilà à quoi j'ai droit. Notez bien, je pense que certains d'entre eux seraient d'accord avec moi, et ne font que suivre le mouvement. D'après Rod, il y aurait plus de flics employés à surveiller les supporters de foot qu'à rechercher les violeurs d'enfants. Je ne sais pas si c'est vrai, mais dans ce cas, ce doit être une question de politique.

« Le pote de mon frère était au Belize, dit le type bourré. Il raconte qu'il touchait une gratification pour chaque guérillero tué. Comme un chasseur de primes, mais dans l'armée. Il en a descendu cinq. Il était cantonné à Belize City. Entre deux manœuvres, il passait son temps à aller voir les putes, à se torcher, ou à aller tuer les guérilleros dans la jungle. Il dit que les patrouilles à Belfast, c'est de la merde à côté. »

Le mec doit mentir. Lui, ou son copain soldat. Je n'arrive pas à imaginer que l'armée donne des primes. Cela dit, quand tu y réfléchis cinq minutes, les gars qui s'engagent ne font pas autre chose, ce sont des chasseurs de primes. Et ensuite, ils vont cracher sur les mercenaires. Tout le monde en a après nous aussi, mais où est la différence ? La seule que je voie, c'est que le gars moyen qui castagne pour lui-même ne se fait pas payer pour ça, et ne tue personne, mais il y a peut-être quelque chose qui m'échappe.

« City s'est pris une branlée, avant que les flics débarquent », dit un des deux types qui ont un look parfaitement banal. Il m'a l'air d'un dur, plus que les autres, mais je n'ai jamais vu sa tête. « Ils nous gueulaient dessus, et ça, on n'a pas à le supporter, de personne. C'est bien fait pour leur gueule. »

Je me mets à penser à cette nana que Steve a dérouillée, à Manchester. Voilà le genre de mec qui devrait être ici, à notre place. C'est Steve qui devrait se retrouver à Wandsworth ou à Brixton, et se faire viander par les autres détenus. Personne ne peut voir les détraqués sexuels. On dit que les voleurs ont un certain code de l'honneur. C'est peut-être vrai, et peut-être faux. Ça dépend qui. Mais une chose est sûre, les violeurs et les pédales, c'est la lie de la terre. Et d'autant plus en taule, parce quand tu te fais traiter comme de la merde, tu as besoin d'un minimum de principes. Si on ne les sépare pas des autres, ces pauvres cons se font larder vite fait.

Mark a fait trois mois pour coups et blessures. Il avait envoyé un mec à l'hôpital, à la sortie d'une boîte de Shepherd's Bush. Il était sorti avec son frère aîné, Mickey, et quelques potes à lui. Ils devaient être une vingtaine en tout, mais il est le seul à avoir écopé. Il dit que ce n'était pas aussi moche qu'il le pensait, parce qu'il y avait quelques types intéressants là-bas. Des vieux escrocs à l'ancienne mode, des apprentis loubards. Tant que tu ne montrais aucune faiblesse, ça allait. Cela dit, ce n'est pas une vie et il s'est juré de ne jamais y retourner. Non que Mark ait changé ses habitudes, simplement, il se montre un

peu plus malin, et ne perd jamais la boule.

Il a massacré un de ces détraqués, un jour. Il paraît que les matons regardaient tranquillement. Ils se marraient, pendant qu'il le tabassait. Ils n'en avaient rien à foutre. Le mec avait violé un gamin, quelque chose comme ça, il méritait ce qui lui arrivait. Il dit qu'à un moment le sang est devenu épais, comme s'il avait coupé une artère, et qu'il commençait à être un peu emmerdé, parce que tu ne peux pas dissimuler un meurtre, en taule. Les matons ont dit au mec de se relever et de fermer sa gueule. Puis ils l'ont conduit à l'infirmerie, et l'ont mis en quarantaine. Mark, ça lui a fait du bien, parce qu'il commençait à avoir les boules, et il fallait qu'il passe sa rage sur quelqu'un. Il doit y avoir une hiérarchie partout, j'imagine. Les gens suivent les mêmes règles, qu'ils vivent dans un manoir de cinquante pièces à Kensington, ou à cinq cents par cellule à Brixton. Tout le monde essaie de faire mieux. De monter encore un barreau de l'échelle, pour se sentir important. Il faut toujours trouver plus con que soi, parce que si tu touches le fond, tu es baisé. Mark dit qu'il n'a aucun regret.

« Chelsea est en train de se faire piler, les gars. » C'est un flic qui nous regarde par le judas. « City en a marqué trois dans les vingt premières minutes, et votre nouveau gardien de but vient de se casser une jambe. »

Difficile de dire si c'est vrai. Ça les fait bander. Une fois qu'ils t'ont mis sous les verrous, c'est le jeu du chat et de la souris. Ça les occupe. C'est une guerre mentale, et même si tu ne tiens pas compte de leurs remarques et de leurs insultes, au bout d'un moment, ça finit par te porter sur le système. Une fois, à Hammersmith, j'ai passé une nuit en cellule. C'était un vendredi soir, je m'étais murgé. Je me suis réveillé avec la gueule de bois, et un flic m'a dit que j'avais violé une nana. Que je l'avais suivie tandis qu'elle descendait d'un taxi, et que je l'avais prise de force, derrière la boutique de l'opticien. J'étais tellement bourré qu'après j'étais allé acheter des frites, et c'est là qu'ils m'avaient chopé. Je ne me souvenais de rien. Je chiais dans mon froc. J'avais un trou de deux heures, et je me souvenais seulement de m'être fait arrêter. À part ça, le blanc total.

Le flic est parti, et je suis resté comme ça une demi-heure. Je me voyais déjà en cabane pour dix ans, ou bien finir comme le sadique que Mark avait tabassé. J'aurais voulu trouver quelqu'un, expliquer que je n'étais pas moi-même à ce moment-là, que j'étais complètement à côté de mes pompes. Je ne me souvenais strictement de rien, alors comment pouvait-on m'accuser ? Si on n'a aucune mémoire de ce qu'on a fait, comment peut-on vous rendre responsable d'un crime ? Je suis resté là, je me sentais comme une merde. C'est ce que disent tous les détraqués, je le savais bien. Ils disent qu'ils entendent des

voix, ou qu'ils ne peuvent pas se retenir, peu importe. Je voyais ce qui m'attendait, le tribunal, la honte, tout le monde contre moi, et puis des années à l'ombre. Plutôt se foutre en l'air. Un flic est arrivé avec une tasse de thé, et je lui ai demandé ce qui s'était passé. Il m'a répondu que j'avais viré des poubelles à coups de pied, et que je gueulais l'hymne de Chelsea au beau milieu de la rue, en jouant à éviter les voitures. J'avais bu, et je causais du désordre public, mais bon, ils n'allaient pas m'inculper. Juste me donner un avertissement, et me renvoyer chez moi. J'étais si heureux que j'aurais pu le serrer dans mes bras. Il était correct, celui-là. J'ai bu mon thé, et la gueule de bois a disparu.

Donc j'ai attendu en cellule qu'ils me renvoient à la maison, et le mec dans la cellule à côté avait tué sa femme la veille au soir. Je l'entendais pleurer. Ils s'étaient engueulés, et il l'avait poignardée. Selon la police, il était devenu cinglé, comme ça. Le gars ne savait pas ce qui s'était passé. Il entendait sa femme qui lui hurlait dessus, et d'un seul coup, elle était là, raide. J'avais mal pour lui. La vie, c'est de la merde, quelquefois, et tu trouveras toujours quelqu'un qui t'attend au coin, pour en profiter. Glisse seulement un peu, et tu as tous les enfoirés sur le râble, avant même d'être par terre.

« Quel est le score ? demande le pochard à un flic qui passe devant la porte.

— Un à zéro pour Chelsea. »

Silence.

« Le goal de Chelsea ne s'est pas cassé la jambe ?

— Pas que je sache. Il vient de bloquer un penalty. D'après la radio, c'est un des plus beaux arrêts de Chelsea depuis des années. »

Cocktail indien

Ils pensent sans doute que Vince Matthews a un peu perdu la boule en quittant l'Angleterre, qu'en revenant il n'était plus que l'ombre de lui-même, mais moi ça ne me dérange pas car je vois les choses sous un autre angle à présent, je vois tout de manière relative, les skinheads qui traversent le pont en courant vers Hayes, avec à leurs trousses les gars du quartier, nettement plus nombreux que ces étrangers à la tête rasée, dix contre un peut-être, des costauds, armés de ces machettes et de ces nunchakus qu'utilisent les Indiens quand ils cherchent la baston, et soudain, l'explosion nucléaire dans le pub, des cocktails Molotov, plutôt, du verre qui éclate, et tout le monde semble comme figé, suspendu, l'espace d'une seconde, comme si le film s'était arrêté et que quelqu'un, en studio, coupait le négatif en morceaux, mais tout à coup le cerveau se remet à fonctionner, identifie le bruit, parce qu'après tout, cinq minutes avant, ils assistaient au concert de Business 4 Skins Last Resort, et pour les gars du coin, armés jusqu'aux dents et prêts à se défendre, sans doute furieux à cause du défilé du FN, quand Blair Peach s'est pris une branlée, ça, c'est le genre de chose qui vous reste en mémoire, de sorte que quand une bande de skins envahit votre territoire, vous ne perdez pas de temps à vous poser des questions, parce que les pires journaux infiltrent plus loin qu'on ne croit, et qu'il suffit de lire le journal pour savoir que tous les skins sont des fascistes blancs qui haïssent les bronzés, peu importe la musique et les fringues JA, le vieux folklore, des histoires circulent sur ces hooligans des quartiers est qui pillent les boutiques et molestent des femmes et des jeunes filles indiennes, les mères, les sœurs de quelqu'un, et quand on agit comme ça, on cherche les ennuis parce que, en réalité, les Blancs qui ne sont pas du coin s'imaginent que les Indiens et les Pakis ne peuvent pas se défendre eux-mêmes, ce qui est une grosse connerie, et tout le monde se contente de ce cliché selon lequel les blacks et même les Grecs et les Turcs des quartiers nord sont des durs, eux, tandis que les Indiens suivent tranquillement la tradition familiale et héritent de papa et maman toutes les petites épiceries et bazars du coin, mais il faut connaître certains mecs de Southall, comme George, qui s'est trouvé gêné un jour où son vieux était passé le prendre en voiture à la sortie de l'école devant ses copains, c'était l'été et le vieux avait baissé les glaces du Ford Estate, il écoutait de la musique religieuse, à la cithare, et criait à son fils de faire attention en traversant la rue, et George connaissait plein de gars du Front national, dans le quartier, ou au moins des types qui se

prétendaient du FN, sans rien comprendre à la politique, qui ne voulaient pas croire que Martin Webster était un pourri, et s'imaginaient que le simple fait de porter un insigne du FN les rendait invincibles et faisait chier les trotskystes et la Ligue antinazie, cette même façon de voir qui fait de l'Union Jack un symbole de l'anarchie, et George disait qu'il comprenait leur point de vue, curieusement, et qu'il se sentait une sorte de Blanc honoraire, sans être pour autant un Oncle Tom faisant son numéro dans le cirque des Blancs, mais un hooligan qui avait travaillé un moment comme charbonnier à Hanwell, avant d'achever de se faire un corps musclé, un corps de dur, avec des poids et haltères et un entraînement aux arts martiaux, au kung-fu peut-être, et que personne n'allait lui marcher sur les pieds, parce qu'il avait connu la taule et la maison de redressement, et que personne ne l'avait jamais emmerdé, mais Dieu seul sait où il était quand les skins ont envahi Southall, on le voyait traîner dans le coin des années avant, quand le FN avait essayé de défiler et que tout le quartier s'était mis à feu et à sang, une émeute de première, pendant laquelle Blair Peach, un prof militant communiste ou quelque chose comme ça, selon les journaux, avait trouvé la mort, dérouillé à coups de poing et de pied, et pas mal de gens disaient que c'était le SPG, d'ailleurs ils ont changé de nom à présent, tu parles, et les studios de Rust and Misty in Roots avaient été saccagés par les Noirs et les Blancs, ensemble, les punks des quartiers ouest et les rastas, et ce jour-là, George et sa bande y étaient, en train de bastonner dans Uxbridge Road, il avait latté les couilles d'un flic, et toute sa famille, au sens large, l'avait épaulé, tous, de vrais Indiens, pas des gars avec la tête rasée et de chouettes fringues, comme lui, mais en cas de pépin ils s'aminaient avec des sabres de cérémonie dans le coffre de leurs bagnoles rouillées et en mettaient un coup, d'ailleurs moi-même je me suis fait dérouiller par une bande d'Indiens, une ou deux fois, la nuit, à la fermeture des pubs, ça faisait partie du paysage, mais là, tout Southall bastonnait en plein jour, et la police a chargé à l'aveuglette, alors George et sa famille ont arrêté un bus, tabassé le chauffeur, c'est vrai que ça ne se fait pas, mais quand c'est la guerre il arrive toujours des trucs moches, les gens vont trop loin, ils commettent des atrocités, c'est toujours les innocents qui paient, et George a pris lui-même le volant et a foncé pied au plancher, je crois bien que c'était un bus à impériale, un 207, enfin peu importe le modèle, le fait demeure qu'ils n'ont pas payé leur ticket pour cette balade dans Southall, d'ailleurs c'est spécial Southall, un autre univers, les gens se débrouillent bien, il y a plein de monde, les boutiques regorgent de bouffe qui déborde jusque sur le trottoir, il arrive sans cesse quelque chose, c'est une autre culture que les Blancs les plus jeunes ont du mal à intégrer, parce que si les blacks ont leur propre mode de vie, la musique permet

aux Blancs de s'en approcher un peu, alors que les Indiens, c'est une autre histoire, c'est fais ce que tu as à faire, vis ce que tu as à vivre, un comportement particulier, et c'est pourquoi l'ouest de Londres est si différent du sud de Londres, et même du nord de Londres, à cause de ce passé-là, cet arrière-goût punk, que ce soit les Ruts ou cette émeute de Oi, deux courants du même mouvement, et voilà à quoi je pense, dans ce café où j'ai mes habitudes, le café le plus authentiquement indien de tout Southall, quelque chose d'un peu inhabituel dans ce coin parce que ici c'est surtout de la cuisine de l'Inde du Sud, des massala dosas et des talhis, même des idlis que je prends le matin, en allant au travail, quand j'ai le temps, oui, cet endroit est ce qui se fait de mieux, et quand je dis authentique, c'est vraiment ça, le vrai truc, le meilleur café où s'asseoir tranquillement pour passer un samedi après-midi, d'ailleurs cela fait des années que je n'ai pas mis les pieds dans un pub de Southall, ils sont tous parfaitement merdiques, et pourquoi picoler alors que je peux manger ici et faire glisser mon repas avec un lassi bang, le vrai truc de là-bas, c'est un lassi qui fait bang, et le gars qui tient le café se souvient de l'époque où on était mômes, je connaissais son cousin George, le hooligan qui est retourné en Inde et dirige maintenant une pension à Bombay, ce qui fait dire à certaines personnes qu'il est devenu maboul, parce que Bombay est un ramassis de junkies, alors que d'autres prétendent qu'il trafique, c'est vrai ou c'est faux, peut-être avait-il simplement envie de retourner vivre là-bas, je ne connais pas le fond de l'histoire, ne me posez pas de question, ça fait dix ans que je n'ai pas vu ce mec-là, peut-être plus, c'est comme s'il était quelqu'un d'autre à présent, et le lassi fait bang dans ma tête, et les prix sont également authentiques, ou presque, on me fait un tarif spécial, parce que je suis un habitué, un vieux de la vieille, et merci pour le cocktail de dope mélangé au lassi, c'est super, c'est samedi soir et je regarde les gens qui passent au-dehors, je suis en Inde, de l'autre côté du globe, je n'ai même pas à me lever pour parcourir le monde, juste laisser le lassi faire son effet et regarder par la vitrine, et l'échantillon est bien dosé ce soir, les gars m'ont servi comme un roi, il y a un pichet d'eau sur la table, un pichet métallique bosselé, et mon ouïe doit être en train de se barrer parce que j'entends les voix qui changent en arrière-fond, me parvient un écho de musique punk, c'est de bons souvenirs, depuis les Ruts jusqu'aux 4 Skins, mais apparemment les choses se sont un peu calmées à présent, même si, quand on va à Bethnal Green ou Whitechapel, à l'autre bout de Londres, c'est encore une tout autre histoire, on pourrait penser que les choses se seraient arrangées d'elles-mêmes, surtout après l'émeute de Trafalgar Square, la dernière émeute punk, avec ici et là quelques politiques, mais aussi beaucoup de gens comme vous et moi, tout le monde en train de foncer sur les flics, c'était aussi le vilain côté du

mouvement punk après qu'il est passé à la clandestinité, les droits des animaux, les squats, les Blancs avec des dreadlocks, mais aussi beaucoup de gens ordinaires, parce que pour autant que je m'en souviennne, c'était ça, à la base, les punks, des gens ordinaires qui n'avaient rien à dire sur la mode, sinon que c'était de la merde, de l'arnaque, une gigantesque escroquerie, un truc de tarés, et Trafalgar était devenu surréaliste, quoi que l'on entende par ce mot-là, la Maison de l'Afrique du Sud en feu, les bongos faisant vibrer les tympanes de Nelson, de la fumée partout, les chevaux et les brigades anti-émeutes, les briques qui volent et les matraques qui tombent, mais la police n'avait pas pu contrôler le truc cette fois-là, et c'étaient les grands restaurants du West End qui avaient été saccagés, ce devait être fameux de balancer des briques dans les vitrines des McDo et des grills, mais pas un seul indien n'avait été touché, juste les grosses entreprises, les banques, c'était bien vu, toutes ces magouilles, cet argent dégueulasse, et moi, je commence à dériver, mes pensées filent dans tous les sens, la foule paisible, sur le trottoir, dégage la même électricité que ces émeutes, curieusement, ce sont des voix qui crient, de la violence politique, mais sans organisation, les rivalités entre jeunes, le problème racial sans cesse exploité par ceux qui nous dirigent, et je me demande d'où viennent ces gens-là, ils devraient venir habiter le quartier quelque temps, histoire d'être au courant de ce qui se passe vraiment, parce qu'ils choisissent toujours ce qu'ils croient être la solution douce, c'est d'ailleurs pourquoi les Indiens se font si souvent attaquer, à cause de cette idée qu'ils sont incapables de se défendre, que ce sont des êtres faibles, tout de douceur et de pureté, un véritable punching-ball pour le reste du pays quand il a besoin de passer sa frustration sur quelqu'un, mais ce n'est pas du tout ça, je le sais pour avoir grandi ici, évidemment, ils sont peut-être différents, mais on vit tous dans le monde réel, et pas dans le paradis constipé des conservateurs ni dans un univers socialiste idéal d'opprimés heureux de leur sort, mais parmi les gens, voilà, les gens tout simplement, et ce lassi bang est en train de me niquer le cerveau, et je vois Rajiv arriver, il s'assoit en face avec le petit échiquier, fabriqué au Penjab me dit-il, et il descend son lassi bang d'un trait, en parlant tranquillement, trop tranquillement, je sais ce qu'il dit sans pouvoir saisir ses paroles, c'est curieux ça, et à présent il met en place les pièces sur l'échiquier, et il n'y a plus de place pour la violence, pour les émeutes, nulle part, parce que c'était il y a longtemps et que nous avons tous grandi, d'ailleurs les échecs, c'est un jeu de gentleman, qui nécessite de la réflexion, de la logique, de la maîtrise, c'est foutrement vrai, alors nous entamons le rituel du samedi soir, le même depuis six mois à présent, je me concentre sur le roi, sur la reine, j'oublie les castagnes, c'est quelque chose d'inné en moi, cela fait partie de ma

culture, de mon histoire, quelque chose qui est sans cesse nié, ignoré, preuve évidente que l'histoire n'est qu'une affaire de vainqueurs expliquant à tout le monde à quel point les vaincus sont mauvais, c'est Johnny Rotten qui disait ça, et je suppose que je devrais appeler le mec Lydon, c'est la plaisanterie classique qui résume tout, et même lui s'est fait une nouvelle vie à présent, c'est peut-être ça qui m'a fait penser à cette histoire de punks, à la façon dont tout est revenu à la case départ, et puis il y a ces histoires qu'on entend à la télé, sur les néo-fascistes du BNP dans l'East End, sur le FN qui a lui aussi changé de nom, comme le SPG, et j'aurais cru que tout cela appartiendrait au passé, qu'on aurait franchi une sorte de point de rupture, avec ces deux émeutes à Southall, parce que moi, j'ai grandi avec les Indiens et les Pakistanais, et je sais qu'ils sont différents, qu'il viennent de deux pays différents, que des centaines de milliers d'entre eux sont morts pour cette frontière, sans oublier le Bangladesh, et c'est là le premier pas, connaître la différence, et même s'il y avait une castagne de temps à autre, c'était entre bandes différentes de gamins différents, même les fameux casseurs de Pakis étaient noirs et blancs, c'était déjà assez moche, assez triste, mais pas comme ces mecs de maintenant, ces jeunes gars qui se font poignarder, où va-t-on, même pour cette émeute de Oi, qui peut dire que ces skinheads étaient racistes, je ne sais pas, c'est dans l'air du temps, on accepte des versions des faits inventées par ceux qui sont au pouvoir, et qui n'étaient même pas sur place, et je n'arrive pas à saisir ça, je n'arrive pas à saisir ce qui se passe sous mes yeux, trois mouvements à présent, et mon regard traverse l'échiquier, traverse les cases blanches, je vois des tunnels creusés dans la table, mais des tunnels sans fond, aux parois rouges, de marbre et non de bois, comme un halo rouge et translucide, très étrange, qui signifie sans doute quelque chose, quelque chose de symbolique, où peut-être juste le chaos, je m'en fous, c'est à moi de jouer, de faire encore un pas dans l'évolution de l'humain, de cet humain, d'avancer une pièce et de mettre la pression sur l'adversaire, de forcer Raj à devoir inventer une combinaison, parce qu'il s'agit avant tout d'avoir l'esprit clair, de voir au-delà de l'action immédiate et de prendre la bonne décision, alors qu'il existe tant de possibilités toutes aussi réelles, de dépasser les idées toutes faites et de faire preuve de respect envers son adversaire, oui, les échecs, c'est plus qu'une compétition, et c'est pourquoi nous y jouons, Raj et moi, chaque samedi sans faute, et voilà le cousin de George qui nous apporte un massala dosa, et Raj s'y attaque, et moi je ne sais plus, je ne sais plus du tout à qui c'est le tour de jouer, j'essaie de me souvenir, je ne veux pas poser la question, il doit avoir quelque chose de spécial, ce lassi, parce que j'ai du mal à rassembler mes esprits, je tire sur toutes les ficelles pour accorder les pensées contradictoires, et

c'est comme si toutes les informations s'étaient emmêlées, comprimant mon cerveau dans un jaillissement d'images, et je me tourne de nouveau vers le passé, je me demande si c'est Raj qui a joué le dernier ou si c'est moi, je n'en sais rien, je ne peux pas demander, je ne peux pas poser la question, je ne peux même pas parler, bordel, je n'arrive plus à trouver les mots, à les réunir, quand on veut on peut paraît-il, vive le volontarisme, et Raj reste là, parfaitement immobile, un morceau de dosa à la main, avec de la sauce sambhar qui coule sur son assiette, c'est le silence à présent, puis soudain l'écho des Ruts, en arrière-plan, j'entends des fantômes, Malcolm Owen qui chante « H-Eyes », pauvre gars, et tout est dans cette chanson, rien à ajouter, imaginez cela, écrire une chanson sur sa propre mort, sur la peine que cela a causé à sa mère, pauvre femme, à son père, ça me fait mal au ventre, une belle vie gâchée, puis la voix s'efface, remplacée par les 4 Skins qui interprètent « Wonderful World », une chanson qui traite du délit de sale gueule, et c'est curieux parce que les Ruts avaient une chanson intitulée « Suspect », vous vous rendez compte, je n'y avais jamais pensé, jamais jusqu'à cet instant, alors que pour tout un chacun ces deux groupes se situent aux deux extrémités opposées du spectre politique, mais peut-être que les gens ne comprennent pas, je ne sais pas, c'est juste une idée comme ça, mais ça ne me dit pas ce qu'ils ont mis dans le lassi bang, parce que je me sens parano maintenant, j'ai l'impression d'énoncer à voix haute chacune de mes pensées, comme s'il n'y avait plus de secret possible, il faut que je demande à Raj à qui c'est le tour de jouer, voilà, les mots reviennent, ils arrivent en bloc, de face, et il lève les yeux de l'échiquier, et me répond qu'il n'en sait rien, qu'il ne sait plus, ce qui crée un blanc dans la conversation, que nous tentons tous deux de remplir avec un minimum de dignité, dans le vacarme des assiettes, car le café va fermer et c'est l'heure de la plonge, et même si on nous laisse toujours finir notre partie, il va bien falloir savoir à qui c'est le tour de jouer, donc Raj commence à reprendre la partie à l'envers, essayant de retrouver les différents coups qui nous ont amenés à cette situation, déplaçant lentement les pièces sur l'échiquier afin que nous n'oublions rien, réévaluant les choix, retournant le temps comme un gant et le secouant pour en faire tomber les réponses, et moi je dois me rappeler ma position de départ, d'arrivée, mais au bout de deux coups j'ai déjà oublié, et j'espère qu'il en est de même pour Raj, j'espère qu'il n'a pas gardé en tête l'image de l'échiquier de départ, d'arrivée, je ne veux pas avoir l'air idiot mais je sais au fond de moi qu'il est dans le même état, ce sont ces lassis bang, on peut dire qu'on en a pour son argent, pas de doute, parce qu'ici, dans ce café, c'est l'Inde authentique, on pourrait aussi bien se trouver au Rajasthan, installés dans une ville du désert, abrutis par la came la plus fine venue du Croissant d'Or, c'est le désert de Thar, ici

même, en plein Southall, sauf qu'il n'y a pas de frontière pakistanaise à traverser, et c'est magique, parce que je n'ai pas besoin de quitter Londres pour goûter la saveur de l'Orient, pour traverser les mers, juste du vacarme des assiettes dans la cuisine, de l'eau qui coule, et nous restons là, les yeux fixés sur l'échiquier, avec ses jolies couleurs, des couleurs qui vibrent, qui vont et viennent, et les particules de bois qui suivent le mouvement, et il n'y a pas grand-chose à dire, c'est le silence, mon cœur bat, il n'y a rien à quoi penser, sauf au coup suivant.

Menaces de voies de fait

Je suis installé dans un café, et je regarde les gens qui passent dans la rue. Lundi matin. Ils se précipitent au bureau. Les hommes sont tous semblables, avec leur costume noir et leur coupe de cheveux à la con. Les femmes n'affichent pas non plus leur différence, mais il y a quelques nanas pas mal, dans le tas. Des employées de bureau vicelardes. Comme celle qui me sert mon café et mon petit pain. Elle se balade le nez en l'air, comme si elle louait une piaule dans Buckingham Palace. Elle ne doit pas avoir plus de vingt-deux ans, mais elle se croit supérieure aux autres. Facilement repérable, ce genre de gonzesse. Ça vient d'une famille friquée, ça pue l'arrogance. Question de milieu. Ça crache sur les filles ordinaires. Vulgaires, disent-elles. Mais coince une de ces pétasses entre deux draps, et elle perd les pédales. Ce n'est qu'une histoire d'éducation. Arrogantes, elles le sont à mort, mais l'arrogance, ça corse une bonne baise. Il n'y a qu'elles qui comptent, elles se foutent des autres.

Je souris à la fille tandis qu'elle me sert. Elle relève la tête et se détourne. Elle va se retrouver avec le pif éclaté, si elle fait pas gaffe. Je vois ses narines là-haut, tellement haut qu'elles vont heurter les satellites. C'est le sommet de l'Himalaya, son blair. Mais je lui laisse croire qu'elle a un ticket. Que je la trouve géniale. Que le fait d'être bien foutue et bien élevée la rend supérieure à toutes ces merdeuses. Elle s'éloigne à grands pas, balançant son cul ravissant, et je la suis des yeux. Elle ne peut s'empêcher de jeter un regard derrière elle. Me voyant qui la mate, elle file au fond du café. Ça me fait marrer. La réaction classique.

Il reste une demi-heure avant ma convocation, et je tue le temps au coin de la rue, à côté du tribunal de Horseferry. J'y suis déjà passé, à l'époque où je n'étais pas trop malin, et je connais assez bien l'endroit, mais heureusement qu'il s'est écoulé pas mal de temps depuis ma dernière visite, parce que sinon les juges pourraient bien trouver à me coller plus qu'une simple amende. Je mords dans mon petit pain, en rêvant que je suis dans un vrai, bon café, et pas dans un rade miteux. Un endroit qui n'aurait pas la tête dans le cul et pourrait proposer de la bouffe correcte. Les petits pains, les croissants, toutes ces conneries de pâtisseries européennes, aucun intérêt pour moi. C'est déjà le genre de saloperie qu'il faut supporter quand on voyage à l'étranger, alors qu'est-ce que ça vient foutre chez nous, bordel ? Ça marche dans les quartiers riches, parce que tous ces cons s'imaginent que les Franchouilles et les Ritals nous sont supérieurs. Ils ne participent pas

de leur propre culture, celle qui les entoure, et se sentent obligés de regarder de l'autre côté de la Manche.

Le moment venu, je demande l'addition à la serveuse, avec un grand sourire cordial. Elle s'est un peu calmée, et une fois que j'ai payé, je laisse un billet de cinq livres dans la soucoupe. Je m'arrange pour qu'elle le voie bien, et lui adresse encore un sourire, de toutes mes dents, le sourire le plus con que je puisse trouver. Diabolique, le mec. Comme je me suis fait beau pour aller voir le juge, elle est même capable d'imaginer que j'ai deux-trois shillings de côté. Elle est charmante à présent, parce qu'une pute reste une pute, où qu'on aille, et quel que soit son accent. La seule différence, c'est que la nana qui fait le tapin dans la rue assume son boulot. La fille me rend mon sourire.

Je tourne au coin, je gravis les marches du tribunal. La salle des pas perdus est pleine de mecs nerveux, qui viennent là pour la première fois, et de pros insolents pour qui tout cela n'est qu'une vaste rigolade, et qui échangent des plaisanteries de mauvais goût. Les autres gars de Chelsea sont également là, et aussi quatre mecs de Millwall, plus loin dans le couloir, histoire d'intéresser la partie. Je sais qu'ils sont de Millwall, parce que j'ai repéré la couronne et la devise, sur le sweat-shirt de l'un d'eux. C'est vraiment des locdus, des cradingues. Aucun effort d'élégance. Aucun respect envers l'autorité. On descend chez eux dans une quinzaine de jours, pour la Coupe de la Ligue, ça promet d'être fumant. Ils sont en guenilles, et même sans ce connard avec le maillot du club, rien de plus simple que de les différencier des autres. C'est facile de savoir d'où vient un footeux. Ce n'est même pas une question de style de fringues, parce que ça change et ça se répand très vite. Non, c'est quelque chose en plus. Les mecs de Liverpool ont l'air de mecs de Liverpool. Les mecs de Newcastle ont l'air de mecs de Newcastle. Ceux du Nord, c'est la coupe de cheveux et la moustache qui les trahissent. Et puis leur tête a une forme différente. Leur gueule aussi, on dirait une autre race. Ça doit remonter à l'époque des tribus.

Prends Londres. Tu vas à n'importe quel match, et tu peux repérer qui est qui, dans le public. Ce n'est pas seulement une question de nègres à Arsenal et de feuj's à Tottenham, c'est plus que ça. D'expérience, tu sais d'où ils viennent. À West Ham et Millwall, les mecs sont minables, même quand ils veulent se la jouer. Il y a du sang commun entre West Ham et Millwall, avec cette différence qu'ils vivent chacun sur une rive du fleuve. Même chose pour Arsenal et Tottenham. Et puis il y a Chelsea, et les petits clubs pourris comme les Rangers et Brentford. Les gars de Millwall nous matent, on ne peut pas se blairer. Les mecs de Chelsea ont généralement un peu plus de pognon, parce que l'ouest de Londres est quand même plus classe que

des endroits comme Peckham ou Deptford. Quant à ceux d'Acton et Hammersmith, ils pissent à la raie de ceux d'Old Kent Road. Je me sens un peu con, dans mes habits du dimanche, mais bon, c'est pour ça qu'ils sont accrochés sur un cintre, dans le placard. Pour les mariages, les enterrements, et les procès. Pour toutes les circonstances pénibles. Si tu peux économiser mille balles pour t'habiller un peu l'espace de deux heures, pourquoi pas ? La serveuse était impressionnée, pas de doute.

Je regarde la feuille de papier punaisée au mur. Drôle de mélange. Conduite en état d'ivresse, vol à main armée, agression, le coup classique de la menace de voies de fait, la spécialité des footeux, et un viol. Ça craint, ça. Les mecs tournent en rond en discutant. C'est une coupe transversale dans la vie, des gens de tous les jours, même si les avocats de la défense viennent tous de la même école. Facile à voir. Il n'y a même pas à les regarder. Ce sont les cons qui parlent sur la pointe des pieds. Une bande de chieurs. De la même race que la nana, au café. Cela dit, il n'y a que des hommes ici, pas une seule femme. J'imagine que c'est vrai, ce qu'on dit, que l'univers du crime est un univers d'hommes.

Le même accusé d'agression discute avec son avocat. Il chie dans son froc. Il n'a rien à faire ici, c'est nul de faire subir ça à ce genre de mec. Ça prouve à quel point les flics peuvent être cons, dans le fond. Et ils finissent par se baiser eux-mêmes, parce qu'ils se mettent tout le monde à dos. Je pense à Tottenham. Ils peuvent bien me condamner à ce qu'ils veulent, moi je vais les regarder tous en face, les flics, les juges, tous les autres tocards, en train de se branler. J'étais sur place, moi, avec mes potes, en train de déroutiller leurs collègues, et ils n'en ont pas idée, ils ne savent rien.

Je n'ai pas pris la peine de demander un avocat. Inutile. Je plaide coupable, et on n'en parle plus. Personne ne m'a rien vu faire, mais pourquoi s'emmerder, franchement ? La première fois que je me suis fait choper, je n'avais rien fait. J'étais juste un jeune footeux qui boit sa pinte et fait le coup de poing si l'occasion se présente. Il y a eu un peu de grabuge, les flics se sont amenés, et je me suis retrouvé dans le car, alors que je passais simplement par là. Dix minutes plus tard, j'étais en garde à vue à Fulham, et au tribunal, j'ai plaidé non coupable. Grosse erreur. Quoi qu'on puisse dire du système judiciaire britannique, qui est prétendument le meilleur au monde, moi je sais que c'est de la merde. Tu es déclaré innocent jusqu'à ce qu'on prouve ta culpabilité, mais la première chose qu'ils ont faite, ça a été de m'obliger à me présenter au commissariat chaque samedi après-midi, au moment des matches, jusqu'à mon procès. Ça a duré deux mois comme ça, et un autre gars, qui était sous le coup de la même accusation, m'a donné une bonne leçon. Lui aussi, c'était un jeune

type qui n'avait rien fait, qui se trouvait simplement là. Mais il était plus malin que moi. Il a plaidé coupable. Il a payé son amende, et il y est retourné. Il ne voulait pas qu'on l'emmerde, et il ne voulait pas manquer un seul match de Chelsea.

C'était marrant à voir. Il raconte au juge ce qui s'est passé, et le vieux con le regarde comme si c'était un savant fou. Il lui dit que si ce qu'il dit est vrai, il devrait plaider non coupable. Mais le gamin sait que s'il fait ça, il va devoir se présenter tous les samedis, comme moi. Il n'est pas question de manquer Chelsea. Il y a de bons matches prévus. Il répète au juge qu'il tient à plaider coupable, c'est tout. Tout le monde connaît la chanson. C'est une espèce de loterie. Le gamin supplie quasiment le vieux d'accepter sa culpabilité, même s'il déclare n'avoir rien fait. Le magistrat l'inculpe, et lui colle une amende.

Moi, pendant deux mois, j'ai signé un formulaire, à trois heures, pendant que tout le monde était en train de regarder jouer Chelsea. J'aurais pu foncer au stade pour la deuxième mi-temps, mais à quoi bon ? Sale période. Et c'est vrai que je balisais drôlement. Comme un puceau, ce genre de truc, quand tu ne sais pas ce qui va t'arriver. J'ai pris un avocat, et s'il existe un seul connard au monde, c'était lui et personne d'autre. Me voilà devant la salle d'audience, attendant mon tour, et je le vois en face pour la première fois. On échange trois mots, et il fait de l'esprit en me disant qu'il n'aime pas les samedis après-midi, avec toute cette racaille qui débarque à cause du foot. Il vit à Fulham. C'est un de ces enfoirés qui ont fait flamber les loyers et donné au quartier une réputation merdique. Un de ces branleurs qui parlent avec une patate chaude dans la bouche.

Sur ce, je suis entré dans la salle d'audience, et le flic qui m'avait arrêté avait dû avoir quelques petits problèmes au cerveau lors de l'accouchement, encore que ce que je dis là ne soit pas très sympa pour les débiles. Le gars qui me défendait a fait du bon boulot. J'avais Mark et Rod comme témoins à décharge, et le flic a foiré sa déposition. Ça ne plaisait pas trop à la cour, mais ils ne pouvaient pas m'inculper comme ça. Les flics l'avaient mauvaise. Ça a été un fameux moment. Mon avocat a demandé des dommages et intérêts, et le connard de juge a répondu non, en claquant des doigts. Il a dit que je n'aurais pas dû me trouver là où j'avais été arrêté. Bon, je ne vais pas m'étendre sur le passé, parce que ce qui est fait est fait. Mais ça te donne une leçon pour l'avenir. Et quand ça va être mon tour, je vais plaider coupable, et dire aux trois figures de cire qui me regarderont imbécilement que je regrette ; mais que je ne faisais que me défendre. J'attends le sermon. Il y a pas mal d'inculpés, et le gars assis au milieu, un couillon avec des cheveux noirs et gras, et une allure à faire la sortie des écoles primaires, me dit que je devrais avoir honte de moi. Il me demande ce que pensent mes parents, en me sachant au

tribunal.

Je suis obligé de rentrer le menton dans la poitrine pour ne pas éclater de rire. Il doit s'imaginer que j'ai honte. Je devrais lui répondre de la boucler et de cesser de tripoter les petits enfants, mais à quoi bon me faire du tort ? Il faut que je garde mon calme, que j'encaisse la punition, et que je sorte de là avec une auréole de saint. Levant rapidement les yeux, je vois la grosse assise à côté de lui hocher la tête. Une vraie gouine, la gardienne de prison type, à qui il manque un bon coup dans le cul. Le troisième magistrat préférerait visiblement s'occuper de sa collection de timbres. Il n'a qu'une envie, rentrer à la maison. Tout ça l'emmerde un peu. Comme nous.

Je sors avec un trou de deux cents livres dans la poche. C'est de l'escroquerie, mais on connaît le système. Je ne traîne pas. Inutile d'essayer de protester, ça ne sert à rien, et de toute façon je n'ai rien de valable à dire. Ces gens-là sont des pourris. Tout est déjà décidé avant même que l'accusé arrive. Quelquefois, tu t'en sors bien, mais il faut toujours subir ce harcèlement. Jamais une excuse. Regarde tous ces Irlandais qui se sont fait baiser par les flics depuis tant d'années, pour ne pas parler des autres. Il doit y avoir des masses de pauvres types en train de crever à l'ombre, après avoir été arrêtés par des flics marrons. Je me suis d'ailleurs rencardé sur celui qui m'a chopé. Il n'y a qu'une chose à faire, se tenir à carreau et les voir le moins possible. Ce sont les branleurs qui se font avoir. Les branleurs comme moi.

Je m'éloigne, je repense à la serveuse. Un coup d'œil à ma montre. Il est midi et demi. Ça vaut le coup d'essayer. Je retourne au café, j'entre, je prends la même table. La nana me voit arriver et me reconnaît, même si elle fait semblant de rien. Elle vient, et je lui dis que j'ai passé une matinée infernale. Un gros contrat à signer. Que je me suis fait cinq mille livres, mais que ça n'a pas été du gâteau. Elle lève les sourcils. Je lui dis qu'on a de durs métiers. Elle hoche la tête et répond qu'elle comprend, qu'elle connaît ça. J'ai envie de lui éclater de rire à la gueule mais je me contiens. La salope retourne au fond du café pour préparer ma commande. Moi, je me renverse contre le dossier, je regarde les gens qui passent au-dehors. La rue commence à s'animer, avec tous ces employés de bureau qui vont à la mangeoire. L'amende ne me dérange pas plus que ça. C'était un risque à courir. Je n'aime pas les lois, ni ceux qui les appliquent, mais à quoi bon s'énerver ? Deux mille balles, c'est une goutte d'eau dans la mer. La camelote que je vends en douce, à l'entrepôt, suffit à mes besoins. Ça, plus mon petit salaire. C'est toujours les petits à-côtés qui t'aident à t'en sortir. Fais confiance au patron, et tu passeras ta vie à tirer la langue.

Je reprends du café, et un sandwich. La vie se laisse vivre, si tu sais la gérer. Ce passage au tribunal de Horseferry, c'est un emmerdement

mineur, pas la fin du monde. Garde la tête haute, et ils ne pourront rien contre toi. Je réfléchis à la manière dont je vais passer la journée, avec une assez bonne idée de ce qui va suivre. Quasiment une certitude. Inutile de me pointer à l'entrepôt cet après-midi, je leur ai dit que j'allais à un enterrement. Ils n'auront pas besoin de moi. Tout le monde respecte la mort, Aucune envie de prendre un jour sur mes vacances pour en faire cadeau aux flics. C'est bien plus marrant d'inventer un drame familial.

Comme je commence à m'ennuyer, je cherche la serveuse du regard, et elle s'amène. Elle est plus que pas mal, avec son côté salope pourrie de fric. Ça, c'est la lutte des classes. Pas comme tous ces cons en costume neuf, qui jouent les durs et préfèrent s'intéresser à leurs fringues plutôt que de foncer dans le tas. S'ils veulent se la jouer, ils devraient au moins arriver à la cheville de cette nana, avec son tiroir-caisse dans le crâne. Ou bien laisser tomber et se mettre au foot, où tu évites les PROJOS et fais ce que tu as à faire, sans te justifier. La baston, et aucune excuse. Je lui demande s'il y a un pub correct, dans le coin. Elle m'en indique un. À cinq minutes de marche. Je lui demande à quelle heure elle débauche. Deux heures et demie. Je l'invite à prendre un verre et elle accepte. Pas une seconde d'hésitation. Je songe à lui laisser encore un pourboire royal, et décide finalement que non. Ce serait un peu gros, là, et elle m'a déjà coûté cinquante balles. On échange un clin d'œil, et je suis du regard son cul qui s'éloigne vers la cuisine.

Je trouve le pub sans trop de mal, et m'y installe avec une pinte de blonde et le journal. C'est un de ces pubs du centre, assez gentiment décoré, mais sans caractère, et presque sans habitués. La foule du déjeuner commence à s'éclaircir quand la fille du café s'amène. Elle est chouette, sans son uniforme. Joli corps, jambes superbes, nibards à la hauteur. Des cheveux courts qui mettent en valeur l'ossature de son visage. Je sais déjà que ça va être une franche salope. Ça clignote, en lettres géantes. Elle a l'air méchamment sûre d'elle, commande deux verres et vient s'asseoir. Ses jambes frôlent aussitôt les miennes, histoire de rompre la glace.

Donc, elle s'appelle Chrissie, et vit dans un appart à Westminster. L'appart de ses parents. Ils se sont installés en Extrême-Orient, et elle l'a pour rien. Ils sont dans la drogue, mais médicale, tout ce qu'il y a de légal. C'est parfait pour elle, parce qu'elle n'a pas à s'inquiéter d'un loyer exorbitant. Elle me dit qu'à Londres le prix des studios est infernal, même dans les quartiers les plus nuls. On finit notre verre, et elle me ramène chez elle. Dans le hall, il y a un interphone et une caméra vidéo au plafond. On entre dans l'ascenseur, et Chrissie me fourre sa langue jusqu'aux amygdales, pendant que je m'engueule pour m'être laissé filmer. Et si j'ai envie de revenir un jour, et foutre le

bordel chez elle ? Je suis en mission, je fais mon devoir pour les travailleurs. Un peu de relaxation, après la tension du tribunal, et peut-être la possibilité de compenser mes pertes.

On entre dans un appartement luxueux, au huitième. De là-haut, on voit tous les immeubles environnants, jusqu'au fleuve. Je jette un coup d'œil dehors. C'est un nid au milieu des nuages, ici. Tu n'arrives pas à imaginer que ce genre d'univers existe. Enfin, j'ai déjà vu le panorama qu'on a depuis des tours, mais là, c'est autre chose, il y a une atmosphère dans cet endroit. Même l'odeur est différente. Dans ce coin de Westminster, c'est le pognon qui règne. La fortune. Tu ne verras pas d'épicerie merdiques ni de baraques à frites. Rien que des immeubles de luxe et des bâtiments administratifs. Cet appartement-là est en plein cœur de Londres, mais il n'en fait pas partie. Il a une autre dimension. C'est un autre univers, inhabité. Gigantesque. Trois chambres, me dit Chrissie, trois chambres décorées de toiles qui doivent valoir dix bombes atomiques. Il y en a des quatre coins du monde, et la moquette fait trois bons centimètres d'épaisseur. Il y a même une peau de léopard sur le sol, avec des yeux de verre. Pauvre mec, quelle façon de finir.

Chrissie recommence à m'embrasser, et je me sens comme James Bond, ou je ne sais quel play-boy de luxe. En une seconde elle m'a dégrafé, et elle s'occupe de moi comme une pro. Je nous vois dans le grand miroir de bois ciselé, j'imagine une caméra de l'autre côté, avec des mecs du contre-espionnage en train de tout filmer. Comme si j'étais un type important, et pas un simple hooligan qui bastonne d'autres hooligans. En attendant, Chrissie gémit comme une cinglée, et je ne lui ai même pas encore touché les nibards. Elle me désape en deux minutes, et ne garde que sa culotte et son soutif. Elle refuse que je les lui enlève, ce qui m'agace pas mal. Puis elle se met à genoux et commence, et je dois me contenter de la regarder dans le miroir. Tout d'un coup, elle se redresse et file dans une chambre, en me disant d'attendre une minute avant de la rejoindre. Je me sens comme un con, debout au milieu du salon, en train de bander, les couilles à l'air.

Sa Majesté me convoque enfin, et je retrouve ma Chrissie allongée sur un méga-lit, avec un vibromasseur où je pense. Elle a gardé son soutien-gorge, mais je ne vois plus trace de la culotte. Elle dit qu'elle aimerait bien qu'un de mes copains soit là aussi, pour qu'on puisse la baiser en tandem. Je souris, mais je trouve qu'elle craint. Ce n'est pas mon genre, ça. La simple idée me donne la gerbe et me fait déblander dans la seconde. Quel intérêt ? C'est censé doubler l'excitation, dit-elle. Ça fait tomber les barrières. Mais moi, tout ce qui m'intéresse, c'est un peu de baise toute simple, à deux. Je lui retire le vibromasseur, et on va y aller, mais alors Chrissie commence à faire sa mijaurée. Quand une nana commence à bavasser, tu peux être sûr

qu'elle ne va pas assurer. Même chose pour les mecs, d'ailleurs. Ceux que tu entends se vanter d'avoir eu tant et tant de nanas passent leur vie à se branler, à tous les coups.

Je la chauffe un peu, et elle lâche les freins. Elle m'a fait mentir, tiens. Elle me met une capote sur le nœud, chose que je déteste, mais si cette nana préfère la brûlure du caoutchouc plutôt que monter à cru, c'est son problème et les bonnes femmes ont toujours raison. Je la bourre un moment, mais le fait d'avoir dû attendre me bloque un peu, ce qui n'est pas plus mal, j'imagine. Ça veut dire que je vais y passer un peu plus de temps, même si je m'en fous, de toute manière. Elle commence à me dire qu'elle a envie que je la baise par-derrière, et je me retire, toujours avec cette putain de cagoule sur la queue, pendant qu'elle se met à quatre pattes, le cul tendu. Puis elle se penche et prend le vibromasseur, par terre. Elle se met à le sucer en gémissant comme si elle auditionnait pour un film. Ça me fait marrer, mais elle n'entend rien. Finalement, je suis content d'avoir la capote, parce que si cette nana aime faire ça en trio, Dieu sait ce qu'elle a pu vivre comme saloperies au cours des dernières années. Elle est méchamment excitée, et je n'ai aucun mal à me donner pour lui faire plaisir. Je la bourre consciencieusement, avec sa nuque pour toute compagnie, en me disant que, finalement, ce n'est pas une vengeance, mais juste un bon coup de tiré.

Je finis par balancer la semoule, et je roule sur le côté. On reste appuyés contre les oreillers, sans rien à se dire. C'est l'instant de vérité, quand tu viens de faire l'amour avec une inconnue, et que tu aimerais bien qu'il y ait un bouton à portée de main. Tu appuies sur le bouton, et la nana disparaît. Bien, me revoilà James Bond. Je déclenche le siège éjectable, et je continue tout seul, sans le mannequin à côté. Dans les films, la femme se fait toujours descendre, de sorte que James Bond n'a jamais à s'emmerder à faire la conversation, après avoir tiré son coup. Je hais ça, bavasser après la baise. Je voudrais que cette connasse disparaisse, et me retrouver seul. Je pique du nez, et Chrissie commence aussi à sommeiller. C'est le meilleur plan, parce que quand tu te réveilles, tu as envie de remettre le couvert. Comme ça, pas de bavardage inutile.

Je dérive, dormant à moitié, je sens que j'ai débandé. Je pense au foot, c'est bien le foot, parce que là, tu es dur, là, tu te tiens droit, alors que ce genre de baise, c'est une histoire d'invasion. Au lieu de cogner, tu utilises ta queue. C'est une intrusion dans l'intimité. Mais une fois que tu as déchargé, tu regardes ce que tu viens de faire avec un peu de distance, et tu t'aperçois que c'est de la merde. Que tu as mis toute la gomme pour simplement exploiter quelqu'un d'autre. Le sexe, la violence. Il n'y a pas grande différence, quelquefois. Ce n'est pas comme de poignarder quelqu'un, ou de le torturer, mais c'est

toujours une question d'image de soi. Au moins, une baston, c'est de la puissance, pure et simple. Tu gardes ta personnalité. C'est plus honnête, d'une certaine manière. Pas comme cette comédie où chacun passe son temps à arnaquer l'autre. À raconter des conneries pour simplement tirer sa crampe.

Je me lève pour aller pisser. Chrissie dort. C'est un palais, cet appart, je me prends une bière dans le frigo. Bouchée, et d'importation. Tous les mecs friqués boivent ça. Je m'assois dans le divan, les pieds sur l'accoudoir. Mon appart à moi n'est pas si moche, mais rien de comparable. J'ai dû sommeiller, parce que tout d'un coup il fait nuit, et Chrissie est devant moi, avec des bas rouges. La télé est allumée, et je vois sur l'écran une nana qui se fait baiser par un nègre. L'image est floue, mais je reconnais le corps. Chrissie sourit à la caméra, pendant que Mister Gode fait son boulot. Nous sommes au paradis des riches, et elle me dit que personne ne fait ça mieux qu'un Noir. Elle me regarde en face, guettant ma réaction. Elle doit probablement se prendre pour une radicale, un truc comme ça. Je dis probablement, parce que Chrissie est infoutue de comparer deux cultures différentes.

Tout ça, c'est quand même de la comédie. Leurs visages sont si sérieux que je pige l'idée. Je me sens comme un cureton. Ça devrait m'impressionner, et m'exciter. Chrissie me regarde à nouveau, elle attend que je réagisse. Puis elle commence à me faire une conférence sur la liberté sexuelle et l'égalité des droits entre les races, avec sa voix de pétasse de la haute. Je hais cet accent-là. Je m'en aperçois soudain. C'est peut-être ça qui me déprime, même si elle se met à me sucer le nœud en disant qu'elle adore son goût de caoutchouc. Une partie de moi se marre, l'autre a les boules. Je me disais sans doute que j'allais me venger de ces pourris du tribunal, en baisant une des leurs. Prendre mon pied en saccageant l'appart d'une connasse qui vend un peu cher sa tasse de café. Raté. Je me retrouve avec une salope en train de me faire un sermon sur les nègres, les Noirs qu'elle utilise à ses propres fins, dans sa tour d'ivoire. Cette espèce de merdeuse arrogante se pose en experte, ou je ne sais quoi. Elle se prend vraiment pour quelqu'un de redoutable.

Cela dit, je ne vais pas trop me plaindre, parce qu'elle sait sucer, et que je ne suis pas mécontent de lui décharger dans la bouche. Elle suffoque vaguement, et je me sens un peu réconforté en la voyant contrariée. Elle me dit que la seule chose qu'elle n'aime pas, c'est qu'on lui jute dans la bouche. Ça me fait au moins un point gagné contre les juges. Elle est prête à se faire enfiler par tous les bouts, mais ça, ça lui déplait. Dommage, ma chérie. Qu'est-ce qu'elle foutait là, alors ? Chrissie se rue dans la salle de bains pour se rincer la gueule avec un produit désinfectant, et je me dirige vers la cuisine pour

prendre une autre bière dans le frigo. Quand elle revient, je suis installé sur le divan, habillé, à me demander ce que je fous ici. Il pleut au-dehors, je suis loin de chez moi. La journée n'a pas vraiment tenu ses promesses. C'est toujours comme ça, quand tu te mets entre les pattes de la loi. Ils te tombent dessus dans tous les sens. Ils tirent les ficelles, ils obtiennent toujours ce qu'ils veulent. Ils sont partout, ces fumiers.

Je regarde Chrissie qui entre dans la pièce, avec son air de princesse et ses principes de connasse. Elle remet ça avec les nègres, mais en fait, combien d'amis noirs a-t-elle vraiment ? Baiser avec un Noir, ça ne prouve rien. Son sexe, elle l'utilise comme un marteau, et là, c'est moi qui suis cloué. Enfin, je lui ai joui dans la gueule, c'est au moins un point positif dans la journée. Ça, et quinze centimètres dans le cul. Cher, cela dit. Deux mille balles, plus cinquante, pour quelque chose que je devrais obtenir à l'œil.

L'orgueil de son pays

L'image trembla une fraction de seconde, et Matt Jennings leva la tête de son journal, une chope de plastique pleine de soupe à la tomate fumante figée à mi-chemin de ses lèvres. Il concentra son attention sur l'écran qui l'avait alerté, tentant de distinguer une vague forme dans la pénombre. Il était presque deux heures du matin et, au dehors, le temps se révélait clément pour la saison. Il n'avait pas plu depuis trois jours, et le vent s'était calmé, après les premières bourrasques. Il discernait quelque chose, dans l'ombre, tout au fond du parking, mais ce n'était qu'un mouvement imperceptible sur la bande. Jennings posa sa chope. Il eut un instant la tentation de verser de nouveau la soupe dans sa gourde. Le regard rivé sur le coin sombre, il modifia l'angle de la caméra numéro 6.

Manipulant les commandes, il obtint une mise au point correcte, et tressaillit soudain en identifiant une silhouette humaine. Jennings zooma, se demandant ce qu'il allait découvrir là, tout au fond du parking, contre le mur, et craignant le pire, car les pires psychopathes ne cessaient de sévir. Les jours se suivaient, les semaines devenaient mois, puis années, et il s'enfonçait à présent dans un tunnel qui menait Dieu sait où. Dans le confort d'un air tiède, entouré de tout un matériel de surveillance hautement technologique, il n'avait pas véritablement envie de savoir ce qui se tramait dans les profondeurs de la nuit, et cette répétition incessante de parkings et de trottoirs déserts, de grilles métalliques et de rampes, lui apparaissait soudain réconfortante, face au meurtre, à la mutilation. Malgré lui, il ressentit un accès de désir, comme un brusque coup au ventre, une excitation d'adolescent s'emparait de son corps de trente-cinq ans, et l'adrénaline jaillissait au fur et à mesure que le fantôme se précisait. La caméra était rivée à sa cible et, comme l'homme se retournait soudain, il se crut repéré.

L'ivrogne jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, tandis que l'urine chaude ruisselait entre ses jambes, sur le sol de ciment à motifs. Rien à voir avec le torrent de sang épais giclant d'une jugulaire sectionnée. Un pauvre type inoffensif. En Jennings, la déception fit place à la joie, la joie le céda à l'embarras, puis au vague plaisir de l'absurdité, comme l'ivrogne retournait vers une petite grille de côté, avec une plaque dédiée à ceux qui étaient tombés aux Malouines, puis sortait du parking de la société et s'éloignait dans une rue adjacente, en direction de la gare. Sa silhouette vacillait doucement d'un bord sur l'autre, et Jennings l'imagina en train de chanter une chanson, une

chanson qui parlait d'amour et de danse, en chemin vers le marchand de kebabs ouvert toute la nuit, où il s'offrirait un gros donner garni de piments et de sauce piquante. De quoi le dessaouler en un rien de temps.

Jennings régla les diverses caméras, et des images agrandies fulgurèrent sur la rangée d'écrans qui l'entourait. Il était en sécurité, bien au chaud, tel un politicien dans son abri antiatomique, protégé du monde extérieur, coupé du reste de l'univers qu'il observait sans réciprocité, au-delà de sa ligne de feu. Mais tout ce qu'il pouvait faire, c'était décrocher le téléphone et appeler la police. C'était un homme pacifique. La violence le terrifiait et, malgré le caractère répétitif de ces bâtiments qu'il surveillait depuis trois ans, il était satisfait de se trouver ainsi à l'abri, avec un emploi stable qui lui laissait le loisir de parcourir les journaux et des revues de voyage, trempant les sandwiches que Pat lui préparait chaque soir dans son bol de soupe, tout en échafaudant des projets d'avenir. La soupe à la tomate était sa préférée, et il en mangeait tous les mardis, jeudis et samedis, celle au poulet occupant les jours intermédiaires, mercredis et vendredis.

Jennings était consciencieux, dans tout ce qu'il entreprenait, et savait que rien ni personne n'échapperait à sa surveillance, ce dont il s'enorgueillissait. Mais il n'y avait pas là de terribles coups de vent pour lui fouetter le visage, ni de torche pour l'aider à explorer la jungle environnante. Il tenta de s'imaginer le doigt sur la détente d'une mitrailleuse et sourit, heureux finalement de ne pas se retrouver transformé en cible vivante à l'usage des commandos irakiens ou des révoltes paysannes d'Amérique du Sud. Non, il se contenterait des entrepôts et des trottoirs de ciment, des autos qui passaient et des ivrognes qui se soulageaient en se croyant à l'abri des regards indiscrets, des chats en maraude et des chiens errants.

À la fin de son service, Jennings échangea quelques brèves plaisanteries avec Noël Bailey, et sortit rapidement. Son successeur s'occuperait de vérifier les caméras, et aurait ainsi une excellente image de son collègue en train de traverser le parking. Il était six heures du matin et le jour n'était pas levé, mais Jennings avait conscience des objectifs braqués vers lui. Il n'aimait pas se sentir épié. Il monta en voiture et, dix minutes plus tard, arrivait chez lui, les rues étant quasiment désertes. Il traversa le petit jardin, et se retrouva bientôt en sécurité dans la maison, la porte d'entrée fermée derrière lui, au verrou et à la chaîne de sûreté. Son soupir de soulagement résonna dans le silence du couloir. Il était de nouveau seigneur du château, et contrôlait tout.

Il se dirigea vers la cuisine, prit une brique de jus de pamplemousse, remplit un grand verre qu'il but lentement, évaluant le rapport calories/vitamines, rinça le verre, le posa sur l'égouttoir à

vaisselle vide puis, changeant d'idée, l'essuya avec le torchon et le remit en place dans le buffet ; sur quoi il gravit l'escalier sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre conjugale. Il devina la silhouette de Pat sous la couette, les boucles d'oreilles et les bracelets posés sur la table de chevet, et perçut cette odeur familière de sommeil et de parfum. La porte cliqueta en se refermant, et il guetta le moindre bruit qui signifierait qu'il l'avait réveillée, mais en vain. Il se dirigea directement vers le débarras aménagé en petit bureau, à l'extrémité de l'étage. C'était son atelier, le centre nerveux de leur triomphe à venir. Jennings brancha son Macintosh, l'alluma, et un rai de lumière déchira l'écran. Il attendit, la souris à la main, le doigt posé sur le bouton.

Bientôt, l'agent de surveillance surfait sur Internet, les informations brûlaient les câbles, il oubliait tout désir de conversation, de jeux sociaux infantiles, les entrepôts et les parkings vides s'abîmaient dans le gouffre de la technologie poussée à son maximum. Tout devenait si facile, sur cette méga-autoroute, il avait le monde au bout des doigts, le monde qui n'attendait que d'être exploré, et cela pour le prix d'une communication locale. Le bureau était seulement éclairé par l'écran, et lui, assis dans la pénombre, était le maître tout-puissant, un chevalier blanc dans la métropole de Londres, face à cette forme tapie dans la pénombre, au service de l'humanité. Ses doigts martelaient le clavier, son regard allait et venait sans cesse, de haut en bas, de droite à gauche.

La femme rousse apparue sur l'écran suscitait chez Jennings un vif intérêt, avec son déshabillé transparent, son sourire avenant, subtilement aguicheur, ses longs ongles laqués, exotiques, et le texte qui défilait par bribes sur ses seins à demi masqués. Il se retourna vers la porte, se sentant coupable, et craignant que Pat ne se réveille et ne le surprenne en train de détailler d'autres femmes. C'était mal, ce qu'il faisait là, mais cela l'intriguait, et le fait de regarder ne portait réellement préjudice à personne. Il savait qu'il existait des serveurs plus hard, qu'il n'était qu'un enfant dans l'univers de la pornographie internationale, un boy-scout naïf dans un réseau de quinquagénaires pervers.

Brusquement, il annula sa dernière opération, fit glisser l'image à la corbeille, confirma son choix. Il éteignit l'appareil et demeura assis dans l'obscurité, réfléchissant, imaginant l'avenir. Il était ambitieux. C'était un gagnant. Un homme droit et propre, avec un sens moral, une femme magnifique qu'il chérissait, une femme digne d'amour et de respect. Il n'urina jamais sur la pelouse d'un particulier, et haïssait l'idée que l'on puisse surveiller son âme à l'aide d'une caméra. Il laissa ses pensées tourbillonner, se projetant dans l'avenir, puis commença de sommeiller, de laisser les rêves prendre forme, avant de

s'éveiller d'un bond et de filer à la salle de bains, déchirant le souvenir de la femme en minuscules fragments et tirant la chasse pour la faire disparaître. Il jeta un coup d'œil à sa montre, et l'eau lui vint à la bouche. C'était presque l'heure du petit-déjeuner.

Jennings attendit que le bacon devienne croustillant, que les tomates fondent, dans le parfum du café de Colombie qui emplissait la cuisine. Il avait toujours voulu se rendre en Amérique du Sud. Visiter le Brésil, la Colombie, le Pérou, la Bolivie. Quelque chose de magique émanait de ces noms, mais sa crainte des maladies, de la saleté, de la violence machiste, l'obligerait à se contenter de photos sur papier glacé et des journaux du dimanche. Pat dormait toujours. Il allait prendre son petit-déjeuner et regarder la télévision du matin pendant une vingtaine de minutes, puis laver sa vaisselle et monter une tasse de café à son épouse. Elle ne travaillait pas aujourd'hui, mais il était rare qu'elle dorme tard. Elle était en grande forme le matin, alors que lui était plutôt du soir. Travailler la nuit lui convenait, et cela leur donnait en outre un espace de liberté qui les aidait à conserver sa fraîcheur à leur union. C'était un homme heureux.

Jennings avait des projets. De grands projets. Il travaillait à leur avenir, il cliquait sur la modernité, et son ordinateur était sa corde de rappel, un lien avec le reste de l'humanité. La technologie avait rendu obsolètes les tours du monde. Aujourd'hui, chacun regardait la télé par satellite. Toute la planète avait droit aux mêmes programmes, tandis que l'ordinateur personnel se révélerait bientôt aussi indispensable que l'électricité. La réalité virtuelle, telle était la nouvelle réalité, et Jennings avait assez d'intelligence et de dynamisme pour y adapter sa pensée, et avancer avec son temps. C'était un homme de progrès.

« Tu es réveillée, chérie ? »

Il distingua le dos nu de Pat, dans la demi-pénombre de la chambre aux rideaux tirés. Il se glissa à ses côtés dans le lit, et elle se tourna vers lui, pressant sa poitrine généreuse contre son sweat-shirt. Au mur, une photo de mariage montrait la famille, les amis, une église de campagne, des fleurs, des confettis, des visages souriants.

« Je ne t'ai pas entendu rentrer, dit Pat.

— J'ai déjà pris mon petit-déjeuner, mais il n'est que sept heures et demie. »

Pat s'assit sur le lit, prit la tasse de café, et se décala légèrement pour laisser plus de place à son époux. Le café ne tarda pas à faire son effet, et Jennings sentit la main de sa femme qui glissait à l'intérieur de sa cuisse, cherchant à dégrafer sa fermeture éclair. Tandis que Pat s'approchait de nouveau, il prit la chope avec précaution, pour ne pas en renverser le contenu sur les draps, et la posa sur la table de chevet, vaguement irrité d'avoir oublié d'apporter un des sous-verre

représentant le château de Windsor, afin de protéger le bois. Il observa le mouvement des draps, s'attardant sur les taches de rousseur qui constellaient le visage et les épaules de Pat. Il aimait son épouse. Elle lui apportait tout ce qu'un homme pouvait chercher chez une femme.

« Viens, embrasse-moi », dit-il doucement.

Mari et femme s'embrassèrent, avec cet amour profond, durable, que procure l'expérience d'une longue vie commune, et dix minutes plus tard, il remuait lentement en elle, contrôlant son rythme, flottant au-dessus des nuages, dans un bain d'oxygène pur, et l'amenant au plaisir avec sa précision coutumière. Quand il en eut terminé, il se retira avec une exactitude remarquable, disposant simultanément sa culotte sous les fesses de son épouse pour éviter toute tache sur les draps. Ils demeurèrent enlacés, se reposant, et bientôt, Pat ronflait paisiblement, tandis que Jennings commençait à dériver, rêvassant à son extraordinaire invention, Smart Bomb Parade, et au contrat qu'il s'appropriait à signer avec un des plus importants éditeurs de jeux vidéo. Les jeunes allaient raffoler de Smart Bomb Parade. Le jeu comblerait leurs instincts naturels, et ferait de lui un homme riche. Il quitterait Londres pour respirer l'air pur du Gloucestershire. Peut-être tenteraient-ils d'avoir un enfant, une fois qu'ils seraient financièrement à l'abri. Pat, il le savait, était fière de son inventivité et de son savoir-faire technologique. Un jour, ils seraient riches.

Il voyait déjà les salles de jeux remplies de fans de Smart Bomb, dépensant sans compter et lui rapportant autant de royalties. Les salles de séjour où résonnait l'écho de ses effets spéciaux. Les écrans des ordinateurs personnels vibrant du rouge et du jaune de ses bombes incendiaires. Il voyait Dave, le gamin d'à côté, se passionner pour le jeu, et trouver ainsi une issue pour son trop-plein d'énergie, actuellement si mal employé. Le jeu le détournerait de l'extase, et canaliserait sa pensée. C'était une distraction saine, salubre, et en outre il aurait fière allure avec une coupe de cheveux à la RAF et un tee-shirt Smart Bomb.

Jennings s'endormit tandis que Smart Bomb Parade se déroulait dans son esprit. L'appareil émettait un murmure profond, en présentant tout une série de scènes de rue. Des vierges blondes agitant des mouchoirs blancs, un homme entre deux âges, au visage austère, essuyant furtivement une larme. La définition de l'image était excellente. À présent, une fanfare entonnait un air familier qui remplissait les combattants d'espoir et de bravoure. Les effets sonores étaient parfaits. Jennings lui-même était pilote de chasseur-bombardier, au service du Nouvel Ordre Économique ; la puissance de la morale s'opposait au mal, qu'incarnait le général Mahmet. Il se tenait prêt à décoller. Le compte à rebours clignotait sur l'écran, en chiffres digitaux rouges. Les visages virtuels disparaissaient, comme il

se préparait à assumer sa périlleuse mission.

Un crucifix électrifié apparaissait en surimpression au milieu des scènes de rues, tandis que le militaire prenait la tête de l'opération. Il lui fallait obtenir un nombre de points élevés, pour monter en grade. C'était là une question de discipline et de désir de vaincre. Il lui fallait contrôler ses pensées personnelles, et se dévouer à la cause la plus haute. S'il survivait, il deviendrait un héros, avec toutes les bonnes choses que cela apporte, tel le sens de l'abnégation. S'il périssait, il deviendrait un martyr, et son souvenir se perpétuerait dans l'éternité. Sa famille citerait ce message de Shakespeare qui défilait brièvement sur l'écran, rédigé en un caractère qu'il avait lui-même conçu, et selon lequel un lâche meurt souvent, tandis qu'un héros ne meurt qu'une seule fois. Il était fier de ce côté artistique. C'était un homme de culture.

Jennings prit sa place parmi les croisés fondamentalistes. Les armes modernes, précises et silencieuses, n'atteignaient que les coupables. Il avait mis au point un système de points très rigoureux qui évaluait les degrés d'efficacité au combat, et offrait la possibilité de bombarder les infrastructures d'une nation en remontant jusqu'à l'âge de pierre. Il sentit le frisson de la guerre s'emparer de lui. Il était en marche à présent, au sein d'une organisation basée sur la chevalerie et les plus hauts principes moraux. Il avait toute latitude pour entreprendre quelque action que ce fut afin de sauver son mode de vie, sa communauté, sa nation. Son doigt frémissait, posé sur la souris, et au bout de son doigt était la vie, était la mort. Bien que les missiles stratégiques et les faisceaux de bombes fussent déjà opérationnels, il existait un bonus pour les actions décisives. Pas de gaspillage, tel était la devise du NOÉ.

Les points étaient calculés selon l'importance militaire de la cible. Il y avait aussi un système de bonus parallèle, tenu secret. Les écoles, les hôpitaux rapportaient tant de points, bien que ceci fut officiellement nié pour des raisons de correction politique, tandis que d'autres facteurs, plus complexes, étaient également pris en compte. Le nombre de tués était analysé, et les victimes sérieées en différentes catégories. Le joueur ne devait jamais mettre la machine en doute. Aux tréfonds du NOÉ, le réseau de propagande qui protégeait Jennings de l'opinion publique exigeait une mémoire additionnelle. Rien n'était laissé au hasard. Les lumières clignotaient, les yeux du Général brûlaient d'un rouge communiste, d'un rouge sanglant, affamés d'enfants impies et de déviances sexuelles. Le Général était flanqué de mollahs sadiques, le Coran brandi vers le ciel, tandis que la foudre ébranlait tous les minarets d'Orient. Inutile de s'arrêter à ce curieux mariage entre le communisme et l'islam. En matière de jeu, c'était la même chose.

Les fusées crachaient des flammes, et Jennings s'élançait dans les cieux, porté par un jaillissement d'adrénaline, toute pensée attirée par le disque dur, comme prise dans un maelström. Traversant un désert aride, il aperçut une caravane de bédouins, avec leurs chameaux, insignifiante, désarmée. Il réfléchit à une attaque possible, puis conclut qu'il gaspillerait du temps et des munitions pour trop peu de points. Il repassa au contrôle de fréquence, prit des informations auprès de la banque de données informatique qui gérait le potentiel d'ennemis tués, et se retrouva aux commandes du chasseur. Le sentiment de sa vertu, de son bon droit, lui monta brusquement à la tête. C'était un prophète blindé d'acier, un surhomme européen, un tueur propre. Il lança son vaisseau en un arc de cercle calculé, sûr d'une technologie qui confirmait son génie créatif. Les missiles brûlaient sous le soleil d'Arabie. Une rangée de bidonvilles disparut en une tempête de poussière. Un peu de couleur, dans un triste monde de sous-alimentation et d'épidémies. Le dôme étincelant d'une mosquée parut s'épanouir, puis s'effondra sur lui-même. Il toucha les installations hydrauliques, et le score grimpa, tandis que des fourmis noires s'enfuyaient sous une pluie de débris. En récompense on mit des armes chimiques à sa disposition. La mort était préférable à l'éternelle pauvreté.

Dans une demi-conscience, le pilote de bombardier se tourna, heurtant son épouse, le cœur empli de joie en rentrant vers la maison, et se sachant à l'abri de toute attaque de DCA. Il lui restait une bombe, et il entreprit de faire un dernier tour, pour la gloire, repérant un bazar dans les faubourgs de la ville, assemblage d'étals violemment colorés et d'insectes frénétiques. Il cliqua sur la souris, puis hurla dans sa radio, comme une école volait en éclats. Le score grimpait encore, l'appareil bourdonnait, gérant des équations complexes. Le retour à la base serait facile à négocier, mais il devait néanmoins garder tout son contrôle. Il était ivre de succès. La banalité de son existence se voyait transfigurée.

Son score était important, et Jennings mua sa victoire virtuelle en liasses de billets bien palpables. Il y aurait du steak au menu, et il recevrait les félicitations de ses camarades. Il allait boire une bière américaine bien fraîche, écouter de la musique d'ambiance, reposante, prendre une douche, et goûter les éloges. Il faisait l'orgueil de son pays. Il calcula la descente, ressentit le léger cahot de l'atterrissage. Pat s'était réveillée, elle se dirigeait vers la salle de bains pour nettoyer les dégâts. Il espérait qu'elle n'avait rien laissé couler sur les draps.

À Villa

Nous sommes coincés dans les embouteillages, sur l'autoroute, et nous regardons Birmingham, en bas. C'est d'une putain de laideur. Avec Liverpool, c'est l'endroit le plus minable que j'aie vu ces dernières années. Et ce n'est pas peu dire, parce que le Nord est bourré d'usines abandonnées, de villes fantômes où traînent des gosses désabusés et des parents dégénérés. On n'avance pas plus du cul que de la tête, et on a les boules, parce qu'il commence à se faire tard. Une heure et demie, et on est toujours sur l'échangeur. Les bagnoles, les cars et les camions s'accumulent derrière nous. Dans les voitures, il y a des familles unies et des supporters corrects. On voit des écharpes aux couleurs de Villa, de Chelsea, d'Arsenal, qui pendent par les fenêtres. Et de deux ou trois autres clubs que je ne reconnais pas. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Rod me dit qu'Arsenal joue à Everton. Ce sont les branleurs qui portent les écharpes des clubs.

Birmingham s'étend à perte de vue, jusqu'à l'horizon. Là, pas une seule couleur, juste des entrepôts gris et des bâtiments en ruines qui écrasent des rangées de maisons identiques où vivent d'identiques Jasper Garrot. Il y a un peu de brume, mais ça n'a rien à voir avec le romantisme de la nature, plutôt avec les saloperies d'échappement de toute la circulation coincée sur l'autoroute. Dans l'autre sens, les voitures filent, pendant qu'on reste là, comme une bande de cons. Des cars pleins de mémés et de Pakis qui descendent à Londres. On ne peut pas leur reprocher d'avoir envie de goûter un peu à la civilisation. Tout pour échapper cinq minutes à une vie entière dans ce vaste taudis qu'est Birmingham.

Nous n'allons pas jusqu'à Spaghetti Junction, nous allons tourner vers le stade de Villa avant d'être aspirés dans ce coin particulièrement dégueulasse. Mais on a déjà assisté à assez de marches à l'extérieur pour connaître par cœur les embouteillages et la pollution. Il a mal tourné, l'âge de l'espace. Quand on se déplace, c'est soit en car, soit en train, et les deux ont leurs avantages. Ces temps-ci, on prend plutôt le car, ce qui nous évite les emmerdements et le fric qu'on claque avec les chemins de fer britanniques. Là, il n'y a pas de flics qui vous attendent aux barrières, et vous tiennent à l'œil depuis Euston ou King's Cross jusqu'à Manchester ou Leeds. Mais quand tu y vas en car, tu dépends aussi du connard qui conduit. Cela dit, tu n'as pas à casquer aussi cher que pour le train. Rien n'est parfait, en ce monde.

Les flics réservent leur samedi, et passent leur temps à chercher les

cars, de sorte qu'il faut préparer son plan à l'avance. Plus ils installent de caméras et de cordons de surveillance autour des stades, comme si c'était une espèce de zone de guerre, plus ils nous compliquent la tâche, et plus il faut faire travailler ses méninges. Tout ce qu'on veut, c'est la paix chez nous. Comme tout le monde. Pour les mecs en place, pas de gros ennuis égale un bon indice de popularité. Mais ce n'est pas en l'ignorant qu'on résoudra le problème. Simplement, il se posera ailleurs. C'est la nature humaine, et c'est pourquoi ça n'apporte jamais rien de bon, de coffrer quelqu'un, parce que même si la taule n'est pas une partie de campagne, les causes restent là, à bouillonner quelque part.

« Mandy pense qu'elle est en cloque. » Depuis ce matin, Rod a l'air complètement à la masse. Facile à comprendre, maintenant. On dirait un vieux chien errant devant une boucherie fermée.

« Comment ça ? fait Mark, ahuri.

— Comment, à ton avis ?

— Comment ça, elle est en cloque ?

— Eh bien voilà, mon grand. Les gars, tu sais, ont un bout de viande entre les jambes, et il se remplit de sang quand il renifle de la chatte. Du coup, la fille commence à mouiller, en voyant ça. Alors, le gars il met son bout de viande tout raide dans le trou entre les jambes de la fille, il remue d'avant en arrière pendant un moment, pour toi, c'est deux ou trois secondes, et balance cette espèce de liquide blanc, épais comme du produit à vaisselle. Neuf mois plus tard, si tout se passe bien, un gnafron sort en braillant, et le connard en question devra casquer pour lui pendant seize ans.

— Tu parles sérieusement ?

— Ça marche comme ça, Mark. Je ne te mentirais pas. Pas sur des choses aussi importantes. Tu trouveras ça dans tous les livres de médecine, et dans presque tous les programmes de télé, même s'ils ne montrent pas tous les détails. C'est comme les abeilles et les oiseaux. L'été prochain, regarde-les, si par hasard un de ces pauvres cons réussit à sortir de sa cage, mais tu ne sauras toujours pas de quoi je veux parler. Bizarre que ta vieille ne t'ait pas expliqué tout ça quand tes couilles sont descendues. À l'école aussi, on nous l'a appris, mais comme tu étais toujours en vadrouille, tu devais être à la salle de jeux à ce moment-là, en train de faire le con sur Space Invaders.

— Très drôle. Tu en es sûr, pour Mandy ?

— Elle a deux jours de retard. Elle n'avait pas l'air de trop s'en faire quand elle m'a annoncé ça ce matin, mais moi, c'est comme si j'avais reçu un grand coup de pied dans les couilles. Je m'habille pour partir, et elle revient des chiottes et me balance la bonne nouvelle, comme ça. »

Je fais remarquer à Rod que deux jours, ce n'est pas long. Certaines

nanas peuvent avoir beaucoup plus de retard que ça. Et certaines sont tellement abruties qu'elles n'arrivent pas à compter au-delà de dix, et ne savent jamais quelle heure il est, pour ne pas parler du mois de l'année. Je vois bien qu'il est emmerdé. Je le vois à ses traits tirés, à ses rides marquées comme s'il s'était fait lacérer la gueule par un cinglé. Même Mark s'en aperçoit, lui qui généralement passe à côté des subtilités de l'existence. Comme quand il était en taule. Il a toujours été comme ça, même tout gosse. Il a une peau de rhinocéros. Il dit ce qui lui passe par la tête, et n'en a rien à foutre si ça plaît ou si ça ne plaît pas aux gens.

Il n'insiste pas. C'est aussi bien, parce que si Mark peut se montrer mauvais, avec un côté franchement vicieux qui pourrait le faire passer pour un barge, un malade, Rod peut aussi devenir méchant. Si on le pousse trop loin, il pète les plombs. Il devient cinglé, et là, il vaut deux Mark, facile. Je me souviens d'une fois, à l'école, où un gamin qui cherchait la bagarre avait traité sa mère de pute. Rod avait déjanté, comme si quelqu'un avait retiré la prise. Il avait collé le même sur le dos, les épaules plaquées au sol, et il lui cognait la tête contre le bitume, sans arrêt, sans arrêt. J'avais dû le tirer de force, pour finir, avant qu'il ne tue ce petit con. Ce genre de truc ne fait pas partie de son caractère, à la base, mais ça revient au même. Tout le monde a un point de rupture. Je n'imagine pas Rod papa.

« Qu'est-ce que tu comptes faire, si c'est vrai ? Si Mandy est enceinte ? » Mark a l'air inquiet. Un lardon, c'est pas la joie, pour nous.

« Je n'en sais rien. Mandy ne voudra pas le faire passer, et puis c'est pas comme une salope que j'aurais baisée dans une entrée d'immeuble, après une pinte de trop. C'est ma femme, bordel. J'imagine que je me retrouverai papa. Soit ça, soit je la pousse dans l'escalier.

— C'est complètement con, ce que tu dis là.

— Je ne le ferais pas. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Bon, je suis un connard, d'accord ?

— Tu pourras lui acheter un maillot de Chelsea et l'emmener aux matches. Mais on ne te verrait plus beaucoup, hein ? Tu ne vas pas rentrer dans le chou des mecs de Tottenham avec un gamin sur les épaules. »

Je me mets à rire. Rod me jette un coup d'œil mauvais et me demande ce qu'il y a de si drôle. Je lui réponds que je l'imagine en train de lacter la gueule d'un Spur avec un même sur les épaules pour diriger les opérations. Il pourrait devenir la mascotte de la bande. Non, il ne voit pas l'idée. Il secoue la tête. Moi, elle me plaît de plus en plus, mais je me tais. Il finira comme un de ces mecs qu'on voit le samedi dans Fulham Broadway, avec ses cheveux gris tout décoiffés,

et qui s'assoit dans la tribune familiale, entouré de chiards, pendant que les copains prennent du bon temps. Si Rod finit comme un de ces cons, je prends un flingue et je le bute, pour le soulager de sa misère. Question de correction, comme le véto qui achève un pauvre animal. Sinon, il rejoindra le troupeau des morts vivants. Les mecs qui se font des couilles en or avec le foot disent que ce devrait être une distraction familiale. C'est absurde. Ils disent que davantage de nanas devraient assister aux matches. Il y en a déjà bien assez comme ça, et qui aurait envie de voir une tribune remplie de gamins qui braillent, comme quand l'équipe d'Angleterre joue à domicile ?

Le car s'extirpe de l'autoroute, direction Villa Park, et nous hurlons de joie. Ce n'est pas Ron Hawkins qui conduit, il est cloué au lit par la grippe, moyennant quoi le nouveau ne tarde pas à se paumer dans la circulation, en manquant les panneaux, et les flics, qui dorment à moitié, ne nous voient pas passer. On se retrouve de l'autre côté du parc, celui qui donne sur l'arrière de Holte End. Quel branleur, ce chauffeur. Il ne veut même pas du billet pour le match que Harris prend toujours pour Ron. On lui dit de nous déposer, qu'on va y aller à pied, et qu'il nous retrouvera au même endroit, une fois que Chelsea aura baisé Villa.

« Il n'y aura pas de problème, dit Mark à Rod, essayant de lui remonter le moral. Je ne m'en ferais pas trop, à ta place. Enfin, pas encore. Toutes les nanas ont du retard, de temps en temps. C'est comme ça. Elle a peut-être eu un choc, je ne sais pas, ou elle ne se sent pas très bien. Elle a peut-être eu peur, quand le truc dont tu parles s'est rempli de sang et a atteint les quinze centimètres, alors qu'elle est habituée à cinq. Ça a dû être la trouille de sa vie.

— Ne t'inquiète pas pour Mandy. » Rod se met à rire, malgré lui. « Elle sait bien ce qui se passe dans son bide. D'ailleurs, elle ne m'a pas dit qu'elle pensait être en cloque. Elle a affirmé qu'elle le savait, mais ça, hein, mystère...

— Laisse tomber. On va peut-être tomber sur des mecs de Villa. Ça te remettra. Une bonne branlée à ces connards, et tu verras la vie en rose.

— Tu parles. Tu te souviens comment ils se sont défilés, l'autre fois, sur le terrain ? Le dernier match de la saison. Cinquante gars de Chelsea qui chargent, et les voilà qui trissent dans tous les sens.

— Quelle bande de cons.

— J'ai cru que j'avais avalé une saloperie d'acide. Ils étaient là, genre on y va, et une minute plus tard, plus personne, un désert avec des petits tas de merde fumante. »

Nous longeons les rangées de maisons. Deux vieilles bagnoles, une bande de mômes en train de jouer sur le trottoir. De pauvres branleurs tout chétifs, qui grelottent de froid. Il y a un Paki, au coin de la rue,

on voit des étagères métalliques vides, et trois boîtes de conserve en vitrine. Haricots au curry et champignons émincés. Un présentoir de journaux, avec sur le devant une nana en porte-jarretelles et un gros titre qui accuse un homme politique d'adultère. Une bande de petits Noirs traîne au coin. Ils nous matent. Huit ou neuf ans, des parkas trop grandes et des baskets aux pieds. Ils ont aussi des bécanes toutes neuves et des bonnets à pompon, ils doivent s'en sortir pas trop mal.

Ils attendent les bagnoles qui arrivent pour le match, et essaient de se faire un peu de thune en proposant de les protéger des autres branleurs, qui d'après eux s'amusent à lacérer les pneus. On est obligé d'admirer leur sens de la libre entreprise, ils ont compris le système de base. Prends une guerre, c'est autant de pognon qui tourne. Tu pilonnes jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une baraque debout, et quelques années après, tu fais une offre pour tout reconstruire. Les égouts, l'eau potable, ça rapporte gros. Le sens des affaires, c'est simplement du bon sens. Tu construis, tu détruis. Et quand tu n'as pas l'occasion de tout démolir comme ça, tu construis de manière à ce que le truc se casse la gueule au bout d'un certain temps.

On traverse le parc. Comme un car de touristes qui se dégourdit les jambes. Drôle de tronche, les touristes. Il fait doux dans le parc, l'herbe est verte, les arbres aussi, un couple d'amoureux promène son chien. Ils nous aperçoivent et filent dans la direction opposée. C'est bizarre, mais je me sens mal à l'aise. Sortis de notre terrain habituel, on doit vraiment avoir l'air d'une bande de cons. Comme la fois où on s'était arrêtés en route vers Sunderland, pour le match de Newcastle, et que Facelift faisait de son mieux pour polluer la belle campagne anglaise avec sa pisse aussi acide que l'Agent Orange. On n'était pas à notre place dans le décor, et ici encore moins. Ce gros con n'est pas avec nous aujourd'hui, mais Harris marche devant, il fout les pieds dans la boue et tourne sans arrêt la tête à droite et à gauche, comme ces chiens en plastique que les Pakistos trimbalent dans la vitre arrière de leur Datsun.

Il y a un chouette bâtiment de brique rouge, à notre droite, et nous arrivons sur une butte couverte de feuilles mortes, que nous foulons comme une tribu apache, bien détachés sur le ciel. Des gens du coin marchent dans la même direction, de petites bandes d'ados dont tu sais, rien qu'à les voir, qu'ils n'ont jamais eu le moindre emmerdement de leur vie. On débouche dans la rue, sur le côté du stade, et d'un seul coup, c'est l'animation du samedi après-midi. L'entrée principale de Villa Park est impressionnante. De la brique ancienne, datant d'une autre époque, historique quoi. Vieux, mais classe. Il est deux heures, et les gens n'arrêtent pas d'aller et venir. Beaucoup portent le maillot de Villa. On se dirige vers Holte End, un renforcement à mi-chemin de la rue, espérant qu'ils vont suivre, sans trop y croire. Ils s'éloignent. Ils

savent que nous sommes de Chelsea, et que nous sommes une bande. Pas d'écharpes, pas de cris, mais ça saute aux yeux. N'importe quel connard pourrait nous repérer. Harris insulte deux ou trois mecs qui se tirent, mais c'est peine perdue, ils ne veulent rien savoir.

« Qu'est-ce que c'est que ces connards ? » Mark se marre, tellement c'est risible.

« Ça ne les branche pas. Tout ce qui les intéresse, c'est leur match. »

J'observe les mecs qui avancent en tenant leur gamin par la main, de peur qu'il ne se perde dans la foule et ne se fasse piétiner. Ils nous jettent un regard vite fait, avec un mélange de trouille et de dégoût. Ils sont plus âgés que nous, et pas nécessairement accros à mort, et pour eux, on ne représente qu'un problème de plus, comme les factures et la queue au chômage.

Ils veulent juste voir du foot, tant qu'ils ont les moyens de se payer un billet.

On sort de Holte End. Que dalle. Aucune bande de Villa en vue, et même les petits groupes de trois ou quatre jeunes qui traînent là ont l'air de penser à tout sauf à la baston. On rebrousse chemin, croisant les supporters de Villa qui se magnent vers l'entrée. De vrais gars de Birmingham, avec leurs fringues et leur accent douteux. Nous cherchons à castagner un peu, c'est évident, mais pour que quelque chose arrive, il faut bien rencontrer une opposition. Nous voilà ici pour la journée, on a fait tout le chemin depuis Londres, on est prêts, on en a envie, mais personne ne se décide. On passe et repasse dans la rue, devant leur stade, c'est à eux d'y aller. Ils devraient nous tomber dessus. Il nous faut une bande de Villa pour que quelque chose se passe. Ces connards-là ne comptent pas, avec leurs programmes et leurs chemises de luxe.

« Je ne sais pas ce qu'ils ont. » Harris se marre, parce que quand tu te montres comme ça, tu ne peux rien faire de plus. Tu as joué ton rôle, et du coup, c'est l'adversaire qui a l'air d'un gland.

« Il y a deux ou trois pubs, derrière la tribune du fond, dit Billy Bright. On devrait aller faire un tour par là. Histoire de voir si on peut faire sortir les rats de leur trou.

— Ils vont être fermés, dit Mark. Enfin, ça vaut le coup d'essayer. »

On passe une série de grilles qui mènent à la tribune du fond. La foule regarde au travers du grillage, pour voir débarquer les joueurs. Je hais ce genre de truc. Le culte du héros. Enfin, je soutiens mon équipe et tout ça, mais je n'ai pas envie de discuter avec les joueurs. En tout cas pas au travers d'un grillage, avec la langue qui passe au travers, comme un ours polaire au zoo, et comme si ces mecs-là étaient supérieurs à moi. On en voit assez comme ça, tout au long de la semaine. On traverse un petit parking, jusqu'à l'entrée du fond.

Tout d'un coup, il n'y a plus que des gars de Chelsea. C'est marrant, comme quand tu fais le tour d'un stade, tu tombes sur des mecs complètement différents, avec des accents différents et des fringues différentes.

« Par là. Il y a deux pubs au bout de la rue. » Billy Bright nous guide, comme le joueur de flûte de Hamelin. Il y a un Transit plein de flics, avec une grille de protection devant le pare-brise. Ils nous regardent passer en silence. Ne font pas mine d'intervenir. Nous marchons à contre-courant de la foule de Chelsea. Il fait un soleil froid, et l'arrière du stade est un désert. Pas un rat jusqu'au pub au coin de la rue. Fermé. Ensuite, on tombe sur un carrefour évoquant vaguement la dépression dans les Midlands, des baraques qui s'écroulent sous nos yeux. En face, un autre pub, avec deux chevaux de la police et un car garés à l'extérieur. La vitrine arbore un panneau : RÉSERVÉ AUX SUPPORTERS DE BIRMINGHAM. De temps à autre, un connard en anorak frappe à la porte et entre. Peu de chance de trouver une super bande de Villa à l'intérieur, alors on décide d'aller faire un tour. Rien. Tous les pubs sont fermés, et pas trace des mecs. Nous avons fait de notre mieux, et il est temps de retourner au stade pour le coup d'envoi. Je dois dire que je ne m'attendais à rien de terrible. On fait dix minutes de queue, pendant qu'un petit merdeux de flic nous explique que si l'on boit trop avant la rencontre, on ne peut pas assister au match, parce qu'on n'a pas le droit d'entrer bourré.

Je prends une tasse de thé à la buvette et nous nous installons sur de petits sièges de plastique. Les mecs de Villa chantent, dans Holte End, mais Chelsea sait toujours se faire entendre, quand on joue à l'extérieur. C'est de la pure rivalité, un truc entre mecs, ce qui nous chauffe un peu, et permet à Rod d'oublier les ragougnasses de Mandy. Moi, je me mets à penser à cette nana avec qui je suis sorti quand j'étais minot. J'ai mis deux ans avant de m'apercevoir qu'elle se tapait un gars de Killburn. Une fois, Claire a cru qu'elle était enceinte, et j'ai eu la connerie d'en parler à Mark, qui a aussitôt mangé le morceau. Je me suis fait foutre de ma gueule comme jamais, par tout le monde. Elle était noire, et les mecs n'arrêtaient pas de me demander à quoi allait ressembler le gnafron, s'il n'allait pas naître moitié humain, moitié babouin.

Je chiais dans mon froc, parce que je ne tenais pas spécialement à être père à quinze ans, et ils essayaient de me remonter le moral en faisant un peu d'humour. Finalement, ça a bien tourné, parce qu'un soir, on est sortis tous les deux et on s'est murgés au *snake-bite*, sur quoi on était tellement faits que je l'ai baisée à l'arrière d'une bagnole qu'on avait forcée, et quand je me suis réveillé le lendemain, j'avais la queue teinte au jus de betterave. Elle était chouette, Claire, elle aimait

vraiment la musique, les vieux trucs, et elle est devenue danseuse, après. Il y a des années qu'elle a quitté le quartier pour s'installer au nord de Londres. Avec un marchand de kebabs. Le genre de nana avec qui tu as des chances de finir ta vie, si tu la rencontres par hasard vingt ans plus tard. Je parle à Rod de Claire, histoire de lui faire penser à des choses plus gaies.

« Elle était super bien foutue, dit-il. Un canon.

— Je l'aurais bien baisée, si ç'avait été possible, renchérit Mark.

— Un corps d'enfer. Elle s'est fait de la thune, comme danseuse, non ? »

Chelsea déborde la défense de Villa, et nous voilà tous debout. La balle fonce droit dans le filet, et on saute sur place comme des cinglés. Plus de Claire, plus de Mandy. C'est un fameux match, et quand l'arbitre siffle la fin, on part heureux. Le jour commence à tomber, et on retraverse le parc avec une bonne partie des spectateurs. Billy Bright pisse contre un arbre, et une bonne femme qui arrivait dans l'autre sens le regarde comme s'il commettait un crime de lèse-majesté. Il se tourne vers elle pour exhiber sa queue, et elle se tire en courant.

Le car nous attend, et nous projetons de faire halte à Northampton, sur la route. Les mêmes qui gardent les voitures sont encore là, mais ça n'a pas l'air de marcher très fort. Les temps sont durs, et ceux qui sont au bas de l'échelle sont toujours les premiers à en pâtir. Harris a filé vingt balles au chauffeur pour qu'il accepte de s'arrêter à Northampton, donc tout est cool. On avance doucement au milieu des bagnoles pleines de supporters. Une fois sur l'autoroute, c'est parti, on devrait arriver à Northampton dans une heure, quelque chose comme ça. À présent que le match est terminé, Rod a repris son air coincé. Il regarde le monde qui défile en sens contraire derrière la vitre, figé.

« Appelle Mandy, quand on arrivera à Northampton. » Mark se penche vers lui. Il est assis derrière, à côté de Black Paul. « Ça a dû s'arranger, à présent. Maintenant qu'elle t'a bien foutu les boules, elle a dû recommencer à saigner.

— Je vais l'appeler, mais il n'y a pas d'urgence. »

Bientôt, on quitte l'autoroute pour rejoindre un pub qu'on connaît bien. On entre et on commande immédiatement une tournée. Rod se rue sur le téléphone. Je l'observe, il a l'air de discuter, mais en revenant, il dit que personne ne répond. Il parlait tout seul. Mandy doit être chez sa mère. À moins qu'elle ne fasse comme Claire. Tu ne peux jamais faire confiance à une nana, parce qu'elles te bourrent le mou avec leurs histoires d'honnêteté et tout ça, et tu n'as pas plutôt tourné les talons que leur culotte tombe sur le tapis et qu'elles n'ont plus assez de trous pour se faire mettre.

« Putain, ça fait du bien, dit Rod, portant le verre à ses lèvres.

Génial.

— Ça va te remettre. » Black Paul, à côté de lui, boit un jus d'orange. « Ça donne soif, d'attendre que les femmes se décident à savoir ce qu'elles veulent.

— Pourquoi tu ne bois pas, alors ?

— Parce que je n'ai pas de problème avec les femmes. Traite-les comme de la merde, et elles seront dingues de toi. Lâche-leur un peu la bride, et elles te feront chier. C'est la guerre.

— Pas Mandy. Elle est correcte, elle est fiable.

— Elle peut-être, mais toi ? intervient Mark. Quelques bières dans le bide, et tu commences à renifler tout ce qui bouge.

— C'est autre chose. Ça ne compte pas.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas. C'est autre chose, voilà tout. Je ne fais pas ça sérieusement, enfin, je suppose. C'est l'effet de l'alcool.

— Ouais, mais justement, tu bois, insiste Paul, chiant, comme s'il tenait la rubrique du courrier du cœur. Et l'effet, tu le cherches, sinon, tu ne te bourrerais pas la gueule. Tu vas voir un match et tu te laisses aller, parce que tu sais que tu ne vas plus rien contrôler. Que ça va être le soir, que tu vas sortir, et que tu n'en auras plus rien à foutre.

— Je ne sais pas. On ne peut pas trop réfléchir à ces trucs-là.

— C'est la guerre. Garde ça en tête. Mais c'est une guerre psychologique. Tends la main à une femme, et jamais elle ne l'oubliera. Tu peux la traiter comme une merde, mais fais-le avec dignité. Perds tes boulons, et elle se dira que tu l'as dans la peau.

— Paul a raison, d'une certaine façon, intervient Mark. Se saouler la gueule, ça n'est pas une excuse. C'est ce que tout le monde prétend, mais c'est de la foutaise. Cela dit, est-ce qu'on a besoin d'excuse, de toute manière ? »

Rod va chercher les verres, et on écluse vite fait. Cinq pintes plus tard, il retourne au téléphone, et essaie encore. Je le regarde faire, et je sais qu'il ne parle pas tout seul, cette fois. Il a un vieux sourire sur la gueule. La tronche éclatée d'une oreille à l'autre, une vraie tranche de pastèque. Il raccroche, revient. Il a la réponse, et Mandy, elle, un Tampax là où il faut. Il serre le poing, comme s'il venait de marquer un but.

« Un à zéro. C'est venu cet après-midi.

— Je t'avais dit qu'il n'y avait pas de problème. Il ne fallait pas t'en faire.

— Je sais. Mais quand même, hein ? Tu as l'impression de voir ta vie qui fout le camp dans la chasse d'eau, avec les capotes usagées. Même si tu sais que tu ne te barreras jamais de Londres, que tu ne feras plus jamais rien, juste continuer comme ça jusqu'à ta mort, c'est quand même bon d'avoir le choix. Un môme, ça fout tout ça en l'air.

— Ça dépend de quel point de vue tu vois ça, dit Harris. Moi, j'en ai deux. Ça ne change rien. C'est un état d'esprit, comme tout le reste. Je les vois deux fois par semaine, et c'est parfait comme ça. Et je ne les échangerais contre rien au monde, même si leur mère et moi ne vivons plus ensemble. On s'entend toujours bien, et les gosses, c'est la chose la plus importante de ta vie, une fois que tu en as. »

Je regarde Harris d'un œil un peu différent. Je n'aurais jamais pensé ça, mais bon, ça n'a rien de si inhabituel. Tu croises des mecs, le temps d'un match, et tu ne les connais que sous un certain angle. Ensuite, ils se fondent dans la vie de tous les jours. Ils ne se baladent pas avec une pancarte accrochée autour du cou, histoire d'annoncer à tout le monde que ce sont des hooligans, ou quoi que ce soit d'autre. Ils ont leur boulot, leurs histoires d'amour, même si ça ne veut pas dire que ce sont des saints. Le foot, ce n'est qu'un point de rencontre, une manière de canaliser les trucs. Si le foot n'existait pas, on trouverait autre chose. Et sans doute quelque chose d'encore plus con, d'ailleurs. Il faut bien que l'agressivité passe quelque part, et le gouvernement, qui connaît ça par cœur, voudrait qu'on s'engage, qu'on obéisse, qu'on aille en son nom casser de l'Arabe ou de l'Irlandais, selon la promotion du mois.

« Je suis un homme libre, dit Rod. J'ai l'impression d'être libéré de taule. D'avoir mon billet de sortie et d'aller chercher mon chèque.

— Non. » Mark a haussé le ton. « Ça, c'est un truc qu'il faut avoir vécu, pour le comprendre. C'est autre chose, d'être là-dedans. Ça ne ressemble à rien d'autre. Crois-moi.

— Tu sais bien ce que je voulais dire. »

La soirée passe vite et, à dix heures, nous sommes torchés. Le chauffeur dit qu'il décarre à onze heures. On essaie de persuader ce connard de rester plus tard, de nous suivre dans une boîte qu'on connaît, mais ça ne le branche pas. Il dit qu'il a une femme et des mômes qui l'attendent à la maison. On reste un peu perplexes, on n'a pas très envie de se retrouver à trois heures du mat' sans savoir comment rentrer à Londres. C'est Rod qui décide. Il dit qu'il se ferait bien une petite infusion de jus de betterave en rentrant. C'est sa soirée, et on lui laisse le mot de la fin. Il nous dit d'éclore la tournée. On a encore une heure devant nous, avant de rentrer à Londres.

Tu retourneras en poussière

Un jeune homme à l'air réjoui prononça quelques mots, les personnes qui assistaient à la cérémonie entonnèrent un chant d'adieu *a cappella*, et les restes du défunt furent descendus dans la fosse, destinés à se fondre dans le néant. Mr. Farrell cassa net le fil de ses pensées. Ce n'était pas le néant, mais un nouveau départ ; si Albert Moss le croyait réellement, pourquoi pas ? Il n'éprouvait pas lui-même de foi profonde, et doutait que son ami spiritualiste eût cru en l'existence d'un créateur tout-puissant et tout empreint d'amour s'il avait connu le camp de concentration, mais c'était là ce qu'on appelle la démocratie.

Avec le corps d'Albert, il enfouissait les images de Mrs. Farrell. Son époux avait enfin trouvé le repos ; un jour, il se rendrait sur la tombe, lirait l'inscription qu'il avait choisie, après de longues réflexions et des jours d'hésitation, puis taillerait et disposerait les œillets rouges et blancs, les fleurs qu'elle préférait. Il imagina la chair pourrissant lentement, la peau minée, les rides outrageusement creusées, sous la terre, parmi les conduites d'égout et les os brisés. Un frisson le traversa tout entier, des épaules jusqu'aux talons, le forçant à se pencher en avant sur le banc. Personne n'y prêta attention. On ne vit là qu'un vieil homme en proie au chagrin.

Quand le cortège quitta la chapelle, Mr. Farrell demeura assis, la tête dans les mains. Les larmes ruisselaient entre ses doigts puissants, sans atteindre ses lèvres. Il n'avait plus franchement pleuré depuis l'enfance, et de cela même il ne se souvenait pas. D'ailleurs on ne pouvait pas dire qu'il sanglotât, en cet instant. Il se sentait à la fois triste et soulagé. Il demeura un long moment immobile, les images du passé l'envahissant par bouffées et s'évanouissant lentement, les visions de cadavres entassés, de corps décomposés, de tout ce qu'il avait connu à l'armée, peu à peu submergées par les souvenirs de bonheur : la famille, les amis, l'orgueil de ce qu'il avait fait durant la guerre.

Contrairement à certaines personnes de son âge qui fulminaient contre les contestataires qui n'avaient jamais connu que la paix, Mr. Farrell ne se sentait pas concerné. Peut-être Bomber Harris avait-il eu tort, pour Dresde. Les bombes incendiaires, les torches humaines, quelle gloire cela recelait-il ? En même temps, il ne voyait guère l'intérêt de s'en prendre à des retraités qui avaient jadis fait ce qu'ils croyaient juste. C'étaient des gamins, à l'époque. Des adolescents en uniforme. Mais il s'effarait de ce tourbillon de l'histoire, sans cesse

réécrite, revisitée, retournée comme un gant. Lui-même était un morceau d'histoire vivante, tant que sa mémoire lui demeurait fidèle, et dans quelques années, il serait mort. Moins, peut-être. Ensuite, ce serait aux livres de raconter leur version apocryphe de l'histoire.

Mr. Farrell se leva enfin, secoua sa faiblesse, parce que les larmes ne sont que cela. Son sexe, son milieu lui interdisaient de se montrer sentimental, de pleurer, de manifester ouvertement son chagrin. Ces comportements-là étaient réservés aux privilégiés, à ceux qui en avaient le temps, et se vautraient dans une psychologie excessive. Il ne s'en plaignait pas, car faire son chemin dans la vie exigeait une grande force intérieure, la capacité à faire face à tout, et à s'en sortir debout. Les faibles sombraient dans la dépression, perdaient la raison, et jusqu'à leur identité. Peut-être avait-il lui-même frôlé cela, avec ces hallucinations, quand il voyait présente une épouse qui n'existait plus, quand il entendait sa voix, et se laissait tenter par les convictions d'Albert. Mais tout cela était terminé, à présent. Elle était morte.

Il n'avait que faire des cérémonies religieuses, des images pieuses, la seule réalité était celle de la graisse humaine qui fond à la chaleur du four, qui bouillonne et se pétrifie en débordant. Tout au fond de lui, il enviait Albert et son spiritualisme, mais il n'aurait jamais pu s'y adonner. La croyance était une chose inexpugnable. Si telle ou telle personne décidait de se créer une vie après la vie, qui pouvait dire que cela ne s'avérerait pas ? C'était comme les vœux que l'on fait quand passe une étoile filante. Le temps, tel était le nœud de la question, et tandis qu'on réinventait chaque jour le passé, il lui devenait trop difficile, à son âge, de suivre toutes ces querelles qui s'étiraient sans cesse du passé au futur. L'avenir se révélait le choix le plus simple, et le plus positif.

« Comment cela s'est-il passé ? demanda Vince, comme son grand-père ouvrait la portière et s'asseyait à ses côtés.

— Un enterrement, c'est toujours un enterrement, même si celui-ci était moins pénible que d'autres, parce qu'il n'y avait pas d'organiste pour accumuler les fausses notes, et que l'oraison a été raisonnablement courte. Au moins, ça n'a pas été la foire, comme celui de ta grand-mère. Je m'en souviens comme si c'était hier. L'orgue qui braillait faux comme il n'est pas permis et qui me résonnait dans le crâne que c'en était à devenir fou, ensuite le pasteur qui a bavassé pendant deux heures sur quelqu'un qu'il n'avait jamais vu, sans même savoir que cette femme qui allait occuper une place dans son cimetière était née juive à Budapest pour mourir athée à Londres, et qu'elle était à des milliers de kilomètres au-delà de sa bénédiction. Je te jure que s'il avait continué longtemps comme ça, je lui flanquais mon poing dans la figure. »

Vince Matthews hocha la tête, ne sachant que dire. Il mit le moteur

en route et s'arrêta au bord du trottoir, attendant de pouvoir se lancer entre deux voitures. Le vieux avait passé une sale période, depuis la mort de sa femme, mais il paraissait s'en sortir, à présent. Un espace se présenta, et Vince écrasa l'accélérateur, laissant derrière eux le crématorium, aussi vite que possible. Les feux semblaient jouer en leur faveur et bientôt, ils passaient sous l'échangeur de Chiswick, filant vers Kew.

« Il faudra que tu viennes me voir en Australie, quand je serai installé là-bas, dit Vince. Laisse-moi quelques mois, le temps de mettre les choses en place, et rejoins-moi, pour tout le temps que tu voudras. Je trouverai du boulot sans difficulté, je connais assez de gens là-bas, et nous pourrons nous promener à l'intérieur des terres pour admirer les paysages. La vie est tranquille, là-bas, on n'a pas peur de se faire voler, on n'a pas à se préoccuper de politique, ni à se demander de combien les impôts locaux vont encore augmenter le mois prochain.

— Il y a quelques années, j'aurais pu faire le voyage, tu sais. Un camarade à moi avait émigré là-bas, et il m'avait proposé de venir l'aider, mais cela ne me tentait pas, je ne sais pas pourquoi. Cela dit, je vais peut-être te prendre au mot, quoique ça coûte une jolie somme. Après la guerre, je ne savais pas comment les choses allaient tourner. C'était une période excitante, d'une certaine manière. On sortait de tout ça quasiment intacts, avec nos deux bras et nos deux jambes, et même la moitié du cerveau. Et puis, au bout d'un moment, le soulagement s'est transformé en tristesse. Personne ne nous aidait, à ce moment-là. Il n'y avait personne à qui l'on puisse parler, dire ce qu'on avait vu, ce qu'on avait fait, et ta grand-mère était dans un état lamentable, après tout ce qu'elle avait vécu. Il fallait pourtant s'en sortir. On n'avait pas le choix. C'était ça, ou l'asile d'aliénés. On était peut-être plus costauds, à l'époque, je ne sais pas. Pas comme les chochottes d'aujourd'hui, avec leurs éducateurs et leurs assistantes sociales. »

Tous deux se mirent à rire. Vince se demandait s'il avait tué quelqu'un pendant la guerre, mais il était exclu de lui poser la question. Même tout gosse, il était assez avisé pour s'en abstenir. Ce devait être dur à digérer, même si c'était la guerre, même si c'était une lutte pour la vie. Il repensa aux bagarres auxquelles il avait pris part quand il était plus jeune. Il ne pouvait faire le lien entre les deux personnages, bien qu'ils fussent une seule et même personne, lui-même. Si la situation l'exigeait, il se battrait pour survivre, mais il préférerait les grands voyages à une virée à Liverpool ou Manchester. Déjeuner avec un lassi bang, c'était mieux qu'une baston à deux heures du matin, à la sortie d'une boîte minable, avec le regard embrumé d'alcool et le risque de se faire bousiller le cerveau par un connard quelconque.

« Je te paierai le voyage, ne t'inquiète pas. Tu en as assez fait pour moi quand j'étais môme et tout ça. Tu n'auras qu'à aller à Heathrow, t'installer à bord et apprécier le vol. Ne me laisse pas tomber, hein ? Papa et Maman m'ont dit qu'ils viendraient me voir, mais toi, tu viendras tout seul, et on prendra du bon temps. Là-bas, tu roules dans le désert, et il n'y a rien à voir, rien que le sable et l'horizon, et les montagnes brûlantes dont les Aborigènes disent que ce sont des animaux endormis, ceux qui ont créé le monde. Ça fait quelque chose, ça te nettoie la tête. Il n'y a pas d'esprit de troupeau dans le désert, juste quelques kangourous, et éventuellement quelques Aborigènes qui vivent comme dans un rêve, en pleine chaleur.

— Ce sera une deuxième jeunesse, pour moi. Mon premier voyage à l'étranger depuis 1945. Je n'ai jamais pris l'avion, tu sais. Il paraît que c'est une expérience à vivre, encore mieux que de sauter d'une barge de débarquement, avec les mitrailleuses allemandes qui essaient de te réduire en purée dès que tu arrives sur la plage, et un salopard de sergent qui te tient une autre mitrailleuse dans le dos et menace de te mettre en charpie si tu n'y vas pas assez vite. C'était comme ça, tu sais, parce que si tu ne te grouillais pas, tu risquais la vie des copains, autant que la tienne.

— Quand tu vas en Australie, on te traite avec respect, parce que tu as dépensé un paquet pour ta place. Ce n'est pas comme de prendre le métro pour l'Espagne ou la Grèce. C'est un voyage long-courrier, on prend soin de toi. Boissons offertes, plateaux-repas, cinéma. Et les hôteses sont craquantes comme pas possible.

— Je trouverai peut-être une mignonne pour s'occuper gentiment de moi, on ne sait jamais. Je ne suis pas complètement fini. Même vieux, on en a encore envie, de temps en temps. »

Vince se sentit gêné. Il n'avait pas envie d'imaginer son grand-père en pleine action avec une nénette de la British Airways, sur la plage de Bondi, en train de lui faire un gentil baratin, d'enfiler la capote et d'écarter les jambes de la fille, puis de tremper son zizi dans une chatte d'hôtesse de l'air, avec son cul tout maigre qui remuait de haut en bas, en mesure avec une fanfare, des voix au loin, et la blonde aux yeux bleus subjuguée par le charme du retraité, les médailles qu'il porte rarement, parce qu'il pense que c'est de la foutaise, enfonçant des ongles rouge vif de trois centimètres dans sa peau en papier de verre, jouissant, gémissant en hommage à l'âge, à l'expérience, à cette machine à baiser squelettique venue de l'ouest de Londres pour une tournée aux antipodes, les blondes en bikini se pâmant autour de leur initiateur au sexe d'avant-guerre, tandis qu'il attaquait un solide petit-déjeuner. Vince secoua la tête. Sans doute était-ce encore un vague effet du lassi. C'était répugnant. Comme un viol d'enfant, mais à l'envers. Il prit la cassette de techno que son frère avait enregistrée

pour lui, la glissa dans le lecteur. Spiral Tribe. Il baissa le son, de manière à ce qu'elle soit à peine audible.

« Tu t'envoles loin au-dessus des nuages, et tout d'un coup, tu te retrouves au-dessus de Koweït City, de New Delhi, de Singapour, de tous ces endroits dont tu as entendu parler aux actualités, là, dans l'espace, contemplant tout ça de très haut, et la forme des nuages, et quand le soleil se lève, tu regardes par le hublot et tu vois presque la courbe de la Terre, comme si tu étais un astronaute, ou un dieu. Tu te sens autre, différent. Plus rien ne peut t'atteindre ni te blesser.

— Ça a l'air pas mal. On verra, plus tard. Peut-être que tu n'y retourneras jamais.

— Si. Mais attends six mois, quelque chose comme ça. J'aime l'Angleterre, mais c'est vraiment la merde ici. Avec tout ce que tu dois te trimbaler sur le dos. Enfin, je sais bien que c'est partout la même chose, où qu'on aille, mais j'aime autant me tenir en dehors et regarder ce qui se passe, sans m'en mêler, plutôt que de rester au milieu pour me faire démolir sans arrêt. »

Vince traversa Kew Bridge, mit son clignotant à droite et s'arrêta avant de s'engager sur le périphérique sud. Puis il sortit en direction de Kew Gardens, et trouva à se garer sans difficulté. Il y avait toujours de la place autour de la pelouse, à cette époque de l'année. Les maisons tenaient plutôt de l'hôtel particulier, et il se demanda à quoi cela pouvait ressembler de vivre là. Rien de déplaisant, sans doute. Ce n'était plus vraiment Londres, du moins pas le Londres qu'il connaissait. Durant l'été, un terrain de cricket était aménagé, et l'on servait du thé et des gâteaux à la vieille église, en face. Cela évoquait une sorte de village. Ils descendirent et se dirigèrent vers la grille principale. C'est Vince qui payait, car à présent, l'entrée de Kew Gardens n'était pas donnée.

Mr. Farrell n'y était pas venu depuis cinq ans. C'était par une journée d'été, il s'était promené avec son épouse. Son ancien métier faisait qu'il s'intéressait particulièrement au jardin botanique. Vince, lui, n'y était pas venu depuis qu'il était enfant, accompagné de ses parents et de ses grands-parents. Il se souvenait surtout de la fois où son frère s'était égaré parmi les arbres, du côté du fleuve. Ils traversèrent tout droit, puis obliquèrent vers le lac, laissant la serre aux palmiers à leur droite. Enfant, Vince était persuadé que c'était un vaisseau spatial, avec ses panneaux de verre élégamment profilés et soigneusement entretenus. Elle paraissait aussi grande aujourd'hui qu'à l'époque. Ils firent halte au bord de l'eau. Il y avait un couple âgé, en face, et trois touristes japonais, mais cette époque de l'année ne voyait pas encore l'afflux estival des visiteurs. La terre était noire et fertile, les nuages masquaient le soleil, et dans la relative solitude du sol, des promesses de vie attendaient de jaillir et de s'épanouir.

Ils entrèrent dans la serre, les lourdes portes se refermant bruyamment derrière eux. Il y faisait une chaleur moite, les vitres étaient à peine visibles au-dessus du feuillage luxuriant. Leur parvenait le sifflement régulier des brumisateurs. En quelques minutes, ils firent le tour du globe, de l'Amazone aux forêts tropicales de l'Asie. Tout n'était que vigueur exotique, végétation exubérante. Ils gravirent l'escalier en spirale qui menait à la passerelle, s'arrêtèrent pour observer d'en haut les feuilles gigantesques et les écorces entrelacées, perdus dans une jungle victorienne.

« Ils faisaient de belles choses, autrefois, n'est-ce pas ? » dit enfin Vince, rompant le silence. Leurs pas résonnèrent sur la passerelle métallique. « Tout n'était pas que cruauté et pillage. Tu vois, j'ai lu quelque part qu'ils castraient les Aborigènes, et faisaient des paris sur le temps qu'ils mettraient à mourir, mais quand tu viens ici, et que tu vois ce que des gens ont pu bâtir, c'est tout à fait autre chose. Regarde cet endroit, et les parcs de Londres, et tous les musées. Personne ne fait plus rien de ce genre, aujourd'hui. Il n'est plus question que de fermetures, de récession, et s'ils pouvaient mettre la main sur Kew, les promoteurs auraient vite fait de couper les arbres et de fourguer le terrain comme résidence de prestige.

— Les choses s'arrangent dans certains domaines, et empirent dans d'autres, répondit Mr. Farrell. C'est le principe des vases communicants. Regarde ma jeunesse, avec la guerre mondiale, des millions de personnes assassinées, violées, torturées. C'était ça, l'Europe, à l'époque, et aujourd'hui, nous construisons des armes pour que d'autres s'en servent, mais à une autre échelle. Tout est question de point de vue. »

Mr. Farrell sortit de la serre avec soulagement. L'humidité ambiante lui rendait la respiration pénible. Vince également apprécia de retrouver l'air frais. Il était heureux de voir le vieil homme dans une humeur si positive. Avant, il parlait toujours de sa femme au présent, comme si elle était encore là, vivante, assise à table, à la maison, ou en train de se reposer dans la chambre, de guetter par la fenêtre le retour de son époux. Cela avait quelque chose de malsain. Vince songea à sa grand-mère, à ce rire de gorge qu'elle avait. Son grand-père parlait d'elle au passé, maintenant, et il se sentait beaucoup plus à l'aise.

Ils se dirigèrent vers le fleuve, arrivèrent au deuxième lac, avec ses canards flottant sur l'eau et leurs fientes déposées sur la rive, et le contournèrent jusqu'au Pavillon de l'Évolution. Vince lut les textes traitant de la reproduction sexuée et asexuée, du rôle des chauves-souris, des abeilles et des papillons dans la pollinisation, de la force supérieure de la reproduction sexuée, de l'apport de gènes nouveaux, qui concourait à augmenter les chances de survie. C'était, encore et

toujours, comme dans le bang lassi, la gigantesque mixture britannique.

« Je suis content que nous soyons venus ici, déclara Mr. Farrell une demi-heure plus tard, au restaurant du parc, tandis qu'un écureuil s'approchait timidement, quémendant un morceau de sandwich au fromage. Ça vous remonte le moral, un endroit de ce genre. C'est le monde réel, tel qu'il est, avec les arbres, les plantes, les fleurs, et les savants qui étudient la nature pour en tirer des remèdes. Tout ce dont on n'entend jamais parler. On ne nous montre tout le temps que l'aspect négatif du monde. »

Vince hocha la tête. Il avait raison. Pour lui, Kew Gardens n'était chargé que de souvenirs heureux, mais l'endroit revêtait soudain un caractère plus positif encore, plus complexe, aussi, comme si l'on tentait là d'impliquer les gens, de les éduquer également. Peut-être n'y avait-il simplement pas prêté attention jusqu'alors. Mais comment découvrir la vérité sur le passé, quand d'une part on vous racontait des histoires d'Aborigènes castrés par jeu, alors que d'autre part, et dans le même temps, des naturalistes et des botanistes parcouraient le globe, fascinés par les arbres et les plantes, par les bienfaits qu'ils offraient à l'humanité, et désireux de protéger la nature ?

« Pourquoi aller jusqu'en Australie, alors que tu as tout ça ici ? demanda Mr. Farrell en riant. C'est sans doute agréable, de vivre là-bas, mais ce ne sera jamais chez toi, n'est-ce pas ? C'est sans doute pour cela que je n'ai pas moi-même tenté le coup, je m'en souviens à présent. Ç'aurait été reconnaître un échec, avouer qu'une part de moi n'était pas valable, que le pays dont j'étais issu n'était rien. Il faut imaginer un avenir plein de promesses, avoir envie de savoir ce qui nous attend, même dans dix ou vingt ans. C'est ça qui fait tourner la machine. Si on reste assis sur son passé, on n'avance pas. Question de mesure. Il faut garder les bonnes choses, et en ajouter d'autres, mais jeter tout pardessus les moulins et recommencer à zéro, c'est aussi négatif que de ne rien faire du tout.

— Tu parles comme un homme politique, dit Vince.

— Jamais je n'ai entendu d'homme politique qui vaille la peine d'être écouté, et je te prie de croire que j'en ai entendu quelques-uns. »

Vince était en Australie, au nord de Sydney, le long de la grande barrière de corail, d'une beauté indicible dans le bleu pâle de l'océan, il plongeait dans cet autre univers de coraux et de poissons, des bancs d'épinoches filaient dans un sens puis dans l'autre, autant de milliers de vies minuscules, tandis que de gros poissons multicolores l'observaient de leurs yeux énormes, et qu'un requin inoffensif passait au loin. Sous la surface, la vie se révélait vibrante, multiple, la vie se battait pour exister, toutes couleurs confondues, et il pensait à la reproduction sexuée et asexuée, à son rôle légitime dans la vie, au

sable épais et à cette Italienne qu'il avait rencontrée, qui plongeait aussi, ce soir-là où il était assis sur la plage, le regard perdu dans l'obscurité, à ses longs cheveux noirs se détachant sur un ciel sans nuages, rempli d'étoiles et de comètes, et les vagues venaient s'écraser sur le rivage, le ramenant, au travers des années, à San Sébastian, quand il tentait de dormir sous les planches, avec les ivrognes qui brisaient des canettes au-dessus de sa tête, et il avait réussi ce qu'il voulait faire, il était sorti de l'ornière, il avait abandonné sa routine, de sorte qu'il pouvait à présent voir ce qui existait sous la surface, dans les profondeurs, toutes ces couleurs, tout ce mouvement, les gens comme lui étaient trop engoncés dans leur petit monde pour savoir qu'il existait autre chose en dehors, quelque chose de plus grand, et le plus fantastique était que la manière de l'atteindre ne comptait guère, c'était cette Italienne qui comptait, cette beauté absolue, sans doute est-ce une façon un peu niaise de parler d'un être humain, mais c'était ainsi, de la pure magie, et la conscience soudaine que lui, Vince Matthews, avait réussi sa traversée du globe, et avait en chemin rencontré plus de sept Merveilles, et il avait envie de rire en pensant aux copains, à San Sébastian, à la course de taureaux, aux coups de soleil, et il se demandait ce que pouvaient bien faire ces pauvres types, en cet instant précis, les taureaux étaient morts, et John et Gary et tous les autres, où étaient-ils, et ils disparaissaient de nouveau tandis que Vince se concentrait sur les traînées rouges et brûlantes que laissaient au ciel les météores, à des millions de kilomètres au-dessus de sa tête.

« Un ou deux d'entre eux ont bien essayé de se bouger, mais tout le monde les a fait taire, donc ils ne se donnent plus aucun mal, et chacun se contente de protéger son petit pouvoir personnel. Ils suivent l'opinion publique, et choisissent la tranquillité. Comme nous tous, je suppose. Enfin, pas toi ni moi. Nous, nous avons jeté un coup d'œil à l'extérieur, nous avons vu ce qui existait ailleurs. Pour ma part, je n'avais pas le choix et je n'ai pas aimé ce que j'ai vu, mais toi, tu as eu le cran de le faire tout seul, et tu en redemanderas probablement. Qu'est-ce qui te fait sourire, Vince ?

— Rien, je pense à tous ces explorateurs, aux conditions dans lesquelles ils ont dû voyager. Il n'y avait pas de tour operator à l'époque, ni de structures d'accueil pour les routards. »

Une fois le café terminé, et après que Mr. Farrell eut attiré encore deux ou trois écureuils, ils se remirent à marcher. Les nuages avaient disparu, la journée était magnifique. Ils passèrent sous une arche de brique en ruines, et allaient dépasser la galerie Marianne North quand Mr. Farrell saisit Vince par le bras. Ni l'un ni l'autre ne se souvenait de ce bâtiment-là, et ils entrèrent, et lurent la biographie d'une artiste victorienne qui, sans aucun apprentissage, avait parcouru le monde en

peignant les plantes et les paysages.

Les murs étaient recouverts de centaines de toiles vivement colorées, dans des cadres de bois noir. Il n'y avait aucun espace entre chaque cadre, les parois en étaient littéralement tapissées. On trouvait là des plantes scrupuleusement reproduites jusque dans leurs moindres détails, et des scènes plus générales. Guère d'humains. Seulement les plantes, et des paysages extraordinaires.

La femme qui avait peint tout cela avait un air sévère, dans sa longue robe, avec ses lunettes rondes et ses cheveux retenus par un foulard, mais ce n'était qu'une apparence. Elle était allée partout : à Bornéo, à Java, au Japon, en Jamaïque, au Brésil, en Inde, au Chili, en Californie, en Nouvelle-Zélande, en plus de lieux qu'ils ne pouvaient, l'un et l'autre, le concevoir. Ils passaient devant des plantes, des fleurs et des arbres, des paysages marins et des paysages volcaniques, des neiges éternelles, des kangourous dans le bush, un singe en train de manger un fruit, et la débauche de couleurs était comme un kaléidoscope d'impressions.

Vince n'était encore jamais entré dans une galerie de peinture. L'art, c'était une chose réservée aux gens qui vivaient à Kensington ou à Hampstead. Cela dit, il était allé à la Tate Gallery, une fois, avec l'école, mais ils s'étaient bagarrés avec des gosses de Lewisham, car à cet âge, déjà, les quartiers ouest se castagnaient avec les quartiers sud, et Vince avait filé un coup à l'un des garçons. Un instituteur l'avait vu, il avait reçu une correction et avait été exclu de la sortie suivante, un tour à la mer qu'il aurait bien aimé voir, car il ne partait pas très souvent en vacances. Mais une fois grand, il s'était rattrapé, il avait visité plus d'endroits que la plupart des gens, et n'en avait d'ailleurs pas terminé, un peu comme cette femme en photo à l'entrée du musée, ou de la galerie, quel que soit le nom que l'on donne à ce genre de lieu. Il aurait parié qu'elle ne se souciait guère de toutes ces imbécillités de l'ère victorienne, quand elle voyageait, qu'elle se battait contre le rôle qui lui était assigné dans la société, refusait de se laisser entraver, et qu'elle avait fait preuve d'un cran que lui n'aurait jamais. Il éprouvait un immense respect pour Marianne North, sans en savoir plus sur elle que ce qu'il pouvait voir aux murs. Elle montrait le chemin du possible.

« Elle a vu beaucoup de choses, n'est-ce pas, Grand-père ?

— Elle a surtout vu la beauté des choses. C'est ce qu'il faut faire. »

Mr. Farrell passait rapidement d'une peinture à l'autre, consultant le texte en dessous. Elles étaient assez jolies, quoiqu'un peu trop serrées. Cette femme était un exemple, quelqu'un qui avait une passion, et qui avait vécu sa vie. Que demander de plus ? Puis il sortit et attendit son petit-fils à l'extérieur, prêt à rentrer chez lui pour vider ses armoires et trier les vêtements de sa femme pour les donner à une

œuvre, laver par terre, récurer jusqu'à faire disparaître le moindre relent de parfum, et le vent était frais sur son visage, bienfaisant, revigorant, il avait la sensation de se réveiller d'un long sommeil, et son petit-fils était encore dans la galerie, en train de regarder les volcans de Java, puis une plante dont il n'arrivait pas à prononcer le nom, et de penser à cette Italienne sur la plage, à un vieux clochard espagnol essayant d'apprendre sa langue au jeune Anglais, content d'avoir renoncé aux taureaux, ça, c'était la vie, savoir qu'il existait des gens intègres, capables de défendre leurs droits et leurs exigences par-delà leur classe, comme Marianne North, fille de député, mais femme, juste quelqu'un en fait, quelqu'un qui regardait une plante au-delà de sa forme, et la voyait dans tous ses détails, et Vince se demandait si son existence génétique dépendait d'une chauve-souris, d'une abeille ou d'un papillon.

À Millwall

On est remontés à bloc, prêts à entrer dans la tanière du lion, on se chauffe lentement dans ce pub minable, deux pintes, tranquilles, juste assez pour se donner le courage nécessaire, pour amortir les coups si ça tourne mal. Les mêmes gueulent et chantent et se vantent, tandis que les gars plus vieux gardent leur calme, sachant d'expérience que le baratin et l'action vont rarement de pair. Question d'apprentissage, de leçons bien assimilées. Il n'y a pas de place pour les guignols, ce soir. Tous les mecs qui sont là vont devoir assurer, tous vont devoir jouer leur rôle. C'est notre fierté qui est en jeu, et le respect de soi, c'est la chose la plus importante. Et si l'un des mecs se dégonfle, il aura intérêt à ne plus se montrer.

Je regarde les visages, des visages familiers. Mark et Rod, à côté de moi. Harris, avec Martin Howe et Billy Bright. Black Paul, devant la machine à sous, qui se la joue peinard, et remporte le jackpot. Black John, qui a de la chance de se retrouver à Victoria, après l'histoire de West Ham. Facelift, Don Right. Tout le monde est bien décidé à en mettre un coup. À faire son devoir, quand vraiment ça ne rigolera plus. À assurer en coulisses pour maintenir la réputation du club, de notre club. On va leur donner un méchant spectacle, ce soir, et si nous sommes les seuls à le voir, qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Ce n'est pas un de ces trucs que tu fais pour les autres. Tu fais ça pour toi-même et pour les tiens. On mate au travers des vitres du pub, pour voir ce qui se trame dans la gare.

On ne boit pas beaucoup, parce que deux pintes, c'est la bonne limite, si tu veux en tirer tout le bénéfice en évitant le contrecoup. Pas mal de gars ont pris des trucs sans alcool. L'alcool, ça te fusille la cervelle, il n'y a plus de discipline possible. Si c'est une vraie baston que tu cherches, et pas une conversation de salon, tu as intérêt à surveiller ta consommation. Et quand tu descends à Millwall, tu ne peux pas te permettre de ne pas faire gaffe. Une erreur, là-bas, et tu es un homme mort. Il n'y a pas de pardon, avec ces mecs-là. On doit rester sans cesse aux aguets, ne rien perdre de vue. Rester nickel jusqu'à la seconde où ça pète, et là, foncer dans le tas, et pas de quartier.

Harris est debout au comptoir avec sa bande. Les nouveaux arrivants le saluent d'un signe, il repère les visages, sait qui est qui. Depuis Newcastle, il fait plus que jamais attention aux têtes nouvelles. Nous nous tenons les coudes, ce soir, seuls les fidèles, les pros de la

bande font le déplacement à Millwall, parce que là-bas, dans le sud-est de Londres, c'est toujours du sérieux. Évidemment, il y a bien deux ou trois jeunots qui traînent là, des mecs d'une petite vingtaine d'années, mais ce sont des gars qui connaissent la musique, plus vieux que leur âge, décidés à prouver leur valeur et à monter dans la hiérarchie. C'est au cours de matches comme celui-ci qu'un jeune peut faire ses preuves en s'alignant avec les meilleurs, et se construire un début de réputation qui le suivra tout le temps, s'il ne déconne pas. Quand un mec assure au bon moment, peu importe ce qu'il peut faire par ailleurs.

On se chauffe, et ça va être vilain, à Millwall. Cela dit, on a du respect pour eux, au fond, quelque part, même si on ne l'avouera jamais, parce que New Cross et Peckham, c'est vraiment le trou du cul de Londres, tout le monde sait ça. Les Bushwackers se sont fait remarquer du bon peuple, depuis des années. Aussi loin qu'on s'en souvienne, les gars de Millwall ont toujours été des cinglés. C'est quelque chose de particulier, un truc dans la tête, une case en moins. Enfin, c'est leur réputation, et ils la méritent, elle est basée sur l'histoire des dockers, depuis un siècle. Un siècle de violence, de mecs dérouillés pour s'être aventurés un peu trop bas au-delà d'Old Kent Road.

Leurs pères s'amusaient déjà à courser les visiteurs du côté de Cold Blow Lane, quand on était encore des mômes qui jouaient aux petites voitures, avant qu'ils ne se déplacent vers Sénégal Fields, et avant encore, leurs grands-pères donnaient des cours gratuits de surin quand West Ham s'étendait un peu trop loin dans l'île aux Chiens, important les mauvaises manières de Poplar et de Stepney. Bagarres à coups de couteaux, de bouteilles, cavalcades, avant, pendant et après le match. Et tout ça avant même la naissance de mon père. Dans le bon vieux temps, à l'époque où la Grande-Bretagne régnait sur les marées de toutes les mers du globe, tandis que certains quartiers de Londres étaient zone interdite pour les flics, les jours fériés, quand les gars du coin se saoulaient la gueule comme on n'imagine plus.

La nature humaine reste ce qu'elle est, et si les flics te coincent et que, par malheur, tu t'en prends pour deux ans pour troubles de l'ordre public, tes potes vont venir te voir, où que tu sois, et en sortant, ta réputation sera faite. C'est comme ça que naissent les légendes. Les grands noms de l'histoire, qui signifient plus que tous les Nelson et Wellington réunis. Millwall, West Ham, Chelsea. F-Troup, les ICF, les Headhunters. Waterloo, c'est un nom de gare, de terminus, et tout ce que les gars qui sont tombés pour la patrie ont obtenu en récompense, c'est ça, une gare au nom de l'endroit où ils ont mordu la poussière. Aujourd'hui, ce qui compte, c'est le déplacement à Millwall, et ça présente un peu plus d'intérêt que d'aller se faire sauter la

cervelle en France.

Donc, on tue le temps dans ce pub, et on est plus nombreux à chaque minute qui passe, on voit débarquer des têtes nouvelles. On se tient, on reste discrets. Inutile de se faire remarquer, surtout ce soir, les flics sont prêts pour la bagarre, avec tout leur équipement anti-émeute et leurs bergers allemands à moitié affamés, dans les petites rues sombres, en réserve. Il y a de l'excitation dans l'air, et c'est tout un art que de canaliser cette force dans le bon sens, de manière à obtenir un résultat convenable. Harris dit aux mômes d'arrêter leur bordel, et ils obtempèrent aussitôt, cessant de chanter, lèvres scellées, comprenant qu'une virée à Millwall, c'est un grand moment, qu'il ne s'agit pas de perdre ses billes, et se calquant sur les plus vieux qui composent la majorité de la bande, avec quelques têtes connues aussi, qui ne se montrent que pour les grandes occasions.

On laisse filer le temps jusqu'à six heures et demie, puis Harris commence à s'agiter, et nous le suivons dehors, au milieu des bus bondés de braves citoyens silencieux, qui entrent dans Victoria. On se rappelle un instant West Ham, mais bon, ça fait partie du passé, maintenant, c'est étiqueté et rangé, et déjà on regarde le tableau des trains au départ. Harris sait ce que nous allons faire, son plan est de prendre un train pour Peckham Rye. L'idée, c'est d'éviter New Cross et South Bermondsey, où vont débarquer la plupart de nos supporters. Si tout se passe comme prévu, on pourra patrouiller à Millwall sans escorte, pendant que les flics se concentreront sur un autre endroit. Ils vont faire leur devoir, en rangs serrés, tandis que nous nous baladerons tranquillement, hors de vue, à la recherche d'une bonne rigolade.

La foule a grossi à présent, nous sommes bien trois cents. Pas mal de muscle, les plus âgés surtout, et quelques mecs malsains qui ont du mal à contenir leur besoin de cogner. N'importe quelle bande a besoin de ces cinglés-là, pour un grand match. Une vingtaine ou une trentaine de barges de ce genre, ça fait du dégât, qu'on les aime ou non, et on se marre en repensant à Pete Watts qui était passé par la vitre d'un pub de Millwall, il y a quinze ans de ça, encore une page de l'histoire de Chelsea, et s'était fait taillader la jambe avant que les flics ne s'amènent et ne l'embarquent. Ça lui avait coûté cinquante livres, cette plaisanterie.

Nous voilà dans le métro, on sait que les autres passagers ont la trouille, mais ça ne nous intéresse pas, on garde nos sentiments pour Millwall, on ne veut pas d'ennuis, et surtout pas de ces comportements infantiles de hooligans qui balancent des ampoules sur le quai et tripotent les secrétaires. Millwall, c'est un quartier de Londres où le temps s'est arrêté, même s'ils ont un stade flambant neuf. Les rues, les gens n'ont pas changé, Cold Blow Lane a toujours été un méchant

repaire de cinglés, et le New Den, avec son côté nickel, cache toujours les mêmes gueules qui attendent patiemment dans l'ombre.

Cette époque des émeutes quotidiennes à Millwall, cela fait partie du passé, mais le pied qu'on prend là, dans la rue, ça a toujours existé, depuis des années, à l'écart des journalistes, des photographes. Que peuvent faire les flics ? Installer des caméras sur chaque toit de chaque maison de chaque rue de chaque ville, dans l'espoir d'avoir un enregistrement de la dernière bataille en date ? Aucun intérêt. Ça reviendrait trop cher, et ils n'ont de motivation pour bouger leur cul que quand ça arrive aux yeux du public. Ils tuent une mouche morte d'un grand coup de tapette, et les tabloïds se font l'écho de l'indignation populaire.

Les portières se referment, on quitte Victoria et ce Disneyland de plastique qui s'appelle le West End. On traverse Londres, avec ses immeubles de granit pleins de secrets officiels et de financiers, de trafiquants d'armes et de barons de la drogue intouchables. Les parois de verre des immeubles de bureaux reflètent la lumière et les autres immeubles de bureaux, sans vie, pleins de stratégies publicitaires, et le fleuve est superbe à voir à cette heure-là, et Londres est une ville dure, que seules ses lumières empêchent d'exploser. Le convoi prend peu à peu de la vitesse, le train se balance doucement, avec des éclairs électriques qui jaillissent des rails, et on sent que tout cela pourrait s'arrêter en une seconde, à n'importe quel moment. Les vitres sont saturées de visages reflétés, et bientôt on traverse Brixton, Denmark Hill. On voyage en silence. Coupez toutes les lumières de Londres, et la ville sauterait. Ils sont obligés de garder les veilleuses allumées, quel que soit le coût. Débranchez la prise, ne fût-ce que quelques minutes, et il ne resterait rien de cette ville.

Harris prend la parole, avec sa mesure habituelle, il donne des consignes, il nous met en garde. Sa réputation n'a pas souffert de l'histoire de Newcastle, ce n'était pas sa faute, il n'y pouvait rien, mais il faut qu'il joue son rôle, parce que le moment est important, l'urgence nous tient, nous sommes prêts à tout exploser. Trop de frustration, ces dernières semaines, avec les flics qui fourraient leur nez partout, qui faisaient leur boulot, quoi, et qui cassaient nos plans. Ce soir, c'est vital. Essentiel, pour notre confiance en soi. On doit être des sortes de camés, d'une certaine façon. Des camés à la recherche de leur dose de baston. La différence, c'est que nous, on ne choisit pas la facilité, on ne reste pas vautrés dans notre merde, à délirer et à faire peur aux voisins. On y va, on monte au front. C'est un trip naturel. Notre dope, c'est l'adrénaline.

Le train s'arrête à Peckham, et on débarque sur le quai. Queen's Road est plus près du stade, mais ça veut dire qu'on devrait traîner dans le coin en attendant l'occasion, et qu'en un coup de fil

malheureux, on se retrouverait avec une escorte sur le dos. Ici, ça a l'air tranquille, pas un flic à l'horizon. On se sent à l'abri, jusqu'à ce qu'un connard pique la petite monnaie du contrôleur. Le mec est un Paki, un truc comme ça, il tremble un peu, visiblement il chie dans son froc. On ne peut pas le lui reprocher. Mais Harris hurle au connard de lui rendre son pognon, et l'employé des chemins de fer britanniques semble soulagé. Il ne veut pas d'emmerdes, il gagne sa croûte, c'est tout, et Harris intervient comme une espèce de Robin des Bois, ce qui nous fait marrer intérieurement, car on sait bien qu'il n'en a rien à secouer.

Pour le moment, on garde les mains blanches. Les petits larcins, le vandalisme, c'est bon pour les branleurs, et Harris n'a pas envie que le contrôleur file au téléphone. C'est même la dernière chose qu'on souhaite. On sort en vitesse de la gare, et nous voilà libres, on se répand dans la rue, on est fin prêts, la tension monte au fur et à mesure que la gare s'éloigne, on traverse sans faire gaffe aux feux, un flot d'énergie nous aveugle, on est sur leur terrain, on envahit leur terrain maintenant, et ces connards doivent bien être quelque part, ils ont dû envoyer des éclaireurs avec leurs téléphones portables serrés dans leurs petits poings, prêts à passer un bref coup de fil au standard des Bushwackers.

On se dirige vers le stade, matant au passage les types seuls, aux aguets, vibrants d'excitation. Si ça pète, ce ne sera pas dans deux heures. C'est une question de minutes. C'est incroyable, cette sensation de débarquer comme ça dans un endroit, en sachant qu'il y a une autre bande pas loin, qui te cherche aussi, et le fait que ce soit Millwall rend les choses carrément fantastiques. On ne peut pas rêver mieux. Millwall et West Ham. On est tous ensemble, tous unis, on se dit que les mecs de Millwall sont des cinglés, mais nous aussi nous sommes des cinglés, comme nous étions cinglés avec West Ham, à Victoria, mais tout ça, c'est une question d'orgueil, de respect de soi. On bloque la circulation, on envahit la rue, on envahit tout, on prend le pouvoir. La puissance, pure. On est sur le territoire de Millwall, et c'est à eux de nous arrêter, sinon ils ne pourront plus garder la tête haute jusqu'à la prochaine rencontre entre les deux équipes, quand ce sera leur tour d'essayer de nous baiser.

On prend des libertés chez eux, mais ils sont malins, ces cons, on ne peut pas leur refuser ça, comme la fois où ils avaient abattu un arbre pour bloquer les cars de Leeds qui rentraient dans le Yorkshire, ou cette autre fois où ils s'étaient regroupés à deux mille contre West Ham. Ça demande de l'organisation, des trucs comme ça. La tension monte encore. On est à la fois nerveux et gonflés à bloc. Il faut contrôler nos nerfs, d'une manière ou d'une autre, il faut que la tension joue pour nous. C'est autant de violence en plus, autant de

détermination. Quand ça va péter, on va devoir se montrer terribles, si on veut survivre. On est prêts à plonger, mais quand tu te balades dans le sud-est de Londres, tu as intérêt à ne pas te faire virer par-dessus bord, parce que c'est carrément les grandes profondeurs. C'est comme d'être à l'extrémité du monde, sur le bateau de Christophe Colomb, en train de lutter contre la marée. Si tu perds ton élan, tu es foutu.

Toujours pas un flic en vue, juste les gens du quartier, et des salles de jeux avec leurs lumières éblouissantes. Chaque pub devant lequel on passe est une bombe potentielle. Les gars de Millwall se terrent quelque part, ils nous attendent, ils nous cherchent, nous pistent, comme nous, ils jouent au chat et à la souris, à cache-cache avec nous, dans des rues qu'ils connaissent comme le fond de leur poche. Ça leur donne un bel avantage, parce que tu pourrais te perdre pendant des jours, au milieu des immeubles, des maisons, des cours à l'abandon. Pas une ombre de couleur, de la brique, partout la même, des terrains vagues envahis par l'herbe, des rangées de murs croulants et de barbelés, des débris de verre et du métal rouillé, des baraques récentes, moches, tristes, qui me rappellent Bethnal Green. Ça fait marrer, de penser à leur putain de stade flambant neuf, posé au milieu de toute cette merde. Ça fait aussi réfléchir à ce que sont les priorités, dans une décharge comme ça. Aux feux, on prend à droite, de plus en plus provocants parce que remontés à fond, prêts à exploser, et Harris doit crier à quelques mecs de baisser d'un ton. De se calmer, de se reprendre. Il faut encore tenir le coup un petit moment.

On entend la foule qui chante, du côté du stade, au loin, dans l'ombre. On a laissé la gare derrière nous, le brouillard qui monte du fleuve s'effiloche sur les décombres des maisons, envahit les appartements désertés comme un poison glacé, livide. Carrément surnaturel, ce coin. Hanté par les fantômes des dockers en casquette plate, qui ont pris des bombes sur la gueule et qu'on a laissés pourrir sous les ruines de Londres. On parle souvent de jungle urbaine, eh bien, c'est exactement ça, ici, c'est l'expression juste, un putain d'univers de cauchemar, sans la moindre vie, même si on sait que, une fois Millwall en face de nous, il y aura un sacré changement de décor, qu'ils vont surgir d'un seul coup des maisons en ruines et, une fois le boulot terminé, disparaître à nouveau dans leurs trous, comme s'ils n'avaient jamais existé. Le brouillard dérive entre les immeubles, se glisse dans les escaliers, par les balcons béants, c'est le coupe-gorge idéal, le lieu rêvé pour se faire quelques shillings en lardant une petite grand-mère sans le sou, le royaume de ces pourris de nègres. L'air est froid, vicieux, seule la chaleur que dégage notre énergie nous empêche de grelotter. Londres est en loques aujourd'hui, pleine de retraités silencieux et de sinistres violeurs, passé et présent mêlés, comme un

crachat dans le caniveau.

On tourne encore à un coin, et tout d'un coup les voilà. Millwall, droit devant. Ils doivent être cinq cents, facile, ils ont l'avantage du nombre, ces connards, et on risque la branlée. Mais il y a pas mal de mômes dans le tas, même s'il y a aussi quelques nègres, parce qu'ils en trimbalent tout le temps avec eux. Ils sont regroupés sur un terrain vague que le conseil municipal doit qualifier de jardin public, coincé entre deux immeubles de béton, et ils commencent à avancer lentement vers nous. Ils débarquent peut-être du New Den, ou alors ils nous attendaient là, hors de vue, ils attendaient le bon moment. Le temps s'arrête, le temps ne veut plus rien dire, on se met à hurler l'hymne de Chelsea, tandis que les briques commencent de pleuvoir, et les bouteilles aussi, lancées par des gamins depuis les balcons des appartements, au-dessus de nous.

Millwall accélère l'allure à présent, ils se mettent en marche et on sent leur haine qui vient vers nous, comme s'ils étouffaient, quelque chose comme ça, ils sont complètement remontés, et tu peux comprendre ces mecs-là en même temps, coincés dans leur taudis pourri, mais on est forts, à nous tous, et nous, c'est Chelsea, et c'est ce qu'on voulait, marquer quelques points à nous, leur montrer ce qu'on a dans le bide, leur faire savoir qu'on est tous là, et du coup, on ne sent plus la haine de Millwall, parce que la nôtre nous suffit.

On leur rebalance les briques, et on fonce, dans un rugissement qui nous fait péter tous les boulons, on se rue sur eux, nos oreilles bourdonnent, c'est la guerre, coude à coude, la guerre pour notre dignité, pour celle de nos potes, les premiers pains, les premiers coups de latte, les deux bandes se jetant l'une sur l'autre. On est là, bien présents, dans ce bidonville qu'on appelle Peckham, New Cross, Deptford, quoi que nous soyons, d'où que nous venions, et les coups de pied et de poing volent, pire que dans un asile devenu fou, puis des brèches apparaissent, comme toujours, entre les deux bandes, un fracas de verre brisé, deux mecs qui tombent sur le bitume, et on leur saute dessus, ils se font instantanément rouer de coups, il y a un pauvre con qui se réveillera avec un méchant mal de tête, demain matin.

Pas le temps d'avoir peur, il y a là six ou sept mecs plus âgés qui s'amènent de derrière la foule, des gars qui ont passé la quarantaine, de vrais bagarreurs, ceux-là, avec leurs vestes d'ouvriers, leur gueule couturée, leur peau vérolée, les cheveux coupés n'importe comment, et des yeux morts, on voit leurs yeux morts même dans la pénombre de la rue, mais ils se prennent des briques dans la tronche, se font démolir comme les copains. Un des gars, tout seul, se débat pendant que tout le monde lui grouille autour, se battant pour le lattrer, histoire de dépenser un peu de cette énergie accumulée, et les mecs menacent

de le fendre en deux, de le renvoyer à sa famille et à ses amis dans une caisse en sapin. Mais Millwall ne perd pas de temps, et des copains le ramènent, inconscient, en le traînant sur le bitume, et la pression monte encore d'un cran, Millwall devient cinglé, Chelsea devient cinglé.

On se tient, mais ces connards sont trop nombreux pour qu'on puisse les chasser ou les démolir comme ça, les bastons se déclenchent derrière, devant, dans un jardin d'enfants maintenant, et les bouteilles se fracassent sur le portique. Un jour, on rigolera en y repensant, en revoyant les balançoires qui se baladent dans tous les sens, et ce pauvre môme qui essaie de s'échapper par le toboggan, et ne cesse de se faire rattraper par deux gars plus âgés qui lui cognent la tête sur le montant, des gars de Chelsea, ils veulent absolument laisser une trace dans le métal, une trace avec les dents du môme. C'est dingue de bastonner dans un jardin d'enfants, et ça promet d'être sérieusement marrant quand on y repensera plus tard, quand on évoquera notre virée à Millwall. L'enfance baisée par des gars adultes qui devraient être un peu plus futés.

Cela dit, des mecs de Millwall arrivent sans cesse, comme des fournis soldats qui sortiraient du bitume, par flots, selon des angles précis, de derrière les tas d'ordures. La baston se déplace lentement vers le stade, et les maisons, les immeubles se réveillent autour de nous, on voit des vieux qui se penchent aux fenêtres, qui encouragent Millwall. Des voix dures qui résonnent sur le ciment, prisonnières de leur cellule, avec la télé pour toute compagnie, qui lâchent leur haine contre les quartiers est. Dans le jardin d'enfants, le manège tourne sans arrêt, chargé d'un jeune gars inconscient, plié en deux sur la rambarde. On dirait une photo de la guerre. Millwall, ou Chelsea, on ne sait pas, personne ne sait plus de quel côté il était, ni comment il s'appelle. Et qu'est-ce qu'on en a à foutre, bordel, qu'est-ce que ça change ? Parce que voilà, le fossé des générations est rebouché, entre les balançoires, les toboggans, et des vieux, un pied déjà dans la tombe, qui acclament des jeunes gens pleins de vigueur.

La bataille devient confuse à présent, Chelsea et Millwall se confondent. Le bruit attire des gens depuis le stade, mais toujours aucun flic en vue. C'est carrément le paradis, même s'il a plutôt des allures d'enfer, avec les loupiotes minables qui éclairent la rue, et le brouillard sale qui transforme tout. Autour de nous, on sent la rage, la haine qui soulèvent les gens du quartier, les font sortir de leurs trous. Leur royaume est en danger, et la colère se transmet de génération en génération, les bonnes femmes se mettent à gueuler aux balcons, comme les vieux, d'une voix suraiguë, on dirait des chats qui se battent tard dans la nuit, ou des bébés qui hurlent, un son qui fait mal au bide, et l'air se fige comme du lait caillé sous les ordures qui leur

sortent de la bouche.

Les choses empirent. On jette un regard plus loin dans la rue. Quelques-uns de nos gars sont en train de se faire massacrer, et on ne peut plus rien pour les aider. Il n'y a pas de pitié, ce n'est pas une vente de charité, et on se crie les uns aux autres de rester groupés. On jouit de chaque seconde de la baston. Harris pète les plombs, il tire son couteau de chasse, treize centimètres de lame d'acier au bout d'une poignée de bois sombre, et l'image se fixe dans mon esprit, le temps se fige, une seconde, avant de s'emballer de nouveau, je ne savais pas qu'il était outillé, et son bras file droit vers une gueule de Millwall, il la tranche, je vois la gueule du gars, hébété, en état de choc, il a une méchante entaille au travers de la joue, de la mâchoire jusqu'au coin de l'œil, et ses potes le maintiennent, tandis qu'il titube.

Millwall est partout à la fois. Ils ont dû nous attendre en masse, plus bas dans la rue. Ils sont déchaînés, ils nous tombent dessus comme des malades, assoiffés de sang, avides de nous tuer à coups de pied, et les briques et les bouteilles ne cessent de nous pleuvoir sur la tronche, mais d'où, on n'en sait foutre rien, à moins que les retraités, à leur balcon, ne soient en train de démanteler leur appart. On ne voit pas ce qui se passe au-dessus, parce qu'on se concentre sur la castagne, là, à cinquante centimètres, et nos oreilles sont brûlantes, c'est le vacarme, c'est le bordel, l'écho sourd, amorti, des coups de poing et de pied, et une barre de fer, quelque chose comme ça, qui vient me cueillir en pleine tempe.

Soudain je suis seul. Isolé. La gueule collée au bitume, en train de bouffer de la merde de chien, le front dans une flaque. Les paumes écorchées. Je me redresse, je m'appuie à un mur. L'odeur de la brique pourrie et du macadam mouillé. Ils entraînent la baston plus loin dans la rue, ils ont la force du nombre. Ils vont vers le stade. Ils vont voir la rencontre Millwall-Chelsea. C'est un match de foot. Du sport, juste du sport. Ce devrait être une belle partie, les deux équipes ont de fameux attaquants. Mais je ne pense pas que j'y arriverai, parce que les coups de latte commencent à me tomber dessus, il y a tout un groupe de mecs autour de moi qui me tapent en essayant de faire un maximum de dégâts, et mon corps devient insensible sous les coups, je sens les vaisseaux qui pètent. Ça rebondit sur mon crâne, sur mes épaules, le long de ma colonne vertébrale, et ils se bousculent pour m'atteindre, c'est ma seule chance, parce qu'ils se gênent les uns les autres, et c'est des coups dans les couilles maintenant, et je me roule en boule pour me protéger autant que possible.

Comme un bruit de sirène autour de moi, et la plupart des gars filent plus loin, emportant avec eux ce rugissement profond d'où me parviennent quelques mots bien distincts à présent, des conneries, de la haine, connard d'enculé de Chelsea, connard d'enculé, connard

d'enculé de Chelsea, connard d'enculé, connard d'enculé, connard d'enculé, et les mêmes ralentissent un peu, histoire de mieux viser, de mieux placer leurs coups, ils sont moins nombreux mais ce sont les plus vicieux, les plus acharnés qui restent là pour m'achever, sans doute des branleurs qui n'ont même pas leur premier poil au cul. Les secondes se transforment en minutes, et je ne songe pas à me redresser, à m'enfuir, parce que je n'y arriverai jamais, je ne ferais que m'exposer, leur présenter ma gueule et mes couilles, et toute issue est impossible, inutile d'y penser, je dois juste encaisser la punition comme un homme, comme on m'a appris à le faire à l'école, à la maison, rends les coups, frappe plus fort qu'eux, ne pleure pas, ne mens pas, tiens-toi, sois un homme, fais preuve d'un peu d'orgueil, de respect de soi, il n'y a pas de fin heureuse, avec la violence.

Je ne m'en sortirai pas, et je veux crier, mais rien ne sort. J'ai la gorge bousillée, les cordes vocales dures comme du bois. J'ai la trouille, comme jamais encore je n'avais eu la trouille, je comprends que je suis seul contre tout le sud-est de Londres, c'est à dire dix connards au maximum, je suppose, qui sont en train de m'incruster dans le bitume, d'essayer de me faire passer dans la bouche d'égout, de force. Ils n'arrêtent pas. Envie de dégueuler. Je vais crever, j'ai l'impression que je vais crever. Je me chie dessus, la panique commence à monter. La panique totale, aveugle, qui me prend aux tripes, tandis que les coups continuent de rebondir sur mon crâne, mon dos, même mes couilles, comme je roule sur moi-même, leur offrant une ouverture. J'ai un goût dégueulasse dans la bouche, j'essaie de reprendre la position de l'œuf. De protéger mes couilles. De rentrer la tête dans les épaules. Mais les coups m'écrasent la nuque, la colonne vertébrale, et je me vois dans un fauteuil roulant, je me vois dans un cercueil qui glisse dans la fournaise où je paierai pour mes péchés, je vois mon corps qui fond comme un pantin de cire dont on aurait définitivement coupé les cordes.

Mais où sont les autres, bordel ? Où sont passés mes potes ? Pourquoi ces connards ne viennent-ils pas à mon aide ? Je ne devrais pas me retrouver tout seul comme ça. Ça ne devrait pas si mal tourner. Le foot, c'est un peu de baston en passant, quelques bleus sur la gueule, et c'est tout. Rien de très méchant. Une bagarre vite fait, des injures. Ils m'ont laissé me battre seul. Je commence à perdre les pédales, à me barrer dans une espèce d'univers de camé, les pensées jaillissent et se mettent à dériver, à flotter, et je sens les coups qui tombent, mais plus la douleur, je suis complètement engourdi, insensibilisé, comme si j'étais bourré, un truc comme ça. Et je conserve ma dignité malgré tout, une voix étouffée, quelque part dans ma tête, me dit qu'on a fait du bon boulot. On peut être fiers de notre cran, d'avoir tenu tête à Millwall, de ne pas s'être dégonflés devant la

supériorité du nombre. Si je m'en sors, je pourrai garder la tête haute, mais là, je ne sens plus mes jambes, j'ai mal au crâne. Ça suffit. Des sirènes. Merci mon dieu.

Liquidator

L'équipe de la rédaction était réunie, prête à s'attaquer au programme du soir. Il y avait un gros travail de planification à faire pour le prochain numéro, et une fois le contenu décidé, il ne resterait pas beaucoup de temps pour écrire, préparer, maquetter et envoyer le tout à l'imprimerie. S'ils manquaient leur créneau, cela voudrait dire deux semaines d'attente, et en quinze jours, il pouvait se passer beaucoup de choses. C'était toute la différence entre une opération bien gérée, en prise directe avec l'air du temps, et un travail bâclé par des fumistes à la traîne de leurs contemporains.

Le rédacteur en chef entra, portant un plateau de bois chargé des chopes de café fumant. Maxwell était un grand type costaud, avec une mauvaise coupe de cheveux et des joues de bébé. Il avait des sourcils broussailleux, et une bouche dure. Il posa le plateau sur la table, et les rédacteurs se servirent. Maxwell s'installa posément dans le fauteuil directorial, et prit son bloc-notes, du papier et un stylo, qui avaient été mis de côté dans la ruée vers le café. Maxwell était un collaborateur parmi les autres, et ne tenait pas à ce que ses collègues pensent qu'il se foutait d'eux. Il y avait un gâteau au chocolat et des biscuits, pour ceux qui auraient un petit creux. Maxwell s'était déjà servi une bonne part de gâteau qu'il entama largement, puis il se pencha et ajouta trois cuillerées de sucre dans son café. Il touilla, contemplant le tourbillon dans la tasse.

« Le numéro deux s'est bien vendu, déclara Vince, nouveau venu dans l'équipe. Deux mille exemplaires, ça fait pas mal de magazines à placer, en deux mois. Vous avez dû être si occupés à les fourguer que je me demande comment vous avez pu voir le moindre match. »

C'est son jeune frère Chris qui l'avait présenté, et ils avaient tous trouvé intrigant ce personnage qui venait de passer deux ans en Asie avant de filer en Australie, où il avait travaillé dans les chemins de fer. Il était un peu plus âgé que les autres, et possédait une bonne connaissance de l'histoire de Chelsea. Il avait le projet de retourner en Australie, à un moment ou un autre, et ce ne serait donc pas une collaboration à long terme, mais plus ils trouvaient de gens à intéresser au magazine, mieux c'était. Le rédacteur en chef avait passé en revue le courrier, avant que les autres n'arrivent.

« On commence à prendre de la vitesse, dit Maxwell, ainsi surnommé en hommage à un certain Robert, légèrement plus célèbre. Pour le numéro deux, nous avons doublé le tirage, et tout vendu. À ce rythme-là, nous n'allons pas tarder à concurrencer les autres fanzines

de Chelsea. Nous avons reçu deux fois plus de lettres que pour le numéro un, et il reste deux jours encore avant l'heure limite. On nous a aussi envoyé trois articles assez intéressants : un sur le jumelage Rangers-Chelsea, un sur le manque de discernement des dirigeants actuels, et un sur le club en général. »

Sans exception avait vu le jour dans le sillage d'autres revues consacrées à Chelsea, des titres plus établis comme *L'Indépendant de Chelsea* ou *Carton rouge*. Il n'y avait pas là en vérité de concurrence féroce, malgré les commentaires du rédacteur en chef, mais plutôt un esprit d'émulation, du genre s'ils-peuvent-le-faire-pourquoi-pas-nous ? Maxwell était le premier à apprécier la volonté de *L'Indépendant* de laisser les spectateurs-lecteurs donner leur avis sur la manière dont on gérait leur club. D'ailleurs, il avait la collection complète posée à côté de ses propres dossiers. Comme beaucoup, il pensait fermement qu'un club était la propriété de ses supporters, parce que les joueurs, les dirigeants et les divers collaborateurs allaient et venaient au fil des années, tandis que les fans, les vrais de vrais, demeuraient fidèles de l'enfance à la retraite. C'est lui-même qui avait trouvé le titre du magazine, et il n'en était pas peu fier. Il venait du jargon propre au club, lors de la vente des billets. Pour pouvoir se procurer un billet pour les matches importants, il fallait souvent remplir toute une somme de conditions, et les mots SANS EXCEPTION étaient inscrits au bas de la liste, afin d'éviter les discussions. L'équipe trouvait que cela résumait parfaitement l'attitude de Chelsea.

Tout comme les frères Matthews, Tony Williamson et Jeff Miller faisaient largement honneur au café, aux gâteaux et aux biscuits. Tous deux étaient des amis de longue date de Maxwell. Ce petit noyau avait bien sûr été influencé par *Samedi soir*, et leur conception socialo-anarchisante de l'existence impliquait qu'ils appréciaient la valeur de fanzines comme *L'Indépendant*, qui reflétait l'acceptation naturelle, populaire, des joueurs noirs dans les équipes anglaises. Tous trois avaient assisté au match Crystal Palace contre Chelsea, au début des années quatre-vingt, quand Paul Canoville s'était vu hué par une bonne partie des supporters de Chelsea, en arrivant comme remplaçant. L'apparition d'un visage noir dans l'équipe de première division de Chelsea avait choqué pas mal de gens, et beaucoup avaient quitté le stade ; ils en avaient longuement discuté tous les trois, après, au pub.

Maxwell, pour sa part, prétendait que ce n'était qu'une réaction de surprise, que bientôt Canoville aurait gagné l'amitié de la plupart des supporters, et que son talent sur le terrain et deux ou trois buts essentiels mettraient vite fin à ces excès. Et depuis lors, nombre de joueurs noirs étaient devenus les chouchous du grand public. La rédaction pensait que les footeux, plus que toute autre tranche de la

société, à part peut-être les fans de musique populaire, avaient accepté l'évolution, la transformation des classes populaires britanniques. Et ceci sans l'aide des groupements d'intérêts, qui étaient sûrs à présent de pouvoir s'impliquer dans l'univers footballistique, suivant la politique des médias inspirée des classes moyennes qui ne considéraient plus ce sport comme réservé aux hommes de Neanderthal ; ils avaient sauté dans le train en marche avec dix ans de retard. Maxwell, Tony et Jeff étaient d'accord pour dire que c'était à des gens comme les fondateurs de *L'Indépendant de Chelsea* que revenait le mérite, et non aux professionnels des médias, qui n'avaient vu là qu'une bonne opportunité pour leur carrière.

« Pourquoi ne pas insérer une bande dessinée ? suggéra Vince, passant à autre chose. Je suis prêt à la réaliser. Le personnage, ce serait Liquidator, comme dans la chanson. Un gars méchant, mais avec un sens de la justice à la Robin des Bois, qui irait rétablir le bon droit à Chelsea, et dans le foot en général.

— On a besoin d'images, renchérit Chris. Pour l'instant, on a essentiellement du texte et quelques photos de journal retouchées, qui ne passent jamais trop bien, et des controverses sur la sélection de l'équipe ou la politique du club. Il faut qu'on allège un peu tout ça, sans perdre le côté pointu. Après tout, deux mille lecteurs heureux ne peuvent pas avoir entièrement tort. »

Maxwell hocha la tête, s'extirpa de son fauteuil et alla pisser. Il laissa la porte entrouverte, afin d'entendre ce que les autres pensaient de cette idée. Si Vince savait se servir d'un crayon, pourquoi pas ? Il prenait soin de pisser sur les parois de la cuvette, sans toucher l'eau. L'équipe de la rédaction semblait enthousiasmée. Ils échangeaient des idées, riaient en imaginant Liquidator en pleine action. On pourrait peut-être faire quelque chose sur Dean Saunders. Liquidator pourrait emmener Paul Elliot avec lui en mission. Maxwell se secoua, se lava les mains. Il s'observa dans le miroir, et vit un mec affreux, qui n'avait pas approché une femme depuis cinq mois.

Du coup, il se sentit dans la peau d'un vrai patron de presse, d'un professionnel, ou d'un de ces journalistes qui travaillaient pour les feuilles de choux à scandale, ou les magazines de foot les plus merdiques. La lie de la terre, irrécupérables pour certains d'entre eux. Il était plutôt heureux de sa situation, de devoir conduire un camion de livraison pour porter lui-même les épreuves de *Sans exception* à l'imprimeur qu'ils avaient trouvé à Crystal Palace. Ils utilisaient des plaques bon marché afin de réduire les frais, et le directeur de l'imprimerie ressemblait même un peu à Dave Webb, ce qui faisait plus dix points. C'était parfait comme passe-temps, mais jamais il n'en ferait un métier. Si Maxwell possédait une qualité, c'était l'honnêteté. Il se détourna du miroir, dégouté.

Pendant ce temps, Vince s'employait à donner vie à sa créature. Liquidator serait un mec, un vrai, il n'était pas question de faire de lui une de ces célébrités télévisuelles qui n'arrêtaient pas de parler foot mais qui, soumises à des questions plus précises, s'avéraient finalement ne pas tant s'y connaître, et trouvaient des échappatoires. Liquidator aurait un aspect semi-agressif, et irait droit au cœur des choses. Peut-être serait-il mi-homme mi-robot. Il ignorerait ce qu'est un procès, un jury, et sa sanction serait instantanée et définitive. Vince tenta de mettre au point un scénario qui partirait de l'hypocrisie des hommes politiques et des dirigeants du foot pour rejoindre la folie financière que ce sport avait instituée. Il cherchait sans cesse une approche plus large, le foot considéré comme un microcosme de la société.

« Je pense qu'une histoire tournant autour des prix pratiqués serait bien accueillie, dit Tony. Tous les gens à qui j'en parle ont l'impression de se faire arnaquer, quel que soit le club qu'ils soutiennent. On va arriver au point de rupture, ils vont laisser tomber. »

Jeff était moins catégorique quant à cela. Il tenta de convaincre les autres que, sans pour autant approuver les hausses excessives des prix, si les équipes anglaises voulaient pouvoir se mesurer aux grandes équipes européennes, aux clubs italiens et espagnols, soutenus par des entreprises, et qui semblaient investir et gagner des fortunes dans des stades contenant facilement cent mille personnes, il fallait bien trouver de l'argent. Sinon, il en résulterait un drainage de tous les talents vers Milan ou Barcelone, et qu'adviendrait-il du football anglais ? Les meilleurs joueurs iraient naturellement là où se trouvait l'argent et, pour être honnête, lequel d'entre eux refuserait l'occasion d'aller vivre en Italie et de gagner vingt mille livres par semaine ? Les autres hochèrent la tête, faisant aussitôt valoir que, pour Chelsea, l'argument du départ des grands talents ne tenait pas la route. Ni les Italiens ni les Espagnols n'engageraient un seul de leurs joueurs.

Maxwell trouvait que les salaires des joueurs étaient quelque chose d'écœurant. Comment pouvait-on justifier des sommes de dix mille livres hebdomadaires, et même au-delà ? Vince approuvait, même si les gars n'allaient évidemment pas refuser. Mais c'était là un sujet qui demandait préparation, et Liquidator aurait bien affaire à deux joueurs-vedettes de Tottenham et à leur agent, mais, dans un premier temps, il allait régler de vieilles dettes en rendant visite à Mrs. Thatcher et à Mr. Moynihan. Vince laissait le scénario se développer tout seul, il voyait déjà les dessins qu'il créerait, et la chaleur de la vengeance l'envahissait, tandis qu'il pensait aux cartes d'identité et aux places hors de prix, dans les stades entièrement équipés de sièges.

Liquidator était en route pour Dulwich, au sud. Il avait pris le train

sans billet et, armé d'un marqueur, s'employait à couvrir de graffitis les parois du compartiment. Il avait appris que Maggie venait de rentrer à la maison après son dernier tour du monde, et elle devait probablement souffrir du décalage horaire. Connaissant son adresse, il trouvait bientôt la maison et escaladait la clôture, au fond du jardin. Puis il cassait une vitre et se retrouvait promptement dans la place. Denis était vautré sur le canapé, ivre mort, une bouteille de Champagne vide renversée sur le sol. Liquidator poursuivait sa progression. Thatcher, elle, dormait profondément à l'étage. La maison était richement ornée, et des objets décoratifs provenant de la terre entière étaient stratégiquement disposés dans les pièces. Vince se révélait impressionné par le goût de la Dame de Fer en matière d'art, mais Liquidator lui disait de ne pas se montrer aussi niais, qu'ils étaient en mission. Il ajoutait, devant un Vince soumis, que c'étaient probablement des copies, les originaux demeurant sous clef dans un coffre. Maggie devait garder ses merveilles en prévision d'un éventuel coup dur.

Liquidator avait fière allure. Vince visualisait déjà, précisément, le visage et les expressions de son assassin. Il songea un instant à faire quelque chose de ses yeux, en les doublant de volume, ou en les emplissant d'images reflétées, puis décida que le super-héros du CFC aurait simplement l'air d'un gland. De toute manière, c'était trop difficile. Il ne savait pas encore comment il allait s'en tirer, avec un stylo à la main. Liquidator s'habillait simplement, un jean, des baskets, une veste noire. Il portait les cheveux courts, mais pas rasés. Tout ce qu'il lui restait à faire, c'était à traduire sur papier le prototype qu'il avait en tête. Et c'était ça le plus dur.

Liquidator gravissait l'escalier et se penchait sur l'ex-Premier ministre, la femme dont Vince soupçonnait qu'elle aurait été reine, si la reine avait autorisé une telle incongruité constitutionnelle. Elle se révélait chauve, et une perruque était posée sur la table de chevet. La Dame de Fer vieillissait. À présent que Liquidator se trouvait en position de force, Vince ne savait plus que faire. L'assassinat ou la torture pourraient choquer les lecteurs qui possédaient un respect induit du beau sexe, pour ne pas parler du grand âge, et il opta donc pour un tatouage. Après l'avoir chloroformée, Liquidator ornait donc le bras droit de la Dame de Fer de l'écusson du club. La prochaine fois qu'elle échangerait une poignée de main avec un quelconque dignitaire, la caméra ne manquerait pas de montrer, bien en vue, le lion de Chelsea enveloppé dans l'Union Jack. En y réfléchissant, le drapeau n'était sans doute pas une si bonne idée, car il ne ferait qu'ajouter à la mystique nationaliste. En sortant, Liquidator dévalisait le bar de Denis.

Le scénario n'était pas assez solide, Vince s'en rendait bien compte.

Les lecteurs exigeraient plus d'action, si le héros devait se montrer à la hauteur de son nom. C'était ainsi, à présent. Il fallait que tout soit tranché, le bien et le mal parfaitement sériés, sans aucun lien entre eux. Ensuite, ce serait le tour de Moynihan. Il s'en tirerait peut-être mieux avec lui. Moynihan travaillait comme crieur de journaux à Subiton, et Vince choisit d'en faire un pantin. Une fois bu le contenu du bar des Thatcher, et s'étant remis de la gueule de bois qui avait suivi, Liquidator coinçait Moynihan et, ayant de nouveau fait appel au chloroforme, l'enfermait dans une valise. Il gardait l'ex-parlementaire au frais jusqu'à la rencontre Millwall-Chelsea, qui venait d'avoir lieu. Puis il filait dans le sud-est de la ville, avec la valise, et au moment précis où les deux bandes rivales allaient se jeter l'une sur l'autre, il brandissait Moynihan et, dans un élan frénétique de fraternité sociale face à l'ennemi commun, celles-ci unissaient leurs forces et le réduisaient en charpie.

Maxwell réapparut et reprit sa place. Il avait, en toute légitimité, le sentiment d'être un grand homme de presse, et ne disait-on pas qu'un grand garçon avait le droit de faire ce que bon lui semblait ? Posséder ce pouvoir-là, le pouvoir d'influencer des élections démocratiques, de décider d'avance qui gagnera, de former l'opinion de millions de gens sur toute la planète... Qu'allait faire Rupert Murdoch, à présent ? Il n'était en fonctions que pour un an, puis sa place reviendrait à Tony ou à Jeff. Ils avaient instauré la démocratie, à *Sans exception*. Maxwell se racla la gorge. Il se préparait à prendre la parole, à faire quelque déclaration profonde, à stupéfier ses collaborateurs par sa pénétration d'esprit, son intuition éditoriale, mais bon, foutaises que tout cela, il ne s'agissait que d'un putain de magazine de foot, ils n'avaient pas pour but de renverser le gouvernement, ni rien de ce genre. Il avait soif, malgré le café.

« Est-ce quelqu'un n'a pas envie de faire un tour au pub, histoire de trouver l'inspiration ? On pourrait continuer la réunion là-bas. La pinte est correcte, au Harp, et ils ont même la chanson de "Liquidator", dans le juke-box. Personne n'a soif ? »

L'équipe de rédaction se leva. Tout le monde prit son manteau, et Maxwell éteignit. Tout baignait. Il allait pouvoir descendre une bonne pinte de Guinness.

Quelque chose de spécial

L'infirmière qui arrange mes oreillers sent la rose, un truc comme ça. Une fleur qu'on a liquéfiée, foutue en bouteille et vendue une petite fortune. Elle est pas mal. En plus, l'uniforme l'avantage bien. Non que je sois de ces mecs qui aiment baiser les nanas en uniforme simplement parce qu'elles portent le cachet de l'administration, mais ça lui donne un plus, à elle. Quelque chose de spécial. Les infirmières passent leur temps à aider des gars comme moi, et du coup, ça les rend plus femmes que les habituelles salopes que tu ramasses, que tu tringles et que tu ne revois plus jamais.

Cela dit, je me souviens d'une fois, à Chesterfield, où on rentrait d'un match dans le Nord. Je ne sais plus où, peut-être bien à Oldham. On avait échoué dans une boîte pleine de flics qui avaient fini leur service. J'étais bourré à l'alcool fort, j'avais passé le point de non-retour, et je m'assois à une table pour discuter avec une nana qui portait une jupe taille cinq ans, des bas en filet qui lui rentraient dans le cul et des talons à la Gary Glitter. Elle n'était pas vilaine, et je ne me débrouillais pas mal. Tout d'un coup, elle se penche et me dit qu'elle est flic. Et elle ajoute qu'elle adore faire partie des forces de l'ordre, parce que ça lui permet de regarder tranquillement l'eau passer sous les ponts, en sachant qu'elle peut baiser qui elle veut, quand elle veut et où elle veut.

Ça m'a sapé le moral. C'était une vraie chienne, je me préparais à une bonne séance de baise, et voilà qu'elle est intouchable. Mais je me suis remis en selle, et j'ai commencé à me dire que ce serait marrant de tringler un flic. Que ce serait génial de pouvoir raconter aux potes que j'ai niqué une femme policier. J'essayais de l'imaginer en uniforme, mais ça ne venait pas. Elle avait l'air de n'importe quel coup tirable un samedi soir. Et la voilà qui commence à délirer, en me disant qu'elle a des menottes planquées dans son sac à main, et que si quelqu'un commence à faire du barouf, elle lui saute dessus et lui file un coup de latte dans les couilles avant de le coffrer. Elle ajoute qu'elle n'a peur de personne, ce soir. Il y a dans la boîte un maximum de collègues pour la soutenir.

Moi, j'avais la tête qui tournait, et j'ai répondu en lui expliquant en détail combien je haïssais les flics. Le plaisir que j'aurais à en buter un. Par chance, la musique noyait mes paroles, et elle se contentait de sourire en roulant les yeux comme n'importe quelle nana en chaleur. Elle était aussi bourrée, donc rien de tout cela n'avait vraiment d'importance. Je me suis rendu compte de ce que je disais, et j'ai

baissé d'un ton, croyant que c'était toujours bon pour la nuit, mais elle a fini par me larguer. Dès qu'elle est partie, je suis allé trouver Mark et Rod, et on s'est tirés vite fait. Tailler une bavette avec un flic un samedi soir, c'est franchement le plan idéal. Bon, je suis prêt à prendre un verre avec n'importe qui ou presque, mais il y a des limites. Il faut avoir quelques principes.

L'infirmière me demande comment je me sens. Pas trop bien, j'en ai peur. Mais c'est ce qui arrive quand Millwall te tombe dessus. Je lui dis que je dois avoir une drôle de tronche, avec deux yeux au beurre noir, et des coupures et des écorchures partout. Tout mon corps me fait mal, de la tête aux pieds. Elle me répond que j'ai l'air plus abîmé que je ne le suis en réalité.

J'ai trois côtes cassées, une fracture de la pommette, et de sales contusions sur une bonne partie du corps, mais j'ai eu de la chance que ce ne soit pas pire. Elle ajoute qu'il y a vraiment des cinglés, dans le monde. Qu'elle ne comprend pas qu'une bande attaque quelqu'un tout simplement parce qu'il est supporter d'une autre équipe de football. Je hausse les épaules. Je morfle au moindre mouvement. Je dis que je ne comprends pas non plus. Ça n'a pas vraiment de sens. Elle ajoute que je dois probablement d'avoir la vie sauve aux policiers qui sont arrivés juste à temps.

« Il y a tant de gens qui souffrent ici, qui souffrent réellement, que quand je vois arriver un type saoul, avec du vomi partout sur ses vêtements et le crâne ouvert à la suite d'une bagarre, ça me met en colère plus qu'autre chose. Ils ont la santé, ils ont de l'argent dans les poches, et il faut qu'ils aillent se battre, comme ça, pour rien. »

Elle s'appelle Heather. Elle vient de l'ouest du pays. Je pense à Bristol City et aux Rovers. Le foot, toujours. Heather est une réplique de la Dame à la Lampe. Comme toutes les infirmières, j'imagine. C'est du pur romantisme, car il n'y a aucune gloire à vider les bassins et à laver les incontinents, encore que ce serait peut-être normal, parce que les connards qui ont droit aux gros titres et aux félicitations ne méritent que dalle, et gagnent plus en une semaine qu'une infirmière en un an. C'est ça, l'Administration.

« On voit arriver des gosses couverts de brûlures de cigarettes, des gamins dont les parents se servent comme cendrier, depuis toujours. Des petits corps martyrisés, avec des plaies, des coupures, les cheveux arrachés par poignées. Et puis, à l'heure de la fermeture des pubs, ce sont les types qui ont abusé de la bière, et qui n'ont que l'injure à la bouche. Ceux-là, on les déteste, parce qu'ils ne pensent qu'à eux, ils ne voient rien d'autre. Ils sont furieux, mais ils ne savent pas pourquoi. Ils n'entreprennent rien. Ils dépensent des fortunes en drogue et en alcool, et ça les mène à quoi ? Leur distraction du samedi soir, c'est de faire du mal aux gens. »

Heather garde une voix gaie, malgré ce qu'elle dit. C'est un bon point pour elle. Elle arrange mon lit, enlève une tasse et une assiette. Elle n'arrête pas de s'agiter, elle est sans cesse en train de faire quelque chose, se tourne à droite et à gauche, presque hors d'haleine. Pas une minute de repos. Les infirmières n'ont pas le temps de glander à raconter des conneries. Chaque seconde compte. Et elles sont obligées de garder leur bonne humeur, sinon, elles craqueraient à force de voir toute cette misère, toute cette crasse. Moi, je ne tiendrais pas le coup.

« Essayez de vous reposer un peu. Le médecin passera vous voir tout à l'heure. Après quinze jours de repos complet, ça ira beaucoup mieux. Il faut le temps, pour se remettre. Vous serez dans une forme éblouissante, et on n'entendra plus jamais parler de vous. »

Heather s'éloigne dans la salle. Elle est bien foutue. Je nous imagine au lit, tous les deux. Elle s'arrête près d'un homme entre deux âges, avec une tête de chien battu. Je ne sais pas pourquoi il est là, mais ce ne doit pas être génial. Je n'entends pas ce qu'elle dit, et lui se contente de hocher la tête. Le type ne m'intéresse pas, c'est Heather que je ne quitte pas des yeux. Elle ne se retourne pas, tout le temps qu'elle reste avec lui, puis elle s'éloigne et disparaît. C'est une gentille fille, Heather, et elle a vraiment de la classe, mais je sais que je n'arriverai jamais à l'approcher.

On a pris des directions opposées et, pour être honnête, je dois avouer qu'elle s'en tire bien. Mais il faut de tout pour faire un monde, et je ne vais pas me prendre la tête à me dire que je suis une merde, parce que trop réfléchir nuit gravement à la santé, comme il est écrit sur les paquets de clopes. J'ai assez de préoccupations pour le moment. Mon bras droit est immobilisé le long de mes côtes. Je suis dans un sale état. Heather m'a dit que j'ai assez de contusions pour ouvrir un magasin de coups. Elle ne manque pas d'humour. On m'a fait des rayons X et un scanner du cerveau. Je m'en sortirai. Affaire de patience. Je suis en meilleur état que bien des pauvres mecs, ici. J'essaie de ne pas bouger. L'impression d'être un vieux, confiné au lit pour les vingt prochaines années. Drôle d'existence. Je plains vachement tous ces pauvres types qui restent coincés à la maison de la naissance à la mort. Mis à part le côté physique de la chose, ça doit sérieusement te ravager la cervelle. Moi, c'est l'ennui qui me tuerait. Même maintenant, j'ai envie de me lever, de circuler, mais au moins je sais que, si je réussis à garder un profil bas pendant une quinzaine de jours, je me retrouverai sur pied, et prêt à y aller. Comme neuf, dans deux semaines.

« Elle est mignonne, cette infirmière. Elle peut venir me laver quand elle veut. Elle ne sera pas déçue. Je prends de l'âge, mais je sais toujours m'en servir. »

Je ne réponds pas, et fais semblant de dormir. L'aide-soignant fait son boulot, et je n'ai pas envie de discuter avec le mec du lit d'à côté. C'est le genre de con qui sait toujours tout sur tout. Qui parle sans cesse pour ne rien dire. Qui lit tous les journaux et te bombarde d'informations et de chiffres. Il doit s'imaginer être un génie politique, avec ses canards intellos posés à côté des bandes dessinées. Moi, je n'en ai rien à péter, des comités, des querelles entre leaders. C'est une bande de branleurs, et leurs coups d'épate ne m'avancent à rien. Grand bien lui fasse. Je garde les yeux fermés, et je commence à dériver.

« Réveille-toi, face de rat. » La voix de Rod me fait sursauter. La douleur fulgure dans mon dos. Comme un grand coup d'accélérateur, ou un coup de pied dans les balloches.

« Tu peux toujours essayer, tu n'arriveras jamais à te faire passer pour la Belle au Bois Dormant. Et aucune infirmière ne va ramper jusqu'à ton lit pour te donner un baiser, en espérant que tu te réveilleras et que tu l'emmèneras loin de tout ça. Pas avec une gueule pareille. »

Mark et Rod sont debout à côté du lit et me regardent, avec à la main un sac en plastique rempli de paquets de biscuits et de Lucozade. Ils ont l'air en pleine forme, même si Mark a un vilain coquard à la place de l'œil droit. Sinon, rien, pas une éraflure. Ça prouve qu'on peut y arriver. Qu'on peut s'attaquer à Millwall et en sortir entier. Et même en tirer un peu d'expérience, apprendre deux ou trois trucs sans payer pour la leçon. C'est comme à la courte paille. Et les deux mecs ont fait un effort d'élégance, pour venir à l'hôpital. C'est le comble.

« Allons, Tom », dit Mark en mangeant un des paquets de biscuits qu'ils ont apportés. Il parle la bouche pleine. Dégueulasse, aucune tenue.

« Allons, reprends tes esprits, c'est l'heure des visites. L'infirmière nous a donné une heure à nous, si on veut. Elle dit que tu survivras, et que tu as eu du pot de t'en sortir avec la tête sur les deux épaules. Quelle conne. Qu'est-ce qu'elle en sait ? Ce qu'il lui faut, c'est quinze bons centimètres dans le cul. Ça lui remettrait les idées en place. »

Ils prennent des chaises et s'installent de chaque côté du lit. Je me redresse sur mes oreillers, avec l'impression d'être vaguement inutile. Ils devraient foutre la paix à l'infirmière. Je me sens comme une femme enceinte qui attend que le lardon se décide à sortir. Ou comme si j'avais une maladie qui me ronge de l'intérieur et monte au cerveau, de sorte que je finirai comme un vieux clodo gâteux, qui parle aux distributeurs de friandises dans le métro. C'est la même impression qu'avec la grippe, mais en cent fois pire. C'est comme d'être hors service, d'avoir perdu toutes mes défenses. À la merci d'une chose que j'ai créée moi-même et qui échappe à mon contrôle.

« On t'a perdu. » Rod secoue la tête et oublie de me donner le sac qu'il tient à la main. Il le pose au pied du lit. Deux paquets de biscuits non entamés s'en échappent. Ils ne font pas attention. Rod continue : « C'était dingue, Tom, c'était le bordel total, et dans ces cas-là, tu penses à ce qui se présente sous ton nez, tu ne vois rien d'autre. Tu sais avec qui tu es et tout ça, mais tout se mélange, tout se brouille, parce que tu ne peux pas regarder par-dessus ton épaule toutes les deux secondes.

— On ne savait pas que tu te faisais déroutier comme ça, et tout d'un coup on a vu Millwall en train de lasser à mort un petit tas de chiffons, par terre, et même là, on n'était pas sûrs que c'était toi. » Mark baisse les yeux. Il se concentre sur le bout de sa chaussure droite.

« Impossible d'arriver jusqu'à toi. » Rod a l'air coupable. Ils se disent qu'ils m'ont laissé tomber, c'est clair.

« Tu étais là, et d'un seul coup, plus personne, reprend Mark, levant les yeux. Ça arrive si vite que tu n'as pas le temps de réfléchir. »

On dirait deux vieilles mémés. Je connais la chanson. Ils ont fait ce qu'ils ont pu. Ça se passe d'explications. La plupart des mecs présents auraient fait la même chose, mais dans ce genre de situation, il n'y a plus aucune organisation, et aucune chance de remonter le courant. C'est une loterie, et si tu as la malchance de te ramasser par terre, tu es baisé. Je leur dis de laisser tomber. Ce n'était pas leur faute. Ils ne pouvaient rien faire. Ce sont des potes en or. L'émotion nous gagne. C'est gênant. Les regards s'évitent. Quand tu te mets dans une situation pareille avec un club comme Millwall, tu prends ce qu'on te donne. Et tu encaisses.

Les connards au pouvoir parlent de liberté de choix, mais ton choix, il est déjà tout tracé avant même que tu y aies songé. Tu n'auras pas l'occasion de choisir. Un peu de chance, et te voilà roi d'un jour. Une connerie, et tu te retrouves aux urgences. Mark et Rod ont l'air soulagés. Comme si ça leur pesait sur la conscience. Je comprends ça assez bien, parce que le truc, ce n'est pas de perdre ou de gagner, c'est d'avoir eu le cran d'y aller. C'est de rester solidaires, d'envahir le territoire de Millwall et d'y laisser sa marque. C'est de se surpasser, et de leur montrer ce qu'on a dans le bide. Mais il n'y a pas de gagnant ni de perdant, en fait, juste une bonne baston, même si, en repensant aux chances qu'on avait, je trouve que Chelsea s'en est sorti avec les honneurs.

« Ça a encore duré trois plombes, après qu'on t'a perdu, dit Mark, ragaillardi, déjà prêt à faire du match contre Millwall un morceau d'histoire, un truc qui va croître et embellir avec les années. Millwall, c'est vraiment une bande de fumiers, mais on s'en est pas trop mal sortis, finalement. Facelift a quatre points de suture au crâne, à cause

d'une brique qu'a lancée une de ces ordures. Il avait du sang plein sur lui, comme s'il avait gerbé, le pauvre mec, mais gerbé rouge. Je pensais que ce connard avait du sang bleu. Il avait drôlement les boules. Il a dit qu'il allait envoyer la facture à Millwall.

— C'était un peu tendu, dans le stade, mais à part deux ou trois petites bastons sur les bords du terrain, pas grand-chose à dire, reprend Rod. Mais après, les mecs de Millwall ont pris un coup de chaud, et se sont attaqués aux flics.

— Nous, on sort du stade, et nous voilà retenus par des cars et par des chiens, dit Mark. Ils étaient passés au magasin, les boucliers étaient de sortie, et les matraques bien huilées. La moitié des chiens de la milice de Battersea étaient venus faire des heures sup, histoire de se payer une boîte de Canigou en plus. Partout, des bergers allemands et des cars remplis de flics défoncés. Ils avaient l'air complètement sur les dents. Millwall était au bout de la rue, ils devenaient dingues à essayer de nous choper.

— On n'entendait plus rien, que du verre brisé et la brigade anti-émeute qui dévalait la rue pour foncer dans le tas. Nous, on était coincés, et les flics nous ont déviés sur South Bermondsey, direction London Bridge. Il y en avait dans les trains, partout. Et ça jusqu'à London Bridge, pour le cas où Millwall nous suivrait et essaierait de nous provoquer là-bas, et pour nous empêcher de faire demi-tour. On a traîné trois heures, mais rien. Pas mal de gars ont pris le métro à New Cross, et sont descendus à Whitechapel. »

Tout d'un coup, silence radio. Ils se disent qu'ils ne devraient pas continuer à me parler de Millwall, ni surtout du pied qu'ils ont pris, parce que finalement, c'est moi qui ai ramassé une branlée ; c'est moi qui suis là à souffrir dans un lit d'hosto, moi encore dont Heather pense que je dois la vie à l'intervention de la police métropolitaine. Peu importe. Ça n'a rien d'absurde, et une fois que je serai sur pied, ce sera une histoire à raconter. Mais hier soir, quand j'ai récupéré mes esprits et que je me suis retrouvé dans ce lit, les yeux fixés au plafond, avec la respiration de tous ces mecs malades, tristes, en train de râler et de tousser, à moitié noyé de désinfectant, je me suis mis à penser à Millwall. C'était comme un cauchemar, mais réel.

J'ai eu la trouille de ma vie quand je suis tombé, même si, à présent, je me sens un peu comme un branleur, et que je n'avouerais ça à personne. Je n'avais jamais connu un truc pareil. La baston contre Norwich était une querelle de récréation, par comparaison. D'abord, je me suis dit que je n'avais rien dans le ventre, mais ce n'était pas ça, pas vraiment. Simplement, tu te rends compte que tu vas te faire tuer, ou estropier, que tu vas en sortir aveugle ou avec le cerveau bousillé, enfin un truc qui te restera toute ta vie. Et tout d'un coup, tu voudrais ne plus être là. Éteindre la télé, dire à tout le monde que c'était pour

plaisanter. Une grosse blague. Sans rancune, les gars. Pourquoi prendre les choses tellement au sérieux ? Après tout, on connaît la chanson, on sait bien que le foot, ce n'est qu'un jeu.

« Ils ont laissé tomber au bout de combien de temps ? s'enquiert Rod, histoire d'alimenter la conversation. Tu as une sale gueule. Cette espèce de plouc d'infirmière dit que tu te remettras vite. Que tu es jeune et fort, ce qui est un avantage par rapport aux vieux. Elle est mignonne. J'ai l'impression que tu as un ticket, de la manière dont elle nous disait ça. Tu devrais l'inviter à prendre un godet, quand tu seras sur pied. Il paraît que les infirmières sont des chiennes, au pieu. Elles voient passer tellement de corps qu'elles n'hésitent pas à foncer dans le tas. »

Je repense à ce que disait Heather, à propos de ces hommes qui se démolissent les uns les autres, à charge pour elle de recoller les morceaux. Je sais qu'elle a raison. Je comprends ses arguments. Mais ça ne changera rien, ça ne peut rien changer. Elle ne saura jamais de quoi il retourne, parce que sa manière de penser est autre. Et j'imagine que tout le monde, dans tout le pays, fonctionne comme ça, sur des longueurs d'ondes différentes. Se faire viander à Millwall, ça craint, mais je sais le pourquoi et le comment, ça n'a rien d'une surprise. Il y a des gens que ça dégoûterait. Moi, je morfle, c'est tout. J'ai mal partout, ils m'ont latté de la tête aux pieds. Et pour l'instant, je me sens concerné parce que je déraille. Mais dans quinze jours ?

« J'ai appelé ton collègue, l'Écossais, à l'entrepôt, intervient Mark. Je lui ai raconté ce qui était arrivé, et il a dit qu'il allait passer le message. Le contremaître a rappelé pour dire que je n'ai qu'à le prévenir, s'il peut faire quoi que ce soit. Il a dit que des collègues allaient essayer de venir te voir. Il a l'air plutôt correct, comme mec.

— Ta vieille aussi a appelé. Elle voulait savoir ce qui était arrivé. Puis c'est ton vieux qui a pris l'appareil. Ils sont passés hier, mais tu étais HS. Ils ont dit qu'ils reviendraient ce soir. Ils se faisaient du souci. »

Je me demande comment ils ont su. Ce n'est pas le genre de nouvelle à rapporter à une mère, comme ça, par personne interposée. Quand j'étais môme et que les flics se pointaient, mon père me collait une fessée, mais ma mère, elle, se contentait de pleurer et de vider la moitié de la première bouteille qui lui tombait sous la main. Et puis elle se lamentait sur la manière dont elle avait raté ses mômes. Là, pour une fois, je me sentais coupable. Si je me faisais ramasser pour avoir emprunté une bagnole, un truc comme ça, elle s'effondrait comme si c'était sa faute. C'est con, comme réaction, et tu te sens vraiment mer-deux. Jamais je n'ai oublié ça, mais quand tu grandis, tu n'as pas envie de mettre tes parents dans le coup.

Mark et Rod restent là jusqu'à la fin des visites. L'heure est vite

passée. Au moment de partir, ils se souviennent des biscuits et de la Lucozade. Ils me les tendent, un peu gênés, en disant qu'ils auraient mieux fait d'apporter des magazines de cul et de la bière, histoire d'atténuer mon martyre. Je leur réponds que les biscuits et la Lucozade, ça le fera aussi bien. Ils se marrent. Je les regarde s'éloigner dans la salle. Ils se retournent et me font signe de me branler. Ils se marrent encore, en tournant dans le couloir.

Bientôt, je commence à somnoler. Je me retrouve dans le sud-est de Londres, à nouveau. Nous sommes dimanche matin, il est six heures, et les rues sont désertes. Le soleil brille si fort que ce doit être le plein été. Je vois une plaque dorée sur un mur récemment reconstruit, sans doute les seules briques propres du quartier. Elle reflète l'éclat du soleil, et je suis obligé de me protéger les yeux pour la déchiffrer. Je suis vieux. J'ai les cheveux gris et je boite, à cause de l'arthrite. J'ai une canne, ornée sur le pommeau de l'écusson de Chelsea. Le nom inscrit sur la plaque est le mien. Elle dit que je suis mort pour la patrie, et que j'ai été inhumé à l'endroit même où je suis tombé. Je regarde autour de moi, mais je ne vois rien, que le bitume, et une croix dressée dans la rue.

Je me réveille dans un sursaut. Le rêve me revient. Quelle foutaise. Me voilà reparti, je suis avec Heather à présent, dans le foyer où elle habite. Elle a une chambre au dixième étage, qui domine tout Londres. Je regarde les trains qui se frayent un chemin au travers des maisons comme des serpents mécaniques. Aucun bruit. Il est tard dans la nuit, et la lumière des trains est bien visible. Je vois des kilomètres de maisons alignées. Aucun détail. La tour des Postes, au loin, avec un feu tournant à son sommet. Je suis pris dans le phare, mais personne ne peut m'apercevoir. J'aime bien Heather. Elle est différente. Je me retourne, et elle est nue. Elle me tourne le dos et ouvre un tiroir rempli de fouets et de vibromasseurs. Elle me rappelle cette nana de la haute, après mon procès à Horseferry. Elle s'allonge sur le lit et me dit que je serai remis d'ici une quinzaine de jours. Sur l'écran de télé, je vois Mark et Rod en train de rire. Ils me traitent de maquereau, me disent que c'est pour le pognon que je fais ça. Qu'éponger la merde et nettoyer les bassins, ça rapporte gros. Plein de thune, en grosses devises.

« Tom, ça va, mon garçon ? » De nouveau, je sursaute. Aïe. Mon père est debout à côté du lit. Je regarde derrière lui. Il fait nuit dehors. J'ai dû dormir une éternité.

Je bande à moitié sous les couvertures, quoique déprimé, parce que Heather ne s'est pas révélée telle que je m'y attendais, mais je suis censé assurer. La trique disparaît en quelques secondes. J'oublie Heather, je m'habitue à la lumière. Mon vieux a une liasse de journaux sous le bras. « De quoi lire, dit-il. On a fait un bon tirage,

pour le prochain match. À domicile, contre Derby. » Il sourit, l'air un peu hésitant, et s'assoit. Se relève pour ôter son manteau, qu'il pose en travers du lit, au pied. Il commence à me parler, vaguement nerveux, mais je vois ses yeux qui s'arrêtent sur mes contusions et sur mes bandages. Au bout d'un moment, il s'est habitué au spectacle, et je me sens plus à l'aise.

« Ta mère voulait m'accompagner, mais nous ne savions pas si tu serais visible, et elle a des heures sup à faire ce soir. Elle viendra te voir dans deux jours. Nous sommes passés hier, mais tu dormais, et nous avons téléphoné ce matin. On nous a dit que ça allait. »

Le vieux à l'air frais comme l'œil. D'ailleurs, il a l'œil un peu brillant, comme s'il avait bu un coup. Cette vieille andouille pensait probablement que j'allais clamecer, un truc comme ça. J'imagine que tu t'inquiètes toujours un peu, quand c'est tes gosses. Au moins, il évite de me faire un sermon. Quand tu es coincé comme je le suis, tu ne peux pas te tirer.

« J'ai discuté avec une ou deux infirmières, et elles disent que tu seras comme neuf d'ici une quinzaine. C'est le père de Gary Robson qui nous a mis au courant. Rod en avait parlé à Gary. Nous étions assez inquiets, au départ. Nous pensions que tu allais y rester. Ça a été un sacré choc. Mais bon, tu n'as pas l'air trop mal en point. Enfin, je ne veux pas dire que tu as l'air en pleine forme, hein, mais au moins, tu n'es pas mutilé ni rien. »

Bizarrement, je me dis qu'il devrait être plus bouleversé que ça. Je ne sais pas pourquoi. C'est un peu con, franchement. Enfin, je n'ai pas envie qu'il me fasse la grande scène du deux, ce n'est pas ça, et j'aurais même préféré qu'il ne vienne pas du tout, mais puisqu'il est là, il pourrait quand même se rendre compte que, même si je suis encore en vie, j'ai passé un sale quart d'heure, et qu'il faudra pas mal de temps pour que la douleur me lâche. C'est dingue, je sais, mais c'est le genre de pensée qui te saute à la gueule, tu ne sais pas d'où, et avant de comprendre ce qui t'arrive, tu te mets à délirer. Ce doit être les médicaments. Papa étend les jambes. Il va sortir quelque chose. Me transmettre quelques perles de sagesse. Il joue son rôle de père, moi mon rôle de fils, normal.

« Une fois, quand on était gosses, ton oncle Barry et moi, nous sommes descendus jusqu'à Acton, dans un pub irlandais, avec une bande de gars du quartier. Deux ou trois d'entre eux avaient eu des problèmes là-bas, les Irlandais te cassaient les dents à coups de marteau. Donc on a pris le train et on s'est arrêtés dans un autre pub, au coin de la rue. On savait ce qu'on faisait. On est restés là trois heures, et en sortant, on n'avait qu'une idée, c'était la bagarre. On est arrivés au Mick's Pub à l'heure de la fermeture. Ils sortaient de là ivres morts. De vrais saligauds, de vrais durs. Des terrassiers, pour la

plupart. Ils nous ont collé une dérouillée mémorable. Moi, j'ai reçu un coup de couteau dans le ventre, j'ai dû perdre un litre de sang. J'aurais pu y rester, mais non, je m'en suis sorti. Quelqu'un a appelé une ambulance, et ils m'ont recousu à l'hôpital. Je me souviens du toubib. C'était un Indien. Originaire de l'ouest du Bengale. On n'en voyait pas tant, à l'époque, ça se remarquait. Il ressemblait un peu à Gandhi. C'est drôle, les choses dont on se rappelle. Ce sont de braves gens. »

Je le regarde avec un air vaguement abruti. C'est une surprise. Je ne l'imaginais pas capable d'assurer comme ça. Non que je sois si surpris qu'il ait pu faire ce genre de truc, on sait bien que nos vieux n'étaient pas des saints, comme ils essaient de te le faire croire quand tu es même, mais quand même. Je me demande pourquoi il me raconte ça maintenant. C'est sans doute une manière de me dire qu'il comprend. Qu'il comprenne ou non, je m'en fous, mais il continue. Elle est sympa, son histoire, et ça m'intéresse bien, mais il n'a pas besoin de me dire quoi que ce soit. Il y a des choses qu'on ne dit pas. La famille et les amis, ça se passe de grands discours.

« Ensuite, ça a été l'armée. C'était pendant nos classes. J'étais cantonné à Salisbury, et ce n'était pas une partie de rigolade, mais ça nous a bien endurcis. Il y avait un type des quartiers nord, d'Edmonton, je crois. Il se prenait pour le roi. Un magouilleur, mais il aimait bien provoquer les gars faciles à avoir. Un jour, il a essayé avec moi. Il a passé toute une journée à se foutre de moi. Il disait que je n'avais rien dans le ventre. Il me fichait la trouille, je peux bien le dire, mais le soir venu, j'en avais plus qu'assez. Ça a fait comme un déclic dans ma tête. Comme si j'avais tout d'un coup reçu une grande décharge, une force terrible. Comme les trucs qu'on lit dans les journaux, à propos du crack. Il est rentré à la caserne. Il était en train d'astiquer le talon de ses bottes quand je suis arrivé par-derrière, et je lui ai mis mon couteau au travers de la gorge. En même temps, je l'immobilisais avec une prise qu'on nous avait enseignée. Je lui ai piqué la gorge avec ma lame, juste au niveau de la jugulaire, comme on nous avait appris. J'avais envie de le tuer, mais je me retenais. Si j'avais pu m'en tirer sans problème, je l'aurais fait, et avec plaisir, mais je me suis contrôlé. Il s'est mis à pleurer. Je lui ai dit que s'il recommençait à m'emmerder comme ça, c'était un homme mort. Il sanglotait, il disait qu'il ne voulait pas mourir, qu'il s'excusait. Je l'ai lâché, je suis sorti, et il ne m'a plus jamais adressé la parole. »

J'essaie de comprendre pourquoi il me raconte tout ça. De deviner s'il y a une espèce de sens caché à ce qu'il dit, ou s'il veut simplement me prouver que lui aussi était un dur, dans sa jeunesse, à sa façon. Heather passe et nous dit bonjour, et il sourit, sans faire de commentaire, mais je vois bien qu'il la mate tandis qu'elle s'éloigne. Il

me demande si j'ai envie de boire un coup. Il a acheté une flasque de gin en chemin. Je secoue la tête en riant, mais lui dis d'y aller s'il en a envie. Il se donne un mal de chien pour être discret, de sorte que n'importe qui pourrait le repérer immédiatement.

Il dit qu'il se sent mieux. Une goutte de gin, quelques vieilles histoires à raconter, ça fait du bien. Il déclare qu'il n'a jamais aimé Millwall. Ça a toujours été une bande de voyous. Il croyait que les bagarres de foot, ça appartenait au passé. On n'en voit plus guère à la télé, à présent. Il a l'air content. Il sourit, carrément, chose rare chez le vieux. C'est un peu comique, cette situation. Tu penserais qu'il aurait eu les boules, mais non, bizarrement, il est ravi de sa visite.

Derby, à domicile

Je me sens comme un gamin. Gonflé à bloc, prêt à foncer. Rien ne peut m'atteindre. Millwall, c'est déjà de l'histoire ancienne, un truc à raconter plus tard, cent fois, mille fois, avec un petit gars assis sur mes genoux, qui regardera le vieux en train de radoter, le souffle court, avec son haleine d'alcool et son dentier qui se barre ; mais en attendant, j'arpente les rues entre Earl's Court et Fulham Broadway, avec une trentaine de potes. Un coup de fil sur le portable nous a appris qu'il y avait une bande de Derby dans les parages. Si on tombe dessus, ce sera l'occasion de rattraper le temps perdu. Je me sens dans le coup, frais et dispos. En matière de foot, Derby ne vaut sans doute pas tripette, mais ils ont deux ou trois gars prêts à assurer. Ces matches de la Coupe, en milieu de semaine, l'hiver, c'est idéal. L'obscurité ajoute de l'excitation. Tant qu'il ne fait pas froid au point d'avoir des engelures aux couilles, c'est toujours une bonne soirée.

On vient du Jolly Maltster. Deux ou trois gars pénètrent dans le premier pub, pour voir si Derby est là. Ils en ressortent aussitôt en secouant la tête. Le pub est bondé, mais ce ne sont que des mecs de Chelsea. On continue. On avance à contre-courant de la foule des braves citoyens qui se dirigent vers Stamford Bridge, sortant des ruelles. Le regard fixé devant eux, inspectant le trottoir tout en marchant. Mais la rue n'est pas pavée d'or, seulement de mégots et de vieux papiers. Même Dick Whittington a laissé tomber, en arrivant à Londres. Il a dû finir par se contenter de baiser son chat. Ils veulent arriver en avance, précéder la foule qui se précipite juste avant le coup d'envoi, ils lampent l'atmosphère, comme on l'a tous fait quand on était mômes, avec de grands yeux, nous voyant déjà sur le terrain, un jour. Tu parles. On jette un coup d'œil dans un autre pub, au coin. C'est mon tour d'y aller, et j'entre avec Mark. Rien. Juste une foule de mecs avec leurs journaux et leurs programmes, en train de discuter foot. On ressort.

« On va boire un coup et attendre un moment ici. » Harris prend la direction des opérations. Je n'aurais rien contre une pinte. Ça nous échauffera un peu, ça fera circuler le sang. Si les gars de Derby viennent d'Earl's Court, ils devront passer par ici. Ou alors par North End Road, mais ça fait un vieux détour. Non, il y a des chances pour qu'ils s'amènent droit sur nous. Qu'ils le sachent ou non. On n'a qu'à patienter. Tout arrive à point à qui sait attendre.

La moitié d'entre nous entrent par la porte principale, l'autre moitié par la porte de côté. Deux gars, parmi les plus jeunes, resteront

dehors pour surveiller. Inutile de rester tous à glander au coin de la rue, comme un orphelinat en sortie. On aurait simplement l'air d'une bande de cons. Donc, on entre dans le pub et, si personne ne nous dévisage franchement, le volume des conversations baisse sensiblement, tandis que les mecs nous jettent un bref regard sans cesser de parler, avec leurs bouches qui s'agitent toutes en même temps, comme des robots. Les conneries habituelles. Nous sommes de Chelsea, c'est clair, et le bruit reprend son niveau normal. Tout un groupe discute de la défaite de l'Angleterre, et de ce qui ne va pas dans le foot en général. Les mêmes mots, les mêmes opinions, année après année. Ces pauvres cons devraient laisser tomber. Tu n'as aucun moyen de répliquer, face aux mecs au pouvoir. Et c'est la même chose pour tout, dans tout le pays. L'Angleterre commence à craquer aux coutures.

« Alors, Derby, à votre avis ? » Mark se frotte les mains comme un branleur qui viendrait de piquer un magazine de cul chez le marchand de journaux, et n'en peut plus d'impatience de regarder les chattes qui lui brûlent la peau, planquées sous sa veste.

Il est de bonne humeur, ce soir. Cela fait des années que je ne l'ai pas vu aussi heureux. Il perd son emploi dans deux mois, et on va lui filer une grosse prime de licenciement. Il a fait son temps, maintenant il n'a plus qu'à attendre son chèque. Il s' imagine qu'il a réussi son coup, le grand financier, mais il n'a pas une seconde pensé à la suite. À ce qui se passera quand le fric sera dépensé. Il dit qu'il s'en fout, qu'il n'y a pas trop réfléchi. Que quelque chose se présentera bien. Pas de problème. Il a l'air d'un locdu, ou quoi ? Non, mais il pense à court terme, comme d'habitude.

« Ils vont descendre à pas mal, ce soir. »

Rod verse sa canette de blonde dans un verre, tout en parlant. Il se la joue classe, comme si c'était un génie méconnu. Il me fait marrer, quand il casse notre image comme ça. Et le voilà qui jure, parce qu'il a foutu trop de mousse, et que cette connerie de bière menace de déborder. Il pose le verre sur un sous-bock et c'est la pub en carton qui trinque.

« Il y a cinq ans, on a dérouillé des mecs de Derby qui étaient venus en camionnette, du côté d'Earl's Court, dit Harris, s'approchant avec son verre de tonic. On rentrait vers le métro. Le match était fini depuis une heure, on avait traîné sans rien trouver, et on se dirigeait vers la station la plus proche. On était bien bourrés, on les insultait, ces connards, et tout d'un coup voilà une camionnette qui s'arrête au feu. Un tas de boue, la bagnole, ils avaient dû graisser la patte aux gars du contrôle technique, mais en tout cas, cette poubelle était remplie de mecs de Derby, et on a essayé de la renverser. Et voilà les portes arrière qui s'ouvrent et une véritable tribu qui nous rentre

dedans. Bordel, je ne sais pas comment ils pouvaient tous tenir là-dedans. C'était pas croyable, ils avaient dû passer une audition pour un cirque, même s'ils n'avaient rien d'une bande de clowns, et encore moins de trapézistes sexy en maillot pailleté.

— Je me souviens de ce coup-là, renchérit Martin Howe. Je ne sais pas où vous étiez, vous autres. Ils étaient complètement allumés. Des gros connards en caban d'ouvrier. Le genre de mecs qui n'ont jamais entendu dire que la guerre était terminée, et qui traînent toujours dans la jungle, à bouffer des racines depuis vingt ans, avec des fringues qui remontent à l'âge de pierre.

— Une vingtaine de ces enfoirés nous sont rentrés dedans, reprend Harris, tenant à son rôle de narrateur. Ils devaient être tassés sous les sièges, ou accrochés au circuit électrique. Méchants, vicelards, vilains comme tout. Armés de barres à mine et de battes de base-ball. Ils nous ont repoussés jusqu'au milieu de la rue, tellement on était pris de court. Le choc, quoi, rien d'autre. Ils ne nous coursaient pas, c'était plutôt comme si on reculait tout seuls pour mieux jauger la situation. Ils avaient l'air de mecs qui ne bouffent que des shitburgers et s'envoient une vingtaine de pintes de brune tous les soirs. Ça nous a donné le temps de nous reprendre. On leur a balancé quelques briques, on a sorti notre matos, et on les a refoulés jusqu'à leur camion.

— Billy a fracassé le pare-brise et le conducteur a perdu les pédales, il a essayé de le courser jusque sur le trottoir, comme s'il était sur les autos tamponneuses. On a bastonné un peu et puis tout le monde s'est retiré, les mecs de Derby sont remontés dans leur camion et se sont tirés en se marrant et en nous montrant leur cul. Bande de pédés. Plus personne, un petit nuage de fumée.

— Il ne devait pas faire trop chaud, à rouler sans pare-brise, dit Rod. Ils sont tellement abrutis qu'ils ont dû s'en apercevoir à mi-chemin, quand les mecs ont commencé à tomber raides de froid. »

J'ai connu un de ces tarés de Derby, il y a des années de ça. Je l'avais rencontré en Pologne, à un match de l'équipe d'Angleterre. Aussi cinglé que les autres, mais un brave type quand même. Il était dans l'armée, avant, mais s'était fait virer après une castagne de trop, quand il était cantonné en Allemagne. Il avait oublié d'être con. Il lisait plein de bouquins, et pouvait te parler des premiers ministres et des guerres d'il y a un siècle. Il connaissait son histoire et sa géographie. Toutes les capitales du monde, il te les citait. Il ne picolait pas, et parlait si doucement que tu étais obligé de tendre l'oreille pour l'entendre. Il s'entretenait, et en mettait un coup en matière de foot. Ça fait trois ans que je n'ai pas eu de ses nouvelles. La dernière fois, il était en taule. Pour un an, un truc comme ça. Je ne me souviens plus exactement, même si quelques mois de plus ou de moins, ça ne devait

pas changer grand-chose pour lui. C'était un mélange de hooligan, de casseur et de plaisantin. Le truc qui l'a envoyé à l'ombre, c'est coups et blessures.

Il était bien, ce mec. Le genre de gars dont tu sais qu'il ne va pas gâcher sa vie. Il m'a écrit une fois, pendant qu'il était au trou. Il disait que l'ambiance était aussi crispée que le trou du cul d'un pédé pendant une manifestation fasciste, parce que c'était l'été, et que les rumeurs ne cessaient pas de circuler. Tout le monde était sur les dents, on s'attendait à ce que tout pète d'un jour à l'autre. Il m'écrivait ça texto. Il avait un côté terre à terre, une manière de penser carrément clinique, et je le voyais déjà en train de se faire un chemin dans le système, en se forgeant un nom, en gardant le foot comme passe-temps, ou même comme une expérience à transmettre. Ce serait sans doute un des derniers, d'ailleurs, parce que, de nos jours, l'apprentissage n'intéresse plus personne. Le profit immédiat, voilà ce qui intéresse le connard qui dirige une entreprise. Enfin, je trouve que Derby s'en est bien sorti, qu'ils le méritent ou non.

« Tu es remis, Tom ? » Facelift me regarde droit dans les yeux. Je mate les cicatrices que les gars de Millwall lui ont laissées en souvenir. Il est vilain, et les traces de sutures ne risquent pas d'attirer une foule de nanas hurlantes. Quels connards. Mais bon, on a assuré, on ne peut pas nous retirer ça.

C'est un fait, c'est indiscutable. On était sur le territoire de Millwall, et on se pavanait, on se foutait de leur gueule, on était en nombre. Évidemment, il y en a deux ou trois qui sont restés par terre. Dont moi. Et ça craignait. Je ne me souviens pas de l'avoir beaucoup vu, quand la baston a éclaté, mais je ne devrais pas penser ça, parce que je sais que Facelift n'est pas un pétouchard. C'est un cinglé. Un teigneux. Un dingue. Un dégueulasse. Mais pas un lâche. Et c'est tout ce qui compte, finalement.

« La prochaine fois qu'on joue contre eux, on s'arrangera pour dérouiller quelques-uns de leurs gars, de ta part, dit Facelift, souriant, toujours aussi fort en gueule. Même si on doit débarquer là-bas cinq heures avant le match, avec un flingue. La prochaine fois. Il y a toujours une prochaine fois. On prendra un fusil, et on fera sauter la tête d'un de ces connards de Bushwhackers. Cela dit, ça a été une soirée géniale, quoi qu'on puisse en dire par ailleurs. Une soirée mémorable. »

J'ai vaguement envie d'émettre des réserves, mais maintenant que je suis sur pied, je vois Millwall comme un événement dont on parlera, qu'on évoquera. Je ne m'y attarde pas trop, surtout quand je me revois par terre, avec la moitié des mecs du sud-est en train de s'acharner à me donner une leçon, mais pour tout le monde, ça a été une soirée dingue, c'est vrai. Ça tourne rarement si mal. Tu as toujours une

poignée de bonnes bastons, dans une saison, mais Millwall, c'a été quelque chose de particulier, et même si je me suis fait méchamment dérouiller, ça me vaut le respect des potes.

Si je m'étais planqué, ou même si j'étais simplement resté un peu en retrait, je ne me serais sans doute pas fait avoir. J'ai morflé, mais j'en tire un certain bénéfice. Le respect. Un peu de réputation. C'est important, ça. Il faut gagner le respect des autres, dans ce monde, à moins d'être un de ces politiciens pourris qui sortent des écoles privées. D'ailleurs, ils doivent avoir leur propre idée de ce qu'est le respect, parce que n'importe qui de sensé les considère comme la lie de la terre. Pour faire ton chemin dans la vie, tu n'as aucune possibilité de tricher. Il arrive toujours un moment où tu dois te lever et rendre des comptes. Tu peux toujours te cacher, mais alors tu ne vis pas. En tout cas, pas dans le monde du foot. En moins de deux, tu te fais repérer comme branleur, et tu peux dégager.

« J'espère qu'ils vont leur foutre des bombes plein la gueule, aux Arabes. » Billy Bright regarde la télé, accoudé au bout du bar. « Bande de chiens. C'est une ogive nucléaire, qu'il leur faut, histoire de leur apprendre la vie. D'ailleurs, il n'y a que du désert, la terre vaut que dalle, alors pourquoi ne pas leur balancer quelque chose d'un peu efficace, et se débarrasser de ces fumiers ? Il n'y a qu'à faire ça un jour où le vent ne souffle pas vers l'Angleterre, et ce sera tout bon. »

La bonne femme à la télé nous bassine avec de possibles attaques aériennes contre un dictateur moyen-oriental. Le volume est bas, mais je perçois quelques mots. Toujours les mêmes phrases toutes faites, les mêmes justifications. Toujours les mêmes conneries. Comme une pub de merde. De quoi gerber. Depuis la semaine dernière, on ne parle que de menaces de bombardement, et il est clair que le gouvernement est en train d'amadouer tout le monde, de manière à ce qu'il n'y ait pas de contestation, quand ils vont foncer. C'est un boulot de relations publiques. Un appel à la solidarité nationale. Une éternelle rediffusion de *Coronation Street* ou *d'EastEnders*. La formule à prix fixe, boisson comprise. Une nation de héros. Nous, on ne verra pas ces connards brûler, alors on s'en tape. On a nos propres vies, c'est suffisant. Pas de déguisement de soldat de plomb pour nous, pas de fusil qui tienne.

« Alors, ça a tourné comment avec la petite infirmière ? » Mark attend que je lui raconte quelque chose, mais il n'y a rien à dire. « Elle avale ou elle recrache ? »

J'ai bien proposé à Heather de prendre un verre avec moi. Ou même de dîner, et puis de prendre deux ou trois pintes. Je lui ai dit que je tenais à la remercier de m'avoir remis en état. Que je l'invitais. Elle a ri, l'air vachement gênée, et m'a répondu qu'elle avait pas mal de gardes prévues dans les jours prochains, mais que si je lui laissais mon numéro, elle m'appellerait. C'était plutôt sympa, comme manière

de se faire rembarrer, et je me suis senti idiot de le lui avoir simplement proposé. Je savais bien, au fond de moi, que je n'avais aucune chance, mais bon, si tu n'essaies pas, tu ne sauras jamais vraiment. Elle a dit qu'elle appellerait dans la semaine, mais je sais qu'elle ne le fera pas, parce que le temps que j'aie terminé mon séjour là-bas, elle m'avait percé à jour. Elle était moitié tentée, mais elle savait que j'étais un con. C'est comme ça. Tu récupères le genre de nana que tu mérites. La pétasse moyenne qui veut faire de toi le branleur moyen, en train de faire du lèche-vitrines le samedi après-midi. La vie, c'est une salope, alors tu en épouses une, et tu crèves. J'ai lu ça sur un autocollant, un jour. Sur une Jag. Mais ça n'est vrai que si tu es un con au départ. Personne ne pourra jamais faire de toi ce que tu n'es pas.

« Voilà Derby, ils arrivent d'un pub, du côté de North End Road. » Harris nous passe l'information, le portable collé à l'oreille. « Ils n'ont pas l'air trop méchants, mais ils sont environ une quarantaine. Avec un peu d'encouragement, ils devraient assurer. Pas mal de merdeux, mais aussi quelques gars solides. Un panier garni, quoi. Ils seront là d'ici quelques minutes. Ils n'ont pas l'air pressés. Ils prennent leur temps, ils admirent les curiosités. Les maisons en brique, les poubelles, tout ça. On devrait les faire casquer, pour la balade.

— Donne-leur deux minutes, et on va leur offrir une visite guidée des merveilles de l'ouest de Londres », dit Rod.

Nous voilà dehors et, tout d'un coup, ça devient une soirée idéale. Il fait frais mais clair, et pas trop froid. Parfait pour se concentrer. C'est bon de respirer à pleins poumons, sans les relents de mort et de désinfectant de l'hôpital. La pluie a lavé la pollution. Nous marchons sur le trottoir, tête baissée comme d'honnêtes citoyens, quasiment silencieux. On tourne à un coin de rue, et Derby est là, droit devant. Ces pauvres connards se marrent et plaisantent comme s'ils étaient en vacances, avec le bide plein de haricots d'Espagne. On se planque dans un renfoncement, et on attend. Comme ils sont un peu lents, ils ne nous repèrent pas tout de suite. Et puis tout d'un coup, ils voient Chelsea qui les attend, et ils s'arrêtent. C'est un gag, de les voir agir. On dirait des chiens errants avec le poil tout hérissé, qui se grattent la tête sans savoir quoi faire, maintenant. Il y a un monde entre nous. Chelsea est classe, anonyme. À Derby, ce sont de vieux pochetrans avec des maillots du club. De toute évidence, ils ne sont pas bien dangereux. Une bande de crevards venus pour voir le match. Ce n'est pas ce qu'on espérait trouver, mais bon, quelquefois, tu dois te contenter de ce que tu as.

« Allez, amenez-vous, bande de connards de Derby ! » crie Harris, histoire de les accueillir cordialement. Il fait immédiatement un pas vers eux.

« Va te faire foutre, cockney ! » répond un gros mec en maillot du club, flanqué des éléments les moins merdiques, avec derrière lui tous les débiles affligés d'un ventre à bière et de réflexes déplorables.

On rigole, et on y va. Rien de sensationnel, mais ça va le faire pour cette fois, parce que les grands conflits londoniens, avec Millwall, West Ham, Tottenham, ont tous pour base le mélange des races et la dégénérescence du sang. Les gars du Nord, c'est autre chose, des étrangers, et on ne peut pas s'attendre à une baston de grande envergure avec eux, en tout cas pas en milieu de semaine, et si près du stade. Pas avec les moyens technologiques modernes et tout ça. Une bataille de jeu vidéo pour se défouler, avec les caméras installées sur tous les toits. Ça traîne, et Harris s'avance, puisque c'est lui le chef, et le connard de Derby, avec sa grande gueule, essaie de lui filer un coup de boule, le manque, perd l'équilibre comme un couillon qu'il est, et se ramasse sur la mâchoire. Un rapide échange, maintenant, surtout de l'esbroufe, quelques pieds qui volent, et d'un seul coup, Derby se trisse, tous en même temps. Ils se détournent et s'enfuient comme un seul homme. Parfaitement synchronisé. Ils devraient faire du patin à glace, ces gros connards. On leur file le train sans se presser, sachant qu'ils n'ont pas vraiment le cœur à ça, on suit un moment les traces de merde fraîche, puis on laisse tomber. On revient sur nos pas, et Harris secoue la tête. On est moitié déçus, moitié furax de n'avoir trouvé qu'une bande d'ivrognes, et pas des adversaires dignes de ce nom.

« Bande de merdeux. » Facelift se marre comme un échappé de Rampton. « Qu'est-ce qu'ils viennent foutre ici, si c'est pour se tirer dès que ça commence ? Ça te laisse sans voix, des cons pareils. Les vieux et les mômes, je peux comprendre, mais pas des mecs bourrés en territoire ennemi. Ils gaspillent leur énergie, ces garçons. Ils auraient mieux fait de rester à Derby, avec leurs whippets et leurs pigeons. »

On disparaît dans les petites rues, fuyant l'activité et les lumières de North End Road. On laisse les vitrines à ceux qui n'ont rien à cacher. Qui filent tête baissée pour voir une balle rebondir, en haut, en bas, et peut-être même passer entre deux poteaux. C'est rien con, quand tu y penses une seconde, mais pour Mark, Rod, moi, et tous les gars, là, c'est plus que ça, c'est tout ce qui va avec le football, un mode de vie que tu ne vois pas changer, tout en sachant qu'il changera un jour, quand tu seras vieux et fatigué, et qu'une bande de jeunes arrivera et se fera un nom à elle, en perpétuant la tradition selon de nouvelles règles, en mettant l'accent sur la manière d'éviter la surveillance, avec toujours quelques années d'avance sur les flics, et cinq ou six sur le public et l'opinion des médias. Soit ça, soit je finirai comme un de ces obsédés qui n'évoluent jamais, parce que personne ne fait attention à eux, et qui mènent leur train-train, des jours avec, et des jours sans, peinards.

Je vois des gamins avec leur vieux, là-bas, dans North End Road. Les réverbères les éclairent en 3-D, on dirait des découpages de bandes dessinées. Il y a de l'électricité dans l'air, dans le froid et la pluie, des ampoules qui brûlent partout, seule trace de chaleur durant l'hiver, et une fois passé le Maltster et descendu Fulham Broadway, ils seront presque arrivés, au sec. Alors, ils verront les projecteurs qui brasillent comme les hublots d'un vaisseau spatial. Ils se sentiront comme saisis par la foi, c'est Bill Shankly qui a dit que le foot était plus important que la religion. Phrase demeurée célèbre. Ils entendront les clameurs de la foule, et ça, c'est quasiment irréel, quand tu es même. Comme la première fois où j'ai assisté à un match à Chelsea, et que les Sheds braillaient à s'en casser la voix, en se balançant d'avant en arrière, et qu'on sentait la passion qui envahissait tout Stamford Bridge, et pouvait dégénérer en bagarre, ou déborder sur le terrain, à tout moment.

A priori, c'était dangereux, mais on se sentait rassuré, en fait, parce que mis à part quelques tarés comme tu en trouves partout, on avait des règles. Même les bastons les plus méchantes avaient l'air plus graves qu'elles ne l'étaient en réalité. Tu pigeais vite ce qui est important et ce qui ne l'est pas, parce que les maîtres du jeu se scandalisaient de voir des vitrines brisées, ou quelques centaines de mecs envahir un carré de pelouse. Mais loin des caméras et des journalistes, c'était une autre histoire. C'est comme les trois singes. Je ne vois pas le mal, je n'entends pas le mal. Tout ça, c'est du maquillage, ce qui est tout bon, en fait, parce que tant qu'on reste hors de vue, on peut s'amuser comme on veut avec nos petits camarades de jeu. Simplement, faut pas chier sur la pelouse.

Je me sens comme le gamin que j'étais, en y repensant après toutes ces années. Cela doit faire plus de vingt ans que j'ai vu jouer Chelsea pour la première fois. Durant tout ce temps, j'ai évolué, pour devenir ce que je suis maintenant, et après ce premier match contre Arsenal, à domicile, je me suis accroché aux Blues. C'est comme ça que ça se passe. Ça fait partie de toi, et ce que tu es, c'est aussi ce que tu es au foot. Si tu es accro au foot, tu l'es aussi dans la vie en général, par tempérament. Et si tu es un cinglé, tu ne te transformes pas en bon Samaritain, une fois passé les grilles. Ça me fait marrer, tous ces cons qui parlent de violence footballistique, alors que ça n'a rien à voir avec le foot. Rien du tout. N'importe qui pourrait s'en rendre compte, en prenant le temps d'y réfléchir. Mais personne ne le fait, parce qu'ils s'en foutent. L'idée, c'est de classer chacun dans un dossier, de l'étiqueter et de le ranger vite fait.

J'imagine que plus on vieillit, plus on devient cynique et désabusé. L'Angleterre a beaucoup changé, depuis l'époque où j'étais même. Je parle déjà comme un vieux chnoque prêt à aller toucher sa retraite,

alors qu'est-ce que ce doit être, pour ceux dont les souvenirs remontent soixante, soixante-dix ans en arrière. Le changement, il se fait peu à peu, il te rentre sous la peau, comme un ver, il te démange pendant que tu dors, alors tu te mets à te gratter comme si tu avais des morbacs, et tu te réveilles avec l'intérieur des cuisses complètement à vif. Mais c'est autre chose maintenant, parce que quand j'étais même, il y avait toujours quelques bagarres, des trucs comme ça, et ça pétait régulièrement dans les stades mêmes, tandis qu'aujourd'hui que tout est réprimé, et que de plus en plus de gens restent scotchés devant leur télé et leurs jeux vidéo, la seule chose à faire, c'est d'avoir du pognon et de faire ce qui se fait. D'avoir l'air convenable. Enfin, c'est ce qu'on veut nous faire croire.

« Une fois que j'aurai touché ma prime de licenciement, je vais louer un car pour le prochain match à l'extérieur. » Mark souhaite partager son pactole. « Personne ne déboursa un penny. C'est l'entreprise qui régale. On appelle ça le partage des richesses.

— Regarde ces connards qui descendent de bagnole, coupe Facelift, nous ramenant ici et maintenant.

— Qui ça ?

— Les quatre mecs, de l'autre côté de la rue. Ils viennent de se garer. Derby, à tous les coups. Un peu classe, l'air d'avoir de la thune plein les poches. »

Je lève les yeux, et vois les quatre mecs que nous désigne Facelift. Des fringues chères. Choisies pour se fondre dans le décor, avec pas mal de classe, en effet. Ils ne la ramènent pas, mais ils n'ont pas l'air d'avoir peur.

« Hé, Derby ! » crie Facelift, les interpellant.

Un des gars se retourne. Je connais cette tête-là. Un gars qui a fait ses classes en Pologne, à l'époque où les Polacks pétaient les plombs et se ruaient sur les célèbres hooligans anglais, en leur balançant des briques, des bouteilles, tout ce que tu peux imaginer. Il en mettait un coup. Pour l'Angleterre. Toutes les haines étaient oubliées, à ce moment-là. On brandissait un seul drapeau. Plus de rivalités mesquines.

« Tire-toi, enfoiré de cockney. »

Pas une ombre de crainte sur son visage. Il a l'air plus vieux que dans mon souvenir. Toujours les cheveux très courts, roux. Une chouette veste, et l'allure d'un mec qui s'est fait un bon paquet. Et moi, je suis un con qui bosse dans un entrepôt, avec un petit talent pour fourguer ce qui tombe des camions. À le voir, je me sens comme le nègre qu'on a jeté hors du magasin, et qui a juste le droit de regarder par la vitrine, pas celui d'entrer. Une fois de plus.

Facelift traverse, et le mec de Derby lui fait face, avec ses copains de chaque côté, des gueules de raie et des gueules en lame de couteau.

Je reste en retrait, je regarde. J'ai envie d'intervenir, mais il n'y a rien à faire. Les dés sont pipés, et finalement, c'est une de ces situations dans lesquelles tu jures de ne jamais te mettre, mais avec Facelift et Billy Bright, et Black John en plus, ça arrive quand même, parce que pour ces connards, les règles sont élastiques, quand ça les arrange. Quant au reste de la bande, ils s'en foutent que ce soit une trentaine contre quatre, encore que deux ou trois gars refuseront d'y aller, à mon avis. Ça me donne vaguement envie de gerber. Humainement.

Le mec de Derby est un brave gars. Je voudrais dire quelque chose, mais je me tais. Je me dégonfle. Il connaît la chanson, ce n'est pas une andouille. Alors je ne bouge pas, je ne fais rien. Je ne vais pas me cacher les yeux comme un môme, parce que du sang et des tripes, tu en vois assez à la télé, même si dans la vie c'est toujours plus dur, plus moche. Pas de place pour le romanesque. Pas là, avec Derby qui va se prendre une branlée, et moi qui me tais. En sachant que je devrais l'ouvrir, mais en sachant aussi que ce n'est pas un enfant de chœur qui est en train de ricaner à la gueule de Facelift.

En fait, je ne dois pas avoir envie de passer pour un con, maintenant que Derby a répondu, et que Facelift ne peut plus reculer. Je n'ai pas envie que les potes me prennent pour un branleur. Il faut bien que j'aie mes marques quelque part, et pour ça, tu ne te casses pas ta propre baraque. Tu bouffes de la merde, tu suis les règles, même si tu te dis sans cesse que ce n'est pas vrai. J'essaie de me convaincre que Derby l'a bien cherché, d'une manière ou d'une autre. Que la justice est aveugle. Que ce mec-là a connu assez d'embrouilles dans sa vie pour savoir de quoi il retourne. Mais bon, je ne suis pas d'humeur, et ça ne va faire qu'empirer les choses. C'est comme les connards qui vivent leur vie par télé interposée, avec leurs vidéos et leurs clips porno. Les flics avec leurs caméras, et Marshall avec ses soldats qui violent une nana devant l'objectif. Et Rod qui baise une vieille salope sur scène. Tout ça enregistré, décortiqué.

Facelift s'approche encore, et le bras du mec de Derby jaillit d'un seul coup, au niveau de la taille, avec une lame qu'il lui plante en plein ventre. J'attends un bruit d'éclatement. Comme un ballon qui crève, un truc comme ça. Mais j'entends juste quelqu'un crier, un peu plus loin dans la rue, et je vois une bande de mecs qui courent vers nous. Je me détourne. Facelift est couché sur le capot d'une voiture. Le gars de Derby lui déchire le cul d'un coup de couteau, et j'ai envie de me marrer, parce qu'il va rigoler quand il voudra s'asseoir, pendant au moins deux mois. Cela dit, je plains le pauvre mec qui va devoir le recoudre.

Je me retourne à nouveau. Ce sont les flics, qui escortent quelques supporters de Derby, et Harris suggère qu'on dégage. Ce n'est ni le lieu, ni l'heure. On s'éloigne parmi la foule, tandis que deux gars

restent penchés sur Facelift qui saigne comme un bœuf. Par terre, l'eau et le sang font de jolis motifs. Un flic s'approche, quittant la bande que nous cherchions tout à l'heure. Nous, on trisse, parce que les rues sont étroites par ici, et qu'on ne tient pas à se faire coincer par les flics. On abandonne Facelift à son sort. Je n'aurai pas vu le gars de Derby se faire massacrer. C'est un soulagement. Je me serais senti con, de le laisser dérouiller comme ça. Il a fait lui-même ce qu'il fallait, ça m'épargne tout sentiment de culpabilité.

Merci à :

Anita Nowakowski, pour le coup d'envoi,
Kevin Williamson et Irvine Welsh, pour leurs encouragements,
et Robin Robertson, pour sa confiance.